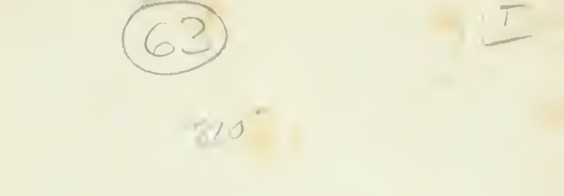

3 1761 06838781 0


63
I

Jhesucrist
a lame fidele
internelle consolation.



Je suis la voye, la verité et la vie.

Je suis la voye que tu doys sieuvir, la verité a qui tu doys croire, et la vie que tu doys esperer. Se tu veulx entrer dans la vie, garde mes commandemens.

MS. de Valenciennes, 2e partie. Voir plus loin, p. 338.
De Imit. lib. III, cap. 56.



CORNEILLE ET GERSON

DANS

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST,

PAR

Onésime Leroy.

A PARIS,

Chez ADRIEN LECLERE ET COMP., rue Cassette, n. 29.

1842.

IMP. DE A. PRIGNET, A VALENCIENNES.



INTRODUCTION.

Un vieux monument, consacré à la gloire de la religion par le plus grand de nos poëtes, demeuroit là, nonobstant son style souvent admirable, abandonné par nos préventions et notre indifférence. Son immensité, il est vrai, des parties négligées, l'entrée d'abord et l'encombrement des matières, en éloignoient les curieux. Si quelques amis de l'art ou de la religion alloient plus avant, ils ne pouvoient s'empêcher de déplorer cet abandon, qui n'en continuoit pas moins. Enfin un de ces hommes, et le moindre de tous, conçut l'espoir de faire partager à d'autres son admiration. Il se mit en conséquence (vrai travail de manœuvre) à déblayer le monument.

Mais pourquoi, dira la critique, ne nous en donner que des parties ? Mieux valoit le laisser comme il étoit. — Fort bien ! tout entier dans l'oubli, comme cette cité engloutie jadis, et dont on a eu tort probablement

de découvrir les portions les plus belles ? Poursuivons.

Notre déblai terminé, il importoit de voir l'effet que produiroit cet imposant ensemble, non-seulement sur des esprits religieux et sur des hommes de l'art, mais encore sur des gens du monde : eh bien ! tous entrèrent, à-la-fois, dans les intentions du génie et dans ce sentiment indéfinissable que nous éprouvons, quand, sous les voûtes mystérieuses d'une de nos vieilles basiliques, nous nous sentons saisis d'un saint effroi et pénétrés de notre néant.

C'est ce qu'il est impossible de ne pas éprouver quand on est arrivé aux sublimes beautés de l'*Imitation de Corneille*, car le monument en question n'est autre que cet œuvre tombé dans une obscurité profonde, malgré le feu sacré qu'il renferme.

Que Corneille *n'ait fait souvent qu'imiter*, ainsi qu'on l'a dit, s'il l'a fait en traits souvent inimitables, n'est-ce rien ? N'est-ce rien qu'une *traduction originale* ? La sienne est fréquemment une paraphrase de génie, dans laquelle le poëte mêle au texte de son auteur ses propres sentiments, ses souvenirs de l'Ecriture dont il étoit tout plein, car nous savons, par la notice que nous a laissée son frère, que la religion eut toujours sur le grand Corneille le plus grand ascendant, et « qu'il récita tous les jours le bréviaire romain, pendant les trente dernières années de sa vie (*). »

De là, le caractère de cet ouvrage, et sa durée, car il n'est pas mort tout entier, grâce au Ciel !

(*) Voir dans le *Dictionnaire universel* de Thomas Corneille, au mot *Rouen*, l'hommage qu'il rend à la mémoire de son frère, à ses sentiments religieux, à ses bons exemples, aux motifs qui lui ont fait entreprendre son *Imitation*, enfin au mérite de cette poësie dont il étoit si bon juge.

En voyant, quelque jour, s'élever, comme d'un phare antique, la plus éclatante lumière, on demandera les motifs de la longue éclipse qu'elle a subie : nous les avons dits en partie. Ajoutons que le chef-d'œuvre de Racine est resté plus de vingt-cinq ans caché sous le boisseau (*). On peut néanmoins s'étonner encore que les splendeurs fréquentes de l'*Imitation de Corneille* n'aient pu dissiper le nuage qui les déroba si long-temps à nos yeux.

Ces splendeurs, quoiqu'éparses, ont quelque chose de si grand, de si pénétrant !... On diroit que l'auteur de *Cinna* et de *Nicomède*, trop à l'étroit dans le cercle des passions et des vertus humaines, ait voulu en sortir pour s'élever au-dessus de lui-même, car on peut dire qu'il n'a plus rien de l'homme, *nil mortale sonans*, quand il s'adresse à Dieu, quand il fait parler Dieu : son génie semble alors s'allumer au feu divin dont son âme étoit embrasée.

Et quand il descend de ces hauteurs célestes, pour peindre nos foiblesses, nos misères, nous verrons qu'il a aussi parfois la vétusté naïve et l'énergique étrangeté de son modèle.

Loin de nous effrayer des mots nouveaux, qu'à l'exemple de son auteur, il a bien dû forger pour exprimer des idées nouvelles, nous assisterons avec un intérêt particulier à ces créations du génie : *Ce ne sont pas les barbarismes qui rendent une langue barbare, ce sont les solécismes*, a dit un autre génie créateur (**).

(*) Racine, dès long-temps, n'étoit plus, lorsqu'en 1716, le goût éclairé d'un prince ami des lettres vint tirer *Athalie de la nuit du tombeau,*
Et de David éteint rallumer le flambeau.

(**) M. de Chateaubriand, dans la lettre dont il a honoré l'auteur des *Etudes sur les Mystères et sur les Manuscrits de Gerson.*

Mais avant de nous occuper d'une traduction aussi hardie, arrêtons-nous sur le texte même, où tant de choses sont à remarquer ; la première, l'utilité morale : « Dans toutes les situations de la vie, a dit un de ses interprètes, M. de Genoude, on y trouve des consolations, des conseils ; et l'on ne peut le parcourir sans y rencontrer quelques mots qui répondent au besoin du cœur. »

Des faits seront cités par nous à l'appui de cette vérité. Plus d'une fois nous entendrons Dieu même venant éclairer ou consoler le chrétien. Et cette intervention divine n'étonne pas dans l'humble livre du plus humble et du plus illustre des écrivains, car il faut remarquer encore que celui qui s'est le plus humilié est aussi celui que les hommes ont exalté le plus.

De l'innumérable collection d'éditions et de traductions dont l'*Imitation* latine a été l'objet dans tous les pays, quel piédestal, quel *Panthéon* on éleveroit à une gloire humaine !

— *L'auteur a cherché plus haut sa récompense*, nous répondoit M. de Lamartine, dont nous citerons toute la lettre.

Mais du moins savons-nous son nom, son rang, son pays ? Etoit-il françois, allemand, italien ? Appartient-il au XIIIe ou au XVe siècle ? Ces diverses questions ont été débattues souvent avec aigreur. Pour connoître un auteur qui n'a pas voulu être connu, pour honorer le peintre de *l'Homme Pacifique*, des flots d'encre et de bile ont coulé. Moi-même, hélas ! sans le vouloir, n'ai-je pas froissé, dans mes convictions, des opinions respectables ? Le résultat que n'avoient pu atteindre, depuis trois siècles, les recherches, les dissertations les plus

savantes, les débats les plus animés jusque dans le Parlement de Paris, un hazard me l'a fait obtenir. Vainement l'immortel inconnu demandoit à Dieu de rester ignoré (*Da mihi nesciri !*), enhardi par une première découverte, j'ai, dans mes *Etudes sur les Mystères*, osé déchirer le voile....

Quelques critiques, je le sais, ne me croient pas encore assez coupable, tandis que d'autres, qui se sont particulièrement occupés de cette question, la voient complettement résolue. Ils sont maintenant persuadés, comme nous, que l'illustre Gerson est l'auteur de l'*Imitation ;* que le prétendu *Gersen* qu'on veut faire revivre, n'a jamais existé ; que ce quasi-homonyme n'est rien qu'une altération et l'ombre d'un grand nom, *magni nominis umbra* ; qu'enfin notre manuscrit latin *Sancti-Trudonis*, par son antériorité, enlève à Thomas A-Kempis, comme l'ont observé les Bénédictins, la gloire dont on n'a cessé de couvrir sa mémoire, d'ailleurs si respectable (*).

La publication du manuscrit françois de Valenciennes, en donnant lieu à de curieux rapprochements, achevera de résoudre un problême, sur lequel pourtant on voudra toujours laisser quelque doute : il est tant de lecteurs de l'*Imitation* qui seroient fâchés d'en trouver sur la terre l'auteur, et qui se sont plu à croire qu'une manne inconnue (*manna reconditum*, selon

---

(*) Le manuscrit latin de l'abbaye de Saintrond, près de Liége, si heureusement retrouvé à Gand en 1837, et qu'on vient voir si souvent dans ma bibliothèque, d'après ce qu'en ont dit les deux Bénédictins cités dans mes *Etudes* (p. 470), j'en adopte ici le texte, pour les passages les plus remarquables que je dois donner, non-seulement à cause de son ancienneté, mais encore parce qu'il offre des variantes, dont nous regrettons que Corneille n'ait pas eu connoissance.

l'expression de leur livre divin) étoit tombée du ciel pour nous ! Delà peut-être l'idée que cet aliment tout céleste ne pouvoit sans inconvénient être transvasé d'une humble prose dans des vers travaillés.

Malgré ce vain scrupule, la version qui va nous occuper obtint d'abord un immense succès en France et en Europe. Mais quoique Corneille vînt de donner *Nicomède*, déjà vieillissant, il commençoit à n'être plus de mode dans la jeune cour. On vit bientôt le vieux lion, en butte à mille attaques, recevoir enfin le coup de pied de l'âne : c'est ainsi qu'on peut qualifier ce mot d'un bel esprit : « Corneille a fait en se nommant, lui, acte d'humilité. »

On fit aussi courir le bruit, peu vraisemblable, que Corneille s'étant permis quelques vers graveleux, et ayant été se confesser, avec le chancelier Séguier, au père Paulin de Nazareth, en avoit reçu pour pénitence l'obligation de traduire en vers vingt des meilleurs chapitres de l'*Imitation ;* que cet essai (dont nous parlerons tout-à-l'heure) avoit paru si bien, que le poëte s'étoit décidé à une traduction complette.

Cette anecdote fit dire aussi, avec une dérision misérable, que c'étoient bien *des vers pour l'amour de Dieu*, que l'auteur avoit été *condamné* à les faire.

Ainsi, l'ouvrage d'abord trop exalté peut-être, fut bientôt décrié de même, et ce qu'il contient d'excellent, rejeté comme le mauvais.

Mais la prévention la plus forte qui s'éleva contre la traduction de Corneille, vint de son neveu Fontenelle, cet esprit éminent, et pourtant incomplet, s'il ne comprit ni *Esther*, ni *Athalie*. Ayant prétendu, dans son humeur contre la poësie, qu'elle ne pouvoit avoir le na-

turel de la prose (ce qu'il prouvoit fort bien, du moins par ses vers), Fontenelle écrivit ces lignes, après la mort de son oncle : « Ce livre *(l'Imitation latine)*, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur, comme il fait, et ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup. » (*Vie de Pierre Corneille*).

C'est ainsi que Fontenelle ne craignit pas de sacrifier à son opinion paradoxale l'ouvrage où son oncle a montré le génie le plus flexible, et d'avancer que *la forme du vers y étoit absolument contraire* (*Ibid*).

Quoi ! *la forme du vers contraire* à un ouvrage si fécond en grandes pensées et en maximes qui appellent tellement le vers, que l'auteur latin en a souvent et les images et jusques à la rime dans sa prose !

Fontenelle, qui a fait l'*Histoire des Oracles*, ne pouvoit ignorer que les oracles s'exprimoient en vers : or, quel plus digne oracle que celui qui a puisé toutes ses inspirations dans l'Ecriture; et quel interprète plus digne que le poëte qui a le mieux jeté en vers, je devrois dire en bronze, les plus belles sentences qui soient dans notre langue ?

Mais ce ne sont pas seulement des pensées détachées : que de chapitres entiers, dans l'*Imitation*, à l'énergie, à la hauteur desquels la poësie seule et Corneille ont pu atteindre ! Voyez dans l'enfer, au Ier livre, la peinture des Sept Péchés Capitaux ; voyez au IIe, le Chemin de la Croix ; au IIIe, les stances :

Seigneur, tu fais sur moi tonner tes jugements !

Et remarquez ensuite comme le poëte descend, dans le

chapitre suivant, où Dieu lui-même daigne en ces mots rassurer le pécheur :

Pense à moi, mon enfant, etc.

Voulez-vous des stances pleines de grâce et d'un mélancolique abandon, revenez au chapitre III[e] du I[er] livre *où la vérité même, à vos yeux apparoît,*

Sans voile et sans emblême,
Et telle enfin qu'elle est.

Là tout prestige est dissipé. Rappelez-vous ces grandes renommées que vous avez connues (*) : Bossuet, écrivant en vers, eût-il mieux traduit ce TACETUR gothique et pour ainsi dire lapidaire, qui pourroit servir d'épitaphe à tous ces personnages exaltés un moment par l'esprit de parti, mais sur qui pèse à jamais le silence :

Tant qu'a duré leur vie, ils sembloient quelque chose,
Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été ;
Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose ;
Avec eux y repose
Toute leur vanité.

Plus loin ce sont des caractères : voici, par exemple, dans le chapitre de *l'Homme Pacifique*, en quels traits profonds est peint le *Tracassier* :

Comme tout fait ombrage aux soucis qu'il se donne,
Tout le blesse, tout lui déplaît,
Il n'a point de repos et n'en laisse à personne,
Il ne sait ce qu'il veut, ni même ce qu'il est ;

(*) *In vita sua aliquid esse videbantur, et modo de illis tacetur.* *Imit.* lib. 1, cap. 3

Il tait ce qu'il doit dire, il dit ce qu'il doit taire,
Il va quand il doit s'arrêter ;
Et son esprit troublé quitte ce qu'il faut faire,
Pour faire avec chaleur ce qu'il faut éviter.

Mais voici venir *l'Indiscret*, que l'auteur latin, s'il étoit françois, comme tout nous le prouve, a dû quelquefois rencontrer :

Par une impertinente et fausse confidence
Quelqu'un me dit un jour : Ecoute, sois discret,
Et conserve en ton cœur, dans un profond silence,
Le fruit de mon secret.
A peine je promets de cacher le mystère,
Qu'il trouve de sa part le silence fâcheux,
Me quitte, va conter ce qu'il m'oblige à taire,
Et nous trahit tous deux.

Lafontaine eût-il mieux peint sa distraction que dans ces vers :

L'ombre d'un faux plaisir follement retracée
S'empare à tous moments de toute ma pensée ;
Je ne suis pas toujours où se trouve mon corps ;
Souvent j'occupe un lieu dont mon cœur est dehors ;
Et mon extravagance emportant l'infidèle,
Je suis bien loin de moi quand il est avec elle.

N'est-ce pas là ce que trop souvent on éprouve jusque dans le saint lieu ?

Et toutefois, quelle plénitude d'amour divin et quelle humilité profonde dans les prières du chrétien remerciant Dieu de daigner lui-même, quand des frères le prient ensemble,

Sur *leur* obscurité répandre *sa* splendeur,
Par un abaissement devant qui le ciel tremble !

Il y a là, dans ces trop courts moments, suivant l'ex-

pression de l'auteur, comme un *avant-goût* des joies indicibles d'un monde meilleur :

Ce séjour bienheureux de la Cité Céleste
Où de l'éternité le jour se manifeste ;
Jour que jamais n'offusque aucune obscurité,
Jour qu'éclaire à jamais l'astre de vérité....
Il luit, il luit déjà... Mais sa vive lumière
Aux seuls hôtes du ciel se fait voir tout entière ;
Tant que nous demeurons sur la terre exilés,
Il n'en tombe sur nous que des rayons voilés ;
L'éloignement confond ou dissipe l'image
De ce qui s'en échappe au travers d'un nuage.

Ce *nuage*, ce sont nos passions et l'*esprit matière* de cette nature corrompue, si éloignée de la grâce avec laquelle on l'a pourtant confondue quelquefois : mais le poëte les différencie dans deux portraits de maître que nous verrons.

Combien d'images hardies que la poësie seule a pu indiquer à l'esprit ! Celle, par exemple, où le cœur corrompu s'envole sur les flots des passions humaines, comme le corbeau de l'Arche, et cherche sa pâture sur les objets immondes et flottants auxquels il s'attache, tandis que l'âme chrétienne, n'ayant pu trouver où se reposer que dans le sein de Dieu, y revient, comme la colombe dans l'Arche.

Combien enfin d'autres passages pleins de variété, qu'il seroit trop long de détailler ici, et dont la poësie répond assez à d'injustes critiques !

Que l'arrêt de Fontenelle, quoiqu'en prose, ait été reçu comme un oracle par un public qui s'éloignoit de plus en plus de la sévérité de Corneille, on le conçoit ; que Laharpe lui-même ait cru pouvoir se dispenser de parler d'un travail empreint d'un tel cachet : Laharpe et

Voltaire ne sont pas les seuls qui se soient attachés à ne voir dans Corneille qu'un poëte sublime.

Mais ce que l'ouvrage eut long-temps contre lui, c'étoit son titre. Saint François-de-Sales nous parle, dans son *Introduction*, de je ne sais quelle peuplade qui éprouvoit une antipathie invincible pour cette plante aussi salutaire que belle, qui se nomme *Palma Christi.*

Nos préventions aussi contre les œuvres du Christ nous les faisoient croire incompatibles avec la vie du monde. Nous ignorions (c'est encore le même saint Evêque qui fait cette comparaison imitée par Voltaire) que « vers les îles Chélidoines, il y a des fontaines d'eau douce qui coulent au milieu de la mer, et qu'une douce piété peut aller jusqu'à Dieu, au travers des flots amers du siècle » :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que ne corrompt jamais l'amertume des mers.

Aujourd'hui que, moins vides, nous commençons à réfléchir (*quand l'épi mûrit, il se courbe* (*)), un retour salutaire s'est opéré vers les études qui tendent à la connoissance de l'homme et de ses destinées. Le moment est venu, nous osons le croire, de rendre à la lumière des écrits oubliés trop long-temps. C'est ce que nous essayerons ici. Corneille exhumé dans une partie de lui-même, viendra tendre la main à quelques-uns de ses rivaux (aux défunts seulement), et les arracher à l'oubli où le plus digne fruit de sa vieillesse étoit enseveli comme eux.

(*) Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. 12.

Après plus d'un siècle et demi de préventions déplorables, un savant académicien, François-de-Neufchâteau, dans une de ses lettres imprimées en 1821, a pourtant remarqué de grandes beautés dans l'*Imitation* de Corneille. Mais ce qui paroît l'avoir surtout frappé dans cette lecture, c'est la coupe des vers et l'énergique hardiesse des expressions. Remarquables, en effet, elles le sont moins pourtant que les pensées solides et profondes ajoutées par le traducteur, et sur lesquelles on peut regretter que le noble académicien ne se soit pas arrêté davantage.

Une des dames les plus distinguées de notre époque, et dont l'*Imitation de J. C.* est la lecture de prédilection, après avoir un jour, de sa voix touchante, récité devant nous quelques-uns des vers inspirés de Corneille, exprimoit le vœu qu'on choisît dans son œuvre immense les parties qui joignent à l'utilité des leçons le mérite du style, pour en orner la mémoire des jeunes gens. De beaux vers, en effet, s'y gravent bien mieux que la prose qui, dans une traduction littérale, semble toujours un peu nue. La vérité n'a besoin, sans doute, ni de faux brillants, ni de fard; mais une parure à-la-fois élégante et noble doit la recommander, même aux sages. Corneille qui l'a souvent relevée de tout l'éclat de son génie, l'a aussi quelquefois chargée d'ornements superflus; et ce défaut est d'autant plus sensible que, pour suivre son modèle qui revient fréquemment sur les mêmes idées, il est loin d'avoir la précision et les ressources du latin. Voilà surtout ce qui a nui à son ouvrage:

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Ce qui veut dire, suivant la traduction de saint Fran-

çois-de-Sales, « qu'on éteint les lampes en y mettant trop d'huile, et que l'on tue les plantes en les arrosant trop. » Esp. part. II, chap. 26.

Prenons comme exemple des coupures que j'ai cru devoir faire, un des beaux chapitres du IIIe livre, le XXIe. L'auteur, fatigué des combats que lui livrent les misères humaines et ses tentations, se tourne vers Dieu, et semble s'élever par l'amour jusqu'au pied de son trône. Là, comme accablé par la splendeur divine, il ne trouve plus, pour la qualifier, que ce mot infini d'*ineffable*, lequel, après l'hymne magnifique où il vient d'exalter l'immensité de Dieu, est le seul mot possible :

Ineffable splendeur !.. s'écrie-t-il ; et, les paroles lui manquant, il prie le Tout-Puissant d'*écouter son silence*, *d'écouter dans son cœur une voix qui s'élance....* Et quelques petits vers pleins d'humilité, achèvent la fervente prière à laquelle, dans sa sainte extase, il entend Dieu même lui répondre :

Me voici, je viens à ton aide...

Je crois qu'il ne falloit pas prolonger les paroles imposantes de Dieu ; je crois aussi que le silence religieux et si bien annoncé du Chrétien dans l'adoration vaut mieux que le long discours où Corneille lui fait répéter foiblement tout ce qu'on a précédemment entendu. D'autres vers exubérants se trouvoient aussi entre ces deux hémistiches que j'ai rapprochés :

Ineffable splendeur !... Ecoute mon silence.

J'ose croire que nos coupures auront fait ressortir de l'énorme volume, plus d'une conception sublime, qui se trouvoit bien dans la masse de vers, mais peut-être

un peu comme la statue dans le bloc. Pour l'en tirer, je n'avois point le ciseau de l'artiste, j'ai pris les ciseaux du critique, dont les traducteurs n'ont pu faire usage.

Mais comment Corneille, loin de rien retrancher, a-t-il ajouté si souvent au texte original? Parceque le génie ne sait pas toujours s'arrêter, et qu'il n'est pas rare de lui voir étouffer un trait sublime sous des développements inutiles. C'est là ce que nous avons supprimé.

Comme il a fallu, pour conserver des beautés éparses, les refondre parfois, et les lier par d'autres vers, je les ai empruntés, autant que possible, aux débris des différents textes; et il en existe beaucoup de différents, Corneille, écrivain consciencieux, comme on l'étoit alors, ayant travaillé *plus de trente ans* à cet ouvrage. C'est là un fait d'histoire assez intéressant. Dans les nombreuses éditions données par lui, de 1651 à 1682, j'ai choisi, surtout dans les premières, la version qui m'a paru la meilleure, sans dédaigner des locutions dont notre langue a eu tort souvent de s'appauvrir, ou des formes de style hardies qui, du premier jet de l'auteur, ont été quelquefois s'effacer dans de froides corrections, au milieu desquelles, en voulant se rapprocher du texte latin, il a souvent noyé les rapides beautés que son génie plus libre avoit créées d'abord.

Pour avoir une idée des changements que Corneille a faits à son ouvrage, comparons-en les premiers vers, dans deux éditions différentes:

Première édition. Rouen 1651 (*):

(*) Cet essai de Corneille (car il ne nous offre encore que vingt chapitres de l'*Imitation* et une préface que nous reproduirons) cet essai, dis-je, est plus rare encore, que les fragments qui parurent dans les années suivantes, et que j'ai dans ma bibliothèque. Il forme avec le texte en regard, un petit

Déplorables mortels, que de fausses lumières
Plongent dans un funeste et long aveuglement,
Suivez tous le Seigneur, et le même moment
Pour vous rendre au vrai jour ouvrira vos paupières.
Les sentiers lumineux qu'il vous laisse battus,
Aux rais de leurs clartés vous montrent ses vertus,
Sur ce brillant exemple instruisez-vous à vivre :
C'est par là seulement qu'on marche sur ses pas,
Et quelque effort d'ailleurs qu'on fasse pour le suivre,
C'est ne le suivre point que ne l'imiter pas.
La doctrine de Dieu passe toute doctrine,
Mais il faut son esprit pour la bien concevoir;
Et de tous ses trésors aucun ne se fait voir
Si jusqu'au fond du cœur sa grâce n'illumine.
Toi dont le sens aveugle, aux plaisirs attaché,
Et l'écoute et la lit sans en être touché,
Sans y trouver jamais qu'obscurité, que doute,
Homme, veux-tu toi-même aisément l'expliquer,
Conformes-y ta vie, et tu l'entendras toute :
On l'entend aussitôt qu'on la veut pratiquer.

Ces vers de Corneille entièrement ignorés, sont pourtant supérieurs à ceux-ci qui se trouvent partout :

» Heureux qui tient la route où ma voix le convie.
» Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit,
» Et partout sur mes pas il trouve un jour sans nuit
» Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie. »
Ainsi Jésus-Christ parle, ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre.
Et quiconque veut être éclairé pleinement

---

volume in-12, de 56 feuillets, non compris la préface et l'approbation qui ne sont pas paginées. On ne connoît de cet essai que deux exemplaires : M. l'abbé Dassance possède l'un, mon frère Aimé Leroy l'autre. Rien de plus curieux que ce premier jet du génie, qu'aucun éditeur n'a recueilli pourtant.

Doit apprendre de lui que ce n'est qu'à le suivre
Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.
Les doctrines des saints n'ont rien de comparable
A celle dont lui-même il s'est fait le miroir ;
Elle a mille trésors qui se font bientôt voir,
Quand l'œil a pour flambeau son esprit adorable.
Toi qui par l'amour-propre à toi-même attaché
L'écoutes et la lis sans en être touché,
Faute de cet esprit, tu n'y trouves qu'épines;
Mais si tu veux l'entendre et lire avec plaisir,
Conformes-y ta vie, et ses douceurs divines
S'étaleront en foule à ton heureux désir.
    Que te sert de percer les plus secrets abîmes
Où se cache à nos sens l'immense Trinité,
Si ton intérieur, manque d'humilité,
Ne lui sauroit offrir d'agréables victimes? etc.

On conçoit combien la diffusion et l'obscurité de cette entrée dans le sujet ont dû rebuter de lecteurs.

La version précédente a plus d'éclat, de verve : voyez *ces sentiers lumineux...;* voyez ces vers si fermes :

C'est par là seulement qu'on marche sur ses pas.
C'est ne le suivre point que ne l'imiter pas.
La doctrine de Dieu passe toute doctrine....
On l'entend, aussitôt qu'on la veut pratiquer.

Ce dernier vers, ce trait profond n'est pas dans le texte ; mais l'Ecriture dit : *Exortum est lumen rectis.* « La lumière luit pour les justes, pour ceux qui marchent dans le sentier de la justice. »

Le style de Corneille, comme celui de l'auteur latin, porte ici souvent un caractère à part; voyons pourquoi.

Notre littérature s'est enrichie sans doute dans son commerce avec l'antiquité grecque et latine ; mais c'est de la latinité moderne, c'est de l'Eglise seule que sont

sortis notre idiome, notre civilisation, et un ordre d'idées dont les payens, je dis les plus éclairés, n'ont eu qu'un pressentiment vague. Ces idées dont nos grands écrivains se sont inspirés, quelquefois à leur insçu, se retrouvent par moment jusque dans leurs ouvrages profanes. On a dit que les Romains étoient plus grands dans les tragédies de Corneille que dans leur histoire : c'est que Corneille, pour les peindre, puisoit souvent ses traits dans son âme chrétienne. On a, par exemple, admiré ces vers qu'il prête à un empereur romain :

Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Mais on n'a pas remarqué que ces sentiments et l'expression qui en naît sont empruntés par le génie du poëte au génie du christianisme; on n'a pas remarqué que ces images admirables: *Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre*, *rentre en toi-même*, *Octave*, *et descends dans ton âme*, etc., sont l'expression profonde de ce *détachement* et de cette *vie intérieure*, si souvent recommandés par l'Evangile (*). Et ces mots : *il aspire à descendre !* qu'est-ce autre chose que le sentiment de ce vide, éprouvé par les Charles-Quint sur leurs trônes, et si bien exprimé, par Corneille encore, *dans ces ravalements qui nous portent aux Cieux !*

Voltaire lui-même, qui le croiroit ! dans un des ou-

(*) L'expression *il se ramène en soi* est loin encore du *totum se in se curvando recolligit* et de quelques autres que nous avons cités dans nos *Etudes*, chap. XIII, *Linguistique*, et *passim*.

vrages de son déclin, prête au fier Gengis un sentiment semblable, et que lui-même il éprouvoit sans doute, du moins on peut le croire, en lisant ces vers, les plus profondément sentis qu'il ait faits peut-être :

Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandoit une erreur
Qui pût de ses ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Ils ont donc besoin d'être *consolés sur leurs trônes*, ces malheureux illustres ! Que sont donc les trônes de tous les conquérants? Qu'est-ce même, hélas ! qu'un écrivain fameux, vu, non d'en bas par l'orgueilleuse envie, mais de haut par la Religion?

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose,

dit encore le religieux Corneille. Ce *quelque chose*, si humiliant pour l'orgueil, nous rappelle le *je ne sais quoi* dont se sert Bossuet pour, du haut de la vérité, niveler, sous la main de Dieu, et pulvériser tous les grands de la terre.

Mais Corneille se surpassoit quand il nous disoit, tout-à-l'heure, de ces grands :

Tant qu'a duré leur vie, *ils sembloient quelque chose :*

aux yeux de la Religion, rien n'est grand ici-bas : *Dieu seul est grand, mes frères*, dit Massillon, pour premiers mots de son éloge funèbre de *Louis-le-Grand.*

La gloire d'un grand nom : expressions vulgaires ! L'auteur de l'*Imitation*, placé plus haut que Pindare même et que Lucain, ne voit là qu'une ombre : *magni*

nominis umbra. Pour lui la vie n'est qu'une mort, et une bonne mort la vie.

C'est lui surtout qui nous *pulvérise* l'orgueil et le réduit à rien (*).

Si les grands de la terre ne sont rien, que sont donc les petits, les pauvres? Les pauvres, les petits? Ce sont les membres de Dieu, s'ils sont humbles. Et les misères humaines, ces inégalités qu'un désespoir aveugle attribuoit à l'aveugle destin? Une *Providence infinie*,

De la Création la plus belle harmonie.

Etrange changement! « Tu renouvelleras la face de la terre, » *Renovabis faciem terræ*, eut-on raison de dire au christianisme; et faut-il s'étonner que le style, qui est l'homme, ait été, comme le monde, *renouvelé?*

Lorsque Corneille nomme la pauvreté *un des présents de Dieu*, il résume en deux mots une grande pensée, ainsi que saint François-de-Sales quand il qualifie *de très-riche appauvrissement* la position d'un chrétien qui s'est dépouillé, comme saint Martin, pour revêtir son frère.

Chez les anciens, l'esclave, cet infortuné, ce membre de Dieu, étoit mis au rang du bétail qu'on pouvoit égorger. La pauvreté, dans Virgile même, est nommée « honteuse, » *turpis egestas;* et la faim « mauvaise conseillère, » *malesuada fames*. Corneille, dans son illustre pauvreté, traite la faim un peu moins mal: elle est par lui qualifiée *benesuada*, dans d'excellents vers

(*) .....*Vilificavero, ad nihilum redegero, atque (sicut sum) pulverizavero. Imit.* lib. III, cap. 8.

latins que nous citerons, car la langue de Rome fut d'abord la sienne, dont il fit la nôtre.

L'auteur de *Cinna* et de *Nicomède*, entrant dans ce monde nouveau de *la Cité Céleste*, eut donc besoin d'un nouvel idiome. La langue de Lucrèce et d'Horace n'est point celle de Gerson. Il y a loin d'Horace, de Virgile et d'Ovide promettant à leurs vers l'immortalité; il y a loin encore de ces philosophes qui, en écrivant sur le mépris de la gloire, commencent, ainsi que l'observe Cicéron, par mettre tous leurs noms en tête de leurs opuscules (*libellis*); il y a loin enfin de Cicéron lui-même, ne faisant rien qu'en vue de la postérité, nous avouant qu'en ses travaux il n'est soutenu que par la gloire; il y a bien loin de ces hommes illustres à l'auteur (si l'on peut lui donner ce nom), au pauvre serviteur de Dieu, qui se rabaisse et qui le prie de n'être pas connu, et qui est si bien exaucé, qu'aujourd'hui même encore, on veut à peine le connoître. Il peut parler d'humilité, lui qui nous prêche ainsi d'exemple, et qui s'est dépouillé pour Dieu de la plus belle gloire dont la sagesse humaine puisse se revêtir.

La langue de l'orgueil, toute riche qu'elle est, ne pouvoit donc suffire à des sentiments si nouveaux, ni surtout à peindre nos grandeurs futures, nos misères présentes, la séparation si profondément marquée dans l'Ecriture entre *l'esprit et la chair*, le *Verbe incarné*, l'immensité divine, et l'orgueil humain dans son néant; tant d'effrayants mystères! et cette *ineffable Bonté* qui, ne *s'abaissant point vers des âmes si hautes*, veut que l'humble au contraire s'approche de son Dieu, le reçoive en son sein et qu'un mortel *attente à cet excès de gloire!*

Cette langue est presque surhumaine, mais les choses le veulent; et pour un génie hors de ligne, quel sujet où l'extraordinaire est la vérité même! et comme il va s'y trouver à son aise!

Corneille toutefois a-t-il apprécié tout ce bonheur de son sujet? Oui, dans le feu de la composition : parlant alors, en son nom, de son œuvre, dont il sent la sublimité, il exprime le vœu (trop exaucé aussi) de n'en tirer aucune gloire; et, dans une apostrophe imitée de son humble modèle, mais qui n'est pas exempte d'orgueil poëtique, nous le voyons faisant monter jusqu'au trône de Dieu le sacrifice de ses vers :

Je le veux, ô mon Dieu, si je fais quelque bien,
Pour en louer ton nom qu'on supprime le mien;
Que l'Univers entier par de communs suffrages
Sur le mépris des miens élève tes ouvrages;
Que même en celui-ci mon nom soit ignoré,
Afin que le tien seul en soit mieux adoré;
Que ton Saint Esprit seul en ait toute la gloire,
Sans que louange aucune honore ma mémoire,
Et que puisse à mes yeux s'emparer qui voudra
De la plus douce odeur que mon vers répandra.

Mais lorsque, descendu de ses inspirations, il se juge à froid, on diroit qu'il ne voit plus que les difficultés, ou plutôt il parle en chrétien, comme auparavant il parloit en poëte.

Nous citerons sa dédicace au Pape, à l'illustre Chigi, et les passages les plus intéressants de ses diverses préfaces, quoique l'humilité de l'auteur y ait pu nuire au succès de l'ouvrage : il est tant de gens disposés à prendre au mot l'homme supérieur qui se juge, et à le briser s'il plie! Mais c'est en vain : *le redresseur de tous les*

torts, le temps, le relève, et lui rend tôt ou tard les hommages qui lui sont dus.

L'auteur primitif lui-même de *l'Imitation* ne peut plus enfin être exclu de cette loi commune, ni se dérober à ces hommages qui, incertains depuis trois siècles, n'avoient pu se fixer sur lui, car on ne voyoit dans Gerson que l'homme des affaires, le puissant chancelier de l'Université de Paris, tandis qu'il falloit voir en lui le contemplatif surtout, l'homme de la retraite, qui, de bonne heure, avoit su s'en faire une en lui-même : c'est là qu'il cherchoit, qu'il trouvoit près de Dieu son *Internelle Consolation*, par où nous le verrons, dans une de nos miniatures, préluder à Bruges à *l'Imitation de Jésus-Christ* (*).

Cette première leçon du livre célèbre, Gerson, devant un auditoire (qui sera l'objet de plus d'une étude), la prêche en françois, pour la compléter, vingt ans plus tard, et la mettre en latin, mais en y laissant des traces de sa vie et de ses passions, traces profondes, jamais remarquées cependant, et qui souvent, j'ose le dire, donneront à la lettre morte de *l'Imitation* un esprit bien nouveau sans doute, car nous y verrons le reflet des plus éclatants écarts de Gerson, et nous en tirerons de nouvelles preuves pour la solution de notre problême.

On s'est figuré que l'auteur *du plus beau livre qui soit parti de la main d'un homme*, devoit être sorti

---

(*) Cette admirable miniature et celles qui ornent notre volume ont été calquées sur le manuscrit par un jeune artiste plein de talent, M. Henri Macaire, et reproduites par M. A. Prignet, avec un soin, un bonheur tels que si le feu ou tout autre fléau nous enlevoit encore ce manuscrit, les arts du moins n'auroient pas tout perdu.

lui-même accompli de la main de Dieu. Parce qu'on n'a fait aucun commentaire *moral* ni *critique* de l'ouvrage, parce qu'on s'est habitué à le regarder comme presque divin, on a supposé que l'auteur aussi devoit être hors de l'humanité. C'est une grande erreur, qui ressortira de quelques écrits de Gerson, lesquels méritoient d'être remarqués. Nous y verrons d'où il est parti, et combien il a dû se combattre pour en venir, de la Chancellerie puissante de Paris, à l'humble école de Lyon, à son admirable retraite, au terme enfin de sa carrière, que viendra couronner la palme immortelle, et par lui si long-temps cachée, de l'*Imitation de J.-C.* Le style de l'ouvrage alors, écrit dans la langue universelle de la chrétienté, dont nous tâcherons d'indiquer les richesses, sera digne de son sujet, car il ne l'est pas toujours dans l'essai françois que nous examinerons.

On n'y fera guère à l'orateur le compliment qu'on adressoit à un savant illustre de l'Université de Paris, d'avoir, dans une circonstance extraordinaire, parlé françois, *aussi bien que si c'étoit sa langue véritable.* La langue de Gerson (à quelques exceptions près, où nous verrons qu'il est admirable, quand il veut s'en donner la peine), la langue de Gerson, c'est celle de l'Eglise et des Conciles, c'est le latin de l'Ecriture, dont l'*Imitation de J.-C.* est le résumé le plus substantiel.

Quant à notre texte françois, tout curieux qu'il est, mais non moins raboteux et hérissé d'épines, on n'en fera pas sa lecture, si ce n'est par pénitence, et l'on en reviendra, nous l'espérons, à la poësie de Corneille; poësie parfois trop brillante peut-être, mais Dieu, comme nous le verrons dans notre Commentaire, d'après une imposante autorité, « Dieu ne défend pas qu'on s'avance

vers lui par les voies fleuries de la montagne, » et sur les traces de Corneille, nous ne craindrons pas de nous égarer.

De son humble prose aux pieds du Pape, nous allons le voir s'élever (Fontenelle diroit descendre) à la poësie la plus noble, pour redescendre, et trop réellement, et souvent sans mesure, mais bientôt pour reprendre un essor plus sublime, et planer, comme l'aigle, au sommet du Thabor.

Mais après les vers de Corneille, qui viendra remettre en honneur le latin de l'*Imitation*, cette langue des Pères, d'où la nôtre est sortie ; qui, dès avant Tertullien jusques à Bossuet et jusques aujourd'hui, n'a cessé d'inspirer les plus grands génies de l'Europe moderne ; cette immense littérature, image de la vérité même, pouvons-nous du moins nous flatter d'entrevoir sa lumière ?





AU

SOUVERAIN PONTIFE

ALEXANDRE VII.

TRÈS SAINT PÈRE,

L'hommage que je fais aux pieds de VOTRE SAINTETÉ, *semble ne s'accorder pas bien avec les maximes du Livre que je lui présente. Lui offrir cette traduction, c'est la juger digne de lui être offerte, et bien loin de pratiquer cette humilité parfaite et ce profond mépris de soi-même que son original nous recommande incessamment, c'est montrer une ambition démesurée et une opinion extraordinaire des productions de mon esprit. Mais il est hors de doute que ce même hommage, qui ne peut passer que pour une témérité signalée tant qu'on*

arrêtera les yeux sur moi, ne paroîtra plus qu'une action de justice si-tôt qu'on les élevera jusqu'à V. S. Rien n'est plus juste que de mettre l'Imitation de Jésus-Christ *sous la protection de son Vicaire en terre, et de son plus grand Imitateur parmi les hommes : rien n'est plus juste que de dédier les sublimes idées de la perfection chrétienne au Père commun des chrétiens, qui les exprime toutes en sa personne : et si je croyois avoir égalé ce grand dévot que j'ai fait parler en vers, je dirois que rien n'appartient plus justement à V. S. que ce portrait achevé d'elle-même; et qu'à jeter l'œil d'un côté sur les hautes leçons qu'il nous fait, et de l'autre sur les miracles continuels de votre vie, on ne voit que la même chose.*

J'ajouterai, T. S. P. que rien n'est si puissant pour convaincre le lecteur que de lui donner en même-temps le précepte et l'exemple. Soit que mon auteur nous invite à la retraite intérieure; soit qu'il nous exhorte à la simplicité des mœurs; soit qu'il nous instruise de ce que nous devons au prochain; soit qu'il nous pousse au détachement de la chair et du sang; soit qu'il nous apprenne à déraciner l'amour-propre par une abnégation sincère de nous-mêmes; soit qu'il tâche à nous faire goûter les saintes douceurs de la souffrance, en nous expliquant ses priviléges; soit qu'il s'efforce à nous porter jusques dans le sein de Dieu, pour nous unir étroitement avec lui par une amoureuse acceptation de toutes ses volontés et une assidue recherche de sa gloire en toutes choses : quoi qu'il nous ordonne, quoi qu'il nous conseille, mettre le nom de V. S. à la tête de ses enseignements, c'est ne laisser d'excuse à personne, et faire voir que toutes ces vertus n'ont rien d'incom-

patible avec les grandeurs, avec l'abondance, et avec les soins de toute la terre. Ces raisons sont fortes, mais elles ne l'étoient pas assez pour l'emporter sur la connoissance de mon peu de mérite; et le moindre retour que je faisois sur moi-même dissipoit toute la hardiesse qu'elles m'avoient inspirée, si-tôt que j'envisageois cette inconcevable disproportion de mon néant, à la première dignité du monde. J'avois toutefois assez de courage pour ne descendre que d'un dégré, et ne choisir pas un moindre protecteur que celui à qui je dois mes premiers respects dans l'Eglise, après le S. Siége. Je parle de M. l'Archevêque de Rouen, dans le diocèse duquel Dieu m'a donné la naissance et arrêté ma fortune. Cet ouvrage a commencé avec son pontificat: et comme ce prélat a des talents merveilleux pour remplir toutes les fonctions d'un grand pasteur et une ardeur infatigable de s'en acquitter, les plus belles lumières qui m'ayent servi à l'exécution de cette entreprise, je les dois toutes aux vives clartés des instructions éloquentes et solides qu'il ne se lasse point de donner à son troupeau, ou aux rayons secrets et pénétrants que sa conversation familière répand à toute heure sur ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Je lui ai donc voulu faire, non pas tant un présent de mon travail, qu'une restitutiom de son propre bien: mais la bonté qu'il a pour moi l'a préoccupé, jusques à lui persuader que cet effort de ma plume, pouvant être utile à tous les chrétiens, il lui falloit un protecteur dont le pouvoir s'étendît sur toute l'Eglise; et l'ayant regardé comme le premier fruit qu'il ait recueilli des Muses chrétiennes, depuis qu'il occupe la chaire de S. Romain, il a cru que l'offrir à V. S. c'étoit lui offrir en quelque sorte les prémices de son

diocèse. Ses commandements ont fait taire cette juste défiance que j'avois de ma foiblesse, et ce qui n'étoit sans eux qu'un effet d'une insupportable présomption, est devenu un devoir indispensable pour moi, si-tôt que je les ai reçus. Oserai-je avouer à V. S. qu'ils m'ont fait une douce violence, et que j'ai été ravi de pouvoir prendre cette occasion d'applaudir à nos Muses, et de vous remercier pour elles des moments que vous avez autrefois ménagés en leur faveur, parmi les occupations illustres où vous attachoient les importantes négociations que les Souverains Pontifes vos prédécesseurs avoient confiées à votre prudence? Elles en reçoivent ce témoignage éclatant, et cette preuve invincible, que non-seulement elles sont capables des vertus les plus éminentes et des emplois les plus hauts; mais qu'elles y disposent même et conduisent l'esprit qui les cultive, quand il en sait faire un bon usage (1). *C'est une vérité qui brille partout dans ce précieux Recueil de vers latins, où vous n'avez point voulu d'autre nom que celui d'ami des Muses, et que ce grand prélat a pris plaisir de me faire voir des premiers.* (2) *Il me l'a fait lire, il me l'a fait admirer avec lui; et pour vous rendre justice partout durant cette lecture, je ne faisois que répéter les éloges que chaque vers tiroit de sa bouche. Mais, entre tant de choses excellentes, rien ne fit alors et ne fait encore tous les jours une si forte impression sur mon ame que ces rares pensées*

---

(1) Napoléon aussi avoit foi dans le génie des lettres et savoit s'entourer de leur gloire: « Messieurs, dit-il dans *le Mémorial de Ste.-Hélène*, si Corneille vivoit, je le ferois prince. »

(2) Ce recueil de poësies latines, intitulé *Philomathi Musœ Juveniles*, a été imprimé in-fol. au Louvre. 1656.

de la mort, que vous y avez semées si abondamment. Elles me plongèrent dans une réflexion sérieuse, qu'il falloit comparoître devant Dieu, et lui rendre compte du talent dont il m'avoit favorisé. Je considerai ensuite, que ce n'étoit pas assez de l'avoir si heureusement réduit à purger notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avoient comme incorporées, et des licences que les derniers y avoient souffertes; qu'il ne me devoit pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques, et quelques-unes même des chrétiennes; qu'il falloit porter ma reconnoissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces, qui n'eût point d'autre but que le service de ce grand Maître et l'utilité du prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la traduction de cette sainte morale qui, par la simplicité de son style, ferme la porte aux plus beaux ornements de la poësie; et bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain Auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire. Après avoir ressenti des effets si avantageux de cette obligation générale que toutes les Muses ont à V. S., je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je ne lui consacrois un ouvrage dont elle a été la première cause. Ma conscience m'en feroit à tous moments des reproches d'autant plus sensibles, que je vis dans une province qui n'a point attendu à vous aimer et à vous honorer qu'elle fût obligée d'obéir à V. S. et où votre nom a été en vénération singulière, avant même que vous eussiez quitté celui de Chigi, pour être ALEXANDRE VII.

Tant qu'a duré le dernier conclave, nous n'avons demandé que vous à Dieu. Je n'ose dire que nos prières ayent attiré les inspirations du S. Esprit sur

le sacré Collége ; mais il est certain que du moins elles ont été audevant d'elles, et que l'exaltation de V. S. a été la joie particulière de tous nos cœurs, avant que les ordres du Roi en ayent fait l'allegresse publique de toute la France. Nous continuons et redoublons maintenant ces mêmes vœux, pour obtenir de cette Bonté inépuisable qu'elle nous laisse jouir long-temps de la grâce qu'elle nous a accordée, et que vous puissiez achever ce grand œuvre de la paix, à qui vous avez déjà donné tant de soins et tant de veilles. Nous espérons qu'elle vous aura réservé ce miracle que nous attendons avec tant d'impatience ; et je ne serai désavoué de personne quand je dirai que ce sont les plus passionnés souhaits de tous les véritables chrétiens, que porte aux pieds de VOTRE SAINTETÉ,

TRÈS SAINT PÈRE,

Son très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur, et fils en JESUS-CHRIST,

P. CORNEILLE.

PRÉFACES DE CORNEILLE.

(*Fragments de la première édition* (1651) *qui ne sont pas dans les dernières.*)

« ... *Je ne l'ai réduite* (la morale chrétienne) *en vers que pour soulager la mémoire, où leur cadence imprime les sentiments avec plus de facilité, et les y conserve plus fortement.*

« *Les matières y ont si peu de disposition à la poësie, que mon entreprise n'est pas sans quelque apparence de témérité. Et c'est ce qui m'a empêché de m'engager plus avant, que je n'aye consulté le jugement du public par ces vingt chapitres que je lui donne pour coup d'essai et pour arrhes du reste. J'apprendrai par l'estime ou le mépris qu'il en fera, si j'ai bien ou mal pris mes mesures, et de quelle façon je dois continuer: s'il me faut étendre davantage les pensées de mon auteur, pour leur faire recevoir par force les agréments qu'il a méprisés, ou si ce que j'y ajoute quelquefois par la nécessité de fournir une strophe n'est point une liberté qu'il soit à propos de retrancher.*

« *Je pensois être le premier à qui il fut tombé en l'esprit de sanctifier la poësie par un ouvrage si précieux, mais je viens d'être surpris de le voir rendu en vers latins par le R. P. Thomas Mesler, bénédictin de l'abbaye de Zuifalten, et imprimé à Bruxelles dès l'année* 1649. *Il s'en est acquitté si dignement, que je ne prétends pas l'égaler en notre langue. Je me contenterai de le suivre de loin, et de faire mes efforts pour rendre mon travail utile à mes lecteurs, sans aspirer à la gloire que le sien a méritée. Je ne prétends non plus à celle de donner mon suffrage parmi tant de savants, et me rendre partie en cette fameuse querelle, touchant le véritable auteur d'un livre si saint. Que ce soit Jean Gersen, que ce soit Thomas à Kempis, ou quelque autre qu'on n'ait pas encore mis sur les rangs, tâchons de suivre ses instructions, puisqu'elles sont bonnes, sans examiner de quelle main elles viennent. C'est ce qu'il nous ordonne lui-même dans le* V^e *chapitre de ce* Ier *livre, et cela doit suffire à ceux qui ne cherchent qu'à devenir meilleurs par sa lecture. Le reste n'est important qu'à la gloire des deux Ordres qui le veulent chacun revêtir de leur habit. Je n'ai pas assez de suffisance pour pouvoir juger de leurs raisons, mais je trouve qu'ils ont raison l'un et l'autre de vouloir que l'Eglise leur soit obligée d'un si grand trésor, et si j'ose en dire mon opinion, j'estime que ce grand personnage a pris autant de peine à n'être pas connu, qu'ils en prennent à le faire connoître, et tiens fort vraisemblable qu'il n'eût pus osé nous donner ce beau précepte d'humilité, dès le second*

chapitre, Ama nesciri, *s'il ne l'eut pratiqué lui-même. Aussi ne puis-je dissimuler que je penserois aller contre l'intention de l'auteur que je traduis, si je portois ma curiosité dans ce qu'il a voulu et su cacher avec tant de soin. Ce m'est assez d'être assuré par la lecture de son livre que c'étoit un homme de Dieu, et bien illuminé du Saint-Esprit. J'y trouve certitude qu'il étoit prêtre, j'y trouve grande apparence qu'il étoit moine.* »

A peu près du moins : Gerson étoit retiré chez les Célestins de Lyon quand il fit en latin pour ces religieux l'IMITATION DE J. C. à laquelle il joignit un livre, le IVe, et quelques détails relatifs à la vie monastique qui ne sont pas dans le manuscrit françois de Valenciennes. Corneille ajoute : « *Mais j'y trouve aussi quelque répugnance à le croire Italien.* »

Ce qui domine, en effet, dans le latin de l'IMITATION, ce sont les gallicismes, et Corneille dit à ce propos dans une édition de 1653 :

« *Non seulement sa diction, mais sa phrase même en quelques endroits est si purement françoise, qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre commune façon de parler. C'est sans doute sur quoi se sont fondés ceux qui du commencement que ce livre a paru, incertains qu'ils étoient de l'auteur, l'ont attribué à S. Bernard, et puis à Jean Gerson, qui étoient tous deux françois ; et je voudrois qu'il se rencontrât assez d'autres conjectures pour former un troisième parti en faveur de ce dernier, et le remettre en possession d'une gloire dont il a joui assez long-temps. L'amour du païs m'y feroit volontiers donner les mains.* »

Dans la même préface, faisant allusion aux débats animés et parfois scandaleux que nous avons rappelés dans nos *Etudes*, il ajoute :

« *Cette question a été agitée de part et d'autre avec beaucoup d'esprit et de doctrine, et, si je ne me trompe, avec* un peu de chaleur. »

Dans une autre préface de la même année, 1653, Corneille dit encore au lecteur :

« *J'ai bien des grâces à vous demander, mais aussi les difficultés qui se rencontrent en cette sorte de traduction méritent bien que vous n'en soyez pas avare..... Les répétitions sont si fréquentes dans le texte de mon auteur, que quand notre langue seroit dix fois plus abondante qu'elle n'est, je l'aurois déjà épuisée. Elles ont bien lieu de vous importuner, puisqu'elles m'accablent, et j'avoue ingénuement que je n'ai pu encore trouver le secret de diversifier mes expressions, toutes les fois qu'il me présente la même chose à exprimer ... Mais enfin je ne puis mieux faire ; et de quelque importance que soit ce défaut, je n'ai pas cru qu'il me dût faire quitter un travail que d'ailleurs on me veut faire croire être assez utile au public, et pouvoir contribuer quelque chose à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain.* »



LE GÉNIE DE CORNEILLE

DANS SON

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier.

Du mépris de toutes les vanités.

CORNEILLE, après avoir paraphrasé, comme on peut le voir dans notre Introduction, le début de ce chapitre, et notamment la pensée empruntée à l'Evangile : *Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres*, apostrophe les hommes qui dédaignent les lumières divines pour se livrer à la présomption de leurs vaines sciences :

Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments,
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements.

Il ne s'abaisse point vers des âmes si hautes (1) ;
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut mieux bien sentir la douleur de tes fautes
Que de bien définir ce qu'est cette douleur.
Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte,
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps,
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte ;
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce ;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est enfin que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire et ne servir que lui.
a *Voilà des vrais savants la sagesse profonde :*
Si tu veux vers le ciel marcher en sûreté,
C'est d'affermir tes pas sur le mépris du monde,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.
b *Vanité d'entasser richesses sur richesses ;*
Vanité de languir dans la soif des honneurs ;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses ;
Vanité d'aspirer à voir durer ses jours,
Sans se mettre en souci d'en mieux régler le cours ;

---

a Texte latin conforme à notre manuscrit de Saintrond, *Santi Trudonis*.

Illa est summa sapientia, per contemptum mundi tendere ad regna cœlestia.

b *Vanitas igitur est divitias perituras quærere, et in illis sperare.*
Vanitas quoque est honores ambire, et in altum statum se extollere.
Vanitas est carnis desideria sequi, et illud desiderare unde postmodum graviter oportet puniri.
Vanitas est longam vitam optare, et de bona vita parum curare.
Vanitas est præsentem vitam solum attendere, et quæ futura sunt non prævidere.

D'aimer la longue vie, et négliger la bonne ;
D'embrasser le présent, sans soin de l'avenir ;
De préférer l'appas d'un moment qu'il nous donne
A l'attente des biens qui ne sauroient finir.

Que l'on examine les meilleures traductions en prose de l'*Imitation*, dès ce premier chapitre, quoique trop diffus d'abord, et encore éloigné des grandes beautés que nous verrons plus tard, Corneille n'a-t-il pas déjà résolu la question en faveur de la poësie ? Comme cet ancien à qui l'on nioit le mouvement, il a marché ; et le mouvement, l'harmonie ne sont pas ses seuls avantages : voyez seulement, en vous élevant avec le poëte sur le mépris du monde, *ad regna cœlestia*, voyez avec quelle énergie le mot de *vanité*, dont la chose est partout, se trouve aussi rapproché dans les vers ; et comme le dernier, en nous arrachant à tout ce qui passe, est heureusement placé au bout de toutes ces vanités !

(1) *Il ne s'abaisse point vers des âmes si hautes.*

Ce vers que je n'ai jamais entendu citer, et où l'on peut voir une alliance de mots supérieure même à celle où Corneille peint l'ambitieux au faîte des grandeurs, *aspirant à descendre*, ce vers, dis-je, qui nous offre une opposition aussi vraie qu'imprévue, n'est pas dans le texte, mais il devroit y être, car il est admirable ; et plusieurs passages de l'Ecriture et des Pères auroient pu l'inspirer : « Le Seigneur est élevé, dit le Roi-Prophète, il regarde les humbles et s'éloigne des superbes. » *Excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta a longe cognoscit.* Ps. 137.

St. Augustin dans son Commentaire sur ce psaume ajoute : « Le Seigneur habite les hauts lieux : veux-tu qu'il s'approche de toi ? descends. » *In alto habitat Deus : vis tibi propinquet ? humilia te.*

Corneille, obligé souvent de rester inférieur à son modèle, a pu quelquefois, comme dans ce vers, s'élever au-dessus de tout : c'est là son privilège. Des critiques n'ont pas craint pourtant d'opposer à cette liberté du poëte, que nos grands traducteurs en vers ont suivie, la plate exactitude d'un versificateur de son temps, de Desmarets, qui, après avoir fait sa comédie des *Visionnaires*, dans laquelle il auroit pu mettre les admirateurs de ses vers, a translaté l'*Imitation* en rimes.

Desmarets, dans sa préface, justifie pourtant avec esprit la sécheresse de ses vers hérissés de barbarismes : *La couronne des Muses profanes*, dit-il, *est de fleurs ; celle de Jésus-Christ est d'épines : les fidèles ont besoin de choses non qui leur plaisent*, *mais qui les piquent.* Qui les touchent, oui ; qui leur *piquent* le cœur, si vous le voulez, mais qui leur déchirent les oreilles ! où en est la nécessité ? « Dieu, dit un pieux évêque de Dijon, dont nous parlerons tout-à-l'heure,
» Dieu ne défend pas les routes fleuries ; et ce n'est pas
» toujours par les sentiers rudes de la montagne que la
» brebis égarée rentre au bercail. »

St. Augustin n'avoue-t-il pas qu'ayant assisté, avant sa conversion, aux sermons de St. Ambroise, dont le charme l'avoit attiré d'abord, il finit par se rendre à l'ascendant de la vérité ?

Le sage Rollin et le sévère Arnaud lui-même sont

loin de vouloir qu'on hérisse d'épines inutiles tout sujet religieux.

Leur opinion a été partagée sans doute par le modeste anonyme qui a traduit l'*Imitation* en vers faciles, sans dédaigner les fleurs qui se trouvoient sur son chemin, et qu'en passant il a cueillies jusque sur cette aride énumération des vanités mondaines :

Tout n'est que vanité sous le ciel, dit le Sage,
Aimer Dieu, c'est le seul vrai bien,
Surtout l'aimer lui seul, le servir sans partage,
Le reste est vanité, n'est rien.
C'est vanité d'aimer la gloire avec ivresse,
D'être avide d'honneurs, altéré de richesse ;
Vanité de livrer ses sens à des plaisirs
Que suivront tôt ou tard de cuisants repentirs ;
Vanité de mettre en usage,
Tout pour vivre plus vieux, rien pour vivre plus sage ;
De jouir du présent sans prévoir l'avenir ;
Enfin c'est vanité de vouloir retenir
Ce qui sitôt passe et s'envole,
Un éclair, une ombre frivole,
Et de ne pas courir de toute son ardeur
Au ciel, où nous attend un éternel bonheur.

Voilà des vers excellents, et ce ne sont pas les seuls que j'ai eu le bonheur de trouver dans cette œuvre ignorée. L'auteur, il est vrai, ne s'élève que rarement à ces hardiesses de style, à ces oppositions imprévues qui nous étonnent dans Corneille : mais il l'emporte quelquefois sur Corneille lui-même, dans des passages qui demandent plus de grâce et d'onction que de poësie ou de force.

Un fait plus remarquable encore que de beaux vers, c'est qu'un écrivain aussi distingué, mais humble imitateur de son humble modèle, ait si bien mis en pratique le précepte *Ama nesciri*, que nous n'avons su qu'après sa mort, arrivée en 1830, qu'il se nommoit Martin de Boisville, et qu'il étoit évêque de Dijon.

N'est-il pas déplorable qu'un ouvrage de ce mérite, imprimé à Paris en 1818, soit à peine connu! En y cherchant pour notre travail des rapprochements utiles et curieux, puissions-nous porter nos lecteurs à réparer une grande injustice!

La prévention anti-poëtique qui, de la traduction de Corneille, étoit tombée sur celle de M. Martin de Boisville, en avoit auparavant frappé une autre qui méritera aussi d'être citée. Elle est d'un modeste curé de Montauban, nommé Delmas, qui ne voulut pas la publier de son vivant. Elle fut imprimée à Montauban en 1791. On ne peut douter, d'après une note de l'éditeur, que l'auteur en se livrant à ce long et difficile travail, n'ait eu en vue uniquement, ainsi que l'évêque de Dijon, l'édification du prochain, et non cette gloire humaine que Tacite nomme la dernière passion du sage, et qui, de toutes les vanités, est sans contredit la plus excusable.

A ces deux traductions en vers, nous en pouvons joindre vingt-sept autres en prose, dont les auteurs, qui ont voulu garder l'anonyme, sont demeurés inconnus. Voilà des exemples d'abnégation chrétienne qui méritoient d'être mentionnés dans ce chapitre *Du mépris de toutes les vanités*.

CHAPITRE II.

Du peu d'estime de soi-même.

Le désir de savoir est naturel aux hommes,
Presque avec eux il naît et ne meurt qu'avec eux (1) ;
Mais, ô Dieu, dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il sans ta crainte avoir de fructueux?

a *Un pauvre paysan, dans son humble ignorance* (2),
Qui ne sait que t'aimer, et n'a que de la foi,
Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,
Qui pénètre les cieux, sans réfléchir sur soi (3).

b *Qui se connoît soi-même, en a l'âme peu vaine* (4) ;
Sa propre connoissance en met bien bas le prix ;
Et tout le faux éclat de la louange humaine
N'est pour lui que l'objet d'un généreux mépris.

c *Au grand jour du Seigneur, sera-ce un grand refuge*
D'avoir connu de tout et la cause et l'effet?
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait?

d *Les savants d'ordinaire aiment qu'on les regarde,*
Qu'on murmure autour d'eux : voilà ces grands esprits! (5)

---

a *Melior est profecto humilis rusticus qui Deo servit, quam superbus philosophus qui, se neglecto, cursum cœli considerat.*

b *Qui bene se ipsum cognoscit, sibi ipsi vilescit.*

c *Si scirem omnia quæ in mundo sunt et non essem in charitate, quid me juvaret coram Deo, qui me judicaturus est ex facto?*

d *Scientes libenter volunt videri, et sapientes dici.*

Et s'ils ne font du cœur une soigneuse garde,
De cet orgueil secret ils sont bientôt surpris.

Au reste, plus tu sais, et plus a de lumière
Le jour qui se répand sur ton entendement ;
Plus tu seras coupable à ton heure dernière,
Si tu n'en a vécu d'autant plus saintement.

Trouve à t'humilier, même dans ta doctrine ;
Quiconque en sait beaucoup, en ignore encor plus (6) ;
Et qui sans se flatter en secret s'examine,
Est de son ignorance heureusement confus.

Fuis la haute science, et cours après la bonne (7) ;
Apprends celle de vivre ici-bas sans éclat ;
e *Cherche à n'être connu, s'il se peut, de personne,*
Ou que personne enfin n'en fasse aucun état.

L'auteur n'a pas voulu, comme on pourroit le croire, condamner la science, mais l'orgueil qui naît de l'oubli de Dieu. Il commence par reconnoître que l'homme éprouve le besoin de savoir. Ce besoin de s'élancer dans l'inconnu, dont l'homme est tourmenté, est une des preuves de l'immortalité de son âme. Mais la preuve de sa corruption et de sa petitesse, c'est l'orgueil qui le porte à méconnoître jusqu'à l'Etre sans lequel il n'est rien qu'une cendre présomptueuse. Et qu'est, en effet, l'homme, détaché de Dieu, osant nier la Providence et s'efforçant de nous en dérober les rayons ? Une insolente poussière, qui croit aujourd'hui obscurcir le soleil, et demain sera de la boue.

---

e *Ama nesciri.*

(1) *Le desir de savoir est naturel aux hommes,*
Presque avec eux il nait et ne meurt qu'avec eux.

Corneille dit : *sans mourir qu'avec eux.* Le poëte de la pensée plus que du style encore, semble avoir voulu exprimer ici la tenacité de ce desir d'apprendre qui a pu porter, par exemple, un Pline le Naturaliste à scruter, sous l'éruption du Vésuve, le phénomène épouvantable dont il alloit être accablé ; préoccupation invincible, sous laquelle un médecin mourant étudie encore, jusque sur lui-même, le progrès du mal qui va le lancer dans l'impénétrable avenir.

(2) *Un pauvre paysan, dans son humble ignorance,....*

Toutes les éditions portent :

Un paysan stupide et sans expérience,

ce qui ne rend pas *humilis rusticus :* la stupidité, loin d'être la même chose que l'humilité, est souvent, au contraire, compagne de l'orgueil. Que de sots présomptueux qui vous *dressent les cornes*, ainsi que l'épi vide de Montaigne, et qui s'imaginent dans leur dédain stupide, s'élever au-dessus des vérités devant lesquelles tant d'hommes éminents se sont humiliés !

(3) *Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,*
Qui pénètre les cieux, sans réfléchir sur soi.

L'astrologue qui, tout fier de lire dans les astres, veut toujours s'élever, sans retour sur lui-même, et se laisse tomber dans un puits, est la fidèle image de l'homme qu'un savoir orgueilleux précipite dans l'abîme, auquel

échappe l'humble villageois qui, dirigé par la foi, suit le chemin battu.

(4) Il connoît l'univers et ne se connoît pas,

a-t-on dit de l'astronome Lalande, qui se croyoit athée, et qui n'étoit que fou. Heureuse aberration !

Quant au précepte donné par les sages de tous les temps de *se connoître soi-même*, comme si c'étoit pour beaucoup de gens la plus mauvaise connoissance qu'ils pussent faire, vous les voyez s'évitant sans cesse, ne pouvoir être seuls, chercher à s'étourdir, et repoussant jusqu'au miroir que le moraliste leur présente. « On craint de se voir tel qu'on est, parce qu'on n'est pas tel qu'on devroit être, » a dit Fléchier.

(5) *Les savants d'ordinaire aiment qu'on les regarde,*
Qu'on murmure autour d'eux : Voilà ces grands esprits !.

Voici comment le traducteur en vers latins de l'*Imitation*, dont parle Corneille dans sa préface, rend ce passage :

Quis sapiens digito monstrari, et dicier : Hic est
Abnuit ?

Ce trait, qui n'est pas dans l'*Imitation*, est évidemment emprunté à Perse qui avoue, dans une de ses satyres, qu'il est doux d'être montré au doigt, et d'entendre dire de soi : *C'est lui !*

Le même traducteur latin est plus orignal, quelques vers après, quand il rend ces mots *Multa verba non satiant animam*, par ces deux vers où la déesse de l'éloquence profane, Suada, et son plus illustre inter-

prète, Cicéron, sont immolés à la philosophie chrétienne :

Tullius, esto, vocer, suadâque disertior omni,
Non saturant animæ, verba rotunda, famem.

Corneille, dans une strophe que nous avons passée, traduit ainsi :

Des mots les mieux rangés la charmante imposture
Ne remplit point une âme...

Le curé de Montauban dit mieux :

Ce n'est point de grands mots que l'âme se nourrit.

De *grands mots* ne valent pas pourtant *verba rotunda;* ces phrases boursoufflées qui remplissent la bouche, et laissent l'âme vide : *non saturant famem animæ.*

Mais aucun des traducteurs ne reproduit ces mots : *Bona vita refrigerat mentem.* Le bon Collin dit dans son *Optimiste :*

On sent
Qu'une bonne action vous rafraichit le sang ;

Mais *refrigerat mentem* est bien autrement hardi.

(6) *Quiconque en sait beaucoup, en ignore encor plus.*

Ce vers ne rend pas *Scito quæ nescis*, qui rappelle le mot de Socrate : *Ce que je sais, c'est que je ne sais rien.*

Du reste le style de toutes ces stances est ferme et digne de Corneille. Nous en avons, à la vérité, supprimé huit, qui n'étoient qu'une foible répétition des mêmes idées. Les coupures que nous serons obligés de faire au chapitre suivant, pour en voir toute la beauté, seront bien plus essentielles encore.

(7) « Je définis la morale, dit Marmontel, *la science de la vie, en vue de l'éternité.* »

CHAPITRE III.

De la doctrine de la vérité.

a *Heureux est le mortel que la vérité même*
Dirige de sa main au chemin qui lui plaît ;
Heureux qui peut la voir dans sa beauté suprême,
Sans voile et sans emblême,
Et telle enfin qu'elle est !

b *O Dieu de vérité* (1), *pour qui seul je soupire,*
Daigne m'unir à toi par de forts et doux nœuds
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire (2),
Mais non pas de te dire :
C'est toi seul que je veux.

Parle seul à mon âme, et qu'aucune prudence,
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes loix :
Que toute créature, à ta sainte présence,
S'impose le silence,
Et laisse agir ta voix.

---

a *Felix quem veritas per se docet, non per figuras et voces transeuntes, sed sicuti se habet!*

b *O veritas Deus! fac me unum tecum in caritate perpetua. Tædet me sæpe multa legere et audire. In te est totum quod volo ac desidero. Taceant omnes doctores, sileant universæ creaturæ in conspectu tuo : tu mihi loquere solus.*

Ne concevoir pour soi que mépris et que haine,
Ouvre et fait vers le ciel un chemin plus certain
Que le plus haut effort de la science humaine,
Qui rend l'âme plus vaine,
Et l'égare soudain.

c *Ce n'est pas que de Dieu ne vienne la science* (3);
D'elle-même elle est bonne, et n'a rien à blâmer ;
Mais il faut préférer la bonne conscience
A cette impatience
De se faire estimer.

Cependant sans souci de régler sa conduite,
On veut être savant, on en cherche le bruit;
Et cette ambition par qui l'âme est séduite,
Souvent traîne à sa suite
Mille erreurs pour tout fruit (4).

d *Un jour, un jour viendra qu'il faudra rendre compte,*
Non de ce qu'on a lu, mais de ce qu'on a fait (5);
Et l'orgueilleux savoir, à quelque point qu'il monte,
N'aura lors que la honte
De son mauvais effet.

Où sont tous ces Docteurs qu'une foule si grande
Rendoit à tes yeux même autrefois si fameux?
Un autre tient leur place, un autre a leur prébende,
Sans qu'aucun te demande
Un souvenir pour eux.

---

c *Non est culpanda scientia,... (quæ bona est in se considerata, et a Deo ordinata); sed præferenda semper est bona conscientia.*

d *Certe, adveniente die judicii, non quæretur a nobis quid legerimus, sed quid fecerimus.*

Tant qu'a duré leur vie, ils sembloient quelque chose;
Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été;
Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose,
Avec eux y repose
Toute leur vanité (3).

. . . .
. . . .

Ce chapitre, ainsi abrégé, est un beau développement de celui qui précède. L'auteur, après une strophe pleine d'harmonie et de grâce, rappelle dans des vers lourds et durs, que nous avons supprimés, les arguties scholastiques qui occupoient son siècle, et s'élève, au-dessus de toute cette vaine science, jusqu'au trône de Dieu:

(1) *O Dieu de vérité...*

Ces mots ne rendent peut-être pas toute l'expression *Veritas-Deus*, par laquelle Dieu et la Vérité sont une seule et même chose. Il valoit mieux traduire, je crois: *O Vérité! mon Dieu!* ou bien, *O Vérité, Dieu même*.

(2) *Je me lasse d'ouir, je me lasse de lire...*

Par cette répétition et cette désinence uniforme, Corneille semble avoir cherché à reproduire l'uniformité de la phrase latine où se peint l'ennui de l'auteur, et qui rappelle le *tædet me harum formarum quotidianarum* de Térence. Voici comment l'évêque de Dijon a rendu ce passage:

O vérité mon Dieu! qu'une chaîne infinie,
Qu'un amour éternel avec toi seul me lie.

Je me lasse souvent, Seigneur,
D'écouter, d'apprendre ou de lire ;
Mais quand tu parles à mon cœur,
J'ai dans ton entretien tout ce que je désire.
Que tous les docteurs devant toi
Gardent donc un profond silence ;
Que l'univers entier se taise en ta présence ;
Toi seul, ô mon Dieu ! parle-moi.

La traduction de Corneille a sans doute ici plus de charme, mais les deux derniers vers de M. de Boisville sont fort beaux, et il étoit essentiel de finir par le *Tu mihi loquere solus*. Ces mots, que St. Thomas-d'Aquin répétoit souvent, ont été mis au bas du crucifix devant lequel on le représente agenouillé. « J'en ai plus appris là, disoit il, que dans tous mes livres. »

(3) *Ce n'est pas que de Dieu ne vienne la science...*

L'évêque de Dijon a donné à la fin de cette strophe une tournure plus naïve et plus proverbiale :

La science est utile, et n'est point à blâmer,
Lorsque l'on sait la renfermer
Dans le simple désir d'une âme à Dieu soumise ;
Dieu ne réprouve point un desir curieux :
Savoir est bon ; mais quoi qu'on dise,
Sagesse et vertu valent mieux.

(4) *Mille erreurs pour tout fruit.*

L'auteur latin fait ici allusion aux hérésies qui déjà répandoient le trouble dans la société et le relâchement dans les monastères : *mala et scandala in populo, dissolutio in cœnobiis.*

(5) *Un jour, un jour viendra qu'il faudra rendre compte,*
Non de ce qu'on a lu, mais de ce qu'on a fait ;
Et l'orgueilleux savoir, à quelque point qu'il monte,
N'aura lors que la honte
De son mauvais effet.

Combien ces monosyllabes *lu*, *fait*, sont plus vifs que les longs mots du texte *legerimus*, *fecerimus!* Cette strophe pourtant semble inférieure à celle-ci du chapitre précédent, où la même pensée et la même expression, placées à la fin de la phrase, ont bien plus d'énergie :

Au grand jour du Seigneur, sera-ce un grand refuge
D'avoir connu de tout et la cause et l'effet ;
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

D'un vers *mis à sa place* l'importance est plus grande encore que celle d'un *mot* : c'est là un des secrets du génie poétique.

Admirons la variété du rhythme employé dans ces deux chapitres : dans l'un, la pensée du poëte se résume ordinairement en un vers fort et majestueux ; dans l'autre, au contraire, après un pompeux début, la fin est toute différente, mais non sans motif; ici, par exemple, le poëte nous ayant parlé avec une sorte d'emphase *de l'orgueilleux savoir au plus haut point monté*, le fait tomber dans deux petits vers presque plats, et où nous voyons *la honte de son mauvais effet.*

Si l'on me nioit ici cette intention, on la retrouveroit plus marquée dans les stances qui suivent immédiatement, et où la mémoire et toute la vanité des hommes

qui occupoient une si grande place, se trouvent renfermées avec leurs personnes, dans deux vers de six pieds, dont la mesure et la chute conviennent si bien au néant des grandeurs.

J. B. Rousseau paroît s'être rappelé ces stances dans cette ode sur *la mort du prince de Conti* :

Peuples dont la douleur aux larmes obstinée,
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas !

(5) *Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose.*
Avec eux y repose
Toute leur vanité.

Après cette stance, dont nous venons de remarquer la chute frappante, j'ai dû supprimer toutes celles qui suivent ; en voici pourtant une qu'on pourroit regretter :

Mais au lieu d'aimer Dieu, d'agir pour son service,
L'éclat d'un vain savoir à toute heure éblouit,
Et fait suivre à toute heure un brillant artifice,
Qui mène au précipice,
Et là s'évanouit.

Cette métaphore empruntée à ces feux follets qu'une croyance populaire nous montre égarant de nuit les voyageurs et les entraînant vers l'abîme où tout disparoît, cette métaphore prolongée, est sans doute très-poëtique, mais elle ne rend pas l'admirable expression *evanescunt in cogitationibus suis*, que l'évêque de Dijon a ainsi traduite :

Mais ils se sont enflés, et Dieu dans leurs desseins
A voulu qu'ils s'évanouissent.

CHAPITRE IV.

De la prudence dans les actions.

N'écoute pas tout ce qu'on dit,
Et souviens-toi qu'une âme forte
Donne mal aisément crédit
A ces bruits indiscrets où la foule s'emporte.
Il faut examiner avec sincérité,
Selon l'esprit de Dieu qui n'est que charité,
Tout ce que d'un autre on publie :
Cependant (ô foiblesse indigne d'un chrétien!)
Jusque là souvent on s'oublie,
Qu'on croit beaucoup de mal plutôt qu'un peu de bien.

Qui cherche la perfection,
Loin de tout croire en téméraire,
Pèse avec mûre attention
Tout ce qu'il entend dire et tout ce qu'il voit faire.
Il se défend long-temps du mal qu'on dit d'autrui;
Ou s'il en est enfin convaincu malgré lui,
Il ne s'en fait point le trompette;
Et cette impression qu'il en prend à regret,
Qu'il désavoue et qu'il rejette,
Demeure dans son âme un éternel secret.

Ce chapitre qui roule en grande partie sur la légèreté de nos jugements, matière féconde d'où nos orateurs

---

• *Non est credendum omni verbo.... Pro dolor! sæpe malum, facilius quam bonum, de alio creditur et dicitur : ita infirmi sumus!*

chrétiens ont tiré tant d'observations, n'a fourni à Corneille que ces deux strophes qui méritent d'être citées, et à M. de Boisville les vers suivants :

Ne crois point ces bruits qu'invente ou répète
Bouche médisante ou langue indiscrète ;
Mais quelque apparent qu'en soit le sujet,
Longtemps devant Dieu pèse chaque objet.

O honte ! ô douleur ! ô foiblesse humaine !
On dit, on répète, on croit tout sans peine,
Et toujours le mal plutôt que le bien :
Mais un homme sage et vraiment chrétien,
Qui connoît du cœur la pente facile,
Hélas ! et combien la langue est fragile,
En prêtant l'oreille aux discours des gens,
Leur ferme son âme et reste en suspens.

Le sage jamais dans son sens n'abonde ;
Il ne sait en rien se précipiter ;
Et comme il croit peu ce que dit le monde,
Il n'est jamais prompt à le répéter.

Ces vers coupés au cinquième pied, ont un rhythme remarquable. Nous n'en trouvons pas même d'exemple dans Corneille, dont néanmoins la poësie offre en ce genre de nombreuses variétés, qu'il nous a suffi d'indiquer, pour faire apprécier encore, sur un point bien peu remarqué, ce génie étonnant.

CHAPITRE V.

De la lecture de l'Ecriture sainte.

a *Cherche la vérité dans la sainte Ecriture,*
Et lis du même esprit
Le texte impérieux de sa doctrine pure,
Que tu le vois écrit.

Lis un livre dévot, simple, et sans éloquence,
Avec plaisir pareil
Que ceux où se produit l'orgueil de la science
En son haut appareil.

Ne considère point si l'auteur d'un tel livre
Fut plus ou moins savant;
Mais s'il dit vérité, s'il t'apprend à bien vivre,
Feuillette-le souvent.

Quand son instruction est salutaire et bonne,
Donne-lui prompt crédit;
Et sans examiner quel maître te la donne,
Songe à ce qu'il te dit (1).

b *L'autorité de l'homme est de peu d'importance,*
Et passe en un moment:
Mais cette vérité que le Ciel nous dispense,
Dure éternellement.

---

a *Omnis Scriptura sacra eo spiritu debet legi quo facta est.*

b *Homines transeunt; sed veritas Domini manet in æternum.*

c *Sans égard à personne, avec nous Dieu s'explique*
En diverses façons,
Et par tel qu'il lui plait sa bonté communique
Ses plus hautes leçons (2).

Le sens de sa parole est souvent si sublime,
Et si mystérieux,
Qu'à trop l'approfondir il égare, il abîme
L'esprit du curieux (3).

De ce trésor ouvert la richesse éternelle
A beau nous inviter ;
Si l'on n'y porte un cœur humble, simple, et fidèle,
On n'en peut profiter (4).

---

(1) L'auteur, après avoir dit qu'il faut chercher avant tout la vérité dans l'Ecriture sainte, passe aux livres sortis de la main des hommes, et semble faire allusion au sien ; comme s'il eût prévu les recherches dont il devoit être l'objet, il s'adresse à son lecteur : « Ne cherche point, dit-il, qui a fait cet écrit, mais bien ce qu'il renferme. » *Non quæras quis hoc dixerit, sed quid dicatur attende.* Il ajoute : « L'homme passe, et la vérité demeure éternellement... Dieu parle à notre cœur en diverses manières, et par des personnes très-diverses. » Quelle profondeur dans ces réflexions ! Demandez aux hommes convertis à la religion quelle lumière les a frappés, et par quelle voie ils y sont parvenus ; vous verrez qu'il en est plusieurs : la première et la plus sûre est celle des bonnes œuvres..... Mais pardon, lecteur,

---

c *Sine personarum acceptione, variis modis loquitur nobis Deus.*

d'oser, moi très-indigne, vous tenir ce langage : *Non quæras quis hoc dixerit...*

(2) Le curé de Montauban, qui jusqu'à présent nous a paru inférieur à l'évêque de Dijon, est supérieur à Corneille lui-même, dans ces quatre vers d'une facture toute cornélienne :

Que nous apprend le nom d'un auteur érudit ?
Laissons l'homme qui parle, et voyons ce qu'il dit.
Par l'homme, quel qu'il soit, le vrai se manifeste ;
Comme un trait l'homme passe, et la vérité reste.

Ces mots : « Par l'homme, *quel qu'il soit* » rappellent le miraculeux instrument dont Dieu se servit pour réformer une abbaye célèbre, tombée dans le relâchement, et qui se trouvoit, par un abus trop commun, confiée à une jeune abbesse toute mondaine. Voici ce que Racine rapporte à ce sujet, dans son *Histoire de Port-Royal :* « Un capucin qui étoit sorti de son couvent par libertinage, et qui alloit se faire apostat dans les pays étrangers, passant par hazard à Port-Royal, fut prié par l'abbesse et les religieuses de prêcher dans leur église. Il le fit ; et ce misérable parla avec tant de force sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et sur la sainteté de la règle de S. Benoît, que la jeune abbesse en fut vivement émue. Elle forma dès-lors la résolution, non-seulement de pratiquer sa règle dans toute sa rigueur, mais d'employer même tous ses efforts pour la faire aussi observer à ses religieuses.... Dieu bénit si bien cette conduite, qu'elle les gagna toutes les unes après les autres, et qu'en moins de cinq ans, les

austérités de S. Benoît furent établies à Port-Royal, de la manière qu'elles le sont encore aujourd'hui. »

(3) Le texte latin porte : « Souvent notre curiosité nous *embarasse* dans la lecture des saintes Ecritures. » A cette image un peu foible *impedit*, Corneille en a substitué une autre plus énergique qu'il paroît avoir empruntée à ces paroles du livre des Proverbes : *Qui scrutator est Majestatis, opprimetur a gloria*, et dont on pourra voir toute la portée dans cet admirable fragment d'un discours du P. Guénard, jésuite, couronné à l'Académie françoise en 1755 : « Quelles sont, en matière de Religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa foiblesse, et lui marque en ce genre les limites étroites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter. La Foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre ; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison ? Les chaînes qu'on lui donne sont aisées à porter ; elles ne doivent paroître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc au philosophe : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne sauroit percer ; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, et qui répondent de toutes les autres ; ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la Religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité ; voilà les fondements

de la Religion. Creusez donc autour ; essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés. Mais lorsque, arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient depuis l'origine du monde ce grand et majestueux édifice, arrêtez-vous, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. »

(4) Les stances que nous avons conservées de ce chapitre sont bien. Seulement dans la dernière, le mot *fidèle* ne rend pas *fideliter* qui vient de *fides*. Le curé de Montauban dit avec autant d'exactitude que de précision :

Veut-on lire avec fruit, qu'on le fasse avec foi.

CHAPITRE VI.

Des Affections désordonnées.

a *Quand l'homme avec ardeur souhaite quelque chose,*
Quand son peu de vertu n'oppose
Ni règle à ses désirs, ni modération,
Il tombe dans le trouble et dans l'inquiétude
Avec la même promptitude
Qu'il défère à sa passion.

---

a *Quandocumque homo aliquid inordinate appetit, statim in se fit inquietus.*

b *L'avare et le superbe incessamment se gênent,*
Et leurs propres vœux les entraînent
Loin du repos heureux qu'ils ne goûtent jamais.
Mais les pauvres d'esprit, les humbles en jouissent,
Et leurs âmes s'épanouissent
Dans l'abondance de la paix.

Qui n'est point tout-à-fait dégagé de soi-même,
L'homme charnel encor, qui s'aime,
Voit peu d'occasions sans en être tenté:
Les objets les plus vils surmontent sa foiblesse,
Et le moindre assaut qui le presse
L'atterre avec facilité.

c *Oui, qui de cette chair à demi se détache,*
Se chagrine quand il s'arrache
Aux plaisirs dont l'image éveille son désir;
Et faisant à regret un effort qui l'attriste,
Il s'indigne quand on résiste (1)
A ce qu'il lui plaît de choisir.

Que si lâchant la bride à la concupiscence,
Il emporte la jouissance
Où l'a fait aspirer ce désir déréglé;
Soudain le vif remords qui le met à la gêne
Redouble d'autant plus sa peine,
Que plus il s'étoit aveuglé.

---

b *Superbus et avarus nunquam quiescunt.*

Pauper et humilis spiritu in multitudine pacis conversantur.

Qui non perfecte in se mortuus est, cito tentatur et vincitur in parvis et vilibus rebus.

c *Et ideo sæpe habet tristitiam cum se subtrahit leviter; etiam indignatur si quis ei resistit.*

Il recouvre la vue au milieu de sa joie,
Mais seulement afin qu'il voie
Comme ses propres sens se font ses ennemis;
Et que sa passion, qu'il a prise pour guide,
Ne fait point le bonheur solide
Qu'en vain il s'en étoit promis.

C'est donc en résistant à ces tyrans de l'âme,
Qu'une sainte et divine flamme
Nous donne cette paix que suit un vrai bonheur;
Mais qui sous leur empire asservit son courage,
Dans quelques délices qu'il nage,
Jamais ne la trouve en son cœur.

Non, ces hommes charnels, dont les cœurs s'abandonnent
A tout ce que les sens ordonnent,
Ne possèdent jamais un bien si précieux;
Mais les spirituels en qui l'âme fervente
Rend la grâce toute puissante,
Le reçoivent toujours des cieux.

L'orgueil, l'ambition, l'avarice, sont les passions qui éloignent le plus de cette *pauvreté d'esprit*, qui n'est point la sottise, comme le croit le monde, mais bien au contraire la plus sage et la plus riche des vertus: l'abnégation de toute prétention personnelle, ou si l'on veut, la modération, car nous ne croyons pas qu'il faille prendre à la lettre ce vers que Corneille met ailleurs dans la bouche de Jésus-Christ:

Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

Ce seroit s'écarter de cette *modération* dont nous parlons, tomber dans l'excès, et imiter la folie du *sage*

de l'antiquité qui jeta dans la mer tout ce qu'il possédoit, pour pouvoir crier : *Je suis libre !*

Le christianisme, bien compris, impose à ses disciples quelque chose de mieux que cette *liberté :* c'est l'obligation de servir nos frères, dans l'état de société où nous a placés la Providence ; c'est de nous dépouiller seulement de nos cupidités, de nos convoitises, et de nous *appauvrir* de cet *esprit* du monde qui n'est que de l'orgueil et un égoïsme insatiable.

Aux hommes agités des passions qui demandent toujours et qui dévorent, le poëte oppose avec bonheur ces *pauvres d'esprit*, à qui rien ne manque (ils ne convoitent rien), et dont l'âme *s'épanouit* dans la plus heureuse abondance.

Il oppose aussi, avec plus de détail que son auteur, ces âmes pures et paisibles, aux infortunés qui n'ayant brisé qu'à demi la chaîne de leurs sens, la traînent partout en aveugles, et tout-à-coup retombent : rechutes effrayantes ! au milieu desquelles ils voient, dans leur délire, l'abîme où ils se sont plongés, et d'où un secours d'en haut peut seul, comme nous le verrons tout-à-l'heure, les faire *remonter à la grâce.*

(1) *Il s'indigne quand on résiste...*

Corneille a bien traduit : l'humeur de l'homme abandonné aux plaisirs des sens n'est point *douce*, mais bien plutôt violente et cruelle, comme on l'a observé. Le mot *leviter* n'appartient donc point à la phrase où l'a fait entrer une ponctuation fautive dans presque toutes les éditions.

CHAPITRE VII.

Ce chapitre sur la *Vaine Espérance* n'offre guère dans la traduction que cette strophe à citer :

O Ciel, que l'homme est vain, qui met son espérance
Aux hommes comme lui !
Qui sur la créature ose prendre assurance,
Et se propose un ferme appui
Snr une éternelle inconstance !

L'image contrastée de ces deux derniers vers appartient au poëte. Le curé de Montauban a mis dans ce passage une fermeté qui semble empruntée à Corneille :

a Malheur à l'homme vain dont l'aveugle imprudence
Met sur un bras de chair sa folle confiance !
Pauvre aux yeux des humains, forcé de les servir,
Si c'est pour Jésus-Christ, gardez-vous d'en rougir.
Uniquement fondé sur le secours céleste,
Agissez, travaillez, et Dieu fera le reste.

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux,

dit le vieil Horace à son fils, à son gendre, en les en-

---

a *Vanus est, qui spem suam ponit in hominibus, aut in creaturis. Non te pudeat aliis servire pro amore Christi, et pauperem in hoc seculo videri. Non stes super te ipsum, sed in Deo spem constitue. Fac quod in te est, et Deus aderit bonæ voluntati.*

voyant mourir pour leur patrie. Ce vers, un des plus beaux de situation qui soient dans Corneille, est la traduction presque littérale de l'*Imitation*. Mais le sacrifice des illustres guerriers, inspiré par une extraordinaire circonstance, a pour but la gloire, et pour témoins deux peuples tout entiers ; tandis que le chrétien, dans ses combats continuels, doit à chaque instant, lui, cacher à tous les hommes ses plus grands sacrifices, s'il veut que Dieu les voie.

CHAPITRE VIII.

—

Sur la trop grande familiarité.

L'auteur, après avoir rappelé le conseil salutaire donné par l'Ecclésiaste de *ne point révéler son cœur à tout homme*, mais seulement à l'homme sage et craignant Dieu, veut qu'on fuie les gens dissipés, qu'on se garde de flatter les riches et de se plaire avec les grands. Corneille, après avoir trop foiblement traduit ces sages leçons, poursuit :

a *Evite avec grand soin la pratique des femmes,*
Ton ennemi par là peut savoir ton défaut :
Recommande en commun aux bontés du Très-Haut
Celles dont les vertus embellissent les âmes,
Et sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
Aime-les toutes, mais en Dieu (1).

---

a *Non sis familiaris alicui mulieri ; sed in communi omnes bonas mulieres Deo commenda.*

La charité vers tous est toujours nécessaire,
Mais non pas avec tous un accès trop ouvert :
La réputation assez souvent s'y perd,
b *Et tel qui plaît de loin, de près cesse de plaire;*
Tant ce brillant éclat qui ne fait qu'éblouir
Est sujet à s'évanouir! (2)

---

(1) Il est intéressant de voir comment le même écrivain fait exprimer les mêmes idées à des personnages tout différents. Corneille recommande ici à l'homme religieux d'éviter avec soin la fréquentation des femmes, comme pouvant affoiblir son courage et donner prise à l'ennemi. Voici comment le vieil Horace fait à son fils et à son gendre la même recommandation :

... Perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse.
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

Le traducteur de l'*Imitation* dit :

Et sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
Aime-les toutes, mais en Dieu.

Et ce trait rapide, jeté comme en fuyant aussi, n'a rien de blessant pour *celles dont les vertus embellissent les âmes*, et que le christianisme a relevées de l'abaissement où trop souvent les retenoit la brutalité payenne, si bien peinte dans les Horace.

---

b *Accidit ut personna ignota ex bona fama lucescat, cujus tamen præsentia offuscat.*

Quelle idée pouvoit avoir de la tendresse et de la pureté d'une femme un Caton lui-même qui, après avoir eu des enfants de la sienne, la renvoyoit, pourquoi? pour qu'elle en eût ailleurs, dans l'intérêt de la patrie; ce qui, malgré ces beaux vers de *la Pharsale* de Brébeuf, n'en est pas moins révoltant :

Mais quand elle eut donné de sa couche féconde
Des enfants à Caton et des héros au monde,
Il veut qu'en d'autrés bras cette chaste beauté
Porte l'heureux espoir de sa fécondité.

(2) Cette image d'une personne qui brille de loin, à l'éclat d'une réputation toute faite, et qui de près s'éclipse, cette image poëtique ne sembloit pas pouvoir être mieux rendue; mais voici quatre vers supérieurs que l'évêque de Dijon en a tirés :

Crois-moi, plus nuit que sert liaison trop intime,
La distance souvent fait valoir les objets;
L'absence même accroît l'estime;
Et tel brille de loin qui s'éclipse de près.

Ce vers : « La distance souvent fait valoir les objets » est aussi vrai dans le monde que dans les arts du dessin; il rappelle aussi le *Major e longinquo reverentia* de Tacite, et le mot d'une femme d'esprit, dont on a fait ce vers :

Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous lasse.

—

CHAPITRE IX.

De l'obéissance et de la sujétion.

a *Qu'il fait bon obéir!* (1) *Que l'homme a de mérite,*
Qui d'un supérieur aime à suivre les loix,
Qui ne garde aucun droit dessus son propre choix,
Qui l'immole à toute heure, et soi-même se quitte!
L'obéissance est douce, et son aveuglement
Forme un chemin plus sûr que le commandement,
Lorsque l'amour la fait, et non pas la contrainte;
Mais elle n'a qu'aigreur sans cette charité,
Et c'est un long sujet de murmure et de plainte,
Quand son joug n'est souffert que par nécessité.

b *Tous ces devoirs forcés, où tout le cœur s'oppose,*
N'acquièrent à l'esprit ni liberté, ni paix:
Aime qui te commande, ou n'y prétends jamais;
S'il n'est aimable en soi, c'est Dieu qui te l'impose.
Cours deça, cours delà, change d'ordre ou de lieux,
Si pour bien obéir tu ne fermes les yeux,
Tu ne trouveras point ce repos salutaire;
Et tous ceux que chatouille un pareil changement,
N'y rencontrent enfin qu'un bien imaginaire,
Dont la trompeuse idée échappe en un moment.

---

a *Valde magnum est in obedentia stare.*

b *Non libertatem mentis acquirent, nisi ex toto corde propter Deum se subjiciant.*

On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire ;
L'avis est plus facile à prendre qu'à donner ;
On peut mal obéir, comme mal ordonner ;
Mais il est bien plus sûr d'écouter que d'instruire.
Je sais que l'homme est libre, et que sa volonté
Entre deux sentiments d'une égale bonté,
Peut avec fruit égal embrasser l'un et l'autre ;
Mais ne point déférer à celui du prochain,
Quand l'ordre ou la raison parle contre le nôtre,
C'est montrer un esprit opiniâtre ou vain.

---

(1) *Qu'il fait bon obéir !*

En conseillant au serviteur d'aimer son maître, son supérieur, n'eût-il rien d'aimable, de l'aimer pour Dieu, l'auteur parle surtout dans l'intérêt du serviteur, dont il ennoblit l'obéissance, en rend le joug moins rude et même doux, par cette affection née de l'évangélique pensée que, *tout pouvoir venant de Dieu*, c'est Dieu même qu'on sert en un supérieur.

Quand, au lieu de cette doctrine, on voit des gens nés dans la dépendance avec un esprit de fausse liberté, se révolter contre tous les jougs, même les plus naturels, ne les traîner qu'en murmurant, courir çà et là pour s'en affranchir, y parvenir peut-être, parvenir au terme de leurs vœux, et là, ne trouver dans le commandement qui leur sembloit si doux, que des soucis plus grands, des chaînes plus pesantes : *Qu'il fait bon obéir !* dit-on après le fier Corneille ; *Que l'obéir est bon !* dit-on après François-de-Sales.

Il y a, en effet, dans cet état exempt des grands soucis qu'apporte une grande responsabilité, il y a là, dis-je,

une quiétude exprimée dans ces vers faciles, où rien ne sent la peine, et que je voudrois lire à tous les serviteurs mécontents de leur sort :

Avoir un maître, et marcher sous sa loi,
Suivre une règle, et n'être plus à soi,
Est un état plus heureux qu'on ne pense ;
C'est un grand point de vivre en dépendance.
Pour le repos et la sécurité,
Soumission vaut mieux qu'autorité.
Bien peu pourtant de bon cœur obéissent.
Beaucoup par force au joug s'assujettissent,
Non par amour... de là tant de regrets,
D'ennuis profonds, de murmures secrets !
Le seul moyen de vivre exempt de peine,
C'est de porter pour Dieu gaîment sa chaîne.

D'autres séduits par l'espoir d'être mieux,
Changent souvent et de lois et de lieux ;
Ils ont beau faire et courir à la ronde ;
Là, comme ici, comme par tout le monde,
La paix de l'âme est dans l'humilité,
Et le bonheur suit la docilité.

Voilà ce qui ne sera cru que des serviteurs raisonnables. Aux autres, il faudroit jouer ou lire le tour que fit un jour le bon duc de Bourgogne à un paysan ivre qu'il trouva endormi à la porte de Bruges. Le duc, sans rompre son sommeil, le fait porter dans son palais et dans son propre lit. Grégoire (c'est le nom de notre paysan), après avoir cuvé son vin, est tout étonné de se réveiller prince : on le lui persuade ; il en reçoit tous les honneurs. Et maintenant, voilà que son bonheur l'enivre,

et qu'avec le bonheur lui vient l'impertinence, et, bientôt après, les obligations, les charges, les chagrins. Bref, il en fait tant, et tant il en reçoit, qu'afin de noyer son *bonheur* dans le vin, il s'en fait servir du meilleur, et il en boit si bien, qu'on peut enfin le reporter à la place et dans l'état même où on l'avoit pris. A son nouveau réveil, il se frotte les yeux, cherche ses chambellans, ses honneurs, et commence à croire qu'il a rêvé. Tu ne te trompes pas, Grégoire : le bonheur des grands, s'ils en ont, n'est ici-bas qu'un rêve ; et leur réveil ne vaudra pas le tien. Plains-les donc, trop heureux manant, si tu connaissois ton bonheur! plains-les, réjouis-toi, et ne t'avise plus de leur porter envie.

Ce sujet, tiré de *Pontus Heuterus*, historien latin des ducs de Bourgogne, a fourni au père du Cerceau le drame amusant des *Incommodités de la Grandeur*, souvent joué dans nos collèges. Voici comment Grégoire *dégrisé* y termine son rôle de duc de Bourgogne :

GRÉGOIRE.

Voilà donc cet état et ce bonheur de vie !
Voilà ce qu'on regarde avec des yeux d'envie,
Et pourquoi l'on s'expose à cent sortes de maux !
Hélas! par la margoi, les hommes sont bien sots!
J'en ai tâté, je sais un peu ce qu'en vaut l'aune :
J'aimerois mieux gueuser et demander l'aumône.
J'abandonne la place au premier qui viendra ;
Je redeviens Grégoire ! et soit duc qui voudra !

CHAPITRE X.

Sur la superfluité des paroles.

Fuis l'embarras du monde autant qu'il t'est possible;
Ces entretiens du siècle ont trop d'inanité,
Et la paix y rencontre un obstacle invincible,
Lors même qu'on s'y mêle avec simplicité.

Des vains amusements dont on se laisse éprendre,
Par des regrets amers le plaisir est troublé;
a *Et je voudrois souvent n'avoir pu rien entendre,*
Ou n'avoir vu personne, ou n'avoir point parlé.

Qui donc fait naître en nous cette ardeur insensée,
Ce desir de parler en tous lieux épandu,
S'il est si mal aisé que sans être blessée
L'âme rentre en soi-même après ce temps perdu?

N'est-ce point que chacun, de s'aider incapable,
Espère l'un de l'autre un mutuel secours;
Et que l'esprit lassé du chagrin qui l'accable
Cherche à l'évaporer pour le moins en discours?

Quelle vérité dans ces pensées qui prouveroient seules que l'auteur a vécu dans le monde! Et Corneille les a

---

a *Vellem me pluries tacuisse, et inter homines non fuisse. Sed quare tam libenter loquimur et invicem fabulamur?... Quia per multas locutiones consolari quærimus, et cor diversis cogitationibus fatigatum relevare cupimus.*

fort bien rendues : *évaporer* son chagrin en discours est une métaphore qui lui appartient, et qu'on retrouve dans ces phrases du IV[e] livre de l'*Emile*, qui ne sont qu'un développement poëtique des paroles serrées de l'*Imitation :* « Un homme vraiment heureux ne parle guère et ne rit guère ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Ces gens si riants, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque toujours tristes et grondeurs chez eux. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'*évaporer*. »

Quand nos écrivains sacrés découvrent les plaies de notre âme, ils s'empressent d'y verser un baume salutaire. C'est ce que fait l'auteur de l'*Imitation*, à la fin de ce chapitre, foiblement traduite par Corneille, mais dont nous retrouvons un équivalent dans cette prose si pleine d'onction du *Petit Carême :* « Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur ; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents : mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors : rassemblez tous les amusements autour de vous ; il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les empoisonnera. »

Lucrèce lui-même, dans ces beaux vers, n'est pas plus poëte que Massillon :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.

CHAPITRE XI.

Sur la paix intérieure et la perfection spirituelle.

Que nous aurions de paix, et qu'elle seroit forte,
Si nous n'avions le cœur qu'à ce qui nous importe,
Et si nous n'aimions point à nous brouiller l'esprit
Ou de ce que l'on fait ou de ce que l'on dit!

Le moyen qu'elle règne en celui qui sans cesse
Des affaires d'autrui s'inquiète et s'empresse,
Qui cherche hors de soi de quoi s'embarrasser,
a *Et rarement en soi tâche à se ramasser.*

C'est vous, simples, c'est vous dont l'heureuse prudence
Du vrai repos d'esprit possède l'abondance;
C'est par là que les saints, morts à tous les plaisirs
Où les soins de la terre abaissent nos desirs,
N'ayant le cœur qu'en Dieu, ni l'œil que sur eux-mêmes
Elevoient l'un et l'autre aux vérités suprêmes,
Et qu'à les contempler bornant leur action,
Ils alloient au plus haut de la perfection.

Nous autres asservis à nos lâches envies,
Sur des biens passagers nous occupons nos vies;
Et notre esprit nous jette avec avidité
Où par leur vaine idée il est précipité.

---

a *Quomodo potest ille diu in pace manere, qui alienis curis se intermiscet, qui parum, vel raro se intrinsecus recolligit?*

C'est rarement aussi que nous avons la gloire
D'emporter sur un vice une pleine victoire ;
Notre peu de courage est soudain abattu,
Nous aidons mal au feu qu'allume la vertu ;
Et bien loin de tâcher qu'une chaleur si belle
Prenne de jour en jour une force nouvelle,
Nous laissons attiédir son impuissante ardeur,
Qui de tépidité dégénère en froideur.

b *Si de tant d'embarras l'âme purifiée,*
Parfaitement en elle étoit mortifiée,
Elle pourroit alors, comme reine des sens,
Jusqu'au trône de Dieu porter des yeux perçants... (1)
Pourquoi donc recourir, aveugles que nous sommes,
Aux consolations que nous prêtent les hommes?

Combattons de pied ferme en courageux soldats ;
c *Et le secours du Ciel ne nous manquera pas...*

Ces austères dehors qui parent une vie,
Ces supplices du corps où l'âme est endurcie,
Laissent bientôt finir notre dévotion
Quand ils sont tout l'effet de la religion.
L'âme de ses défauts saintement indignée
d *Doit jusqu'à la racine enfoncer la coignée,*
Et ne sauroit jouir d'une profonde paix,
A moins que d'extirper jusques à ses souhaits.

---

b *Si essemus nobis ipsis perfecte mortui, et in terrenis minime implicati ; tunc possemus divina sapere, et de cœlesti contemplatione aliquid experiri.*

c *Si niteremur, sicut viri fortes, stare in prælio, profecto videremus auxilium Domini super nos de cœlo.*

d *Ad radicem securim ponamus.*

Il y a dans ces vers des négligences, mais de la force, et des expressions qui méritent d'être conservées; par exemple: *se ramasser en soi*, *de tépidité en froideur*, *saintement indigné etc.*, mais la traduction de l'évêque de Dijon nous semble un modèle à-la-fois d'élévation et de grâce:

Si nous voulons vivre en repos,
Ne nous mêlons en rien des affaires des autres;
Et laissant de côté leurs œuvres, leurs propos,
Ne nous occupons que des nôtres.

Eh! comment de la paix conserver la douceur,
Lorsqu'on va s'intrigant de mainte et mainte affaire;
Qu'on ne cherche qu'à se distraire,
Ne rentrant jamais dans son cœur,
Ou du moins n'y séjournant guère!

Heureux de tant de soins qui n'est point agité!
Car la paix est le fruit de la simplicité.
Comment acquirent-ils une vertu si pure,
Ces grands contemplatifs, ces hommes si pieux,
Qui marchoient sur la terre et vivoient dans les cieux?
Ah! c'est qu'ils étoient morts à toute la nature,
Qu'ils s'attachoient à Dieu par leur fervent désir,
Et, libres, s'occupoient de leur âme à loisir.
Mais nous, dans notre propre chaîne,
Vils esclaves, nous nous roulons;
De mille soins nous nous troublons;
Tout ce qui passe nous entraîne.
Faut-il vaincre un seul vice, et s'animant au bien,
Faire un seul pas dans la carrière?
On ne sent que tiédeur; on regarde en arrière:
Hélas! et l'on n'achève rien.
Ainsi l'âme reste affaissée,
Et, dans un froid mortel, immobile, glacée.
Cependant qu'un cœur pur, libre de tout lien,

Mort au monde comme à soi-même,
Des célestes douceurs quelque peu goûteroit,
Et parfois même entreverroit
Un rayon du bonheur suprême....

Mon frère, garde-toi d'une dévotion
Qui n'a que les dehors de la religion,
Qui, toute extérieure, en pratiques fertile,
N'offre de la vertu qu'une écorce stérile;
C'est une piété qui se démentira,
Languissante ferveur qui bientôt s'éteindra.
L'âme, de ses défauts saintement indignée,
Doit, jusqu'à la racine enfoncer la coignée;
Afin que dans son sein les voyant tous défaits,
Elle puisse régner sur elle même en paix.

Ces derniers vers sont en partie de Corneille, dont on peut regretter l'expression *extirper* qui continue la métaphore. Mais que de beautés qui n'appartiennent qu'au nouveau traducteur! Pouvoit-on rendre, par exemple, d'une manière plus ingénieuse le *parum, vel raro intrinsecus* que par ces vers?

Ne rentrant jamais dans son cœur,
Ou du moins n'y séjournant guère.

Et comme le poëte change habilement de mesure, pour nous représenter

Ces grands contemplatifs, ces hommes si pieux,
Qui marchoient sur la terre, et vivoient dans les cieux!

Et avec quel bonheur il retombe dans quatre petits vers,

pour nous montrer dans notre petitesse, *implicatos in terrenis !*

Mais nous, dans notre propre chaîne,
Vils esclaves, nous nous roulons ;
De mille soins nous nous troublons ;
Tout ce qui passe nous entraîne.

Que ce dernier trait est profond ! « Dieu seul, dit l'Ecriture, est immuable ; et quand tout nous entraîne dans l'abîme de l'éternité, nous dédaignons de nous attacher à lui ! »

(1) *Si de tant d'embarras l'âme purifiée,*
Parfaitement en elle étoit mortifiée,
Elle pourroit alors, comme reine des sens,
Jusqu'au trône de Dieu porter des yeux perçants.

Il y a dans ces vers de Corneille (comme si l'aigle toujours vouloit contempler le soleil) quelque chose de sublime, mais de moins respectueux peut-être que dans ceux de l'évêque de Dijon qui se contente, d'après le texte, de laisser *entrevoir* à l'homme pur *un rayon du bonheur suprême.*

Au reste, ce n'est encore ici (pour me servir d'une expression ailleurs employée par Corneille) qu'*un avant-goût des cieux*, et non ce bonheur ineffable, promis par Dieu lui-même aux âmes qui, à travers les épreuves humaines, se seront épurées et rapprochées de lui.

Mais pour y parvenir, le plus redoutable adversaire que nous ayons à vaincre, est en nous. La vie de l'homme est un combat entre les deux natures qui composent son être. Par l'une, distingués de la brute, nous nous élevons à la connoissance et à l'amour de notre

Créateur ; par l'autre, le Ciel a voulu, comme pour humilier notre orgueil, nous faire en tout participer aux besoins et aux appétits de l'animal. Or, que devient cet être misérable, quand notre âme créée pour le conduire, l'abandonne à lui-même? Il se rue au milieu des passions, ou se vautre dans leur bourbier. Quelque titre pompeux qui le décore, qu'il rampe dans les cours, ou s'élève aux honneurs, qu'il se pavane aux yeux du monde ébloui de sa gloriole, s'il a secoué le frein qui devoit le guider, s'il méconnoît et dans lui-même et dans ses frères l'œuvre de Dieu ; si les passions ne font que l'égarer, les tentations le corrompre, les croix le révolter ou l'abattre ; s'il oublie enfin sa destination, il se rapproche de la brute, et s'éloigne à jamais de Dieu. C'est ce que ne cesse de nous répéter l'auteur de l'*Imitation*.

CHAPITRE XII.

Des utilités de l'adversité.

a *Il est bon quelquefois de sentir des traverses,*
Et d'en éprouver la rigueur ;
Elles rappellent l'homme au milieu de son cœur,
Et peignent à ses yeux ses misères diverses.
Elles lui font clairement voir
Qu'il n'est qu'en exil en ce monde,
Et par un prompt dégoût empêchent qu'il n'y fonde
Ou son amour, ou son espoir.

---

a *Bonum nobis est quando habemus aliquas gravitates, quia sæpe hominem ad cor revocant.*

Il est avantageux qu'on blâme, qu'on censure
Nos plus sincères actions;
Qu'on prête des couleurs à nos intentions,
Pour en faire une fausse et honteuse peinture:
Le coup de cette indignité
Rabat en nous la vaine gloire,
Dissipe ses vapeurs, et rend à la mémoire
Le souci de l'humilité.

Cet injuste mépris dont nous couvrent les hommes,
Réveille un zèle languissant;
Et pousse nos soupirs aux pieds du Tout-Puissant
Qui voit notre pensée, et sait ce que nous sommes:
La conscience en ce besoin
Y cherche aussitôt son refuge,
Et sa juste douleur l'appelle pour seul juge,
Comme il en est le seul témoin.

Lorsque l'âme du juste est vivement pressée
Du coup de quelque affliction,
Qu'elle sent les assauts de la tentation,
Ou l'effort insolent d'une indigne pensée;
Elle voit mieux qu'un tel appui
A sa foiblesse est nécessaire;
Et que, quoiqu'elle fasse, elle ne peut rien faire
Ni de grand, ni de bon sans lui.

Alors elle apperçoit combien d'inquiétudes
Empoisonnent tous nos plaisirs,
Combien de prompts revers troublent tous nos désirs,
Combien nos amitiés trouvent d'ingratitudes;
Et voit avec plus de clarté
Qu'on ne peut rencontrer au monde
Ni de solide paix, ni de douceur profonde,
Ni de parfaite sûreté.

L'évêque de Dijon, dans ces trois strophes, est moins noble et moins harmonieux, mais beaucoup plus serré :

Malheur est bon à quelque chose,
Puisqu'il ramène le pécheur,
Qu'à la sagesse il le dispose,
Et le fait rentrer dans son cœur.
Il lui découvre la chimère
D'un monde qui passe et périt ;
Détache l'homme de la terre,
Et de son exil l'avertit.

Malheur est bon, même au plus sage ;
Il est bon que, contrarié,
Il souffre l'injure et l'outrage,
Soit méconnu, calomnié.
Des hommes ne dût la malice
Qu'accroître son humilité,
Toujours seroit-ce un exercice
Profitable à la piété.

C'est surtout alors qu'il réclame
Le Dieu témoin de ses vertus ;
Qu'il l'atteste au fond de son âme,
Quand l'homme injuste n'y croit plus.

Ce dernier vers, dont l'idée n'est pas dans le texte, offre un rapprochement aussi vrai qu'imprévu : les hommes et les siècles corrompus, loin d'être éclairés par le malheur, et de se réfugier dans la Providence, repoussent la lumière qu'ils ne peuvent comprendre, et se précipitent dans l'athéisme :

Lucemque perosi,
Projecere animas.

CHAPITRE XIII.

De la résistance aux tentations.

. . . .

a *La flamme est l'épreuve du fer,*
La tentation l'est des hommes ;
Par elle seulement on voit ce que nous sommes,
Et si nous pouvons triompher.
Lorsqu'à frapper elle s'apprête,
Fermons-lui la porte du cœur ;
On en sort aisément vainqueur,
Quand dès l'abord on lui fait tête :
Qui résiste trop tard, a peine à résister,
Et c'est au premier pas qu'il la faut arrêter.

b *D'une foible et simple pensée*
L'image forme un trait puissant ;
Elle flatte, on s'y plaît ; elle émeut, on consent,
Et l'âme en demeure blessée.
Ainsi notre fier ennemi
Se glisse au-dedans et nous tue,
Quand l'âme soudain abattue
Ne lui résiste qu'à demi ;
Et dans cette langueur pour peu qu'il l'entretienne,
Des forces qu'elle perd il augmente la sienne.

---

a *Ignis probat ferrum, et tentatio hominem justum. Nescimus sæpe quid possimus ; sed tentatio aperit quid simus.*

Vigilandum tamen est, præcipue circa initium tentationis : quia tunc hostis facilius vincitur. Unde quidam dixit :

Principiis obsta : sero medicina paratur...

b *Nam primo occurrit menti simplex cogitatio : deinde fortis imagi-*

c *Or donc, ne nous relâchons pas*
Quand la tentation redouble;
Mais redoublons plutôt nos ferveurs dans ce trouble,
Pour offrir à Dieu nos combats:
Des saints lorsque l'on suit la trace,
C'est contre mille assauts qu'enfin
Après s'être ouvert un chemin
Pour mieux remonter à la grâce,
On soumet les désirs qui sont bien combattus,
Et les vices détruits se changent en vertus (1).

Ce chapitre, si beau dans l'original, n'a fourni à Corneille que ces trois strophes énergiques, et à l'évêque de Dijon ces vers d'un caractère tout différent :

Il faut souffrir... il n'est âme si sainte
Qui quelquefois ne ressente l'atteinte
Du tentateur... Et pourtant ces combats,
Quelque fâcheux qu'ils soient, ne laissent pas
D'être un grand bien.... l'âme qui les endure,
En sort plus humble, et plus forte et plus pure.
C'est une école ouverte à la vertu;
Les plus grands saints ont le plus combattu,
Tous ont passé par des torrents de flamme,
Tous ont ainsi purifié leur âme,
Gagné le ciel... Ceux qui n'ont pu, comme eux,
Subir l'épreuve, ont péri malheureux.

---

natio; postea delectatio, et motus pravus, et assentio. Sicque paulatim ingreditur hostis malignus ex toto, dum illi non resistitur in principio.

c *Non debemus desperare cum tentamur, sed eo ferventius Deum exorare... Ibi majus meritum existit, et virtus melius patescit.*

Ici la fuite est vaine, il n'est sur terre
Lieu si désert, ni si saint monastère
Où nous puissions être à l'abri des coups
D'un ennemi que nous portons en nous.
D'où vient cela? de la concupiscence
Qui souilla l'homme au jour de sa naissance :
Or comme il fut dans le crime enfanté,
Tant qu'il vivra, l'homme sera tenté.

Pour y mettre ordre, il convient faire usage
De patience et de fermeté sage ;
Il faut au mal s'opposer constamment ;
Mais sans dépit et sans emportement :
d Bien plus fera douceur et patience
(Le Ciel aidant) qu'humeur et violence.

Tous ces vers, moins forts, moins poëtiques que ceux de Corneille, sont pleins de grâce, de douceur, et rappellent la manière de Lafontaine, que M. de Boisville imite parfois d'autant plus heureusement, qu'il nous montre, comme dans ces deux chapitres, des rapports frappants entre notre fabuliste et l'auteur de l'*Imitation*.

(1) *On soumet les désirs qui sont bien combattus,*
Et les vices détruits se changent en vertus.

« Le péché converti en pénitence, dit St. François de Sales, est comme cet insecte vénéneux qui, après sa morsure, réduit en poudre devient un médicament salutaire. »

---

d *Paulatim, et per patientiam et longanimitatem, Deo juvante, melius superabis, quam cum duritia et importunitate.*

Ces deux beaux vers viennent fort bien après *mille assauts*, *sur les traces des saints*, *pour remonter à la grâce :* expressions dont l'esprit de la religion a enrichi les lettres et surtout les mœurs, et qu'on peut joindre aux exemples cités dans notre Introduction.

Pour ne pas charger la mémoire des jeunes gens (à qui ce travail est surtout destiné), nous avons été obligé de retrancher dans ce chapitre un grand nombre de strophes incorrectes ou lâches, qui pourroient presque être résumées dans ce vers heureux :

La vie est un combat, dont la palme est aux cieux.

CHAPITRE XIV.

Sur les jugements téméraires.

Fais réflexion sur toi-même,
Et jamais ne juge autrui ;
Qui s'empresse à juger de lui,
S'engage en un péril extrême.
Il travaille inutilement,
Il se trompe facilement,
Et plus facilement offense.
Mais celui qui se juge, heureusement s'instruit
A purger de péché ce qu'il fait, dit, ou pense ;
Se trompe beaucoup moins, et travaille avec fruit.

L'auteur revient sur ce sujet important, qu'il avoit déjà traité dans le chapitre IV. Malheureusement la traduction de Corneille n'offre presque rien qui mérite d'être cité. On n'y trouve pas surtout assez bien exprimée la pensée que nos dénigrements sont presque toujours l'effet de la passion, de l'amour-propre, et que nous ne jugeons des autres que par un retour secret sur nous-mêmes. Cette observation trop vraie, nous allons en trouver les développements dans un de nos grands écrivains, dans St. François de Sales, dont la douce morale a tant de rapport avec celle de l'*Imitation*. Voici ce que dit ce grand homme des *Jugements téméraires* dans son *Introduction :*

« Il y a des cœurs aigres, amers et âpres de leur nature, qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ils reçoivent, et *convertissent*, comme dit le Prophète, *le jugement en absynthe*, *ne jugeant jamais du prochain qu'avec toute rigueur et âpreté*. Ils ont grandement besoin de tomber entre les mains d'un bon médecin spirituel; car cette amertume de cœur leur étant naturelle, est mal-aisée à guérir... La charité est le grand remède à tous maux, mais spécialement pour celui-ci. Toutes choses paroissent jaunes aux yeux des ictériques, et qui ont la jaunisse... Certes ce péché de jugement téméraire est une jaunisse spirituelle, qui fait paroître toutes choses mauvaises aux yeux de ceux qui en sont atteints... Aucuns jugent témérairement, non par aigreur, mais par orgueil, leur étant avis qu'à mesure qu'ils dépriment l'honneur d'autrui, ils relèvent le leur propre. Esprits arrogants et présomptueux qui s'admi-

rent eux-mêmes, et se colloquent si haut en leur propre estime, qu'ils voient tout le reste comme chose petite et basse. *Je ne suis pas comme le reste des hommes*, disoit ce Pharisien. Quelques-uns n'ont pas cet orgueil manifeste, ains seulement une certaine petite complaisance à considérer le mal d'autrui, pour savourer, et faire savourer plus doucement le bien contraire, duquel ils s'estiment doués; et cette complaisance est si secrète et imperceptible, que si on n'a pas bonne vue on ne la peut découvrir; et ceux-mêmes qui en sont atteints ne la connoissent pas, si on ne la leur montre. Les autres, pour se flatter et excuser envers eux-mêmes, jugent volontiers que les autres sont vicieux du vice auquel ils se sont voués, et que la multitude des criminels rend leur péché moins blâmable. »

Veut-on voir comment Molière traite le même sujet?

Ceux de qui la conduite offre le plus *à rire*,
Sont toujours sur autrui les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie:
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Si ces gens qui *teignent de leurs couleurs les actions d'autrui*, n'ont pas précisément cette *jaunisse spiri-*

tuelle qui parfois nous fait tout voir en jaune, quoique le jaune ne soit qu'en nous, du moins dans ces esprits dénigrants qui *jugent volontiers que les autres sont vicieux du vice auquel ils se sont voués*, on ne peut s'empêcher de reconnoître ceux qui pensent donner le change sur leur conduite,

> Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
> De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Seulement, la manière du poëte comique est plus aigre, plus piquante ; celle du moraliste chrétien plus douce et plus salutaire. L'un voit, dans le vice, ample matière *à rire;* l'autre un mal dont on peut espérer la guérison, car *la charité*, comme il le dit, *est le grand remède à tous maux.* Ce n'est pas que, tout en plaignant les vicieux, St. François ne puisse, au besoin, stigmatiser le vice.

Quand, par exemple, il tombe sur ces gens *colloqués si haut en leur propre estime*, il sait fort bien les comparer au paon qui, *quand il fait sa roue pour se voir en levant ses belles plumes, se hérisse tout le reste, et découvre de part et d'autre ce qu'il a de honteux.*

Mais après ces traits plaisamment acérés, le saint évêque applique sur la plaie le baume universel de la charité : c'est toujours là qu'il en faut revenir, comme nous le verrons dans les deux chapitres suivants.

CHAPITRE XV.

Des œuvres faites par la charité.

Le mal n'a point d'excuse, il n'est espoir, surprise,
Intérêt, amitié, faveur, crainte, malheurs,
Dont le pouvoir nous autorise
A rien faire ou penser qui porte ses couleurs.

Une bonne action a toujours grand mérite,
Mais pour une meilleure elle doit se quitter;
C'est sans la perdre qu'on la quitte,
Et cet échange heureux nous fait plus mériter.

La plus haute pourtant n'attire aucune grâce,
Si par la charité son effet n'est produit;
Mais la plus foible et la plus basse,
Partant de cette source, est toujours de grand fruit (1).

Le grand Juge des cœurs perce d'un œil sévère
Les plus secrets motifs de nos intentions;
Et sa justice considère
Ce qui nous fait agir, plus que nos actions.

a *Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte;*
Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait;
Celui-là fait bien qui se porte
Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

---

a *Multum facit, qui multum diligit.*
Multum facit, qui rem bene facit.
Bene facit, qui communitati magis quam suæ voluntati servit.

Mais souvent on s'y trompe ; et ce qu'on pense n'être
Qu'un véritable effet de pleine charité,
Aux yeux qui savent tout connoître
b *Porte un mélange impur de sensualité.*

---

(1) *Mais la plus foible et la plus basse,*
Partant de cette source, est toujours de grand fruit.

C'est le verre d'eau de Bossuet, donné en vue de Dieu.

Corneille, dans ce chapitre, suit assez exactement son modèle, excepté dans la dernière strophe où celui-ci adopte, s'il ne crée le mot *carnalitas*, pour le faire ressembler à *caritas*. Si l'on vouloit donner l'équivalent de ce rapprochement singulier, il faudroit traduire, à peu près comme le manuscrit de Valenciennes :

Bien souvent *charité* n'est que *charnalité*.

Cet heureux barbarisme, un des mots favoris de Gerson, comme je l'ai montré dans mes *Etudes*, voici comment il l'employe encore dans son Sermon sur la Passion, même manuscrit de l'*Imitation* : « Gardez de ressembler icy sainct Pierre auquel une femme fist renoyer son maistre. Cette femme est nostre très maulvaise *charnalité* qui souvent nous enhorte de laissier Dieu, nostre Seigneur. »

Au reste ce mot ne signifie pas seulement les désirs de la chair, mais tout sentiment humain ; et dans les œuvres faites par charité, l'amour de Dieu doit être écouté seul, ainsi que nous allons encore le voir.

---

b *Sæpe videtur esse charitas, et est magis carnalitas.*

CHAPITRE XVI.

Comme il faut supporter les défauts d'autrui.

a *Souffre sans murmurer tous les défauts des autres,*
Pour grands qu'ils se puissent offrir;
Et songe qu'en effet nous avons tous les nôtres,
Dont ils ont à leur tour encor plus à souffrir.

b *Si tous étoient parfaits, on n'auroit rien au monde*
A pouvoir endurer pour Dieu;
Et cette patience en vertus si féconde,
Jamais à s'exercer ne trouveroit de lieu.

c *La Sagesse divine autrement en ordonne:*
Rien n'est ni tout bon, ni tout beau;
Et Dieu nous forme ainsi, pour n'exempter personne
De porter l'un de l'autre à son tour le fardeau (1).

d *Aucun n'est sans défaut, aucun n'est sans foiblesse,*
Aucun n'est sans besoin d'appui;
Aucun n'est sage assez de sa propre sagesse,
Aucun n'est assez fort pour se passer d'autrui.

---

a *Stude patiens esse in tolerando aliorum defectus, et qualescumque infirmitates; quia et tu multa habes, quæ ab aliis oportet tolerari.*

b *Si essemus omnes perfecti, quid tunc haberemus pro Deo ab aliis pati?*

c *Deus sic ordinavit, ut discamus alter alterius onera portare.*

d *Quia nemo sine defectu, nemo sine onere, nemo sibi sufficiens, nemo sibi satis sapiens.*

e *Il faut donc s'entr'aimer, il faut donc s'entr'instruire,*
Il faut donc s'entre secourir,
Il faut s'entre prêter des yeux à se conduire,
Il faut s'entre donner une aide à se guérir (2).

Aimer, servir son prochain, quel qu'il soit, en vue de Dieu, tel est le précepte de la philosophie chrétienne, dont les anciens, quoi qu'on en ait dit, étoient bien loin encore, quand ils se bornoient à recommander de *ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait.*

(1) « Revêtez-vous, dit St. Paul, de bonté, de patience ; et supportez-vous les uns les autres, ainsi que Dieu lui-même vous a supportés. » Mais, dira-t-on, tel homme est insupportable : comment voulez-vous que j'endure ses défauts ? — Ecoutez la réponse de l'auteur du *Misanthrope*, où nous retrouvons jusqu'aux expressions de St. Paul :

Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Les moyens d'exercer notre philosophie ;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu :
Et si de probité tout étoit *revêtu*,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles.

St. Paul dit encore qu'*il faut* des hérésies pour éprouver la foi, de même qu'il faut des vices afin d'exercer la

---

e *Sed oportet nos invicem portare, invicem consolari, pariter adjuvare, instruere et admonere.*

vertu : considération lumineuse, opposée par Bossuet aux hommes assez aveugles pour se faire, des erreurs et des vices de leurs semblables, une arme contre la vérité.

S'il étoit bien de mettre en vers la grande et charitable pensée de St. Paul, il étoit mieux de la mettre en pratique. Voici ce que St. François de Sales, dans son *Introduction*, raconte avec sa naïveté :

« Une dévote Damoiselle, désireuse d'être exercée en la vertu de patience, recourut à St. Athanase, lequel, sur sa requête, mit avec elle une pauvre veuve hargneuse, fâcheuse, insupportable, qui la gourmandant perpétuellement, lui donna bon sujet de pratiquer dignement la douceur et condescendance. »

(2) Ces mots composés *s'entr'aimer*, *s'entrepréter* des yeux, *s'entredonner* une aide, que nous trouverons déjà en partie dans le texte de Valenciennes, ne pouvoient être plus heureusement placés que dans cette strophe sur la charité mutuelle.

Quant à la manière dont les avis à donner au prochain doivent être *assaisonnés*, « il faut, dit encore St. François de Sales, y mettre plus d'huile que de vinaigre et de sel, ou les cuire si bien au feu de la charité et de la dilection, qu'il n'y reste aucune âpreté qui les rende indigestes. »

Et ce qu'il conseilloit avec tant d'esprit, il le faisoit avec une chaleur d'âme qui ne nuisoit en rien à sa fermeté : *Il ne m'a jamais flatté*, disoit Henri IV.

CHAPITRES XVII, XVIII, XIX.

Exemples des saints.

. . . .
. . . .
. . . .

Ouvrez, affreux déserts, vos retraites sauvages,
Et des Pères que vous cachez
Dans vos cavernes retranchés,
Laissez-nous tirer les images.
Montrez-nous les tentations,
Montrez-nous les vexations
Que de l'enfer chez vous sans cesse ils ont souffertes;
Montrez par quels ardens soupirs
Les prières qu'à Dieu sans cesse ils ont offertes,
Ont porté dans le ciel leurs amoureux désirs.

Tout le jour au travail, et la nuit en prières,
Souvent ils mêloient tous les deux,
Et le cœur poussoit mille vœux
Parmi les sueurs journalières.
Toute action, tout temps, tout lieu,
Etoit propre à penser à Dieu,
Toute heure étoit trop courte à cette sainte idée;
Et le doux charme des transports,
Dont leur âme en ces lieux se trouvoit possédée,
Suspendoit tous les soins qu'elle devoit au corps.

a *L'éloignement, la haine et le rebut du monde*
Les approchoient du Tout-Puissant,
De qui l'amour reconnoissant
Couronnoit leur vertu profonde.
Ils n'avoient pour eux que mépris,
Mais ils étoient d'un autre prix
Aux yeux de ce grand Roi qui fait les diadêmes;
Et cet heureux abaissement
Sur ces mêmes degrés d'un saint mépris d'eux-mêmes,
Elevoit pour leur gloire un trône au firmament.

. . . .
. . . .

Ce n'est ici qu'un beau débris de trois chapitres sur la Vie Monastique et sur les Exemples des Saints ; sujets qui intéressent encore notre siècle, parfois : malgré son indifférence, il aime à voir, ne fût-ce qu'en peinture, les monuments de la piété de nos pères. Mais que reste-il aujourd'hui de ces vieilles mœurs?

Etiam periere ruinæ!...

Nous allons, en sortant de la vie monastique, entrer dans la solitude et le silence, ce qui n'est presque pas changer de lieux; aussi chercherons-nous dans ce chapitre une digression.

---

a *Mundo erant alieni; sed Deo proximi ac familiares amici. Sibi ipsis videbantur tanquam nihili et huic mundo despecti; sed erant in oculis Dei pretiosi et electi.*

CHAPITRE XX.

De la solitude et du silence.

a *Dans ton âme veux-tu sentir une foi forte,*
Rentre dans ta cellule, et fermes-en la porte
Aux tumultes du monde, à sa vaine rumeur (1);
N'en écoute point l'imposture,
Et comme ordonne l'Écriture,
Repasse au cabinet les secrets de ton cœur.
b *Un payen nous l'apprend, tout chrétiens que nous sommes:*
« *Je n'ai jamais, dit-il, été parmi les hommes,*
« *Que je n'en sois sorti moins homme et plus brutal* (2). »
. . . .

(1) Il y a dans le texte : *Exclude tumultus mundi*, et plus loin *Claude super te ostium.* Le poëte a rapproché ces mots pour en faire ces vers :

Rentre dans ta cellule, et fermes-en la porte
Aux tumultes du monde, etc.,

(2) *Que je n'en sois* sorti *moins homme et plus* brutal.

Il falloit simplement : « Que je n'en sois revenu moins

a *Si vis corde tenus compungi, intra cubile tuum, et exclude tumultus mundi, sicut scriptum est :* In cubilibus vestris compungimini. *In cella invenies quod foris sæpius amittes.*

b *Dixit quidam : Quoties inter homines fui, minor homo redii.*

homme. » L'évêque de Dijon a rendu ainsi cette pensée de Sénèque :

> Je n'ai jamais, dit un ancien,
> Hanté les hommes dans ma vie,
> Sans être de leur compagnie
> Revenu moins homme de *bien*.

Le Curé paroît ici supérieur à l'Evêque :

> L'homme, disoit jadis un sage qu'on renomme,
> L'homme, quand je le vois, me rend toujours moins homme.

Le singulier, substitué ici au pluriel, n'est pourtant pas heureux : ce n'est point l'homme individuellement qu'il faut fuir ; au contraire la charité nous dit de nous rapprocher de nos frères. Ce qu'on peut éviter et craindre, ce sont les hommes livrés au tourbillon du monde ; c'est ce monde dont l'auteur auroit pu signaler davantage les nombreux écueils dans ce chapitre un peu monotone, (artistement parlant). Pour nous faire aimer la solitude, et la peindre avec intérêt, il faut nous montrer, comme du port d'où l'on voit les orages, les agitations humaines.

Un écrivain contemporain et compatriote de Corneille, dont il a quelquefois le génie mâle, Brébeuf, après le succès de sa *Pharsale*, consacra la fin de sa trop courte carrière à des *Entretiens Solitaires*, *ou Méditations*, en vers, entièrement ignorés aujourd'hui. Ils forment un petit in-8°. qui vient par hazard de me tomber dans les mains, et où j'ai lu les stan-

ces suivantes, que je cite avec d'autant plus de plaisir, qu'elles remplissent en partie les lacunes de ce chapitre :

Qu'espérons-nous, mon âme, en nous donnant en proie
Aux faux biens d'ici-bas?
Attendons-nous du monde ou le calme, ou la joie,
Que lui-même n'a pas?

Songeons que son éclat et que ses avantages
Ne sont que vanité,
Et que tout trompe en lui, jusques aux témoignages
De sa félicité.

Que de soins toutefois, que de peines serviles
Nous faut-il essuyer,
Avant que d'arriver à ces douceurs stériles,
Dont il croit nous payer !

Lassons-nous de courir vers un bien plus funeste
Qu'il ne semble éclatant ;
Et songeons que pour plaire à la Bonté Céleste,
Il n'en coûte pas tant.

Oui, Seigneur, je renonce à ce vil esclavage
Où chacun veut blanchir ;
Quoiqu'allègue le siècle, ou qu'objecte l'usage,
Il faut m'en affranchir.

C'est n'avoir pas vécu, d'avoir passé la vie
Dans ce soin décevant ;
Et qui peut à ce prix contenter son envie,
Est plus mort que vivant.

Il est temps désormais que mon âme soupire
Après un bien plus doux ;
Et qu'au fond de mon cœur souvent je me retire
Pour ne parler qu'à vous.

Qui ne cherche que vous, ô Bonté sans seconde,
Trouve en vous un appui ;
Mais l'âme partagée entre vous et le Monde
Est tout entière à lui.

Souvent nous l'emportons jusque dans la retraite,
En croyant le bannir ;
Et, malgré nos efforts, son image indiscrète
Vient nous entretenir.

Jusque dans les lieux saints, où le fidèle adore
Vos suprêmes bontés,
En vous offrant ses vœux, notre âme rampe encore
Avec les vanités.

Là, pour nous, malgré nous, les entretiens des hommes
Ont encor des appas,
Et nous sommes souvent beaucoup moins où nous sommes,
Qu'où nous ne sommes pas.

Des discours superflus et des visites vaines
C'est là le triste fruit ;
De ces vils passe-temps les plaisirs ou les peines
Renaissent jour et nuit.

Ces conversations après quoi l'on soupire
M'ont enfin rebuté ;
Souvent on n'y sauroit rien entendre, ou rien dire,
Digne d'être écouté.

Dans ce monde poli, c'est se rendre incommode,
Et le mettre en courroux
C'est offenser l'usage et mépriser la mode
Que d'y parler de vous.

Quiconque ose en ces lieux étaler vos merveilles
Ou vanter vos grandeurs,
Devient en même temps et l'ennui des oreilles
Et le chagrin des cœurs.

A moins que d'attaquer et votre Providence
Et ses ordres couverts,
Il faut ensevelir dans un profond silence
Vos miracles divers.

Ah! c'en est trop, je veux rompre avec ces perfides,
Et rompre sans retour,
Sans jamais consentir que de si mauvais guides
M'égarent en plein jour.

J'irai, Seigneur, gémir de mon erreur extrême
En un séjour plus doux,
Où du moins en secret je puisse avec vous-même
M'entretenir de vous.

Là, tout, jusques à l'ombre et jusques au silence
Des rochers et des bois,
Pour me parler de vous ne sera qu'éloquence
Et ne sera que voix.

C'est là que mon esprit vous rendra des hommages
Qu'il vous doit en tous lieux,
C'est là que je pourrai dans vos moindres ouvrages
Vous voir presque des yeux.

Tandis que dans le monde où le luxe et le faste
Brillent de toutes parts,
La visible splendeur de ce pouvoir si vaste
Se cache à nos regards.

Les célestes flambeaux envain dans leur carrière
Nous reflètent vos traits,
Et parlent à nos yeux avec tant de lumière
Du Dieu qui les a faits ;

Nous ne savons y voir ni le Maître Suprême,
Ni ce jour sans pareil ;
Notre âme s'obscurcit, et dans le soleil même
Ne voit que le soleil.

Au contraire, Seigneur, dans ces bois solitaires
Et ces heureux déserts,
Les objets les plus vils se font de vos mystères
Les truchements diserts.

Là mes yeux vous verront jusqu'en la plus abjecte
Des plantes d'alentour,
Mieux que dans les palais on ne voit l'architecte
Qui les a mis au jour.

Mais ce n'est pas assez que mon âme vous voie
En ces objets parlants,
Si mon cœur ne s'exhale en des transports de joie
Et des soupirs brûlants.

De ces êtres muets il faut que l'éloquence
Pique mes volontés,
Et qu'en me retraçant votre pouvoir immense
j'adore vos bontés.

Il faut que de vous seul ma raison m'entretienne
Et la nuit et le jour ;
Qu'à l'amour insensé mon âme se reprenne,
Et cède à votre amour.

Je vous découvrirai l'ennui qui me possède
Et l'excès de mes maux :
Et j'obtiendrai de vous un assuré remède
A leurs rudes assauts.

Tous ces vers, sortis d'une âme profondément touchée, semblent couler de source. L'auteur pourtant n'est pas encore dans la solitude, mais déjà il s'en est fait une, *en se retirant*, comme il dit, *au fond de son cœur*. Il nous rappelle souvent ici l'auteur de l'*Imitation* qui, dans ce même chapitre, cherche aussi, mais sans aucun contraste, à nous ramener à Dieu par la contemplation des beautés de la nature.

Brébeuf étoit si plein de ses nouveaux sentiments, qu'il les fit partager à plusieurs de ses amis : « Un d'eux, dit la *Bibliothèque françoise*, (t. XVII p. 50), M. Guiffart, célèbre médecin de Rouen, qui avoit vécu jusqu'à quarante-cinq ans dans les préjugés du monde, avoit fait concevoir à M. Brébeuf le désir de connoître la vérité. Celui-ci, après de longues conférences, finit par convaincre son ami qui, sans s'arrêter à de vaines considérations qui s'opposoient à son changement, publia les motifs de sa conversion avec la lettre éloquente que M. Brébeuf lui avoit écrite sur ce sujet. »

CHAPITRE XXI.

De la componction du cœur.

a *Chose étrange! que l'homme accessible à la joie,*
Au milieu des malheurs dont il est enfermé,
Quelque exilé qu'il soit, quelques périls qu'il voie,
Par de fausses douceurs aime à se voir charmé!
Ah! s'il peut consentir qu'une telle allégresse
Tienne ses sens épanouis,
Il n'en voit pas la suite, et sa propre foiblesse
Qu'il reçoit pour maîtresse,
Dérobe sa misère à ses yeux éblouis.

b *Oui, sa légèreté que tout désir enflamme,*
Et le peu de souci qu'il prend de ses défauts,
L'ayant rendu stupide aux intérêts de l'âme,
Ne lui permettent pas d'en ressentir les maux.
Ainsi pour grands qu'ils soient, jamais il n'en soupire,
Faute de les considérer;
Plus il en est blessé, plus lui-même il s'admire,
Et souvent ose rire,
Lorsque de tous côtés il a de quoi pleurer.

---

a *Mirum est quod homo potest umquam perfecte in hac vita lætari; qui suum auxilium, et tam multa pericula animæ suæ considerat et pensat.*

b *Propter levitatem cordis, et negligentiam defectuum nostrorum, non sentimus animæ nostræ dolores; sed sæpe vane ridemus, quando merito flere deberemus.*

c *Sacrés ressentiments, réflexions perçantes,*
Qui dans un cœur navré versez d'heureux regrets,
Que vous trouvez souvent d'occasions pressantes,
Parmi tant de péchés, et publics, et secrets!
Mais hélas! ces tyrans de l'âme criminelle
L'enchaînent si bien en ces lieux,
Qu'il est bien mal-aisé que vous arrachiez d'elle
Quelque soupir fidèle
Qui la puisse élever un moment vers les cieux.

Ce chapitre et les suivants sont empreints dans l'original d'un esprit de contemplation profonde, naturel aux hommes qui vivent dans la solitude, et que rien ne distrait des hautes destinées qui nous sont réservées. On ne pouvoit peindre en traits plus frappants la condition de l'homme qui, attaché à la terre, est tellement enveloppé de ses vices, qu'il peut à peine lever les yeux au ciel. Voilà ce qui doit l'accabler. Et c'est là la pensée, l'image essentielle dont Corneille, dans sa troisième strophe, n'a donné qu'un équivalent. L'évêque de Dijon s'est rapproché davantage du texte dans ces vers :

Plus l'homme songe à sa misère,
Et plus sa peine va croissant :
Ces foiblesses d'un cœur malade et languissant,
Cette chaîne, ce poids qui l'attache à la terre,
Ce nuage épais qui des cieux
Dérobe si souvent les clartés à ses yeux,
Voilà ce qui nourrit sa tristesse profonde.

---

c *Materiæ justi doloris et internæ compunctionis sunt peccata et vitia nostra; quibus ita involuti jacemus, ut raro cœlestia contemplari valeamus.*

CHAPITRE XXII.

De la considération des misères humaines.

a *Mortel, ouvre les yeux, et vois que la misère*
Te cherche et te suit en tout lieu ;
Qu'à ses rudes assauts tu ne peux te soustraire,
A moins de recourir à Dieu.

Rien ne te doit troubler, rien ne te doit surprendre,
Quand l'effet manque à tes désirs ;
Puisque ton sort est tel que tu n'en dois attendre
Que des sujets de déplaisirs.

b *Il n'est emploi, ni rang dont la grandeur se pare*
De cette inévitable loi ;
Et ceux qu'on voit porter le sceptre ou la tiare
N'en sont pas plus exempts que toi (1).

Les foibles cependant disent avec envie :
« *Voyez que cet homme est puissant !*
Qu'il est grand, qu'il est riche, et que toute sa vie
Prend un cours noble et florissant ! »

Malheureux, regardez quels sont les biens célestes,
Ceux-ci ne paroîtront plus rien ;
Et vous n'y verrez plus que des attraits funestes
Sous la fausse image du bien.

---

a *Miser eris, ubicumque fueris, et quocumque te verteris, nisi ad Deum te convertas.*

b *Nemo est in mundo sine aliqua angustia, quamvis rex vel papa.*

Tour-à-tour travailler, dormir, manger et boire,
Et mille autres nécessités,
Sont aux hommes de Dieu, qui n'aiment que sa gloire,
D'étranges importunités (2).

Oh, que tous ces besoins ont de cruelles gênes
Pour un esprit bien détaché,
Et qu'avec pleine joie il en romproit les chaînes
Qui l'asservissent au péché!

Ce sont des ennemis qu'en vain sa fureur brave,
Puisqu'ils sont toujours les plus forts;
Et des tyrans aimés qui tiennent l'âme esclave
Sous les infirmités du corps.

c *Faut-il que cette vie en tout si misérable,*
Ait néanmoins un tel attrait,
Que le plus malheureux et le plus méprisable
Ne l'abandonne qu'à regret?

Le pauvre qui l'arrache à force de prières,
Avec horreur la voit finir;
Et l'artisan s'épuise en sueurs journalières,
Pour trouver à la soutenir.

Que s'il étoit au choix de notre âme insensée
De languir toujours en ces lieux,
Nous traînerions nos maux, sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

---

c *In tantum quidam hanc amplectuntur vitam (licet etiam vix necessaria laborando aut mendicando habeant), ut si possent hic semper vivere, de regno cœlesti nihil curarent. O insani, qui tam profunde in terrenis jacent, ut nihil nisi carnalia sapiant!*

d *Les saints, les vrais dévots savoient mieux de leur être*
Remplir toute la dignité;
Et pour ces vains attraits ils ne faisoient paroître
Qu'entière insensibilité.

Ils dédaignoient de perdre un moment aux idées
Des biens passagers et charnels;
Et leurs intentions, d'un saint espoir guidées,
Voloient sans cesse aux éternels.

e *Mon frère, à leur exemple, anime ton courage,*
Et prends confiance après eux;
Quoiqu'il faille de temps pour un si grand ouvrage,
Tu n'en as que trop, si tu veux.

f *Jusques à quand veux-tu que ta lenteur diffère* (3),
Ose, et dis sans plus marchander:
Il est temps de combattre, il est temps de mieux faire,
Il est temps de nous amender.

Prends-en l'occasion dans tes peines diverses,
Elles te la viennent offrir:
Le temps du vrai mérite est celui des traverses,
Pour triompher il faut souffrir.

---

d *Sancti... non attenderunt quæ carni placuerunt, nec quæ hoc tempore floruerunt, sed tota spes eorum et intentio ad æterna bona anhelabat.*

e *Noli, frater, amittere confidentiam proficiendi ad spiritualia; adhuc habes tempus et horam.*

f *Quare vis procrastinare propositum tuum? Surge, et in instanti incipe, et dic: Nunc tempus est faciendi, nunc tempus est pugnandi, nunc tempus est emendandi.*

g *Par un âpre chemin, par un torrent de flamme,*
On passe au repos tant cherché;
Et sans violenter et son corps et son âme,
On ne peut vaincre le péché.

h *Tant qu'à ce corps fragile un souffle nous attache,*
Tel est à tous notre malheur,
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ni le plus content sans douleur.

Le plein calme est un bien hors de notre puissance,
Aucun ici-bas n'en jouit;
Il descendit du ciel avec notre innocence,
Avec elle il s'évanouit.

Comme ces deux trésors étoient inséparables,
Un moment perdit tous les deux;
Et le même péché qui nous fit tous coupables,
Nous fit aussi tous malheureux.

Prends-donc, prends patience en un chemin qu'on passe
Sous des orages assidus,
Jusqu'à ce que ton Dieu daigne te faire grace,
Et te rende les biens perdus.

---

g *Oportet te transire per ignem et aquam, antequam venias in refrigerium.*

h *Quamdiu istud fragile corpus gerimus, sine peccato non possumus, nec sine tœdio et dolore vivere.*

Libenter haberemus ab omni miseria quietem; sed quia per peccatum perdidimus innocentiam, amisimus etiam veram beatitudinem. Ideo oportat nos tenere patientiam et Dei expectare misericordiam, donec transeat iniquitas, et hœc mortalitas absorbeatur a vita.

Jusqu'à ce que sa main rompe ce qui te lie
A cette longue infirmité,
Et qu'en toi dans le ciel la véritable vie
Consume la mortalité.

Ce trop fécond chapitre, où sont si admirablement exposées les misères humaines, Corneille l'a traduit avec son génie et son âme.

(1) Nul à son sort n'échappe,
Fût-il roi, fût-il pape,

a dit un poëte moderne.

L'évêque de Dijon releve cette pensée commune, par une addition extrêmement heureuse :

Visitant tour-à-tour les bergers et les rois,
Le malheur n'épargne personne :
Le Saint-Père lui-même a ses maux... et la Croix
Surmonte la triple couronne.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'effet pittoresque de cette Croix placée au bout du vers, comme au haut de la thiare.

Mais ce que nous devons ici rappeler, c'est ce que nous avons vu de nos jours : le vénérable Pie VII, prisonnier-d'Etat au château de Fontainebleau ! et, peu d'années après, l'Empereur et Roi contraint, dans ce même château, d'abdiquer le pouvoir qu'il avoit tourné contre le chef de l'Eglise. *Nemo sine angustia, quamvis Rex vel Papa.*

(2) . . . . . . *Manger, dormir et boire,*
Et mille autres nécessités,
Sont aux hommes de Dieu, qui n'aiment que sa gloire,
D'étranges importunités.

Ces *importunités* sont, pour beaucoup de gens, le bonheur suprême :

On dort, on boit, on mange ; on mange, on boit, on dort;
De ce régime, moi, je m'accommode fort,

a dit je ne sais quel épicurien.

Il en est qui poussent plus loin l'*esprit gastronomique* (si ces mots peuvent s'accorder) ; St. François de Sales n'a pas dédaigné de les peindre dans ces lignes hardiment naïves de son *Introduction :* « C'est une vraie marque d'un esprit truand, vilain, abject, de penser aux viandes et à la mangeaille, avant le temps du repas ; et encore plus, quand, après icelui, on s'amuse au plaisir que l'on a pris à manger ; s'y entretenant par paroles et pensées, vautrant son esprit dedans le souvenir de la volupté que l'on a eue en avalant les morceaux, comme font ceux qui, devant dîner, tiennent leur esprit en broche, et après dîner, dans les plats. »

(3) *Jusques à quand veux-tu que ta lenteur diffère?...*

Les délais de la conversion ont fourni aux moralistes, même aux plus profanes, des réflexions salutaires. Voici celles que Martial adresse à un de ses amis : « *Demain*, dis-tu souvent, *demain* je vivrai mieux : mais ce *demain*, quand viendra-t-il ? »

Cras te victurum, *cras* dicis, Posthume, semper:
Dic mihi, *cras* istud, Posthume, quando venit?

Nous verrons le manuscrit françois de l'*Imitation* exprimer par le verbe *procrastiner*, cette irrésolution qui nous empêche incessamment de nous convertir.

Je lis dans le même manuscrit cette phrase d'un discours que l'on croit aussi de Gerson : « Moult de gens sont retenus en leurs péchiés, pour ce qu'ilz ne se sont voulu corrigier à la voix de N. S. Quant souvent il les a voulu rappeler par occulte inspiration, il leur disoit : Tu as péchié, répens-toi.... Ils luy ont respondu, ainsi que chante le corbeau : *cras*, *cras*, *cras*, c'est-à-dire *demain*, *demain*, *demain*... Advient que la porte est close, si que (*tellement que*) le péchié demeure dehors l'arche du pays célestiel, à tout sa voix corbeline (*avec ses cris de corbeau*), pour ce qu'il n'a point voulu gémir avec le coulon (*la colombe*). »

Ce n'est pas sur ce ton que Massillon s'élève contre *Les Délais de la Conversion ;* mais les deux orateurs vont au même but, à ce but moral que nous prêche Horace lui-même, dans des vers, que *moi-même* je n'ai pas craint de reproduire ainsi sur la scène françoise :

Toujours tarder, toujours remettre au lendemain !....
C'est imiter ce fou qui, trouvant en chemin
Une large rivière, attend, quand tout le presse,
Que l'eau soit écoulée : elle coule sans cesse,
Sans cesse coulera sans arrêter son cours ;
Le temps fuit avec elle, et l'homme attend toujours *.

Et souvent hélas ! qu'attend-il !

---

* .... *Qui recte vivendi prorogat horam,*
Rusticus exspectat dum defluat amnis ; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.
Hor. Ep. ii.

CHAPITRE XXIII.

DE LA MORT.

Pourquoi il faut la méditer.

a *Pense, mortel, à t'y résoudre,*
Ce sera bientôt fait de toi;
Tel aujourd'hui donne la loi
Qui demain est réduit en poudre.
Le jour qui paroît le plus beau
Souvent jette dans le tombeau
La mémoire la mieux fondée;
Et l'objet qu'on aime le mieux
S'efface bientôt de l'idée,
Quand il n'est plus devant les yeux.

b *Cependant ton âme stupide,*
Sur qui les sens ont tout pouvoir,
Dans l'avenir ne veut rien voir
Qui la charme, ou qui l'intimide.
Un assoupissement fatal
Dans ton cœur qu'elle éclaire mal,
Ne souffre aucune sainte flamme,
Et forme une aveugle langueur
De la stupidité de l'âme,
Et de la dureté du cœur.

---

a *Cito erit tecum hic factum... Hodie homo est, et cras non comparet. Cum autem sublatus fuerit ab oculis, etiam cito transit a mente.*

b *O hebetudo et duritia cordis humani, quod solum præsentia meditatur, et futura non magis prævidet!*

c *Règle, épure ta conscience,*
Et tu pourras voir dans la mort
L'aimable avant-coureur d'un sort
Digne de ton impatience.
L'horrible pâleur de son teint,
Les hideux traits dont on la peint,
Ne montreront à ton courage,
Loin d'en troubler la fermeté,
Que la fin d'un triste esclavage,
Et l'entrée à la liberté.

d *Amende-toi, si tu veux vivre*
De la vie heureuse et sans fin,
Ne crains pas le commun destin
A qui la naissance te livre.
Prépares-y-toi sans ennui :
Si tu ne le peux aujourd'hui,
Demain qu'aura-t-il de moins rude?
As-tu ce terme dans ta main,
Et vois-tu quelque certitude
D'arriver jusqu'à ce demain?

e *Tiens ton âme toujours si prête,*
Que ce glaive en l'air suspendu,
Jamais sans en être attendu
Ne puisse tomber sur ta tête.
Aussitôt que le jour te luit,
Doute si jusques à la nuit

---

c *Si bonam conscientiam haberes, non multum mortem timeres.*

d *Melius esset peccata cavere, quam mortem fugere.*

Si hodie non es paratus, quomodo cras eris? Cras est dies incerta, et quid scis si crastinum habebis?

e *Semper ergo paratus esto, et taliter vive, ut nunquam te imparatum mors inveniat.*

Ta vie étendra sa durée ;
Et la nuit, reçois le sommeil,
Sans la croire plus assurée
D'atteindre au retour du soleil.

f *Si la mort te semble un passage*
Si dur, si rempli de terreur,
Le péril qui t'en fait horreur
Peut croître à vivre davantage :
La vie est souvent un amas
De sacriléges, d'attentats,
D'endurcissements invincibles ;
Et qu'y font de vieux criminels
Que s'y rendre plus insensibles
Aux charmes des biens éternels?

g *Mais la dernière heure venue*
Donne bien d'autres sentiments,
Et sur les vieux déréglements
Fait bien jeter une autre vue.
Avec combien de repentirs
Voudroit un cœur gros de soupirs
Pouvoir lors haïr ce qu'il aime ;
Et combien avoir acheté
Le temps de venger sur lui-même
Sa longue insensibilité !

Cum mane fuerit, puta te ad vesperum non perventurum. Vespere autem facto, mane non audeas tibi polliceri.

f *Ah! longa vita non semper emendat; sed sæpe culpam magis auget.*

g *Quando illa extrema hora venerit, multum aliter sentire incipies de tota vita tua præterita ; et valde dolebis, quia tam negligens et remissus fuisti.*

h *Qu'un saint penser t'en entretienne ,*
Quand un autre rend les abois :
Tu seras tel que tu le vois ,
Et ton heure suivra la sienne.
Que dis-je! sans en avertir,
La mort nous forçant de partir,
Eteint la flamme la plus vive ;
Souvent , tes yeux en sont témoins ,
Souvent le Fils de l'Homme arrive
Alors qu'on y pense le moins.

Combien de fois entends-tu dire :
Un tel vient , en pleine santé ,
Par un malheur d'être emporté ;
Par un autre coup l'autre expire!...
Ainsi l'amas de maux divers
Répandus sur cet univers
Des mortels retranchent le nombre ;
L'ordre en ce point seul est pareil ,
i *Qu'ils passent tous ainsi qu'une ombre*
Qu'efface et marque le soleil.

k *Ne tiens donc sur la terre place*
Que d'un pélerin sans arrêt
Qui ne prend aucun intérêt
Aux soins dont elle s'embarrasse ;
Qui, toujours et partout chrétien ,
Ne passe qu'en faisant le bien (1),

---

h *Si vidisti aliquando hominem mori, cogita, quia et tu per eamdem viam transibis.*

Multi subito et improvise moriuntur. Nam hora, qua non putatur, Filius Hominis venturus est.

i *Vita hominum tanquam umbra subito pertransit.*

k *Serva te tanquam peregrinum et hospitem, ad quem nihil spectat de mundi negotiis.*

l *Et peut envoyer à tout heure*
Ses bonnes œuvres devant lui,
Pour s'assurer une demeure
Près de son immuable appui (2).

m *O qu'heureux est celui qui montre*
Incessamment ce cœur fervent,
Et qui se tient tel en vivant
Qu'il veut que la mort le rencontre !
Toi qui prétends à bien mourir,
Ecoute l'art d'en acquérir
La seule et véritable science,
Et vois quel est ce digne effort
Qui peut mettre ta conscience
Au chemin d'une bonne mort :

n *Tandis que le temps favorable*
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
La richesse à jamais durable :
C'est le seul trésor du chrétien ;
Songes-y, le reste n'est rien,
Songe enfin à ta grande affaire :
Ne néglige plus ici-bas
La provision salutaire (3)
Qui fait vivre après le trépas.

Ce sujet, ce vaste lieu commun, aussi vieux que le monde, le génie de Corneille l'eût complètement ra–

l *Aliquid boni præmittere.*

m *Quam felix et prudens, qui talis nititur esse in vita, qualis optat inveniri in morte !*

n *Melius est nunc tempestive providere...*
Dum tempus habes, congrega tibi divitias immortales.

jeuni si, moins gêné par l'obligation de suivre avec de longs développements l'auteur latin dans ses lignes serrées, il n'eut pas mis souvent après une excellente strophe celles qui devoient la précéder, et s'il eût pu finir, comme nous l'avons fait, par ses vers les meilleurs, les plus pénétrants.

Qu'on relise dans notre travail l'avant-dernière stance commençant par ce vers :

O qu'heureux est celui qui montre....

Indépendamment de sa beauté, elle prépare ici une grande leçon adressée à tous les chrétiens, à tous les hommes, ce qui ne ressort point de la place qu'elle a parmi les stances de Corneille, dont quelques déplacements, que j'ai cru pouvoir me permettre, feront mieux sentir, j'ose le dire, les vers les moins remarqués. Tant les préparations et l'enchaînement des idées sont nécessaires ! *Tantum series junctura que !....*

(1) La pensée de *passer en faisant le bien* est empruntée à l'Ecriture, ainsi que la qualification d'*immuable*, attribut de Dieu, qui seul ne passe point.

(2) Dans mes coupures j'ai tâché de ne rien retrancher d'essentiel. Ce qu'il importoit de conserver, d'arracher à l'oubli où on les laissoit depuis si long-temps, ce sont les beautés réelles de cette poëtique imitation, ses maximes utiles, qu'il faudroit graver dans tous les esprits, cette grande pensée, par exemple, qui renferme tout un code moral, d'*envoyer devant soi ses bonnes œuvres.*

St. Jean, dans son *Apocalypse*, avoit dit de ceux

qui meurent dans le Seigneur : « Leurs bonnes œuvres les accompagnent. » *Opera illorum sequuntur illos.* Mais l'idée de se faire précéder de ses bonnes œuvres semble supérieure encore : nous la verrons dans l'Evangile.

Fontenelle devenu sourd, aveugle et paralytique, disoit : *j'ai envoyé devant moi mes grands équipages.* Ce mot est une allusion évidente à la noble pensée que nous rappelons, et que M. de Boisville a ainsi traduite :

Et pour rendre heureux ton passage,
Toujours de quelque bien grossissant tes trésors,
Fais marcher devant toi ce précieux bagage.

(3) *Songe enfin à ta grande affaire :*
Ne néglige plus ici-bas
La provision salutaire
Qui fait vivre après le trépas.

J'ai cherché dans cette expression *provision salutaire*, l'équivalent du *providere tempestive*, que les traducteurs en vers n'ont pas rendu.

Voici les deux stances que j'ai été forcé, par le mouvement de la phrase, de refondre en une :

Tandis que le temps favorable
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
Une richesse perdurable.
Donne-toi pour unique but
Le grand œuvre de ton salut,
Autant que le peut ta foiblesse ;
N'embrasse aucun autre projet,

Et prends tout souci pour bassesse,
S'il n'a ton Dieu pour seul objet.

Travaille donc, et sans remise,
Chaque moment est précieux,
Chaque instant peut t'ouvrir les cieux,
Prends un temps qui te favorise.
Mais hélas! qu'avec peu de fruit
L'homme par soi-même séduit,
Endure qu'on l'en sollicite;
Et qu'il aime à perdre ici-bas
Le temps d'amasser un mérite
Qui fait vivre après le trépas!

J'aurois voulu conserver le mot *perdurable*, dont le sens étoit *qui dure au-delà du temps;* mais la leçon offerte ici à tous les hommes, ne pouvant être trop comprise de tous, j'ai cru pouvoir, en remarquant ce mot, lui préférer un intérêt plus puissant.

Quand je me permets ces changements qu'aucun texte de Corneille n'appuye, ce n'est point, on peut en être sûr, sans de fortes raisons; et je les soumets à mes maîtres.

Conserver, en les refondant, les beautés éparses d'un livre utile et méconnu, les faire ressortir en les débarrassant de longueurs accablantes, enfin les lier et les graduer en les mettant à la place que le poëte-traducteur, libre de ses entraves, leur eût assignée, tel a été le but de ce travail, qui n'obtiendra quelque indulgence que des esprits capables d'en sentir l'utilité, et les difficultés aussi.

Je ne me flatte point de les avoir surmontées entièrement. On pourra regretter, par exemple, les vers où

Corneille nous dit qu'*il faut craindre les grands voyages*, *dont souvent les travaux sont vains*, et où il ajoute :

Que les plus longs pélérinages
N'ont jamais fait beaucoup de saints.

Il étoit difficile, sans rompre l'enchaînement si essentiel des idées, de conserver cette pensée ainsi développée, et que l'auteur latin ne jette qu'en passant aux gens qui ne peuvent rester en place : *Qui multum peregrinantur, raro sanctificantur ;* trait d'observation que nous trouvons dans St. Jérôme (*Lettres à St. Paulin*) ; dans St. Augustin (*Commentaire sur les Psaumes*) ; et que Gresset applique ainsi plaisamment à *Vert-Vert :*

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Bien rarement en devient-on meilleur ;
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.

Le proverbe : *pierre qui roule n'amasse point de mousse* seroit-il vrai aussi au moral ? Seroit-il vrai qu'en voyageant on ne pût recueillir ces *provisions salutaires* dont nous parle l'auteur de l'*Imitation ;* ces trésors *personnels*, à jamais *perdurables*, que Jésus-Christ nous recommande dans ces mots frappants de l'Evangile : *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo !* « Accumulez, pour vous, des trésors dans le ciel ! »

CHAPITRE XXIV.

Du jugement et des peines du péché.

a *Homme, quoiqu'ici-bas tu veuilles entreprendre,*
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin
Qui fera ton mauvais, ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourras comparoître
Devant le tribunal de ton souverain Maître,
Devant ce juste Juge à qui rien n'est caché,
Qui jusques dans ton cœur sait lire ton péché,
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice, et pèse au même poids
Ce que font les bergers, et ce que font les rois.

Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout, et viendra te confondre,
Toi que remplit souvent d'un invincible effroi
Le courroux passager d'un mortel comme toi?

Donne pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
Pour ce grand jour, le comble ou la fin des misères,
Où chacun trop chargé de son propre fardeau,
Son propre accusateur, et son propre bourreau,
N'aura rien qu'en lui-même, et seul à sa défense,
Ne trouvera d'appui que dans son innocence.

---

a *In omnibus rebus respice finem, et qualiter ante districtum stabis Judicem, cui nihil est occultum, qui muneribus non placatur, nec excusationes recipit, sed quod justum est judicabit.*

O miserrime et insipiens peccator, quid respondebis Deo, omnia mala tua scienti; qui interdum formidas vultum hominis irati!

Cours donc avec chaleur aux emplois vertueux :
Maintenant ton travail peut être fructueux ,
Tes douleurs maintenant peuvent être écoutées ,
Tes larmes jusqu'au ciel être soudain portées ,
Tes soupirs de ton Juge appaiser la rigueur,
Ton repentir lui plaire et nettoyer ton cœur.

O que la patience est un grand purgatoire
Pour laver de ce cœur la tache la plus noire!
Que l'homme le blanchit , lorsqu'il se dompte au point
De souffrir un outrage et n'en murmurer point ;
Quand lui-même à toute heure il se fait violence
Pour vaincre de ses sens l'aveugle effervescence,
Et pour unique but en un mot se prescrit
D'assujetir la chair sous les loix de l'esprit !

Combien il vaudroit mieux par de saints exercices
Purger nos passions, déraciner nos vices ,
Et nous mêmes en nous à l'envi les punir,
Qu'en réserver la peine à ce long avenir !

(Après quelques vers foibles, le poëte nous ouvre les enfers et peint les divers châtiments des Sept Péchés Capitaux) :

b *Dans un profond sommeil la paresse enfoncée ,*
D'aiguillons enflammés s'y trouvera pressée ;
Et les cœurs que charmoit sa molle oisiveté ,
Gémiront sans repos toute l'éternité.

---

b *Ibi acediosi ardentibus stimulis perurgentur, et gulosi ingenti siti ac fame cruciabuntur. Ibi luxuriosi et voluptatum amatores ardenti pice et fœtido sulfure perfundentur. Ibi furiosi, sicut canes, et præ dolore invidiosi, ululabunt. Ibi superbi omni confusione replebuntur, et avari miserrima egestate arctabuntur.*

L'ivrogne et le gourmand recevront leurs supplices
Du souvenir amer de leurs chères délices,
Et ces repas traînés jusques au lendemain
Mêleront leur idée aux rages de la faim.
L'amant des voluptés, dans le milieu d'un gouffre,
Parmi les puanteurs de la poix et du souffre,
Sentira de tous maux les traits les plus perçants
Au lieu des vains plaisirs qui chatouilloient ses sens.
L'envieux qui verra, du plus creux de l'abîme,
Le ciel ouvert aux Saints, et fermé sur son crime,
D'autant plus furieux, hurlera de douleur,
Pour leur félicité plus que pour son malheur.
La colère, en éclats vainement exhalée,
Hideuse, frémira de se voir muselée.
L'avare pleurera l'or qu'il aura perdu,
Et l'orgueilleux enfin se verra confondu (1).

Ces malheureux alors reconnoîtront pour juges
Ceux qui jadis près d'eux cherchoient quelques refuges,
Et se verront jugés par le juste courroux
De qui leur demandoit la justice à genoux.
L'humble alors et le pauvre, après leur patience,
Renaîtront à la vie, en paix, en confiance,
Cependant que le riche avec tout son orgueil,
Pâle et tremblant d'effroi, sortira du cercueil.
Lors aura son éclat la sagesse profonde
Qui passoit pour folie aux mauvais yeux du monde ;
c *Une gloire sans fin sera le digne prix*
D'avoir souffert pour Dieu l'opprobre et le mépris.
Lors tous les déplaisirs endurés sans murmure
Seront changés en joie inépuisable et pure,
Et toute iniquité confondant son auteur
Lui fermera la bouche et rongera le cœur.

---

c *Tunc videbitur sapiens in hoc mundo fuisse, qui primo didicit stultus et despectus esse!*

Point lors, point de dévots sans entière allégresse,
Point lors de libertins sans profonde tristesse;
Ceux-là s'élèveront dans les ravissements;
Ceux-ci s'abîmeront dans les gémissements.
Alors la patience aura plus d'avantage
Que tout ce vain pouvoir qu'a le monde en partage;
d *Et le mépris des biens, dans la balance alors,*
Sera d'un plus grand poids que les plus grands trésors.
Les bonnes actions et les nobles paroles
Peseront plus aussi que des discours frivoles.
e *D'une vie âpre enfin l'étroite austérité*
L'emportera sans peine avec sa dureté
Sur la douce mollesse où flotte vagabonde
Une âme qui s'endort dans les plaisirs du monde (2).

Ce sujet formidable, d'où la terreur a si souvent jailli, est ici traité avec une rapidité qui n'en rend les traits que plus pénétrants peut-être. Presque tous, il est vrai, sont puisés dans l'Ecriture. L'auteur, toutefois, sans nous faire assister au choc des éléments, à la chûte des astres, à l'agonie du monde, est uniquement occupé du sort de l'homme. Il commence par lui adresser ces paroles de l'Ecclésiaste, que nous retrouvons dans un vers de Lafontaine : *En toute chose il faut considérer la fin ;* et il nous reporte au jour où nous serons là, debout, devant le Juge redoutable. *In omnibus rebus respice finem, et qualiter ante districtum stabis*

---

d *Tunc plus ponderabit contemptus divitiarum, quam totus thesaurus terrigenarum.*

e *Tunc plus placebit stricta vita et ardua pœnitentia, quam omnis delectatio terrena.*

Judicem. Je retrouve cette expression intraduisible *judicem districtum*, dans le Jugement Dernier de St. Bernard au chapitre II[e] de ses *Méditations;* j'y trouve aussi (ce qu'on n'a pas remarqué) tous les traits, à-la-fois terribles et consolants du *Dies iræ* *, de ce jour où *toute* âme sera exposée *tout* entière aux yeux de *tous : cunctaque cunctorum cunctis*.... Mais écoutons le grand Saint, le grand écrivain, dont le génie, comme on l'a dit, peut sembler, au milieu de son siècle, et même dans le nôtre, une des merveilles de la religion qu'il prêchoit :

Jamjam præsentabor ante districtum judicem, de operibus meis rationem redditurus. Vœ mihi misero cum venerit dies illa judicii, et aperti fuerint libri in quibus omnes mei actus et cogitationes, Domino præsentandœ, recitabuntur! Tunc demisso capite, pro confusione malœ consciencice, in judicio coram Domino stabo trepidus et anxius, utpote commemorans scelerum commissa meorum. Et cum dicetur de me : Ecce homo et opera ejus : reducam ante oculos omnia delicta et peccata mea. Quadam namque vi divina fiet ut cuique sua opera, bona vel mala, in memoriam revocentur,..... Judicium faciet justorum quisque suorum, cunctaque cunctorum cunctis arcana patebunt.

Nous sentons vaguement que pour exprimer toutes ses pensées, dont nous ne donnons qu'un fragment, le Saint a eu besoin ici de toutes les langues: de l'ora-

* L'auteur du *Dies iræ* est incertain.

teur, du prosateur, du poëte, du peintre : c'est ce qui nous explique ces vers frappants, jetés dans le tableau, et toutes ces couleurs dont la confusion n'est pas sans vérité.

Quelle littérature que celle qui contient par milliers des peintures semblables, et tant de richesses dans tous les genres ! Comment un purisme étroit a-t-il pu les faire négliger ! Qui viendra remettre en honneur ce latin si plein d'onction, de force et de naïveté, cette langue de l'Eglise, d'où la nôtre est sortie, et qui peut seule nous en révéler les secrets, nous faire entrer dans l'esprit et les mœurs de nos pères, dans les sources de notre histoire et de nos origines ; cette langue qui, organe de la rénovation du monde, après s'être empreinte du génie d'un Tertulien, d'un St. Jérôme, d'un St. Ambroise, d'un St. Augustin, et avoir porté la lumière plus loin que les Romains n'avoient porté leurs armes, devient mère à-la-fois des plus belles langues de l'Europe, et reste cependant la langue des sciences, inspire un St. Bernard, un Abeilard, un Gerson, un De Thou ; console un l'Hôpital dans sa noble retraite ; exalte la verve d'un Santeuil, et depuis Corneille et Bossuet, vient, aujourd'hui encore, enrichir des savants et de grands écrivains ! et nous la dédaignons (1) !

---

(1) J'aurai bientôt l'honneur de demander à M. le Ministre de l'Instruction publique que cette langue si riche, si facile, et d'une application si fréquente, ne soit plus en France étrangère à une éducation religieuse et nationale.

(1) On sait que les Sept Péchés Capitaux sont placés sur la terre dans l'ordre suivant :

L'Orgueil.
L'avarice.
La Luxure.
La Colère.
La Gourmandise.
L'Envie.
La Paresse.

Mais ici l'ordre est renversé : nous sommes aux enfers. Ainsi la paresse, qui se traînoit après les autres, se voit dans le séjour des peines, condamnée, la première, à réparer le temps perdu. L'orgueil, au contraire, qui marchoit, et qu'on citoit le premier sur la terre, parce qu'en effet il est entré le premier dans le monde avec les anges rebelles et avec Adam, l'orgueil est ici non seulement confondu dans la foule, mais, pour plus grande humiliation, rejeté le dernier, du moins dans la traduction, car l'auteur latin met l'avare encore plus bas ; ce que l'avare mérite bien assurément, mais ce qui ne le punit pas comme l'orgueilleux.

L'envieux hurlant du bonheur des élus, plus que de son malheur, offre un trait de caractère excellent, et qui n'est pas dans l'original. Mais nous avons déjà eu occasion de remarquer que les traits ajoutés par Corneille à son modèle, sont ordinairement empruntés à l'Ecriture ou aux Pères. Ici, il paroît avoir été inspiré par St.-Jean Chrysostôme qui, dans une de ses homélies au peuple d'Antioche, dit de l'envieux : « Il est moins

malheureux de son malheur que du bonheur d'autrui. »
Non tam suis malis quam alienis bonis infelix est.
(1) Voici comment la tirade de Corneille finissoit :

Tout vice aura sa peine à lui seul destinée,
La superbe à la honte y sera condamnée,
Et pour punir l'avare avec sévérité,
La pauvreté qu'il fuit aura sa cruauté.

Corneille, trompé avec la plupart des traducteurs par un texte fautif, a supprimé le vice des *furieux*, à qui Horace attribue justement les plus grands maux, et que l'*Imitation* compare aux chiens qui hurlent.

En rétablissant et en traduisant le texte important de ce passage d'après notre manuscrit, j'aurois voulu conserver le mot *chien*, devant lequel l'auteur d'*Athalie* n'a pas reculé : mais ayant pensé que la colère devoit être du genre féminin (j'en demande pardon aux dames), je me suis contenté de lui *fermer la bouche* et de la montrer *hideuse*, rien n'enlaidissant plus que ce vice.

Le tourment de l'avare mourant étant de se séparer de son or, j'ai cru qu'il devoit le pleurer pendant l'éternité.

Voyons maintenant comment l'évêque de Dijon traite les péchés capitaux :

Un brûlant aiguillon, réveillant la paresse,
A son repos chéri l'arrachera sans cesse ;
L'ivrogne et le gourmand se sentiront sans fin
Tourmentés par la soif, ou pressés par la faim ;
L'homme voluptueux trouvera dans ce gouffre,
Pour bain, la poix ardente, et pour parfums, le souffre ;

Tel qu'un chien dans sa rage, écumant de fureur,
L'envieux jour et nuit hurlera de douleur;
On y verra l'avare en proie à l'indigence;
La honte accablera l'orgueilleuse insolence;
Ainsi chaque désordre et chaque passion
Aura son tourment propre et sa punition.

Voyons le curé de Montauban:

Là d'aiguillons ardents le fainéant pressé,
Et sans aucun répit nuit et jour harassé;
L'intempérant rongé d'une faim dévorante;
L'impudique plongé dans une poix brûlante;
L'ivrogne de poisons ou de fiel énivré,
Par d'horribles serpens l'envieux déchiré,
En de longs hurlements exhaleront leur rage,
Tourmentés à jamais, sans que rien les soulage.
Dans cet affreux séjour, à chaque égarement
La céleste vengeance applique son tourment.
Humilié, confus, l'orgueilleux rampe à terre.
A l'avare affamé les besoins font la guerre.

Le Curé nous paroît ici plus précis que l'Evêque, mais il finit mal; les sept péchés devoient être liés dans la même période. Pourquoi aussi avoir séparé l'ivrogne du gourmand, qui se donnent si bien la main? La luxure ne devoit pas non plus être mise avant l'ivrognerie, dont je la crois plutôt issue. Enfin l'Evêque et le Curé, c'est là le point fâcheux, ont aussi supprimé la colère: N'allons point en conclure qu'elle nous soit permise!

(2) Quelques vers de Corneille sur l'éternité des peines réservées au crime, et dont la plus grande doit être l'infinie privation de Dieu, étant ici très-foibles, en voici que Brébeuf a faits sur le terrible *jamais*, et qu'on peut

mettre au nombre des plus énergiques qui nous soient venus du siècle de Louis XIV:

De ce *jamais* si triste et si plein de rigueur
Suppute la durée, et comprends la longueur.
Au lieu de le cacher à ton âme insensée,
Fais-en à tout moment l'objet de ta pensée.
Conçois, s'il t'est possible, en ce *jamais* affreux,
Autant de millions de siècles rigoureux
Que le vaste océan dans ses diverses routes
Nous cache de sablons et renferme de goutes;
Que de tout l'univers le spacieux contour
Etale d'animaux et de plantes au jour;
Autant enfin, autant, ou beaucoup plus encore,
Que des chiffres tracés du couchant à l'aurore
Ne pourroient dans leur nombre enfermer d'unités:
Ces siècles, après tout, sont des temps limités......
Je tremble, je pâlis, je frémis quand je pense
Que ce temps écoulé, l'éternité commence,
Et que ce dur *jamais*, dont mon cœur est transi,
A duré si long-temps, et n'est point accourci.
Que dois-tu donc penser de ce *jamais* funeste,
Où toujours l'homme trouve un *jamais* qui lui reste?
Un *jamais* douloureux qui toujours le punit,
Qui toujours recommence, et *jamais* ne finit?

Mais ce supplice affreux où t'engage le vice,
Est trop léger encor pour être ton supplice:
Des maux que te prépare un si funeste lieu,
Le plus épouvantable est la perte d'un Dieu.
Perdre un Dieu pour jamais est un sort si funeste
Qu'il semble épuiser seul tout le courroux céleste;
Et Dieu, tout Dieu qu'il est, tout juste, et tout-puissant,
Ne peut faire au coupable un châtiment plus grand.
Tant que l'âme est plongée au sein de la matière,
Elle emprunte des sens ce qu'elle a de lumière;

Réduite à consulter ces guides ténébreux,
Elle ne connoît rien qui n'ait passé par eux.
Parmi les vains plaisirs qui la charment sans cesse,
Le plus grand de ses maux n'a rien qui l'intéresse;
Mais sa prison ouverte et ses liens rompus,
Les sens qui l'aveugloient, ne la captivent plus.
Elle consent enfin que son instinct la guide,
Elle prend vers sa fin *(vers Dieu)* un essor si rapide
Que tout ce qui s'oppose à sa rapidité
Est un cruel obstacle à sa félicité.
C'est un torrent, un feu qui montant vers sa source,
Rencontre sa prison au milieu de sa course;
Et trouvant des efforts plus puissants que les siens,
Tonne contre soi-même et contre ses liens.
L'âme qui sait alors que de son origine
Elle est un vif rayon de l'essence divine,
Une émanation de l'Etre-Souverain,
Brûle de s'y rejoindre, et se consume envain.....
A ce juste rebut, hélas! l'infortunée,
Interdite, confuse, et toute forcenée
De voir qu'elle a perdu, pour une éternité,
Un Dieu, qui d'un Dieu même est la félicité,
Un Dieu, qui la cherchoit pour être ses délices,
Et qu'elle a dédaigné pour s'immoler aux vices,
Un Dieu, qu'elle a contraint de la laisser périr,
Et qu'un peu de respect lui pouvoit acquérir,
Se livre tout entière aux transports de la rage,
Se permet contre Dieu le blasphême et l'outrage,
Et plongée à jamais dans cet horrible lieu,
Ne peut se consoler de la perte de Dieu.
Que les mois, que les ans, et que les siècles roulent,
Que des siècles sans fin les millions s'écoulent,
Ce divorce effrayant, cet affreux châtiment
Est aussi rigoureux qu'en son premier moment...

Ces vers, effroyablement beaux, sont bien désespé-

rants. Remarquons que l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, qui parloit à un siècle de crimes que rien n'arrêtoit, ne s'enfonce point pourtant dans ce gouffre sans fond, sans retour.

Rubens, non plus, dans son admirable tableau de la cathédrale de Tournai, ne nous peint pas l'enfer, mais un séjour de regrets douloureux, où descend encore l'ange consolateur.

CONCLUSION DU PREMIER LIVRE.

Ce livre qui nous fait passer, des *vanités humaines* à *la mort*, au *jugement dernier*, à ses suites terribles, sembloit devoir s'arrêter là ; mais l'auteur après avoir franchi, pour ainsi dire, le gouffre épouvantable, revient sur ses pas, comme pour nous engager plus instamment à l'éviter.

Craignant sans doute aussi d'avoir jeté dans l'âme le découragement, il nous rappelle ce qui arriva un jour à un homme, à un grand coupable peut-être, qu'il ne nomme pas (*quidam anxius*), et qui, effrayé de son avenir, *rouloit*, comme le dit Corneille,

Rouloit cette inquiète et timide pensée :
O Dieu ! si je savois, (*disoit-il en son cœur*)
Que mon iniquité par mes pleurs effacée,
De bien persévérer me laissât la vigueur !

Une céleste voix', de lui seul entendue,
A sa douleur secrette aussitôt répondit,
Et par ce doux oracle à l'instant lui rendit
Le calme qui manquoit à son âme éperdue :
Eh bien, fais maintenant ce que tu voudrois faire ;
Commence, continue, et ne perds point de temps,
Applique tous tes soins à m'aimer, à me plaire,
Et demeure assuré de ce que tu prétends.

Ainsi Dieu conforta cette âme désolée ;
Cette âme en crut ainsi la divine Bonté,
Et soudain vit céder à la tranquilité
Les agitations qui l'avoient ébranlée ;
Un parfait abandon au souverain vouloir
Dans l'avenir obscur ne chercha plus à voir
Que les moyens de plaire à l'auteur de sa joie ;
Un bon commencement fit son ambition,
Et son unique soin fut de prendre la voie
Qui pût conduire l'œuvre à sa perfection.

Espère, espère en Dieu, fais du bien sur la terre,
Tu recevras du ciel l'abondance des biens.
C'est par là que David t'enseigne les moyens
De te rendre vainqueur en cette rude guerre.

Fénélon tâche aussi, lorsqu'ici-bas l'espoir nous abandonne, de le porter vers *Notre Père qui est dans les cieux.* « On demandoit, dit-il (*Lettres Spirituel-* » *les*), à St. Ambroise mourant s'il n'étoit pas peiné » par la crainte des jugements de Dieu. Il répondit : » *Nous avons un bon Maître.* C'est ce qu'il faut nous » répondre à nous-mêmes.... *O Israël, que Dieu* » *est bon pour ceux qui ont le cœur droit* (Ps. 72) ! » Demandons-lui cette droiture de cœur qui lui plaît » tant, et qui le rend si compatissant à nos foiblesses. »

Fénélon, dans une autre lettre, dit d'un malheureux jeune homme, mort consumé par ses passions, et du salut de qui l'on désespéroit : « Dieu voit la boue dont il » nous a pétris, et a pitié de ses pauvres enfants. . . . si » peu qu'il agisse dans ce moment (*à l'heure suprême*), » le premier mouvement d'un cœur accoutumé autrefois » à lui, est de recourir à sa miséricorde. . . . Il ne dit » à Madeleine que ce mot : *Marie*. Et elle ne lui ré- » pondit que ce mot : *Maître*. C'étoit tout dire. Il » appelle sa créature par son nom, et elle est revenue » à lui. »

L'évêque de Dijon, dont nous avons fait connoître des vers si admirables, et qui malheureusement ne se soutiendra pas toujours, a rendu encore avec bonheur la fin de ce chapitre, dont voici deux vers qui méritent d'être retenus :

Sois à ton devoir tout le jour fidèle,
Pour toi la soirée en sera plus belle *.

Lafontaine avoit dit de la vieillesse du sage :

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, *c'est le soir d'un beau jour.*

---

* *Gaudebis semper vespere, si diem expendas fructuose.*

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I[er].

De la conversation intérieure.

a *Apprends à mépriser les pompes inconstantes*
De ces douceurs flottantes
Dont le dehors brille à tes yeux ;
Apprends à recueillir ce qu'une sainte flamme
Dans un intérieur verse de précieux,
Et soudain du plus haut des cieux
Le royaume de Dieu descendra dans ton âme.

Car enfin ce royaume est une forte paix,
Qui de tous les souhaits
Bannit la vaine inquiétude ;
Une stable allégresse, et dont le Saint-Esprit
Répandant sur les bons l'heureuse certitude,
L'impie et noire ingratitude
Jamais ne la reçut, jamais ne la comprit.

Jésus viendra chez toi lui-même la répandre,
Si ton cœur pour l'attendre,
Lui dispose un digne séjour :
La gloire qui lui plaît et la beauté qu'il aime,
De l'éclat du dedans tirent leur plus beau jour ;
Et pour te donner son amour
Il ne veut rien de toi qui soit hors de toi-même.

---

a *Disce exteriora contemnere, et ad interiora te dare, et videbis regnum Dei in te venire.*

Lui-même il l'a promis : « Si quelqu'un veut m'aimer,
Il doit se conformer,
Dit-il, à ce que je commande ;
Alors mon Père et moi nous serons son appui,
Nous le garantirons de quoi qu'il appréhende,
Et pour sa sûreté plus grande,
Nous viendrons jusqu'à lui, pour demeurer chez lui. »

Ouvre-lui tout ce cœur, et quoi qu'on te propose,
Tiens-en la porte close
A tout autre objet qu'à sa croix :
Lui seul pour te guérir a d'assurés remèdes,
Lui seul pour t'enrichir abandonne à ton choix
Plus que tous les trésors des rois,
Et tu possèdes tout lorsque tu le possèdes.

Il pourvoira lui-même à tes nécessités,
Et ses hautes bontés
Partout soulageront tes peines ;
Il te sera fidèle, et son divin pouvoir
T'en donnera partout des preuves si soudaines,
Que les assistances humaines
N'auront ni temps, ni lieu d'amuser ton espoir.

b *Des peuples et des grands la faveur est changeante,*
Et la plus obligeante
En moins de rien passe avec eux :
Mais celle de Jésus ne connoît point de terme,
Et s'attache aux élus par de si puissants nœuds,
Que jusqu'au plein effet des vœux,
Jusqu'à la fin des maux, elle tient toujours ferme.

---

b *Homines cito mutantur et deficiunt velociter. Christus autem manet in æternum, et astat usque in finem firmiter.*

Souviens-toi donc toujours, quand un ami te sert
Le plus à cœur ouvert,
Que souvent son zèle est stérile :
Fais peu de fondement sur son plus haut crédit,
Et dans le même instant qu'il t'est le plus utile,
Crois-le mortel, crois le fragile,
Et t'attriste encor moins lorsqu'il te contredit.

c *Tel aujourd'hui t'embrasse et soutient ta querelle,*
Dont l'esprit infidèle
Dès demain voudra t'opprimer :
Et tel autre aujourd'hui contre toi s'intéresse,
Que pour toi dès demain tu verras s'animer ;
Tant pour haïr et pour aimer,
Au gré du moindre vent tourne notre foiblesse.

Ne t'assure qu'en Dieu, mets en lui ton amour,
Jusqu'à ton dernier jour,
Tout ton espoir, toute ta crainte :
Il conduira ta langue, il réglera tes yeux ;
Et de quelque malheur que tu sentes l'atteinte,
Jamais il n'entendra ta plainte,
Qu'il ne fasse pour toi ce qu'il verra de mieux.

d *L'homme n'a point ici de cité permanente,*
Où qu'il soit, quoiqu'il tente,
Il n'est qu'un malheureux passant ;
Et si dans les travaux de son pélérinage
L'effort intérieur d'un cœur reconnoissant
Ne l'unit au bras tout-puissant,
Il s'y promet envain le calme après l'orage.

---

c *Qui hodie tecum sunt, cras contrariari possunt; et e converso, sæpe ut aura vertuntur.*

d *Non habes hic manentem civitatem; et ubicumque fueris, extraneus es et peregrinus...*

e *Que regardes-tu donc, mortel, autour de toi* (1),
Comme si quelque emploi
T'y faisoit une paix profonde ?
C'est au ciel, c'est en Dieu qu'il te faut habiter,
C'est-là, c'est en lui seul qu'un vrai repos se fonde ;
Et quoiqu'étale ici le monde,
Ce n'est qu'avec dédain qu'on s'y peut arrêter.

f *Tout ce qu'il te présente y passe comme une ombre,*
Et toi même es du nombre
De ces fantômes passagers ;
Tu passeras comme eux, et ta chûte funeste
Suivra l'attachement à ces objets légers,
Si pour éviter ces dangers
Tu ne romps avec toi comme avec tout le reste.

De ce triste séjour où tout n'est que défaut (2),
Jusqu'aux pieds du Très-Haut
Sache relever ta pensée :
Qu'à force de soupirs, de larmes et de vœux,
Jusques à Jésus-Christ ta prière poussée
Lui montre une ardeur empressée,
D'où sans cesse pour lui partent de nouveaux feux.

Ces stances offrent un développement harmonieux, mais un peu diffus des mots de l'Evangile. « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » *Regnum Dei intra vos est.* L'auteur de l'*Imitation* en tire de nom-

---

e *Quid hic circumspicis, quum iste non sit locus tuæ requietionis? In cœlestibus debet esse habitatio tua ; et sicut in transitu, cuncta terrena sunt aspicienda.*

f *Transeunt omnia, et tu cum eis pariter. Vide, ut non inhæreas, ne capiaris et pereas.*

breuses conséquences, entr'autres que, pour se rapprocher de Dieu, il ne faut pas trop s'attacher aux choses extérieures.

(1) Feu M. Gence, l'homme le plus exact que j'aie connu, me racontoit dernièrement à ce propos que, dans un voyage qu'il fit en Italie, il s'étoit arrêté près de la ville de Viterbe, dont les sites environnants l'enchantoient. Assis sur une côte, d'où il portoit ses regards autour de lui : « Que je serois heureux, se disoit-il en lui-même, de pouvoir ici me fixer ! » En exprimant ce vœu, il tire de sa poche son livre favori, l'*Imitation*, l'ouvre, et tombe sur ce verset :

Quid hîc circumspicis, quum iste non sit locus tuæ requietionis ? « Que regardes-tu donc autour de toi ? ce n'est point ici que tu dois t'arrêter. »

Frappé de cet avertissement, notre voyageur entend le son lugubre et solennel d'une cloche, se lève, et s'acheminant vers la ville, le premier spectacle qui s'offre à ses yeux, c'est celui d'un convoi funèbre. Plus vivement frappé, le chrétien voyageur accompagne son frère à son dernier azile, et là, continue le verset : « C'est ici qu'il se faut reposer, mais dans le sein de Dieu. » *In cœlestibus debet esse habitatio tua, etc.*

(2) *Défaut* signifie ici tout ce qui nous manque ou nous échappe : *quod deficit.*

Le chapitre IIe sur l'*humilité* n'offrant rien dans les traductions en vers, passons au IIIe, où nous allons trouver un caractère tracé de main de maître.

CHAPITRE III.

De l'homme pacifique.

a *Si tu veux réussir à mettre en paix les autres,*
Commence à vivre en paix chez toi (1)*;*
Leurs esprits aisément se réglent sur les nôtres,
L'exemple est la plus douce et la plus forte loi.

Ce calme intérieur est le trésor unique
Qui soit digne de nos souhaits;
L'homme docte sert moins que l'homme pacifique,
Et le fruit du savoir cède à ceux de la paix.

Le savant qui reçoit sa passion pour guide,
N'agit sous elle qu'en brutal;
Le bien lui semble un crime, et sa croyance avide
Vole même au-devant de ce qu'on dit de mal.

Qui se possède en paix est d'une autre nature,
Il sait tourner le mal en bien;
Il sait fermer l'oreille au bruit de l'imposture,
Et jamais d'aucun autre il ne soupçonne rien.

b *Mais qui vit mal-content et suit l'impatience*
De ses bouillants et vains désirs;
Celui-là n'est jamais sans quelque défiance,
Et voit partout matière à de prompts déplaisirs.

---

a *Pone te primo in pace, et tunc alios poteris pacificare.*

b *Qui male contentus est et commotus, variis suspicionibus agitatur; nec ipse quiescit, nec alios quiescere permittit. Dicit sæpe et facit quod dicere non deberet et facere; et omittit quod sæpe sibi magis facere expediret.*

Comme tout fait ombrage aux soucis qu'il se donne,
Tout le blesse, tout lui déplaît ;
Il n'a point de repos, et n'en laisse à personne,
Il ne sait ce qu'il veut, ni même ce qu'il est.

Il tait ce qu'il doit dire, il dit ce qu'il doit taire ;
Il va quand il doit s'arrêter ;
Et son esprit troublé quitte ce qu'il faut faire,
Pour faire avec chaleur ce qu'il faut éviter (2).

Quand sa sévérité veille à toute heure et glose
Sur les plus légers torts d'autrui ;
Lui, sur ce qu'il a fait, tranquille, se repose,
Comme si Dieu jamais n'avoit rien dit pour lui (3).

Réfléchis donc un peu, malheureux, et regarde
Quel zèle aveugle te confond ;
Mets sur ton propre cœur une soigneuse garde,
Et considère après ce que les autres font.

Tu sais bien t'excuser, et n'admets point d'excuses
Pour les foiblesses du prochain ;
Il n'est point de couleurs pour toi que tu refuses,
Ni de raisons pour lui qui ne parlent en vain.

Sois-lui plus indulgent, et pour toi plus sévère ;
En voyant tes défauts, crois-moi,
c *Excuse ceux d'un autre, et souffre de ton frère,*
Si tu veux que ton frère aime à souffrir de toi.

Vois-tu combien ton âme est encore éloignée
De l'humble et vive charité,
Qui jamais ne s'aigrit, jamais n'est indignée,
Jamais ne veut de mal qu'à sa fragilité!

---

c *Si portari vis, porta et tu alium.*

Ce n'est pas grand effort de hanter sans querelle
Des esprits doux, des gens de bien;
A se plaire avec eux la pente est naturelle,
Et chacun aisément aime leur entretien.

Chacun aime la paix, la cherche, la conserve,
L'embrasse avec contentement;
Et se donne sans peine avec peu de réserve
A ceux qu'il voit partout suivre son sentiment.

d *Mais il est des esprits durs, indisciplinables,*
Dont on ne peut venir à bout;
Il est des naturels farouches, intraitables,
Qui tirent vanité de contredire à tout.

Converser avec eux sans bruit et sans murmure,
Est une si grande action,
Qu'il faut beaucoup de grâce à porter la nature
Jusqu'à ce haut degré de la perfection (4).

e *Je te le dis encore, il est parmi le monde,*
Des genres d'esprits bien divers;
Il en est qui dans eux ont une paix profonde,
Et sauroient la garder avec tout l'univers;

Il en est d'opposés, dont l'humeur inquiète
L'exile à jamais de chez eux;
Et ne peut consentir qu'un autre se promette
Un bonheur si contraire au chagrin de leurs vœux.

---

d *Sed cum duris et perversis, aut indisciplinatis, aut nobis contrariantibus pacifice posse vivere, magna gratia est, et laudabile nimis vírileque factum.*

e *Sunt qui seipsos in pace tenent, et cum aliis etiam pacem habent.*

Et sunt qui nec pacem habent, nec alios in pace dimittunt; aliis sun graves, sed sibi semper graviores.

Ceux-là par tout à charge, et les vivants supplices
De qui se condamne à les voir ;
Mais plus à charge encore à leurs propres caprices,
Se donnent plus de mal qu'ils n'en font recevoir.

D'autres aiment la paix, et n'ont d'inquiétude
Que pour s'y pouvoir maintenir ;
Et d'autres sans relâche appliquent leur étude
A réduire quelqu'autre aux soins d'y parvenir.

Cette paix cependant n'est pas ce que l'on pense :
Tant que nous sommes ici-bas,
Elle consiste plus dans une humble souffrance,
Que dans l'oubli des maux que l'on n'éprouve pas.

f *Qui donc goûte le mieux la paix la plus profonde?*
Celui qui sait souffrir le mieux;
Il triomphe ici-bas de lui-même et du monde,
Et comme enfant du ciel, son partage est aux cieux (3).

Nous retrouvons dans ce chapitre Corneille tout entier, si l'on en excepte quelques vers que nous avons changés, comme on le verra.

(1) Le texte porte ces deux vers qui ne sont pas françois :

Prépare tes efforts à mettre en paix les autres,
Par ceux de l'affermir chez toi.

(2) Ce portrait de l'inconséquent, du brouillon, est

---

f *Qui melius scit pati, pacem habet majorem; ille est victor sui, dominus mundi, amicus Christi, et hæres cœli.*

jeté dans un moule depuis long-temps brisé. Boileau n'a rien de plus frappant. Le vers :

Il n'a point de repos et n'en laisse à personne

peut s'appliquer à certains hommes, et même à quelques peuples qui, suivant l'expression d'un orateur, « semblent jetés sur la terre pour n'être jamais en repos et n'y jamais laisser les autres. »

(3) Voici, dans cette strophe, le texte de Corneille, dont je n'ai conservé que le dernier vers qui est excellent :

Sa rigueur importune examine et publie
Où manque le devoir d'autrui;
Et lui-même du sien pleinement il s'oublie,
Comme si Dieu jamais n'avoit rien dit pour lui.

(4) Le caractère de ces gens *qui tirent vanité de contredire à tout, et avec qui l'on ne peut converser*, nous rappelle ce contrariant M. Daube,

Qu'une ardeur de dispute éveilloit avant l'aube. . . .
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir
Lui dit: « Mon médecin me défend de vous voir. »

C'est ce même M. Daube qui fut, à sa mort, affublé par Voltaire de l'épigramme suivante :

Qui frappe-là? dit Lucifer.—
« Ouvrez! c'est Daube! » — Tout l'enfer,
A ce nom, fuit et l'abandonne. —
« Oh! oh! dit Daube, en ce pays,
« On me reçoit comme à Paris:
« Quand j'allois voir quelqu'un, je ne trouvois personne. »

Le pauvre M. Daube, damné par Voltaire, auroit pu lui répondre par ces vers de Voltaire lui-même à Frédéric :

Vous me donnez, grand prince, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

(5) *Qui donc goûte le mieux la paix la plus profonde ?*
Celui qui sait souffrir le mieux ;
Il triomphe ici-bas de lui-même et du monde,
Et comme enfant du ciel, son partage est aux cieux.

Nous trouvons dans les *Mémoires* de François Hue *sur les dernières années de Louis XVI*, une application bien intéressante de ce passage. L'auteur ayant dit que le cabinet de retraite de S. M. dans la prison du Temple, n'avoit d'autres meubles que quelques chaises et un guéridon sur lequel se trouvoit, entr'autres livres, une *Imitation de J.-C.*, que le roi lisoit soir et matin, ajoute : « Dans ce livre où tout respire une philosophie bien supérieure à celle des Sénèque, des Epictète, des Marc-Aurèle, le Roi Très Chrétien puisoit des maximes applicables à sa situation, et qui, par leur conformité avec ce qu'il éprouvoit au-dedans de lui, entretenoient et fortifioient ses dispositions. En effet, ce calme de l'âme, cette résignation sublime qui me faisoit dire qu'un monarque exerçant un si grand empire sur lui-même étoit fait pour commander aux autres, ne sembloient-ils pas justifier la maxime de l'*Imitation :* « Celui qui sait le mieux souffrir, jouira de la plus grande paix. Celui-là sera vainqueur de lui-même et le maître du monde. » Il ne manquoit, pour compléter le sens de ce

passage, que d'appliquer au Roi Martyr, au fils de St. Louis, ces mots qu'ajoute l'auteur de l'*Imitation : Et hæres cœli.* « Et le ciel sera son héritage. »

Il en prenoit possession

Quand l'ange des douleurs l'élevoit sur son aile,
De la terre d'épreuve, à la vie éternelle.

O. L.

CHAPITRE IV.

De la pureté de cœur et de la simplicité d'esprit.

a *Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,*
La pureté de cœur et la simplicité;
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles (1).
Celle-ci doit régner sur tes intentions,
Celle-là présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens dompter la tyrannie :
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,
La pureté l'embrasse ; et l'une à l'autre unie
S'attache à ses bontés et les goûte en tout lieu.

Si ton cœur étoit droit, toutes les créatures
Te seroient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrois sans cesse en mille lieux divers
Des modèles vivants et des doctrines pures.

---

a *Duabus alis homo sublevatur a terrenis, simplicitate et puritate. Simplicitas debet esse in intentione, puritas in affectione. Simplicitas intendit Deum; puritas apprehendit et gustat.*

b *Toutes comme à l'envi te montrent leur Auteur:*
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur,
Et dans la plus petite il est plus admirable.
De sa pleine bonté rien ne parle à demi,
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmi (2).

Purge l'intérieur, rends-le bon et sans tache,
Tu verras tout sans trouble et sans empêchement,
Et tu sauras comprendre, et tôt, et fortement,
Ce que des passions le voile épais te cache.
Au cœur bien net et pur l'âme prête des yeux
Qui pénètrent l'enfer et percent jusqu'aux cieux;
Il voit tout clairement, et jamais ne s'abuse.
Mais le cœur corrompu n'a que les yeux du corps,
Toute sa connoissance ainsi qu'eux est confuse,
Et tel qu'il est dedans, tel il juge au dehors.

c *Certes, s'il est ici quelque solide joie,*
C'est ce cœur épuré qui seul la peut goûter;
Et s'il est quelqu'angoisse au monde à redouter,
C'est dans un cœur impur qu'elle entre et se déploie.
Dépouille donc le tien de ce qui l'a souillé;
Et vois comme le fer, par le feu dérouillé,
Prend une couleur vive au milieu de la flamme:
D'un plein retour vers Dieu c'est là le vrai tableau;
Son feu sait dissiper les pesanteurs de l'âme,
Et faire du vieil homme un homme tout nouveau.

---

b *Non est creatura tam parva et vilis, quæ Dei bonitatem non repræsentet. Si tu esses intus bonus et purus, tunc omnia sine impedimento videres et bene caperes. Cor purum penetrat cœlum et infernum. Qualis unusquisque intus est, taliter judicat exterius.*

c *Si est gaudium in mundo, hoc utique possidet puri cordis homo. Et si est alicubi tribulatio et angustia, hoc melius novit mala conscientia. Sicut ferrum missum in ignem amittit rubiginem et totum candens efficitur, sic homo integre ad Deum se convertens a torpore exuitur, et in novum hominem transmutatur.*

Rien de plus poëtique et de plus vrai que ce chapitre, et surtout le début sur la simplicité : c'est que rien n'est plus vrai que la vraie poësie. Malgré l'entraînement des préjugés vulgaires, elle a souvent emporté sur ses ailes, jusqu'à la vérité, des hommes nés pour la sentir autant que pour la peindre.

Un des membres les plus distingués de l'Académie des Sciences, et successeur de Fontenelle au Secrétariat perpétuel, M. Flourens, comme s'il eût voulu réparer les torts de son prédécesseur envers la poësie, nous a montré, dans son discours de réception à l'Académie françoise, Voltaire jugeant mieux les croisades, et plus près de la vérité, dans sa fiction de *Zaïre*, que dans l'histoire même où *le philosophe* n'a pu se dégager des préjugés de son temps.

(1) Voici, sur ce brillant début, les quatre vers de M. de Boisville, qui sont plus légers sans doute, mais moins beaux que ceux de Corneille :

Pour s'élever de terre avec facilité,
L'homme en son pouvoir a deux ailes :
Simplicité, c'est l'une d'elles ;
L'autre se nomme pureté.

Dans le reste du chapitre, M. de Boisville ni M. Delmas ne peuvent entrer en comparaison avec Corneille.

(2) Un esprit vaste et fait pour l'immortalité,
Partout dans l'univers voit la divinité,

a dit le religieux Ducis, qui faisoit de l'*Imitation de J.-C.* son *veni-mecum*. Avec quel intérêt nous le

voyons, dans son testament, léguer à un de ses amis *qui lui a servi constamment d'exemple et de soutien dans le chemin des vertus chrétiennes* (ce sont ses expressions), *sa petite* IMITATION, *qui a appartenu au saint curé de Roquencourt* (*sic*).

CHAPITRE V.

De la considération de soi-même.

a *L'homme aveugle au dedans, rarement se défie*
De cet aveuglement fatal;
Et quelque mal qu'il fasse, il ne s'en justifie
Qu'en s'excusant encor plus mal.

Souvent tout ébloui d'une vaine étincelle
Qui brille en sa dévotion,
Il impute à l'ardeur d'un véritable zèle
Les chaleurs de sa passion.

Comme partout ailleurs il porte une lumière
Qui chez lui n'éclaire pas bien,
Il voit en l'œil d'autrui la paille et la poussière,
Et ne voit pas la poutre au sien.

---

a *Sæpe non advertimus quod tam cæci intus sumus.*
Sæpe male agimus, et pejus excusamus.
Passione interdum interius movemur, et zelum putamus.
Parva in aliis reprehendimus, et nostra majora pertransimus.

L'auteur, qui n'a pas épuisé ce sujet fécond, y revient ici ; mais il est inférieur à lui-même. Corneille du moins rappelle, d'après l'Evangile, l'étrange inconséquence de l'homme qui voit dans l'œil de son frère une paille, et ne voit point dans le sien une poutre. Nous retrouvons ce bizarre égoïsme dans *La Besace* de Lafontaine où les animaux, voire même les plus sages, appelés par Jupin, se montrent tous mécontents de leurs frères, mais fort contents d'eux-mêmes. Le malin fabuliste en vient à notre espèce, qu'il juge supérieure à toutes les autres, en folie :

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur Souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Cette moralité satyrique s'arrête-là ; l'auteur de l'*Imitation* a été plus loin : Corneille lui doit ces vers, que je n'ai pas cités dans le dernier chapitre du livre Ier, parce qu'ils y étoient mal amenés, et qu'ils devoient trouver ici leur place :

Agis donc fortement, et fais-toi violence
Pour te soustraire au mal où tu le vois pencher ;
Examine quel bien tu dois le plus chercher,
Et portes-y soudain toute ta vigilance :
Mais ne crois pas en toi le voir jamais assez ;
Tes sens à te flatter toujours intéressés
T'en pourroient souvent faire une fausse peinture ;
Porte les yeux plus loin, et regarde en autrui

Tout ce qui t'y déplait, tout ce qu'on y censure,
Et déracine en toi ce qui te choque en lui.
Dans ce miroir fidèle exactement contemple
Ce que sont en effet et ce mal et ce bien;
Et, les considérant d'un œil vraiment chrétien,
Fais ton profit du bon et du mauvais exemple.
Que l'un allume en toi l'ardeur de l'imiter,
Que l'autre excite en toi le soin de l'éviter,
Ou si tu l'as suivi, d'en effacer la tache;
Sers toi-même d'exemple, et t'en fais une loi,
Puis qu'ainsi que ton œil sur les autres s'attache,
Les autres à leur tour attachent l'œil sur toi.

Morale admirable, et d'une application continuelle.

CHAPITRE VI.

Des joies de la bonne conscience.

a *Droite et sincère conscience,*
Digne gloire des gens de bien;
O que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre patience,
Quand il ne nous reproche rien!

Tu fais souffrir avec courage,
Tu fais combattre en sûreté;
L'allégresse te suit parmi l'adversité,
Et contre les assauts du plus cruel orage
Tu soutiens la tranquillité.

---

a *Gloria boni hominis est testimonium bonæ conscientiæ. Habe bonam conscientiam, et semper habebis lætitiam.*

b *Douce tranquillité de l'âme,*
Avant-goût de celle des cieux;
Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux;
Et qui sait dédaigner la louange et le blâme,
Sait te posséder en tous lieux.

Ton repos est une conquête
Dont jouissent en sûreté
Ceux dont la conscience est sans impureté;
Et le cœur est un port où n'entre la tempête
Que par la vaine anxiété.

Ris donc, mortel, des vains mélanges
Qu'ici le monde aime à former:
Il a beau s'applaudir, ou te mésestimer;
Tu n'en es pas plus saint pour toutes ses louanges,
Ni moindre pour t'en voir blâmer.

Ce que tu vaux est en toi-même,
Tu fais ton prix par tes vertus:
Tous les encens d'autrui sont encens superflus;
Et ce qu'on est aux yeux du Monarque suprême,
On l'est partout, et rien de plus.

c *L'homme ne voit que l'apparence,*
Mais Dieu voit jusqu'au fond du cœur;
L'homme des actions voit la vaine splendeur,
Mais Dieu connoît leur source, et dans la conscience
Voit leur souillure, ou leur candeur.

---

b *Magnam habet cordis tranquillitatem qui nec laudes curat, nec vituperia. Facile erit contentus et pacatus, cujus conscientia munda est. Non est sanctior, si laudaris; nec vilior si vituperaris. Quod es, hoc es: nec major dici vales, quam Deo teste sis.*

c *Homo videt in facie, Deus autem in corde.*

Fais toujours bien, et fuis le crime,
Sans t'en donner de vanité;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté;
Bien vivre, et ne s'enfler d'aucune propre estime,
C'est la parfaite humilité.

d *Ce n'est pas celui qui se loue,*
Dit Saint Paul, qui sera sauvé (1).
Qui s'approuve soi-même est souvent réprouvé,
Et c'est celui-là seul que ce grand Maître avoue,
Qui pour sa gloire est réservé.

Ces vers harmonieux et doux semblent néanmoins un peu foibles : c'est peut-être la faute du sujet. Il étoit facile de peindre l'enfer, on a peint le remords, cet enfer anticipé : *Facilis descensus averni ;* mais les joies de la bonne conscience, *cet avant-goût des cieux*, il n'a été donné qu'a bien peu d'écrivains de s'élever jusques-là : *Pauci.... quos ardens evexit ad æthera virtus....* L'auteur latin de l'*Imitation* quelquefois (dans le chapitre suivant par exemple), et Fénélon souvent, ont su nous énivrer des joies du paradis.

(1) *Ce n'est pas celui qui se loue,*
Dit Saint Paul, qui sera sauvé.

Nous verrons pourtant tout-à-l'heure St. Paul parler magnifiquement de lui-même et se reporter à son troisième ciel : cette sorte de contradiction, qui au reste ne résulte pas du texte de St. Paul (11 Cor. 10, 18.), viendroit de ce qu'il y a quelque chose de supérieur, même à l'humilité chrétienne : la vérité.

---

d *Non qui se ipsum commendat, ille probatus, ait Apostolus.*

CHAPITRES VII ET VIII.

De l'amour de Jésus-Christ par dessus tout.

De l'amitié familière de Jésus-Christ.

a *O qu'heureux est celui qui de cœur et d'esprit*
Sait goûter ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ,
Et joindre à cet amour le mépris de soi-même !
Oh qu'heureux est celui qui se laisse charmer
Aux célestes attraits de sa beauté suprême,
Jusqu'à quitter tout ce qu'il aime,
Pour un Dieu qu'il faut seul aimer!

b *Qui de la créature embrasse les appas,*
Trébuchera comme elle, et suivra pas à pas
D'un si fragile appui le débris infaillible.
L'amour de Jésus-Christ a tout un autre effet;
Qui le sait embrasser en devient invincible,
Et sa défaite est impossible
Au temps par qui tout est défait.

---

a *Beatus qui intelligit quid sit amare Jesum, et contemnere se ipsum propter Jesum. Oportet dilectum pro dilecto relinquere, quia Jesus vult solus et super omnia amari. Dilectio creaturæ fallax est et instabilis, dilectio vero Jesu fidelis et stabilis.*

b *Qui adhæret creaturæ, cadet cum labili: qui amplectitur Jesum, firmabitur in ævum.*

c *Ne mets point ton espoir sur un frêle roseau*
Qui panche au gré du vent, qui flotte au gré de l'eau,
Sur le monde en un mot, ni sur sa flatterie :
Sa gloire n'est qu'un songe, et ce qu'il en fait voir
Pour surprendre un moment de folle rêverie,
Comme la fleur de la prairie
Tombera du matin au soir.

. . . .
. . . .

d *Tire-toi d'esclavage, et sache te purger*
De ces vains embarras que font les créatures ;
Saches-en effacer jusqu'aux moindres teintures ;
Romps jusqu'aux moindres nœuds qui puissent t'engager;
Dans ce détachement tu trouveras des ailes
Qui porteront ton cœur jusqu'aux pieds de ton Dieu,
Pour y voir et goûter ces doucenrs immortelles,
Que dans celui de ses fidèles
Sa bonté répand en tout lieu.

Mais ne crois pas atteindre à cette pureté,
A moins que de la-haut sa grâce te prévienne,
A moins qu'elle t'attire, à moins qu'elle soutienne
Les efforts chancelants de ta légèreté :
Alors par le secours de sa pleine efficace,
Tous autres nœuds brisés, tout autre objet banni,
Seul hôte de toi-même, et maître de la place,
Tu verras cette même grâce
T'unir à cet Etre infini.

---

c *Non confidas, nec innitaris super calamum ventosum, quia omnis caro fenum, et omnis gloria ejus ut flos feni cadet.*

d *Esto purus et liber ab intus, sine alicujus creaturæ implicamento.*

Aussitôt que du ciel dans l'homme elle descend,
Il n'a plus aucun foible, il peut tout entreprendre;
L'impression du bras qui daigne la répandre,
D'infirme qu'il étoit, l'a rendu tout-puissant:
Mais sitôt que ce bras la retire en arrière,
L'homme dénué, pauvre, accablé de malheurs,
Et livré par lui-même à sa foiblesse entière,
Semble ne voir plus la lumière
Que pour être en proie aux douleurs.

Ne perds pas toutefois le courage ou l'espoir,
Pour sentir cette grâce, ou partie, ou moins vive;
Mais présente un cœur ferme à tout ce qui t'arrive,
Et bénis de ton Dieu le souverain vouloir.
Dans quelqu'excès d'ennuis qu'un tel départ t'engage,
Souffre tout pour sa gloire, attendant le retour;
e *Et songe qu'au printemps l'hiver sert de passage,*
Qu'un profond calme suit l'orage,
Et que la nuit fait place au jour.

Moins serrées que la prose latine, ces stances, surtout les deux dernières, sont riches de poësie. Il n'étoit guère possible de mieux traduire en vers; l'évêque de Dijon y est pourtant parvenu dans ce passage:

Plus d'amour pour les créatures,
Plus de liens honteux, plus de flammes impures;
Romps tes fers, renonce à tes goûts;
Sois libre, et tu pourras à loisir reconnoître
Quels transports en un cœur la liberté fait naître,
Et combien le Seigneur est doux.

---

e *Post hiemem sequitur æstas, post noctem redit dies, et post tempestatem serenitas magna.*

C'est ici que sa grâce est surtout nécessaire ;
Sans elle, au monde, à soi, pourroit-on dire adieu ?
Et sans cet adieu salutaire,
L'union d'un cœur avec Dieu,
Ce commerce enchanteur, délicieux mystère,
Pourroit-elle avoir jamais lieu ?
O grâce, voilà ta puissance !
Avec toi, l'homme est tout ; sans toi, l'homme n'est rien ;
L'imprudent qui te perd, sans force pour le bien,
Nu, pauvre, et livré seul à son insuffisance,
Semble un vil animal, errant à l'abandon,
Laissé là pour le joug, la verge et l'aiguillon ;
Et cependant encore, en cet état funeste,
Il doit bien se garder de jamais concevoir
Abattement ou désespoir ;
Mais plutôt adorer la volonté céleste ;
Et, soumis, de la grâce attendre le retour.
Le soleil à la fin dissipe les nuages,
L'hiver cède au printemps, la nuit fait place au jour,
Et le calme profond suit les bruyants orages.

L'évêque de Dijon, moins poëte que Corneille, l'est même moins que son modèle ; mais dans ses vers, quelle grâce facile ! La suppression des articles qui rend tour-à-tour sa phrase ou naïve ou rapide, la rend aussi plus expressive ; dans ces vers, par exemple, qui ne tombent, ainsi que le chrétien, que pour se relever :

Il doit bien se garder de jamais concevoir
Abattement ou désespoir,
Mais plutôt adorer la volonté céleste.

Une semblable traduction, si elle n'avoit, comme la grâce dont elle abonde, ses langueurs et ses sécheresses, seroit un des meilleurs ouvrages de notre langue.

CHAPITRE IX.

Du manquement de toute sorte de consolation.

a *Notre âme néglige sans peine*
La consolation humaine,
Quand la divine la remplit:
Une sainte fierté dans ce dédain nous jette;
Et la parfaite joie aisément établit
L'heureux mépris de l'imparfaite.

Mais du côté de Dieu demeurer sans douceur,
Quand nous foulons aux pieds toute celle du monde,
Accepter, pour sa gloire, une langueur profonde,
Un exil où lui-même il abîme le cœur;
Ne nous chercher en rien alors que tout nous quitte,
Ne vouloir rien qui plaise alors que tout déplaît,
N'envoyer ni désirs vers le propre intérêt,
Ni regards échappés vers le propre mérite:
C'est un effort si grand, qu'il se faut élever
Au-dessus de tout l'homme, avant que l'entreprendre;
Sans se vaincre soi-même on ne peut y prétendre,
Et sans faire un miracle on ne peut l'achever.

Que fais-tu de grand ou de rare,
Si la paix de ton cœur s'empare
Quand la grâce règne au-dedans;
Si tu sens pleine joie au moment qu'elle arrive,
Si tes vœux aussitôt deviennent plus ardents,
Et ta dévotion plus vive?

---

a *Non est grave humanum contemnere solatium, cum adest divinum.*

b *Assez à l'aise marche et fournit sa carrière*
Celui dont en tous lieux elle soutient la croix ;
Du fardeau le plus lourd il ne sent point le poids ,
Dans la nuit la plus sombre il a trop de lumière :
Le Tout-Puissant le porte , et le daigne éclairer,
Le Tout-Puissant lui-même à sa course préside ,
Et comme il est conduit par le souverain guide ,
Il n'est pas merveilleux s'il ne peut s'égarer.

Nous aimons ce qui nous console ,
L'âme le cherche , l'âme y vole ,
L'âme s'attache au moindre attrait ;
Elle penche toujours vers ce qui la chatouille ,
Et difficilement l'homme le plus parfait
De tout lui-même se dépouille.

Laurent le saint martyr en vint pourtant à bout
Quand Dieu le sépara de Sixte son grand Prêtre ;
Il l'aimoit comme père, il l'aimoit comme maître ,
Mais un amour plus fort le détacha de tout.
D'une perte si dure il fit des sacrifices
A l'honneur de ce Dieu qui couronnoit sa foi,
Il triompha du siècle en triomphant de soi ,
Par le mépris du monde il brava les supplices :
Mais il avoit porté cette mort constamment ,
Avant que des bourreaux il éprouvât la rage ;
Et parmi les tourments ce qu'il eut de courage
Fut un prix avancé de son détachement.

Ainsi cette âme toute pure
Mit l'amour de la créature

---

b *Satis suaviter equitat, quem gratia Dei portat.*
Et quid mirum si onus non sentit, qui portatur ab Omnipotente, et ducitur a summo ductore?

Sous les ordres du Créateur :
Et son zèle pour Dieu brisant toute autre chaîne,
Préféra le vouloir du souverain Auteur
A toute la douceur humaine.

Apprends de cet exemple à desserrer les nœuds,
Par qui l'affection, par qui le sang te lie,
Ces puissants et doux nœuds qui font aimer la vie,
Et sans qui l'homme a peine à s'estimer heureux.
Quitte un ami sans trouble alors que Dieu l'ordonne,
Vois sans trouble un ami te quitter à son tour;
Comme un bien passager regarde son amour,
Sois égal quand il t'aime et quand il t'abandonne.
Ne faut-il pas enfin chacun s'entrequitter?
Où tous les hommes vont, aucuns ne vont ensemble,
Et devant ce grand Juge, où le plus hardi tremble,
Le roi le mieux suivi se va seul présenter.

Que l'homme a de combats à faire,
Avant que de se bien soustraire
A l'empire des passions;
Avant que de soi-même il soit si bien le maître,
Qu'il pousse tout l'effort de ses affections
Jusqu'à l'Auteur de tout son être!

Qui s'attache à soi-même, aussitôt l'en bannit,
Et qui peut sur soi-même appuyer sa foiblesse,
Glisse et tombe aisément dans l'indigne mollesse
Des consolations que le siècle fournit.
Mais quiconque aime Dieu d'un amour véritable,
Quiconque s'étudie à marcher sur ses pas,
Apprend si bien à fuir ces dangereux appas,
Que d'une telle chute il se rend incapable :
Rien de la part des sens ne le sauroit toucher,
Et loin de prêter l'âme à leurs vaines délices,
Les grands travaux pour Dieu, les rudes exercices,
Sont tout ce qu'en la vie il se plaît à chercher.

c *Crois-en David sur sa parole ;*
Tant que la grâce le console,
C'est ainsi qu'il en parle à Dieu :
Lorsque de tes faveurs je goûtois l'abondance,
Je le disois, Seigneur, qu'aucun temps, aucun lieu,
Ne pourroit troubler ma constance.

A cette fermeté succède la langueur
Par le départ soudain de cette même grâce :
Tu n'as fait, *lui dit-il*, que détourner ta face,
Et le trouble aussitôt s'est saisi de mon cœur.
Cependant il conserve une espérance entière,
Et dans cette langueur rassemblant ses esprits,
Jusqu'à toi, *poursuit-il*, j'éleverai mes cris,
Jusqu'à toi mon Sauveur, j'enverrai ma prière.
Il en obtient le fruit, et change de discours :
Le Seigneur à mes maux est devenu sensible,
Dit-il, et la pitié l'ayant rendu flexible,
Lui-même il a voulu descendre à mon secours.

Veux-tu savoir de quelle sorte
Agit cette grâce plus forte?
Ecoute ses ravissements :
Tu dissipes, ô Dieu, l'aigreur de ma tristesse,
Tu changes en plaisirs tous mes gémissements,
Et m'environnes d'allégresse.

Puisque Dieu traite ainsi même les plus grands Saints,
Nous autres malheureux perdrons-nous tout courage,

---

c *Unde quidam, præsente jam gratia, dicebat :* Ego dixi in abundantia mea, non movebor in æternum.

Absente vero gratia, quid in se fuerit expertus, adjungit dicens : Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus.

Pour voir que notre vie ici-bas se partage
Aux inégalités qui troublent leurs desseins?
Voyons tantôt le feu, voyons tantôt la glace,
Dans nos cœurs tour à tour se mêler sans arrêt :
L'esprit ne va-t-il pas et vient quand il lui plaît?
Son bon plaisir lui seul le retient, ou le chasse.
d *Job en sert de témoin :* Tu le veux, ô Seigneur,
Disoit-il, que ton bras nous défende et nous quitte ;
Et tu nous fais à peine un moment de visite,
Qu'aussitôt ta retraite éprouve notre cœur.

Sur quoi donc faut-il que j'espère,
Et dans l'excès de ma misère
Sur quoi puis-je me confier,
Sinon sur la grandeur de sa misèricorde,
Et sur ce que sa grâce aime à justifier
Ceux à qui sa bonté l'accorde?

Soit que j'aie avec moi toujours des gens de bien,
De fidèles amis, ou de vertueux Frères;
Soit que des beaux traités les conseils salutaires,
Soit que les livres saints me servent d'entretien,
Qu'en hymnes tout un chœur autour de moi résonne;
Ces Frères, ces amis, ces livres et ce chœur,
Tout cela n'a pour moi ni force ni faveur,
Lorsqu'à ma pauvreté la grâce m'abandonne;
Et l'unique remède en cette extrémité,
C'est une patience égale au mal extrême,
Une abnégation parfaite de moi-même,
Pour accepter de Dieu toute la volonté.

Je n'ai point vu d'âme si sainte,
D'âme si fortement atteinte,

---

d *Un! beatus Job ait :* Visitas eum diluculo, et subito probas illum.

De Religieux si parfait,
Qui n'ait senti la grâce en lui comme séchée
N'y verser quelquefois aucun sensible attrait,
Ou vu sa ferveur relâchée.

Aucun n'est éclairé de rayons si puissants,
Aucune âme si haut ne se trouve ravie,
Qui n'ait vu sa clarté précédée, ou suivie
Des assauts de l'enfer, ou de ses propres sens.
Aucun n'est digne aussi de la vive lumière
Par qui Dieu se découvre à l'esprit recueilli,
S'il ne s'est vu pour Dieu vivement assailli,
S'il n'a franchi pour Dieu quelque rude carrière.
Ne t'ébranle donc point dans les tentations,
Ne t'inquiéte point de leurs inquiétudes,
D'elles naîtra le calme, et leurs coups les plus rudes
Sont les avant-coureurs des consolations.

Puissant Maître de la nature,
Ta sainte parole en assure
Ceux qu'elles auront éprouvés :
Sur qui vaincra, *dit-il*, je répandrai ma gloire,
Et de l'Arbre de Vie il verra réservés
Les plus doux fruits de sa victoire.

Quel poids ne porte point avec facilité
Celui qui par la grâce est lui-même porté ?

dit l'évêque de Dijon, qui s'aide bien aussi, quelque peu, des beaux vers de Corneille, mais qui du moins ne pouvoit mieux traduire cette prose pittoresque et rimée :

Satis suaviter equitat
Quem gratia Dei portat.

Oui sans doute, la résignation, la piété, la charité,

toutes les vertus sont faciles à ces gens heureux, que Dieu, maître de ses dons, en a comblés, pour ainsi dire : leur âme ouverte aux rayons de la grâce, *s'épanouit* par tous les temps, sous un ciel nébuleux, comme sous le plus pur.

Mais bien plus souvent Dieu envoye aux siens d'autres dons : des fléaux, des calamités viennent les enlever aux joies du monde, pour les faire rentrer dans leurs cœurs, en attendant que d'autres maux, les arrachant à eux-mêmes, les rapprochent du ciel.

Jusqu'ici, ce chrétien résigné n'avoit perdu que des plaisirs trompeurs : mais voilà qu'un ami vertueux et fidèle, le plus grand des biens ici-bas après Dieu, lui manque! Comme St. Laurent, il en fait à Dieu le sacrifice ; mais après quels efforts !

Enfin Dieu est là qui lui tient lieu de tout? Non, Dieu lui manque aussi : ces consolations, cette rosée céleste qu'il appelle d'en haut (*), ne vient plus rafraîchir son âme ; son âme est une terre aride et désolée. Que peut-elle encore offrir à son Maître ? Ce qu'elle peut offrir ? son aridité même, sa désolation, que Dieu n'a laissée quelque temps sans secours, que pour mieux l'éprouver et la féconder mieux. Non, dans cet abandon même, au milieu des ténèbres, rien n'est perdu pour les cœurs droits : *Exortum est lumen rectis ;* et tôt ou tard *le soleil de justice* doit reluire pour eux.

Tel est, si je l'ai bien compris, le sens de ce chapi-

(*) *Effunde gratiam desuper; perfunde cor meum rore cœlesti!* Dan. 4, 22. *Imit.* lib. III, cap. 24.

tre, quelque peu embrouillé dans la diffusion de nos traductions en vers. Fénélon, un des hommes les plus dignes de nous l'interprêter, semble y avoir songé dans ce passage lumineux d'un de ses opuscules intitulé : *Divers sentiments et avis chrétiens*, chap. XXXI.

« Il y beaucoup d'âmes qui ne passent jamais cet état de ferveur et d'abondance spirituelle ; mais il y en a d'autres que Dieu mène plus loin, et qu'il dépouille par jalousie, après les avoir revêtues et ornées : celles-là tombent dans un état de dégoût, de sécheresse et de langueur, où tout leur est à charge.... Une âme en cet état sent que Dieu et tous ses dons se retirent d'elle. C'est pour elle un état d'agonie et une espèce de désespoir : on ne peut se supporter soi-même , tout se tourne à dégoût... Le cœur est flétri et presque éteint ; il ne sauroit rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avoit senti si doux dans sa ferveur, est une absinthe répandue sur tout. On est comme un malade qui sent sa défaillance, faute de nourriture, et qui a horreur de tous les aliments les plus exquis.... Parler alors de bon naturel, de tendresse, de générosité, de constance, de reconnoissance pour ses amis, à une âme malade et agonisante, c'est parler de danse et de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

» Mais attendez que l'hiver soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. »

A cette image du printemps empruntée à l'auteur de l'*Imitation*, Fénélon joint quelques mots non moins in-

génieux qu'essentiels sur l'hiver envoyé de Dieu, et qui fait mourir *tout ce qui doit mourir*.

Si, d'après quelques vers admirables de Corneille qu'on a vus dans les deux précédents chapitres, et même d'après le texte de l'*Imitation*, on concluoit que cet hiver si dur n'est autre chose que le rigorisme chrétien qui feroit mourir les sentiments les plus naturels (et les ennemis de la religion l'en ont accusée), on seroit dans une grande erreur, que Fénélon se hâte de dissiper. Il établit la différence qui existe entre les amitiés inspirées par Dieu et les amitiés du monde, les plus désintéressées en apparence, mais auxquelles se mêlent, souvent à notre insu, mille intérêts divers, comme dans le bon grain mille plantes nuisibles, dont un froid rigoureux peut seul purger la terre.

« L'amour-propre, dit Fénélon, veut toujours gagner dans le commerce même qui paroît le plus généreux et le plus désintéressé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la consolation de la confiance, le repos du cœur qui est la plus grande douceur de la vie, enfin le plaisir exquis d'aimer généreusement et sans intérêt. Otez cette consolation, troublez cette amitié qui semble si pure, l'amour-propre est désolé ; il se plaint ; il veut qu'on le plaigne ; il se dépite ; il est hors de lui : c'est pour soi qu'on est fâché ; ce qui marque que c'est soi-même qu'on aimoit dans son ami. Mais quand c'est Dieu qu'on y aime, on y tient fortement et sans réserve ; et cependant si l'amitié se rompt par ordre de Dieu, tout est paisible au fond de l'âme : elle n'a rien perdu, car

elle n'a rien à perdre pour elle, à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est pour la personne qu'elle aimoit, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive et amère, puisque l'amitié étoit très-sensible ; mais c'est une douleur paisible et exempte des chagrins cuisants d'un amour-propre intéressé.... Pour les âmes qui sortent d'elles-mêmes et qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est immense comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour sur nous qui borne notre cœur ; car Dieu lui a donné je ne sais quoi d'infini qui a rapport à lui. C'est pourquoi l'âme qui ne s'occupe point d'elle-même, et qui se compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immensité de Dieu même : elle aime sans mesure, sans fin, sans motif humain ; elle aime parce que Dieu, amour immense, aime en Dieu. Voilà l'état des apôtres qui est si bien exprimé par St. Paul. Il sent tout avec une pureté et une vivacité infinie ; il porte dans son cœur toutes les églises ; l'univers entier est trop borné pour ce cœur ; il se réjouit ; il s'afflige ; il se met en colère ; il s'attendrit ; son cœur est comme le siége de toutes les plus fortes passions. Il se fait petit ; il se fait grand ; il a l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère ; il aime d'un amour de jalousie ; il veut être anathême pour ses enfants : tous ces sentiments, quoique libres et volontaires, lui sont imprimés ; et c'est ainsi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus qu'en lui. »

Après cette céleste peinture de l'amour divin, Fénélon revient sur les opérations mystérieuses de Dieu pour ramener l'homme à sa vraie fin :

« Dans les commencements, dit-il, Dieu nous attaquoit par le dehors ; il nous arrachoit peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop et contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. O que l'ouvrage du dedans, quoique invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile et plus merveilleux !

« Il vient un temps où Dieu, après nous avoir bien dépouillés, bien mortifiés par le dehors sur les créatures auxquelles nous tenions, nous attaque par le dedans pour nous arracher à nous-mêmes. Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte alors : il nous arrache le *moi* qui étoit le centre de notre amour-propre. Nous n'aimions tout le reste que pour ce *moi ;* et c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement et sans relâche..... Coupez les branches d'un arbre, loin de le faire mourir, vous fortifiez sa sève, il repousse de tous côtés ; mais attaquez le tronc, desséchez la racine, il se dépouille, il languit, il meurt : c'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir à nous-mêmes. »

Ici, une nouvelle peinture des sécheresses de l'âme qui la consternent.

« Elle se voit ; elle a horreur de ce qu'elle voit. Elle demeure fidèle, mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eus jusqu'alors s'élèvent contre elle ; et souvent il en paroît de nouveaux dont elle ne s'étoit jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur et de courage qui la soutenoit autrefois. Elle tombe en défaillance ; elle est comme Jésus-Christ, triste jus-

qu'à la mort. Tout ce qui lui reste c'est la volonté de ne tenir à rien, et de laisser faire Dieu sans réserve. Dieu, après avoir pris soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même, la dépouille peu à peu...... On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillements : mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différents que les hommes sont différents entre eux. Comment peut-on voir de quoi on est revêtu ? Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devineroit jamais. Il ne sent qu'il y est attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous étoit inconnu. »

Fénélon aussi nous développe, dans cet excellent ouvrage, les mystères de la Providence, ceux de notre âme, avec une pénétration digne de Bossuet, de Labruyère, ou plutôt de lui-même. Il nous montre la voie des tribulations de tous genres par lesquelles Dieu fait aller jusqu'à lui les siens ; enfin il ajoute :

« Le monde n'a point d'yeux pour voir ces épreuves, ni d'oreilles pour les entendre : mais le monde est aveugle ; sa sagesse n'est que mort ; elle ne peut compâtir avec l'esprit de vérité. *Il n'y a que l'esprit de Dieu*, comme dit l'Apôtre, *qui puisse pénétrer les profondeurs de Dieu même.* (1 Cor. 2., v. 10, 11) »

Nous ne nous excuserons point de l'étendue de cet emprunt : ayant eu le bonheur de rencontrer sur notre chemin le saint archevêque de Cambrai, nous ne pouvions mieux faire que de nous taire et de recueillir ses paroles.

CHAPITRE X.

De la reconnoissance pour les grâces de Dieu.

Veux-tu que la grâce divine
Coule abondamment dans ton cœur?
Fais remonter ses dons jusqu'à leur origine,
N'en sois point ingrat à l'Auteur.
Il fait toujours grâce nouvelle
A qui pour la moindre étincelle
Lui témoigne un esprit vraiment reconnoissant;
Mais il sait bien aussi remplir cette menace,
D'ôter au superbe la grâce
Dont il prodigue à l'humble un effet plus puissant.

a *Mets-toi dans le plus bas étage,*
Il te donnera le plus haut;
C'est par l'humilité que le plus grand courage
Montre pleinement ce qu'il vaut:
La hauteur même dans le monde
Sur ce bas étage se fonde,
Et le plus haut sans lui n'y sauroit subsister;
Le plus grand devant Dieu c'est le moindre en soi-même,
Et les vertus que le ciel aime
Par les ravalements trouvent l'art d'y monter.

Si dans les moindres dons tu passes
A considérer leur auteur,

---

a *Pone te semper in infimum, et dabitur tibi summum: nam summum non stat sine infimo. Summi sancti apud Deum, minimi sunt apud se; et quantò gloriosiores, tantò in se humiliores.*

Verras-tu rien de vil, rien de foible en ses grâces,
Rien de contemptible à ton cœur?
On ne peut sans ingratitude
Trouver rien de bas, ni de rude
Dans les dons d'un si grand et si doux Souverain ;
Et lorsqu'il fait pleuvoir des maux et des traverses,
Ce ne sont que grâces diverses
Dont avec pleine joie il faut benir sa main.

Outre la pensée, on peut remarquer dans ces strophes le mot *contemptible*, mais surtout ces deux vers singulièrement pittoresques :

Et les vertus que le ciel aime
Par les ravalements trouvent l'art d'y monter.

Monter au ciel par les ravalements ! Il y a là une sorte de contradiction admirable, et qui rappelle le vers du 1er. livre : *Dieu ne s'abaisse point vers des âmes si hautes.* Vérités approfondies encore, dans ce même chapitre, par l'humble auteur qui ne veut pas qu'on s'abandonne à la vie purement contemplative, à ces ravissements qui élèvent l'âme, il est vrai, mais la gonflent quelquefois d'un orgueil tout humain, car comme il le dit dans son style serré : *Non omne altum, sanctum ;* ce que Corneille a traduit ainsi, dans une des trop foibles strophes que nous avons supprimées :

Toute élévation n'est pas la sainteté.
On peut monter bien haut, sans atteindre aux couronnes.

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ.

Que d'hommes amoureux de la gloire céleste
Envisagent la croix comme un fardeau funeste,
Et cherchent à goûter les consolations,
Sans vouloir faire essai des tribulations!
Jésus-Christ voit partout cette humeur variable,
a *Il n'a que trop d'amis pour s'asseoir à sa table,*
Aucun dans le banquet ne veut l'abandonner,
Mais tous dans le désert le laisseront jeûner.

Beaucoup avec chaleur l'aiment et le bénissent,
Dont aux premiers revers les louanges tarissent:
Tant qu'ils n'ont à gémir d'aucune adversité,
Qu'il n'épanche sur eux que sa bénignité,
Cette faveur sensible aisément sert d'amorce
A soutenir leur zèle et conserver leur force:
Mais lorsque sa bonté se cache tant soit peu,
Une soudaine glace amortit tout ce feu,
Et les restes fumants de leur ferveur éteinte
Ne font partir du cœur que murmure et que plainte,
Tandis qu'au fond de l'âme un lâche étonnement
Va de la fermeté jusqu'à l'abattement.

---

a *Plures invenit socios mensæ, sed paucos abstinentiæ.*
Multi illum laudant et benedicunt, quandiu consolationes aliquas ab ipso percipiunt. Si autem Jesus se absconderit, aut in querimoniam, vel in dejectionem nimiam cadunt.

En usez-vous ainsi, vous dont l'amour extrême
N'embrasse Jésus-Christ qu'à cause de lui-même,
Et qui sans regarder votre propre intérêt,
N'avez de passion que pour ce qui lui plaît?
Vous voyez d'un même œil tout ce qu'il vous envoie,
Vous l'aimez dans l'angoisse ainsi que dans la joie,
Vous le savez bénir dans la prospérité,
Vous le savez louer dans la calamité.

b *N'ont-ils pas un amour servile et mercenaire,*
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se satisfaire,
Et ne le font l'objet de leurs affections,
Que pour en recevoir des consolations?
Aimer Dieu de la sorte, et pour nos avantages,
C'est mettre indignement ses bontés à nos gages,
Croire de quelques vœux payer tout son appui,
Et nous-mêmes enfin nous aimer plus que lui.
c *Mais où trouvera-t-on une âme si purgée,*
D'espoir de tout salaire à ce point dégagée,
Qu'elle aime à servir Dieu sans se considérer,
Et ne cherche en l'aimant que l'heur de l'adorer?

Certes il s'en voit peu de qui l'amour soit pure
Jusqu'à se dépouiller de toute créature;
Et s'il est sur la terre un vrai pauvre d'esprit,
Qui, détaché de tout, soit tout à Jésus-Christ,
C'est un trésor si grand, que ces mines fécondes
Que la nature écarte au bout des nouveaux mondes,
Ces mers où se durcit la perle et le corail,
N'en ont jamais conçu qui fût d'un prix égal.

---

b *Nonne omnes mercenarii sunt dicendi, qui consolationes semper quærunt?*
c *Ubi invenietur talis, qui velit Deo servire gratis?*

d *Mais aussi ce n'est pas une conquête aisée,*
Qu'à ses premiers désirs l'homme trouve exposée.
Quand pour y parvenir il donne tout son bien,
Avec ce grand effort il ne fait encor rien ;
Quelque âpre pénitence ici-bas qu'il s'impose,
Ses plus longues rigueurs sont encor peu de chose ;
Que sur chaque science il applique son soin,
Qu'il la possède entière, il est encor bien loin ;
Qu'il ait mille vertus, dont l'heureux assemblage
De tous leurs ornements pare son grand courage ;
Que sa dévotion, que ses hautes ferveurs
Attirent chaque jour de nouvelles faveurs,
Sache qu'il lui demeure encor beaucoup à faire,
S'il manque en ce point seul, qui seul est nécessaire.
Tu sais quel est ce point, je l'ai trop répété,
C'est qu'il se quitte encor quand il a tout quitté ;
Que de tout l'amour-propre il fasse un sacrifice,
Que de lui-même enfin lui-même il se bannisse,
Et qu'élevé par-là dans un état parfait,
Il croye, ayant fait tout, n'avoir encor rien fait.

Avec quelle vérité se trouve ici peinte la classe trop nombreuse de ceux qui, n'aimant Dieu que pour eux-mêmes, sont envers lui tout pleins de feu, ne quittent point sa table aux jours de la prospérité : mais cesse-t-il de répandre sur eux ses dons, *se cache-t-il*, suivant l'allusion de l'auteur latin qui a suffi pour allumer la

---

d *Si dederit homo omnem substantiam suam, adhuc nihil est. Et si fecerit pœnitentiam magnam, adhuc longe est. Et si habuerit virtutem magnam, et devotionem nimis ardentem, adhuc multum sibi deest; scilicet unum, quod summe sibi necessarium est. Quid illud? Ut omnibus relictis se relinquat, et a se totaliter exeat.*

verve du poëte, cache-t-il ses rayons sous un ciel plus sombre, semblables alors à ces amis trompeurs que nous voyons dans l'Ecriture, et que l'on voit partout, voilà nos zélés tout de glace :

Et les restes fumants de leur ferveur éteinte
Ne font partir du cœur que murmure et que plainte,
Tandis qu'au fond de l'âme un lâche étonnement
Va de la fermeté jusqu'à l'abattement.

C'est ici que la poësie, née de l'indignation, est bien placée, et que le grand poëte flagelle avec raison cet égoïsme sacrilège qui va jusqu'au murmure, jusqu'au soulèvement de notre misérable argile contre la main qui l'a formée.

Nous ne trouvons point ces éclats de *haine vigoureuse* dans cette traduction élégante de l'indulgent évêque de Dijon :

De sa gloire et de sa couronne
Jésus voit beaucoup d'amateurs ;
Mais sa croix ne tente personne,
Et trouve peu de sectateurs.
C'est tous les jours un peuple immense
Qui s'asseoit au festin qu'il sert ;
Mais tout fuit au nom d'abstinence,
Et s'il jeûne, c'est au désert.
On marche, en un mot, sur ses traces,
Tant qu'à son service il fait bon ;
Tant qu'il nous comble de ses grâces,
On loue, on bénit son saint nom.
Mais se dérobe-t-il par feinte ?
Nous délaisse-t-il un moment ?
Ce n'est que murmure et que plainte,
On tombe dans l'abattement.

De ces deux traductions, l'une est plus d'un poëte, l'autre est plus d'un homme du monde, d'un disciple de François de Sales, et de Lafontaine parfois. C'est surtout à la fin du chapitre que M. de Boisville, opposant à son énergique adversaire une adresse parfaite, semble l'emporter sur le génie même dans cette traduction vraiment originale :

« Au sein des malheureux verser son opulence,
Leur distribuer tout son or,
C'est beaucoup.... Ce n'est rien encor.
S'imposer une longue et rude pénitence,
De châtier son corps se faire comme un jeu,
C'est beaucoup.... C'est encor trop peu.
Réunir en soi seul le savoir, l'éloquence
De son siècle et des temps passés,
C'est beaucoup.... Ce n'est pas assez.
Avoir grâce, ferveur, vertus en abondance,
Pour les choses du ciel se sentir plein de goût,
C'est beaucoup.... Mais ce n'est pas tout.
Un grand point manque encore, et le plus nécessaire,
Le plus important reste à faire :
C'est d'acquérir à fond ce dénuement entier
Qui sépare de ce qu'on aime ;
Qui bannit l'homme de lui-même,
Et de son propre cœur le fait s'expatrier.

CHAPITRE XII.

Du chemin royal de la sainte croix.

a *Homme, apprends qu'il te faut renoncer à toi-même,*
Que pour suivre Jésus il faut porter ta croix :
Pour beaucoup de mortels ce sont de rudes loix,
Ce sont de fâcheux mots pour un esprit qui s'aime.
Mais il sera plus rude encore et plus fâcheux,
Pour qui n'aura suivi ce chemin épineux,
D'entendre au dernier jour ces dernières paroles :
« Loin de moi, malheureux, loin, maudits criminels,
Qui des biens passagers avez fait vos idoles,
Trébuchez loin de moi dans les feux éternels. »

En ce jour étonnant qui du sein de la poudre
Fera sortir nos os à leur chair rassemblés,
Les bergers et les rois également troublés
Craindront de cet arrêt l'épouvantable foudre.
Les abîmes ouverts des célestes rigueurs,
D'un tremblement égal rempliront tous les cœurs
Où cette auguste croix ne sera point empreinte ;
Mais ceux qui maintenant suivent son étendart,
Verront lors tout frémir d'une trop juste crainte,
Et dans ce vaste effroi n'auront aucune part.

---

a *Durus multis videtur hic sermo, abnega temetipsum ; tolle crucem tuam, et sequere Jesum. Sed multo durius erit audire illud extremum verbum : discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

b *La croix ouvre l'entrée au trône de la gloire,*
Par elle ce royaume est facile à gagner,
Aime donc cette croix par qui tu dois régner;
En elle est le salut, la vie et la victoire.
L'invincible soutien contre tous ennemis,
Des célestes douceurs l'épanchement promis,
Et la force de l'âme ont leurs sources en elle;
L'esprit y voit sa joie et sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble et le modèle,
Et la perfection de notre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit être suivie,
Ce seroit t'abuser que prendre un autre but,
Hors d'elle pour ton âme il n'est point de salut,
Hors d'elle point d'espoir de l'éternelle vie.
Je veux bien te le dire et redire cent fois,
Si tu ne veux périr, charge sur toi ta croix,
Suis du crucifié les douloureuses traces;
Et les dons attachés à ce glorieux faix,
Attirant dans ton cœur les trésors de ses grâces,
T'élèveront au ciel, pour y vivre à jamais.

Revois de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,
Jusqu'au fond de la terre abîme ta pensée:
Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,
Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,
Ne laisse rien à voir dans toute la nature;
c *Tu ne trouveras point à faire d'autre choix,*
Tu ne trouveras point, ni de route plus sûre,
Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

---

b *Quid igitur times tollere crucem, per quam itur ad regnum? In cruce salus, in cruce vita, in cruce protectio ab hostibus, in cruce infusio supernæ suavitatis, in cruce robur mentis, in cruce gaudium spiritus, in cruce summa virtutis, in cruce perfectio sanctitatis.*

c *Ambula quo vis, quære quodcumque volueris, non invenies al-*

Porte donc de bon cœur cette croix salutaire
Que tu vois attachée à ton infirmité ;
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire.
Tel est notre destin, telles en sont les loix,
Tout homme pour lui-même est une vive croix,
Pesante d'autant plus, que plus lui-même il s'aime ;
Et comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille, il se porte lui-même,
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Ne crois pas te soustraire à cette loi commune
Dont aucun des mortels n'a pu se dispenser;
Quel monarque par là n'a-t-on point vu passer ?
Qui des saints a vécu sans croix, sans infortune ?
d *Ton maître Jésus-Christ, jusques à son tombeau,*
N'a-t-il pas, comme nous, porté son lourd fardeau ?
N'est-il pas dans les cieux monté par les supplices ?
Et tu ne veux pour toi que pompe et que plaisirs,
Qu'une oisiveté vague où flottent les délices,
Qu'une pleine licence où nagent tes désirs !

Tu t'abuses, pécheur, si ton âme charmée
Cherche autre chose ici que tribulations,
Elle n'y peut trouver que des afflictions,
Que des croix dont la vie est toute parsemée :
Souvent même, souvent nous voyons arriver
Que plus l'homme en esprit apprend à s'élever,

---

tiorem viam supra, nec securiorem viam infra, nisi viam sanctæ crucis.

d *Tota vita Christi crux fuit et martyrium, et tu tibi quæris requiem et gaudium! Erras, erras si aliud quæris quam pati tribulationes: quia tota vita ista mortalis plena est miseriis, et circumsignata crucibus.*

Et plus de son exil les croix lui sont pesantes.
Tel est d'un saint amour le digne empressement,
Que plus dans notre cœur ses flammes sont puissantes,
Plus il nous fait sentir notre bannissement.

Le cœur ainsi sensible et touché de la sorte,
N'est pas pourtant sans joie au milieu des douleurs,
Et le fruit qu'il reçoit de ses propres malheurs
S'augmente d'autant plus que sa souffrance est forte.
A peine porte-t-il cette croix sans regret,
Que Dieu par un secours et solide et secret
Tourne son amertune en douce confiance;
e *Et plus ce triste corps est sous elle abattu,*
Plus par la grâce unie à tant de patience
L'esprit fortifié s'élève à la vertu.

Veux-tu faire un essai du paradis en terre?
Veux-tu te rendre heureux avant que de mourir?
Prends pour l'amour de Dieu, prends plaisir à souffrir,
Prends goût à tous ces maux qui te livrent la guerre.
Souffrir avec regret, souffrir avec chagrin,
Tenir l'affliction pour un cruel destin,
La fuir, ou ne chercher qu'à s'en voir bientôt quitte,
C'est se rendre en effet d'autant plus malheureux;
L'affliction s'obstine à suivre qui l'évite,
Et lui porte partout des coups plus rigoureux.

En ce monde pour toi rien n'est plus salutaire;
Rien n'est plus agréable aux yeux du Tout-Puissant,
Que d'y souffrir pour lui le coup le plus perçant,
Et par un saint amour le rendre volontaire.

---

e *Et quanto caro magis per affectionem atteritur, tanto spiritus amplius per internam gratiam roboratur.*

Si Dieu même, si Dieu t'y donnoit à choisir,
Ou l'extrême souffrance, ou l'extrême plaisir,
Tu devrois au plaisir préférer la souffrance :
Plus un si digne choix régleroit tes desseins,
Plus ta vie à la sienne auroit de ressemblance,
Et deviendroit conforme à celle de ses saints.

S'il étoit quelque chose en toute la nature,
Qui pour notre salut fût plus avantageux,
Ce Dieu, qui n'a pris chair que pour nous rendre heureux,
De parole et d'exemple en eût fait l'ouverture :
Ses disciples aimés suivoient par là ses pas,
Et quiconque après eux veut le suivre ici-bas,
C'est de sa propre voix qu'à souffrir il l'exhorte :
A tout sexe, à tout âge il fait la même loi :
f « *Renonce à toi, dit-il, prends ta croix et la porte,*
» *Et par où j'ai marché, viens et marche après moi.* »

Concluons en un mot, et de tant de passages,
De tant d'instructions et de raisonnements ;
Réunissons pour fruit tous les enseignements
A l'amour des malheurs, à la soif des outrages :
Affermissons nos cœurs dans cette vérité,
Que l'amas des vrais biens, l'heureuse éternité,
Ne se peut acquérir qu'à force de souffrances,
Que les afflictions sont les portes des cieux,
Qu'aux travaux Dieu mesure enfin les récompenses,
Et donne la plus haute à qui souffre le mieux.

L'auteur, après nous avoir montré, dans le chapitre précédent, le chrétien se dépouillant de tout, et renonçant à lui-même pour suivre Jésus-Christ, gravit

---

f *Si quis vult venire post me, abneget semet ipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* (Matth. 16, 24.)

avec lui le chemin de la croix, où le livre s'arrête naturellement, car il étoit difficile de s'élever plus haut. Corneille aussi semble avoir réservé toutes ses forces, toute la rigidité de son âme et de son génie, pour ce grand sujet, où nous voyons l'homme chargé de ses croix, et *chargé de lui-même*, d'après l'énergique expression : *Teipsum tecum portas*. (Voir p. 175 la strophe : *Porte donc.*)

Mais, a-t-on dit, pourquoi Dieu si bon, a-t-il jeté l'homme, qu'il pouvoit combler de biens, dans ce séjour de maux? Pour l'éprouver et l'épurer par la souffrance, et le rendre digne de sa haute destinée.

« On diroit, aux murmures des impatients mortels, écrivoit Jean-Jacques, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. »

« Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue. »

Toutefois Plutarque et quelques sages de l'antiquité, qui semblent avoir eu un pressentiment du christianisme, sont loin encore de s'être élevés jusqu'au dogme inconnu de la résignation à la volonté de Dieu. C'est avec raison que l'auteur de l'*Imitation* affirme qu'en aucun temps, qu'en aucun lieu, on ne trouvera de route plus sûre,

Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

Les anciens philosophes, privés des lumières de la révélation, et ne pouvant concilier avec la bonté divine les maux auxquels l'humanité est en butte, avoient ima-

giné une puissance supérieure aux dieux mêmes ; puissance aveugle, qu'ils ne pouvoient connoître, mais qu'ils croyoient voir partout, dans sa sinistre obscurité, planer sur l'univers ; ils la nommoient *fatalité*, *destin*, et ses arrêts étoient irrévocables. D'après cette croyance, un infortuné souffroit sans espoir, ou, ce qui n'étoit que trop fréquent, se précipitoit dans l'affreux suicide ; il n'avoit, pour le retenir, que les plus fragiles appuis. Horace, dans ses chagrins, recouroit à Bacchus et aux désordres qui en sont la suite ordinaire.

Il ne cesse de recommander à ses amis de noyer leurs soucis dans le vin et dans les plaisirs des sens. La recette pouvoit convenir à des épicuriens tels que lui : *Epicuri de grege porcos*. Virgile venoit de perdre un ami auquel il étoit extrêmement attaché : *Perte cruelle*, lui écrit Horace, *mais la patience adoucit les maux qu'on ne peut guérir*. Le spécifique est différent, mais est-il meilleur ? En voici un troisième, que le même Horace présente à Valgius, absorbé dans les larmes que lui causoit la fin prématurée d'un fils : *Chantons, pour vous distraire, les trophées de César Auguste*. L'heureuse distraction pour la douleur d'un père ! Cicéron aussi s'abandonnant aux regrets que lui inspiroit la mort de sa fille, un philosophe de ses amis, Servius Sulpicius, s'efforce de les alléger, et, pour y parvenir, il avoue qu'il n'a rien trouvé de plus solide que cette considération : Que tout passe, que des cités jadis florissantes ont disparu, ou n'offrent plus que des débris, *oppidorum cadavera*. Et voilà la pensée qui doit, selon lui, apporter à son ami une grande consolation ! *Non mediocrem consolationem !*...

A toute la philosophie fastueuse et plus que stérile de ces grands génies, réduits à leurs seules lumières, opposons les simples paroles d'un homme *suivant Dieu*, du saint homme Job : « Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté ; que le nom du Seigneur soit béni. »

La pensée de Sénèque sur l'homme souffrant, que j'ai citée ailleurs, n'étoit, chez le précepteur de Néron, ni une croyance, ni un système de philosophie, mais un rayon de la vérité, tombé sur le cahos, ou, si l'on veut, sur le génie, à l'aurore du christianisme.

Si les anciens étoient entièrement privés de la philosophie apportée par la Croix, combien d'hommes de nos jours en sont aussi éloignés que les anciens ! Souffrir en vue de Dieu, sentir partout sa main, *sa main qui frappe et qui guérit*.... Philosophie sublime ! oh ! si ta douce et profonde lumière éclairoit les esprits et pénétroit les cœurs, loin de nous révolter, foibles et furieux, contre ces croix, dont notre vie est toute parsemée (*circumsignata*), on nous verroit plus courageux, plus sages,

Faire un hommage à Dieu d'une nécessité,
D'un mal inévitable un tribut volontaire,

et la société ne seroit point désolée par les attentats monstrueux qui, à chaque instant, l'épouvantent.

(Quelques-unes de ces réflexions, sur le suicide, tirées de mes *Etudes sur Ducis*, ne sont encore hélas ! aujourd'hui que trop de circonstance.)

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I[er].

De l'entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle.

a *Je prêterai l'oreille à cette voix secrette*
Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur,
Je la veux écouter, cette aimable interprète
De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
O qu'heureuse est une âme alors qu'elle l'écoute!
Qu'elle devient savante à marcher dans sa route!
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler!
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême,
Quand de la bouche de Dieu même
Sa misère reçoit de quoi se consoler!

Heureuses donc cent fois, heureuses les oreilles,
Qui s'ouvrent sans relâche à ses divins accents;
Et pleines qu'elles sont de leurs hautes merveilles,
Se ferment au tumulte et du monde et des sens.
Oui, je dirai cent fois ces oreilles heureuses,
Qui de la voix de Dieu saintement amoureuses,

---

a *Audiam, quid loquatur in me Dominus Deus.*
Beata anima, quæ Dominum in se loquentem audit, et de ore ejus, consolationis verbum accipit.
Beatæ aures, quæ venas divini susurri suscipiunt, et de mundi hujus susurrationibus nihil advertunt.
Beatæ plane aures, quæ non vocem foris sonantem, sed intus auscultant veritatem loquentem et docentem.

Méprisent ces faux tons qui font bruit au dehors,
Pour entendre au dedans la vérité parlante,
De qui la parole instruisante
N'a pour se faire ouïr que de muets accords.

Heureux aussi les yeux, que les objets sensibles
Ne peuvent éblouir, ni surprendre un moment;
Heureux ces mêmes yeux, que les dons invisibles
Tiennent sur leurs trésors fixés incessamment:
Heureux encor l'esprit, que de saints exercices
Préparent chaque jour par la fuite des vices
Aux secrets que découvrent un si doux entretien;
Heureux tout l'homme enfin, que ces petits miracles
Purgent si bien de tous obstacles,
Qu'il n'écoute, hors Dieu, ne voit, ne cherche rien.

Prends-y garde, mon âme, et ferme bien la porte
Aux plaisirs que tes sens refusent de bannir,
Pour te mettre en état d'entendre en quelque sorte
Ce dont ton Créateur te veut entretenir.
Je suis, te dira-t-il, ton salut et ta vie,
Si tu peux avec moi demeurer bien unie.
Le vrai calme avec toi demeurera toujours;
Renonce pour m'aimer aux douceurs temporelles,
N'aspire plus qu'aux éternelles,
Et ce calme naîtra de nos saintes amours.

Que peuvent, après tout, ces délices impures,
Ces plaisirs passagers, que séduire ton cœur?

Beati oculi, qui exterioribus clausi, interioribus autem sunt intenti.

Beati, qui interna penetrant, et ad capienda arcana cœlestia magis ac magis per quotidiana exercitia se student præparare.

Beati, qui Deo vacare gestiunt, et ab omni impedimento seculi se excutiunt.

Animadverte hæc, anima mea, et claude sensualitatis tuæ ostia: ut possis audire quid in te loquatur Dominus Deus tuus.

De quoi te serviront toutes les créatures,
Si tu perds une fois l'appui du Créateur ?
Défais-toi, défais-toi de toute autre habitude ;
A ne plaire qu'à Dieu mets toute ton étude,
Porte-lui tous tes vœux avec fidélité ;
Tu trouveras ainsi la véritable joie,
Tu trouveras ainsi la voie
Qui seule peut conduire à la félicité.

Du chemin de la croix, où aboutit le second livre, et des croix de ce monde qui sont insupportables si nous ne les portons en vue de Dieu, l'auteur s'élève à cet amour divin où, pour le suivre, hélas! il faudroit les deux ailes, dont il nous parloit tout-à-l'heure :

La pureté de cœur et la simplicité.

Nous les trouvons du moins, ces élans d'amour, dans l'admirable ouvrage, inspiré par Dieu même à St. François de Sales, car le génie seul ne lui eût point suffi à monter si haut. Si, pour entrer dans l'esprit de l'*Imitation*, nous nous appuyons souvent de ses écrits, nous ne croyons pas devoir nous en excuser.

Dans son *Traité de l'amour de Dieu*, que nous allons citer, le saint évêque de Genève compare les contemplatifs irreligieux à ces oiseaux de nuit *qui ont plus de vue que de vol, et qui portent plus haut leurs regards que leurs ailes.* Chez lui tout s'élève à la fois, et la vue et le vol, dans le sein du Très-Haut.

Pour nous, que n'avons-nous du moins le sort de ces oiseaux dont il parle plus loin! « lesquels, dit-il,

Aristote nomme *Apodes*, parce qu'ayant les jambes extrêmement courtes et les pieds sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avoient point (*ce sont nos martinets*). Que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent pris, sans que jamais d'eux-mêmes ils puissent reprendre vol, sinonque (*à moinsque*) quelque vent propice à leur impuissance, jettant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever : alors, si employant leurs ailes, ils correspondent à ce premier élan, à ce secours d'enhaut, le même vent continue, et de plus en plus les poussant, les sauve.....

« Nous ressemblons aux apodes : s'il nous advient de quitter l'air du saint amour divin pour prendre terre et nous attacher aux créatures, ce que nous faisons toutes les fois que nous offensons Dieu, nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entière, qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des pieds, c'est-à-dire quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essais d'amour ; mais cela pourtant est si foible que nous ne pouvons plus de nous-mêmes desprendre nos cœurs du péché, ni nous relancer au vol de la sacré dilection.... Mais la sainte inspiration, venant avec une douce violence dans nos cœurs, les saisit, les émeut, et, les relevant, les transporte au divin amour.

« Voyez le pauvre prince des apôtres tout engourdi dans son péché, en la triste nuit de la passion de son maître ; il ne pensoit plus à se repentir; comme un chétif apode aterré (*mis à terre*), il ne se fut oncques relevé, si le coq, comme instrument de la divine Providence,

n'eût frappé de son chant à ses oreilles, à même que le doux Rédempteur jettant un regard salutaire, comme une sagette (*une flèche*), transperça ce cœur de pierre, qui rendit par après tant d'eaux, à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moïse au désert. »

Il nous faudroit citer ici de nombreuses pages de ce saint et profond interprète des Ecritures, pour expliquer ce que veut dire Corneille de *ces petits miracles*, par lesquels Dieu souvent nous ramène à lui : ici, c'est le souvenir d'une faute, réveillé par le chant du coq ; d'autres fois par des sons connus, par un objet muet, par un je ne sais quoi, que notre ignorance nomme *hasard*, et qui nous vient du ciel, comme la rencontre faite par M. Gence, que nous avons citée, ou comme la cloche des Chartreux qui vint réveiller dans un mauvais lieu les deux libertins dont parle St. François de Sales (*Amour de Dieu*, liv. VIII, ch. X).

Quelquefois ce sera un simple regard, ou le souvenir d'un bienfait de Dieu, d'un malheur évité. Quelquefois une bonne action, un élan du cœur saura relever à nos yeux notre âme, la rouvrir à la grâce, lui rendre enfin des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et la vie pour aimer.

Un jeune homme éloigné de sa famille, et plus encore de la religion, apprend la mort de sa mère, revient dans la ville où il l'a perdue, et, presque malgré lui, se sent porté un soir à entrer dans une église où il se souvient d'avoir, longtemps auparavant, accompagné sa mère. Il l'aimoit, comme on aime une mère (cet amour là est plus qu'un pas vers Dieu). L'idée qu'il ne la verra plus,

qu'il l'aimera toujours, vient rouvrir la source de ses larmes; pour s'en pénétrer, il s'assied dans l'église.... Il n'avoit pu cependant prier encore pour celle à laquelle il alloit devoir une seconde vie. Déjà même il s'étoit levé pour sortir, lorsqu'il aperçoit sur le prie-Dieu où son orgueil n'a pu s'agenouiller, le nom de sa mère! Aussitôt il y tombe, y reste anéanti. Chacun des caractères de ce nom vénéré se grave dans son âme, y grave le plus saint, le plus doux des devoirs, le sentiment de la reconnoissance envers l'Etre à qui nous devons tout.

Il se relève enfin, se relève chrétien : il avoit prié pour sa mère ; sa mère avoit prié pour lui.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres épreuves, par lesquelles Dieu nous parle, et dont souvent, étourdis par le monde, nous laissons échapper les inspirations.

Ecoutons du moins, écoutons encore les beaux vers de Corneille, comme les sons lointains d'une âme élevée et retentissante, que le doigt de Dieu a touchée :

Je prêterai l'oreille à cette voix secrette
Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur;
Je la veux écouter, cette aimable interprète
De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
O qu'heureuse est une âme alors qu'elle l'écoute!
Qu'elle devient savante à marcher dans sa route!
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler!
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême,
Quand de la bouche de Dieu même
Sa misère reçoit de quoi se consoler!

N'interrompons point cette sublime inspiration :

CHAPITRE II.

Continuation.

a *Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute,*
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis,
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route,
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur;
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance,
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous pensiez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

b « *Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse,*
Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas;
Des éclats de sa voix la tonnante surprise
Seroit notre trépas. »

---

a *Loquere, Domine, quia audit servus tuus. Servus tuus ego sum. Da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua.*

Inclina cor meum in verba oris tui: fluat ut ros eloquium tuum.

b *Dicebant olim filii Israel ad Moysen:* Loquere nobis tu, et audiemus: non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.

c *Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie,*
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël;
Et plein de confiance humblement je m'écrie
Avec ton Samuël :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr;
Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelqu'autre prophète à m'expliquer tes loix;
C'est toi qui les instruits, c'est toi qui les envoies,
Dont je cherche la voix.

Comme c'est de toi seul que tous ont ces lumières
Dont la grâce par eux éclaire notre foi,
Tu peux bien sans eux tous me les donner entières,
Mais eux tous rien sans toi.

Ils sèment la parole obscure, simple et nue,
Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clairvoyant,
Et joints du haut du ciel à la lettre qui tue
L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'énigme annonce le mystère,
Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché;
Ils nous prêchent tes loix, mais ton secours fait faire
Tout ce qu'ils ont prêché.

---

c *Non sic, Domine, non sic ego: sed magis cum Samuele Propheta humiliter ac desideranter obsecro.* Loquere, Domine, quia audit servus tuus. *Non loquatur mihi Moyses, aut aliquis ex Prophetis, sed potius tu loquere, Domine Deus, inspirator et illuminator omnium Prophetarum: quia tu solus sine eis potes me perfecte erudire; illi autem sine te nihil...*

d *Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force*
D'y porter tous nos pas, de marcher jusqu'au bout ;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce,
Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'âme,
Mais sa fécondité veut ton bras souverain ;
Et tout ce qui l'éclaire, et tout ce qui l'enflamme,
Ne part que de ta main.

Ces prophètes enfin ont beau crier et dire,
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter l'Esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits.

e *Silence donc, Moïse ; et toi parle en sa place,*
Eternelle, immuable, immense vérité ;
Parle, que je ne meure, enfoncé dans la glace
De ma stérilité.

C'est mourir en effet qu'à ta faveur céleste
Ne rendre point pour fruit des désirs plus ardents ;
Et l'avis du dehors n'a rien que de funeste,
S'il n'échauffe au dedans.

Cet avis écouté seulement par caprice,
Connu sans être aimé, cru sans être observé,
C'est ce qui vraiment tue, et sur quoi ta justice
Condamne un réprouvé.

---

d *Viam ostendunt, sed tu confortas ad ambulandum. Illi foris tantum agunt, sed tu corda instruis et illuminas. Illi exterius rigant, sed tu fecunditatem donas. Illi clamant auribus, sed tu auditui intelligentiam tribuis.*

e *Non ergo loquatur mihi Moyses; sed tu, Domine Deus meus, æterna veritas, ne forte moriar, et sine fructu efficiar, si fuero tantum foris admonitus, et intus non accensus: ne sit mihi ad judicium verbum auditum, et non factum; cognitum et non amatum creditum et non servatum.*

Parle donc, ô mon Dieu ; ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accens.

f *Parle pour consoler mon âme inquiétée,*
Parle pour la conduire à quelque amendement,
Parle afin que ta gloire ainsi plus exaltée
Croisse éternellement.

Quel développement sublime et touchant de ces mots du livre I[er] : *Tu mihi loquere solus !*

Toi seul, ô mon Dieu, parle-moi !

Cette prière ne pouvoit être mieux placée qu'au commencent d'un livre où Dieu lui-même va parler à l'âme fidèle, en répondant à ses instances, suivant cette promesse de l'Ecriture : « demandez, et vous obtiendrez, frappez, et l'on vous ouvrira. »

---

f *Loquere mihi, ad qualemcumque animæ meæ consolationem, et ad totius vitæ meæ emendationem; tibi autem ad laudem et gloriam, et perpetuum honorem.*

CHAPITRE III.

Il faut écouter les paroles de Dieu avec humilité.

a *Ecoute donc, mon fils, écoute mes paroles ;*
Elles ont des douceurs qu'on ne peut concevoir ;
Elles passent de loin cet orgueilleux savoir
Que la philosophie étale en ses écoles.
Ces sources de lumière et de sincérité
Dédaignent tout mélange avec la vanité,
Et veulent de ton cœur les respects du silence ;
Tu les dois recevoir avec soumission,
Et n'en peux profiter que par la violence
De ton affection.

Heureux l'homme, dont la ferveur
Obtient de toi cette haute faveur
Que ta main daigne le conduire!
Heureux, ô Dieu, celui-là que ta voix
Elle-même prend soin d'instruire
Du saint usage de tes loix.

Ma parole instruisoit dès l'enfance du monde ;
Prophètes, de moi seul vous avez tout appris ;
C'est moi dont la chaleur échauffoit vos esprits,
C'est moi qui vous donnois cette clarté féconde,

a *Audi, fili, verba mea, verba suavissima, omnium philosophorum et sapientium hujus mundi scientiam excedentia. Verba mea spiritus et vita sunt, nec humano sensu pensanda,.... sed in silentio audienda.*

J'éclaire, et parle encore à tous incessamment,
Et je vois presque en tous un même aveuglement,
Je trouve presque en tous des surdités pareilles;
Si quelqu'un me répond, ce n'est qu'avec langueur,
Et l'endurcissement qui ferme les oreilles,
Va jusqu'au fond du cœur.

En peut-on voir un seul qui partout m'obéisse
Avec les mêmes soins, avec la même ardeur
Qu'on s'empresse à servir cette vaine grandeur
Qui fait tourner le monde au gré de son caprice?
b Rougis, rougis, Sidon, *dit autrefois la mer;*
Rougis, rougis toi-même, et te laisse enflammer
(Te dirai-je à mon tour) d'une sévère honte:
Et si tu veux savoir pour quel lâche souci
Je veux que la rougeur au visage te monte,
Ecoute, le voici:

Pour un malheureux titre on s'épuise d'haleine,
On gravit sur les monts, on s'abandonne aux flots;
Et pour gagner au ciel un éternel repos,
On ne lève le pied qu'à regret, qu'avec peine.
Un peu de revenu fait tondre les cheveux,
Chercher sur mes autels les intérêts des vœux,
Prendre un habit dévot pour en toucher les gages;
Souvent pour peu de chose on plaide obstinément,
Et souvent moins que rien jette les grands courages
Dans cet abaissement.

---

b Erubesce Sidon, ait mare. *Et si causam quæris, audi quare. Pro modica præbenda, longa via curritur, pro æterna vita, a multis vix pes semel a terra levatur. Vile pretium quæritur: pro uno numismate interdum turpiter litigatur; pro vana re et parva promissione, die noctuque fatigari non timetur. Sed, proh pudor! pro bono incommutabili, pro præmio inæstimabili, pro summo honore et gloria interminabili, vel ad modicum fatigari pigritatur.*

On veut bien travailler, et se mettre à tout faire,
Joindre aux sueurs du jour les veilles de la nuit,
Pour quelque espoir flatteur d'un faux honneur qui fuit,
Ou pour quelque promesse incertaine et légère :
Cependant pour un prix qu'on ne peut estimer,
Pour un bien que le temps ne sauroit consumer,
Pour une gloire enfin qui n'aura point de terme,
Le cœur est sans désirs, l'œil n'y voit point d'appas,
L'esprit est lent et morne ; et le pied le plus ferme
Se lasse au premier pas.

Rougis, infortuné, dont l'humeur délicate
Trouve un bonheur si grand à trop haut prix pour toi ;
Rougis d'oser t'en plaindre, et d'avoir de l'effroi
D'un travail qui te mène où tant de gloire éclate :
Vois combien de mondains se font bien plus d'effort
Pour tomber aux malheurs d'une éternelle mort,
Que toi pour t'assurer une vie éternelle ;
Et voyant leur ardeur après la vanité,
Rougis d'être de glace alors que je t'appelle
A voir ma vérité.

Encor ces malheureux, malgré toute leur peine,
Demeurent quelquefois frustrés de leur espoir ;
Mes promesses jamais ne surent décevoir,
La confiance en moi ne se vit jamais vaine.
Tout l'espoir que j'ai fait, je saurai le remplir ;
Et tout ce que j'ai dit, je saurai l'accomplir,
Sans rien donner pourtant qu'à la persévérance ;
Je suis de tous les bons le rémunérateur,
Mais je sais fortement éprouver la constance
Qu'ils portent dans le cœur.

c *Ainsi tu dois tenir mes paroles bien chères,*
Les écrire en ce cœur, souvent les repasser ;

---

c *Scribe verba mea in corde tuo.... Quod non intelligis cum legis, cognosces in die visitationis.*

Quand la tentation viendra t'embarrasser,
Elles te deviendront pleinement nécessaires :
Tu pourras y trouver quelques obscurités ,
Et ne connoître pas toutes mes vérités
Dans ce que t'offrira la première lecture ;
Mais ces jours de visite auront un jour nouveau ,
Qui pour t'en découvrir l'intelligence pure ,
Percera le rideau.

Corneille , après avoir parlé , dans une de ses préfaces , de la dévotion éclairée de l'auteur de l'*Imitation*, ajoute : « après en avoir donné beaucoup de préceptes admirables dans les deux premiers livres, voulant monter encore plus haut dans les deux autres , et nous enseigner la pratique de la spiritualité la plus épurée, il semble se défier de lui-même, et de peur que son autorité n'eût pas assez de poids pour nous mettre dans des sentiments si détachés de la nature, ni assez de force pour nous élever à ce haut degré de la perfection , il quitte la chaire à Jésus-Christ, et l'introduit lui-même instruisant l'homme , et le conduisant de sa main propre dans le chemin de la véritable vie. Ainsi ces deux derniers livres sont un dialogue continuel entre ce rédempteur de nos âmes et le vrai chrétien, qui souvent s'entre-répondent dans un même chapitre , bien que ce grand homme n'y marque aucune distinction. La fidélité avec laquelle je le suis pas-à-pas, m'a persuadé que je n'y en devois pas mettre , puisqu'il n'y en avoit pas mis : mais j'ai pris la liberté de changer la mesure de mes vers, toutes les fois qu'il change de personnages , tant pour aider le lecteur à remarquer ce changement , que parce

que je n'ai pas cru à propos que l'homme parlât le même langage que Dieu. »

Ces réflexions de Corneille sont vraies, et c'est surtout dans les premières strophes de ce chapitre qu'on peut voir avec quel goût il change la mesure de ses vers, suivant ses interlocuteurs. Mais si le langage de l'homme est assez humble, assez prosaïque, celui de Dieu qui, d'après nos idées, ne doit avoir rien de mortel, s'élève-t-il toujours à toute la hauteur que nous nous figurons?

Assurément rien de plus solemnel que quelques-unes de ces strophes. Celle surtout :

Ma parole instruisoit dès l'enfance du monde,

semble un écho de la voix éternelle. Et si nous remontons

Ces sources de lumière et de sincérité,
Qui veulent de nos cœurs les respects du silence,

nous sommes loin, bien loin de tous les vains bruits de la terre et de ses tristes intérêts. Mais quand ce même Dieu, qui n'a pas dédaigné d'y descendre, quand ce Verbe éternel, qui pour être entendu de nous s'est fait homme, prend encore un langage humain, entre dans nos misères, n'est-il pas là encore dans ses bontés inénarrables? Nous osons le penser.

En vain diroit-on qu'il n'appartient point à l'homme de faire parler Dieu, nous répondrons que l'homme juste, tel que l'auteur presque inspiré de l'*Imitation*, a pu *imiter*, ou plutôt nous redire les paroles qu'il a entendues dans son cœur. Mais c'est ici que Corneille

lui-même, bien digne assurément de nous les interpréter, devoitnous les reproduire scrupuleusement, et n'y rien ajouter.

Quand Dieu, par l'organe de l'auteur latin, reproche à certains hommes du siècle de courir bien loin (à Rome sans doute), pour obtenir un malheureux bénéfice (*pro modica præbenda, longa via curritur*), tandis que, pour arriver à la vie éternelle, les mêmes hommes ne daignent pas même faire un pas (*pro æterna vita vix pes a terra levatur*); quand il ajoute qu'on plaide sans pudeur souvent pour un peu d'or (*pro uno numismate, interdum turpiter litigatur*), il y a, dans ces reproches même, une sorte de dignité toujours charitable; mais Corneille y ajoute quelques vers énergiques qui semblent viser à la satire, et que je me serois permis de rejeter dans ces notes, si tout ce passage n'avoit une haute importance, et si l'abus de tout ce qui touche aux choses saintes n'étoit des plus graves, enfin si l'auteur n'y eût attiré notre attention par cette préparation solennelle :

Rougis, rougis, Sidon, *dit autrefois la mer.*
— Rougis, rougis toi-même et te laisse enflammer
(Te dirai-je à mon tour) d'une sévère honte :
Et si tu veux savoir pour quel lâche souci
Je veux que la rougeur au visage te monte,
Ecoute, le voici :

Ce passage emprunté par l'auteur de l'*Imitation* au XXIIIe chapitre d'Isaïe, dans lequel le prophète fait apostropher par la mer Sidon, ville antique de la Terre-Sainte, est une magnifique allégorie. C'est du moins ce que pensoit l'illustre orientaliste Sylvestre de Sacy, cet

homme de bien, si versé dans la connoissance des saintes Lettres. D'après ce sens, Sidon seroit la religion, et la mer le monde qui l'entoure.

Quand de toutes parts les flots et les débordements du monde (*mare*) se sont soulevés contre la religion (*Sidoni*), c'est que la religion elle-même, oubliant sa sublimité, s'exposoit à la plus cruelle, à la plus commune leçon, celle d'un monde indifférent ou ennemi.

Ce sens si beau se trouve entièrement perdu dans beaucoup d'éditions de l'*Imitation* où on lit : *Erubesce Sidon*, *ait amarè*, ou *Sidon et mare*. Notre manuscrit porte : *ait mare ;* et heureusement le texte sur lequel Corneille a traduit, étoit ici conforme au nôtre. On ne peut donc reprocher ici à sa traduction que quelques vers un peu trop satiriques.

Mais si le plus grand de nos poëtes, quand il fait parler Dieu, succombe, par moments, sous la majesté de son sujet, INTERPRES *Majestatis*, *opprimitur a gloria*, combien en récompense, il s'élève, alors que son âme religieuse s'humilie et se répand en vers si onctueux devant son Créateur !

Oraison pour obtenir de Dieu la grâce de la dévotion.

a *Quelles grâces, Seigneur, ne te dois-je point rendre,*
A toi, ma seule gloire et mon unique bien?
Mais qui suis-je pour entreprendre
D'élever mon esprit jusqu'à ton entretien ?

---

a *Domine Deus meus omnia bona mea tu es. Et quid ego sum, ut audeam ad te loqui ?*

Sans toi je ne suis rien, sans toi mon infortune
Me fait de mille maux l'inutile rebut ;
Je ne puis sans toi chose aucune,
Et je n'ai rien sans toi qui serve à mon salut.

C'est toi dont la bonté jusqu'à nous se ravale,
Qui tout juste et tout saint, peux tout et donnes tout,
Et de qui la main libérale
Remplit cet univers de l'un à l'autre bout.

Tu n'en exceptes rien, que l'âme pécheresse,
Que tu rends toute vide en sa fragilité,
Et que ton ire vengeresse
Punit dès ici-bas par cette inanité.

Daigne te souvenir de tes bontés premières,
Toi, qui veux que la terre et les cieux en soient pleins,
Et remplis-moi de tes lumières,
Pour ne point laisser vide une œuvre de tes mains.

Comment pourrai-je ici me supporter moi-même,
Dans les maux où je tombe, et dans ceux où je cours,
Si par cette bonté suprême
Tu ne fais choir du ciel ta grâce à mon secours?

Ne détourne donc point les rayons de ta face,
Visite-moi souvent dans mes afflictions,
Prodigue-moi grâce sur grâce,
Et ne retire point tes consolations.

Ne laisse pas mon âme impuissante et languide
Dans la stérilité que le crime produit,
Et telle qu'une terre aride,
Qui n'ayant aucune eau, ne peut rendre aucun fruit.

Daigne, Seigneur tout bon, daigne m'apprendre à vivre
Sous les ordres sacrés de ta divine loi,
Et quelle route il me faut suivre
Pour marcher comme il faut humblement devant toi.

Tu peux seul m'inspirer ta sagesse profonde,
Toi qui me connoissois avant que m'animer,
Et me vis avant que le monde
Sortît de ce néant dont tu l'as su former.

On a dit qu'il y avoit dans le génie de Corneille plus d'élévation que de sensibilité : on devoit ajouter qu'il y a l'une et l'autre dans son *Imitation de Jésus-Christ.*

CHAPITRE IV.

Qu'il faut marcher devant Dieu en esprit de vérité et d'humilité.

a *Marche devant mes yeux en droite vérité,*
Cherche partout ma vue avec simplicité,
Fais que ces deux vertus te soient inséparables,
Qu'elles soient en tous lieux les guides de tes pas ;
Et leurs forces incomparables
Contre tous ennemis sauront t'armer le bras.

---

a *Fili, ambula coram me in veritate; et in simplicitate cordis tui quære me semper.*

Si veritas te liberavit, vere liber eris, et non curabis de vanis hominum verbis.

Si cette vérité t'en délivre une fois,
Tu seras vraiment libre, et sous mes seules lois
Qui font la liberté par un doux esclavage;
Et tous les vains discours des plus méchants esprits
Ne feront naître en ton courage
Que la noble fierté d'un généreux mépris.

C'est là tout le bien où j'aspire,
C'est là mon unique souhait;
Ainsi que tu daignes le dire,
Ainsi, Seigneur, me soit-il fait.

Ainsi cheminant dans ta voie
Sous cette même vérité,
Je goûterai la pleine joie,
Et la parfaite liberté.

Je t'enseignerai donc toutes mes vérités,
Je t'illuminerai de toutes mes clartés,
Pour ne te rien cacher de ce qui peut me plaire:
Tu verras les sentiers que doit suivre ta foi,
Tu verras tout ce qu'il faut faire,
Et si tu ne le fais, n'en accuse que toi.

Pense à tous tes péchés avec un plein regret,
Avec un déplaisir et profond et secret,
Le repentir du cœur me tient lieu de victime:
Dans le bien que tu fais, fuis la présomption,
Et garde que ta propre estime
Ne corrompe le fruit de ta bonne action.

Tu n'es rien qu'un pécheur, dont la fragilité
Sujette aux passions prend leur malignité,
Et n'a jamais de soi que le néant pour terme;
Elle y penche, elle y glisse, elle y tombe aisément;
Et plus ta ferveur se croit ferme,
Plus prompte est sa défaite, ou son relâchement.

Non, tu n'as rien en toi, qui puisse avec raison
Enfler de quelque orgueil la gloire de ton nom,
Tu n'as que des sujets de mépris légitime;
Tes défauts sont trop grands pour en rien présumer,
Et ta foiblesse ne s'exprime
Que par un humble aveu qu'on ne peut l'exprimer.

b *Ne fais donc point d'état de tout ce que tu fais,*
Ne range aucune chose entre les grands effets;
Ne crois rien précieux, ne crois rien admirable,
Rien noble, rien enfin dans la solidité,
Rien vraiment haut, rien désirable,
Que ce qui doit aller jusqu'à l'éternité.

c *Il est quelques esprits dont l'orgueil curieux*
Jusques à mes secrets les plus mystérieux
Tâche à guinder l'essor de leur intelligence;
Bouffis de leur superbe, ils en font tout leur but,
Et laissent à leur négligence
Étouffer le souci de leur propre salut.

Comme ils n'ont point d'amour ni de sincérité,
Comme ils ne sont qu'audace et que témérité,
Moi-même j'y résiste, et j'aime à les confondre:
Et l'ordinaire effet de leur ambition,
C'est de n'y voir enfin répondre,
Que le péché, le trouble, ou la tentation.

N'en use pas comme eux, prends d'autres sentiments,
Redoute ma colère, et crains mes jugements,

---

b *Nihil ergo magnum, ... nisi quod æternum.*

c *Quidam non sincere coram me ambulant, sed quadam curiositate et arrogantia ducti, volunt secreta mea scire, et alta Dei intelligere, se et suam salutem negligentes.*

Hi sæpe in magnas tentationes et peccata, propter suam superbiam et curiositatem, me eis adversante, labuntur.

Sans vouloir du Très-Haut pénétrer la sagesse :
Au lieu de mon ouvrage examine le tien,
Et revois ce que ta foiblesse
Aura commis de mal, ou négligé de bien.

d *Il est d'autres esprits, dont la dévotion*
Attache à des livrets toute son action,
S'applique à des tableaux, s'arrête à des images ;
Et leur zèle amoureux des marques du dehors
En sème tant sur les visages,
Qu'il laisse l'âme vide aux appétits du corps.

D'autres parlent de moi si magnifiquement,
Avec tant de chaleur, avec tant d'ornement,
Qu'il semble qu'en effet mon service les touche :
Mais souvent leur discours n'est qu'un discours moqueur,
Et s'ils ont mon nom à la bouche,
Ce n'est pas pour m'ouvrir les portes de leur cœur (1).

Le but principal de ce chapitre est de nous élever à Dieu par la vérité, la simplicité, non par un orgueilleux examen des secrets de sa providence. Après les idées précédentes sur la grâce que Dieu donne aux uns pour les conduire à son amour, à sa possession, tandis qu'il la refuse aux autres, *cette inscrutable question de la prédestination divine*, comme dit l'évêque de Genève, venoit ici trop naturellement. L'auteur ne se permet point d'y faire entrer Dieu. Il se contente de lui prêter, d'après l'Ecriture, un blâme formel contre une vaine et arrogante curiosité, dont il parle pourtant encore avec une sorte de compassion.

---

d *Quidam solum portant suam devotionem in libris, quidam in imaginibus, quidam autem in signis exterioribus et figuris.*
Quidam habent me in ore, sed modicum est in corde.

Corneille, moins indulgent, ou plutôt emporté par sa verve, satirique aussi (car il réunit tous les genres), nous peint ces gens *bouffis de leur superbe, tâchant de guinder jusqu'aux secrets de Dieu l'essor de leur intelligence, de pénétrer sa sagesse et de faire l'examen de ses œuvres, plutôt que le leur.*

Cette peinture peut avoir donné à J.-B. Rousseau l'idée de ces vers supérieurs, adressés à l'illustre fils de l'auteur d'*Athalie*, Louis Racine :

Mais dans ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert ;
Rien ne l'étonne, et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'arguments entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité,
Viendront bientôt sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte,
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes :
Y pensez-vous, *insectes* que vous êtes !

C'est là de la colère. *Fecit indignatio*, dira-t-on.

François de Sales n'est pas moins indigné sans doute de notre orgueilleuse petitesse, mais au lieu de nous

traiter d'*insectes* (ce mot là a été changé en celui d'*insensés*), voici comment le bon Evêque, dans son *Traité de l'amour de Dieu*, nous conseille de ne pas trop nous approcher de certaines lumières :

« Ne permettons pas à nos esprits de voleter par curiosité autour des jugements divins, car, comme petits papillons, nous y brûlerions nos ailes, et pourrions périr en ce feu sacré. »

Cela est admirable : les ailes de la foi, de la simplicité, qui peuvent nous porter vers Dieu, nous irions les brûler en papillonnant autour de son incompréhensible lumière ! Et combien ce rapprochement entre nous et le plus fugitif insecte est profond, *sans avoir rien de blessant:* Voltaire lui-même a dit de notre espèce :

Petits papillons d'un moment,
Qui volez si rapidement......

Et le vieux marquis de Bièvre, auteur d'un *Séducteur*, avec cette épigraphe : *Ille ego qui quondam*, n'a-t-il pas écrit cette fable empruntée à notre Saint ?

« Fuyez, mon fils, fuyez une flamme infidèle, »
Disoit un jour à son cher nourrisson
Un vieux routier de papillon, etc.

Je ne veux, par ces citations, que montrer combien François de Sales, dans la manière dont il *assaisonne* ses instructions, est fidèle à sa maxime d'y mettre *plus d'huile que de vinaigre et de sel*. Telle est d'ordinaire aussi l'esprit de l'*Imitation*, dont l'onction céleste ressemble fort à l'huile du saint Evêque. (1) Ne se

fera-t-on pas encore une arme de ces strophes et du texte même de l'*Imitation* contre les gens qui attachent un prix extrême aux chants les plus pompeux de l'église *(habent me in ore)*, à des tableaux religieux, à de pieux ouvrages, à des manuscrits *illustrés*, et autres signes extérieurs ? S'ensuit-il que l'*âme soit vide*, parce que l'esprit s'occupe de ces objets si propres à l'élever ? Il y a eu sans doute, de tout temps, de ces chrétiens-amateurs qui, ne voyant dans le catholicisme qu'une vaine représentation, croyoient satisfaire à ses exigences sévères, par leur attachement ou leur enthousiasme pour des objets d'art consacrés à la religion. Mais l'abus d'un goût estimable doit-il faire proscrire l'usage le plus noble, comme le voudroient des hommes outrés, je crois, dans leur zèle réformateur, et pour qui l'amour de Dieu, au lieu d'être un feu qui échauffe et nourrit, ne seroit qu'un de ces incendies qui font tout jeter par les fenêtres ? J'ose croire, malgré le passage, mal interprêté sans doute, de *l'Esprit de St. François de Sales* (IIIe. part. ch. 27), que tel n'étoit pas sur ce point l'opinion du saint et judicieux évêque de Genève ; et j'en trouve la preuve dans cet autre passage de ce même chapitre où le vénérable auteur de ce bon livre ajoute :

« Quelqu'un disant un jour au bienheureux François de Sales qu'on étoit surpris qu'une personne de grande qualité et de grande dévotion, qui étoit sous sa conduite, n'avoit pas quitté seulement ses pendants d'oreilles ; il répondit : Je vous assure que je ne sais pas seulement si elle a des oreilles ; car elle ne se présente

à la pénitence que la tête couverte d'une coëffe ou d'une écharpe si grande, que je ne sais comment elle est mise. Et puis, je crois que la sainte femme Rebecca, qui étoit bien aussi vertueuse qu'elle, ne perdit rien de sa sainteté pour porter les pendants d'oreilles qu'Eliezer lui donna de la part d'Isaac. (Gen. 24).

« Cette même dame s'étant avisée de faire mettre des diamants sur une croix d'or qu'elle portoit, on vint encore accuser cela de vanité au saint Evêque, lequel répondit que ce que l'on reprenoit de vanité étoit ce qui l'édifioit davantage. Hélas, dit-il, je voudrois que toutes les croix du monde fussent couvertes de diamants et de toutes les pierres précieuses : n'est-ce pas faire servir au Tabernacle les dépouilles des Egyptiens, et se glorifier en la croix de Jésus-Christ ? A quel meilleur usage sauroit-elle employer ses joyaux qu'à orner l'étendard de notre rédemption ? »

L'illustre et bon duc Philippe de Bourgogne, qui nommoit le conservateur de ses pieux manuscrits son *Garde-joyaux*, les avoit enrichis de miniatures admirables, comme nous le verrons tout-à-l'heure. Non moins religieux qu'éclairé, n'étoit-il dévot qu'en peinture et en vaines représentations, *in imaginibus ?*

Pour ne pas citer les vivants, feu M. Gence, cet homme vénérable, ce savant si profond, et si passionné pour les plus belles et les plus rares *Imitations de J.-C.*, avoit-il mis toute sa dévotion dans ses livres, *solum in libris ?* Ses livres n'étoient-ils pour lui qu'une lettre morte ? et leur esprit ne l'avoit-il pas vivifié lui-même ?

Sa vie et sa mort sont là pour nous répondre.

CHAPITRE V.

Des merveilleux effets de l'amour divin.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

a *Connois-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer?*
L'amour est un trésor qu'on ne peut estimer;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable,
Il est seul à soi-même ici-bas comparable,
Il sait rendre légers les plus pesants fardeaux,
Les jours les plus obscurs, il sait les rendre beaux.
Il dédaigne le joug de nos terrestres chaînes,
Jusqu'à ne point souffrir d'affections mondaines,
De peur que leur nuage enveloppant ses yeux
Ne les prive un moment de la clarté des cieux.
b *Je te dirai bien plus, sa douceur et sa force*
Sont des cœurs les plus grands la plus brillante amorce;
La terre ne voit rien qui soit plus achevé,
Le ciel même n'a rien qui soit plus élevé.

---

a *Magna res est amor, magnum omnino bonum.... Onus sine onere portat.... Amor vult esse liber, et ab omni mundana affectione alienus, ne internus ejus impediatur aspectus.*

b *Nihil dulcius amore, nihil fortius, nihil altius, nihil latius, nihil jucundius, nihil plenius nec melius in cœlo et in terra; quia amor ex Deo natus est, nec potest, nisi in Deo, super omnia creata quiescere.... Sicut vivax flamma et ardens facula, sursum erumpit, secureque pertransit.... Amor modum sæpe nescit, sed super omnem modum fervescit....*

En veux-tu la raison ? En Dieu seul est sa source,
En Dieu seul est aussi le repos de sa course ;
Il en part, il y rentre ; et ce feu tout divin
N'a point d'autre principe et n'a point d'autre fin.
C'est d'une vive flamme une ardente étincelle
Qui pour se réunir à sa source immortelle,
Au travers de la nue et de l'obscurité,
Jusqu'au plus haut des cieux s'échappe en sûreté....
Pour tous également son ardeur est extrême,
Il donne tout pour tout, et n'a rien à lui-même ;
Mais quoiqu'il soit prodigue, il ne perd jamais rien,
Puisqu'il retrouve tout dans le souverain bien,
Dans ce bien souverain à qui tous autres cèdent,
Qui seul les comprend tous, et dont tous ils procèdent.
Il se repose entier sur cet unique appui,
Et trouve tout en tous sans posséder que lui.
Dans les dons qu'il reçoit, tout ce qu'il se propose,
C'est d'en bénir l'Auteur par dessus toute chose.
Il n'a point de mesure, et comme son ardeur
Ne peut de son objet égaler la grandeur,
Il la croit toujours foible, et souvent en murmure
Quand cette même ardeur passe toute mesure.
c *Rien ne pèse à l'amour* (1), *rien ne peut l'arrêter,*
Il n'est point de travaux qu'il daigne supputer ;
Courageux, et surtout hors de cette foiblesse
Qui force à se chercher, et pour soi s'intéresse :
Car enfin c'est en vain qu'on se laisse enflammer,
Aussitôt qu'on se cherche on ne sait plus aimer.

Il faut avoir senti ce qu'on sait si bien peindre.

Ne croiroit-on pas retrouver dans ce chapitre, comme

---

c *Se ipsum nunquam quærens. Ubi enim se ipsum aliquis quærit, ibi ab amore cadit.*

dans St. Augustin, des souvenirs d'amour profane, quoique purifiés par un feu tout divin? Qui sait si l'humble écrivain à qui nous devons ce saint livre n'eût pas été, sur un autre théâtre, un Racine, auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre ?*

Quoi qu'il en soit, remarquons que l'auteur de l'*Imitation*, dans ses nombreuses peintures de l'amour véritable, ou plutôt de la charité, s'y montre toujours opposé au sentiment le plus contraire : l'égoïsme. La nature (quoi qu'on en ait dit) nous inspire l'amour de nous-mêmes, la religion l'amour des autres, en vue de Dieu. Mais rarement l'amour même de Dieu est dégagé de tout intérêt personnel : *Raro invenitur talis, qui velit Deo servire gratis.* L'entière abnégation de soi-même est néanmoins le caractère essentiel de ce sublime sentiment. « Vous *en tombez*, aussitôt que vous vous regardez, » comme dit l'auteur latin, dont l'expression poëtique n'a été rendue ni par Corneille, ni par M. de Boisville dans ces deux vers, d'ailleurs remarquables :

Sur lui-même jamais il ne fait de retour,
L'amour, s'il se cherchoit, ne seroit plus l'amour.

(1) *Rien ne pèse à l'amour.*

Onus sine onere portat.

Cela est bien, mais ne vaut pas l'expression de Ducis :

Son fardeau le soutient !

La traduction de ce chapitre étoit, au reste, très-difficile ; et, telle qu'elle est ici, avec les coupures que nous y avons faites, sans y changer un mot, elle

offre assurément une des plus belles définitions qui soient dans notre langue.

Mais avant d'entrer dans aucun détail, nous aurions dû tâcher de nous élever aux généralités de ce sujet, le plus grand, le plus digne de tout être pensant et créé pour aimer : l'amour de Dieu ! l'amour que Dieu a eu pour nous ! l'amour qu'il veut que nous ayons pour lui ! Si lui-même ne nous ordonnoit d'*attenter à cet excès de gloire*, quel mortel ne craindroit d'en être accablé ? St. François de Sales lui-même, dans la défiance qu'il éprouve de marcher seul à cette douce et sublime lumière, cherche, en tête de son *Traité de l'amour de Dieu*, à s'appuyer ainsi sur ceux qui l'ont précédé dans le même chemin :

« Plusieurs écrivains, dit-il, ont admirablement traité ce sujet, surtout ces anciens Pères qui, servant très-amoureusement Dieu, parloient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon ouïr parler des choses du ciel St. Paul qui les avoit apprises au ciel même ; et qu'il fait bon voir ces âmes nourries dans le sein de la dilection, écrire de la sainte suavité ! Pour cela même, entre les scholastiques, ceux qui ont le mieux discouru, ont pareillement excellé en piété. St. Thomas en a fait un traité digne de St. Thomas. St. Bonaventure et le bienheureux Denis le Chartreux en ont fait plusieurs très excellents sous divers titres. Et quant à Jean Gerson, chancellier de l'Université de Paris, Sixte le Siennois, en parle ainsi : Il a si dignement discouru des cinquante propriétés du divin amour, qui sont çà et là déduites au Cantique des Cantiques, qu'il semble que lui seul ait

tenu le compte des affections de l'amour de Dieu. Certes cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot. »

L'ouvrage de St. François de Sales est si peu lu (je ne sais pourquoi) que de tous les apologistes de Gerson je n'en connois aucun qui ait rappelé ce passage si glorieux à la mémoire de l'illustre chancelier de l'Université de Paris.

Le grand Evêque, après avoir parlé de plusieurs saintes femmes qui dans leurs écrits *ont admirablement exprimé les célestes passions de l'amour sacré*, ne pouvoit oublier son immortelle contemporaine, Ste.-Thérèse, cette noble Espagnole, dont l'esprit et le cœur étoient si françois. Voici ce qu'il en dit :

« Enfin la bienheureuse Thérèse de Jésus a si bien écrit des mouvements sacrés de la dilection, en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'éloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité ; et sa très-savante ignorance fait paroître très-ignorante la science de plusieurs gens de lettres qui, après un grand tracas d'études, se voyent honteux de n'entendre pas ce qu'elle écrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsi Dieu élève le trône de sa vertu sur le théâtre de notre infirmité, se servant des choses foibles pour confondre les fortes. »

François de Sales passe ensuite aux génies éminents de l'antiquité qui, par leurs études et leurs réflexions, *ont porté leur intuition* presque jusqu'à Dieu, mais qui *ont étendu plus loin leurs regards que leurs*

ailes, « car le péché, ajoute-t-il, a beaucoup plus débilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement..... Hélas! quels beaux témoignages, non seulement d'une grande connoissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers iceluy, ont été laissés par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Sénèque, Epictète! Socrate, le plus loué d'entre eux, connoissoit clairement l'unité de Dieu, et avoit tant d'inclination à l'aimer que, comme St. Augustin témoigne, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigne jamais la philosophie morale pour autre occasion que pour épurer les esprits, afin qu'ils pussent mieux contempler le souverain bien, qui est la très-unique Divinité. Et quant à Platon, il se déclare assez, en la célèbre définition de la philosophie et du philosophe, disant que philosopher n'est autre chose qu'aimer Dieu, et que le philosophe n'étoit autre que l'ami de Dieu. Que dirai-je du grand Aristote qui, avec tant d'efficace, approuve l'unité de Dieu, et en a parlé si honorablement en tant d'endroits?

« Mais, ô Dieu éternel! ces grands esprits qui avoient tant de connoissance de la Divinité, et tant de propension à l'aimer, ont tous manqué de force et de courage à la bien aimer. Par les créatures visibles, ils ont connu les choses invisibles de Dieu, voire même son éternelle vertu et divinité, dit le grand Apôtre; de sorte qu'ils sont inexcusables, d'autant qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié, comme Dieu, ni ne lui ont pas fait actions de grâces. »

Après être entré dans le long détail des inconséquen-

ces de ces philosophes, le Saint explique enfin pourquoi, quand de pauvres gens presque sans lumière s'élèvent seuls à l'amour de Dieu et ont le bonheur de le voir descendre dans leurs cœurs et d'en être éclairés (*), pourquoi de grands esprits, en voulant le comprendre, ne font que s'évanouir et se perdre dans leurs orgueilleuses investigations : c'est que Dieu cherche les humbles et s'approche des petits, *humilia respicit, et parvis se inclinat*, comme le disent, d'après l'Ecriture, St. Augustin et l'auteur de l'*Imitation*.

Et notre profond théologien ne se contente pas de le répéter, voici en quels traits lumineux il nous explique pourquoi les extrêmes se touchent entre le plus grand, le Seul Grand des êtres, et le plus humble de tous ceux auxquels il a donné son intelligence :

« Sitôt que l'homme, dit-il, pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion de cœur qui témoigne que Dieu est Dieu de cœur humain, et jamais notre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la divinité, de laquelle la moindre connoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses...... Que si quelque accident épouvante notre cœur, soudain il recourt à la divinité, avouant que quand tout lui est mauvais, elle seule lui est bonne, et que, quand il est en péril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

(*) « On n'est guère échauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit éclairé, » a dit ailleurs St. François de Sales.

» Ce plaisir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la convenance qu'il y a entre cette divine bonté et notre âme ; convenance grande, mais secrète ; convenance que chacun connoît, et que peu de gens entendent ; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut bien pénétrer. Nous sommes créés à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extrême convenance avec sa divine majesté.

» Notre âme est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et veut librement, est capable de juger, discourir, savoir, et avoir des vertus ; en quoi elle ressemble à Dieu..... Mais, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nonpareille entre Dieu et l'homme, pour leur réciproque perfection, non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme, mais parce que, comme l'homme ne peut être perfectionné que par la divine bonté, aussi la divine bonté ne peut si bien exercer sa perfection hors de soi qu'à l'endroit de notre humanité : l'une a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien ; et l'autre a grande abondance et grande inclination pour en donner. Or, plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se répandre et communiquer est forte ; plus l'indigent est nécessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vide de se remplir. C'est donc un doux et désirable rencontre que celui de l'affluence et de l'indigence, et ne sauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se répandre et communiquer, ou le bien dé-

faillant à recevoir, si Notre Seigneur n'avoit dit *que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir*.... Les mères ont quelquefois leurs mamelles si fécondes et abondantes, qu'elles ne peuvent durer, sans les bailler à quelque enfant ; et bien que l'enfant suce le tétin avec grand avidité, la nourrice le lui donne encore plus ardemment ; l'enfant têtant, pressé de sa nécessité, et la mère l'allaitant, pressée de sa fécondité. »

Ce n'est pas la seule fois que le saint Evêque se sert de cette similitude biblique et lumineuse, pour exprimer les rapports existant entre la foiblesse, les besoins infinis, et l'Infinie Bonté, l'inépuisable affection divine envers celui qui se rend humble, *et presque enfant, à l'exemple de Dieu*.

Ce dernier trait est le seul que je me permette d'ajouter à l'ouvrage du grand Evêque, et je l'emprunte à l'apôtre St. Paul qui veut que par amour, que par reconnoissance pour un Dieu mort pour nous, nous ne vivions plus que pour lui, que pour lui consacrer notre vie tout entière.

Bien des observations seroient à faire sur ce chapitre de l'*Amour de Dieu*, si notre bon Evêque ne les eût épuisées, car son génie religieux, qui n'étoit qu'un bon sens plus élevé, n'a pas manqué de signaler les dangers, les écarts, et les *fausses-semblances* d'un sentiment sublime, qui n'est pas seulement de contemplation, mais de pratique, et auquel nous ne pouvons nous élever, nous soutenir, que par notre amour, notre dévouement pour nos frères.

CHAPITRE VI.

Des épreuves du véritable amour.

Tu m'aimes, je le vois; mais ton affection
N'est pas encore au point de la perfection:
Elle manque de force, et manque de prudence;
Et son feu le plus vif et le plus véhément,
A la moindre traverse, au moindre empêchement,
Perd si tôt cette véhémence,
Que de tout le bien qu'il commence
Il néglige l'avancement.

Ainsi des bons propos la céleste vigueur
Aisément dégénère en honteuse langueur;
Tu sembles n'en former qu'afin de t'en dédire,
Ce lâche abattement de ton infirmité
Cherche qui te console avec avidité;
Et ton cœur après moi soupire,
Moins pour vivre sous mon empire,
Que pour vivre en tranquillité.

Si quelquefois pour moi, quelquefois pour mes Saints,
Ton zèle aride et lent suit mal tes bons desseins,
Et ne te donne point de sensible tendresse,
Il ne faut pas encor que ton cœur éperdu,
Pour voir languir tes vœux, estime tout perdu;
Ce qui manque à leur sécheresse,
Quoi qu'en présume ta foiblesse,
Te peut être bien-tôt rendu.

a *Tout ce qui coule au cœur de doux saisissements,*
De liquéfactions, d'épanouissements,
Marque bien les effets de ma grâce présente ;
C'est bien quelque avant-goût du céleste séjour,
Mais prompte est sa venue, et prompt est son retour,
Et sa douceur la plus charmante,
Lorsque tu crois qu'elle s'augmente,
Soudain échappe à ton amour.

Il ne seroit pas sûr de s'y trop assurer ;
Ne songe qu'à combattre, à vaincre, à te tirer
De ces lacs dangereux où ton plaisir t'invite ;
Sous les mauvais désirs n'être point abattu,
Triompher hautement du pouvoir qu'ils ont eu,
Et du diable qui les suscite,
C'est la marque du vrai mérite,
Et de la solide vertu.

b *Ne te trouble donc point pour les distractions*
Qui rompent la ferveur de tes dévotions,
De quelques vains objets qu'elles t'offrent l'image ;
Garde un ferme propos, sans jamais t'ébranler ;
Garde un cœur pur et droit, sans jamais chanceler ;
Et la grandeur de ton courage
Dissipera tout ce nuage,
Qu'elles s'efforcent d'y mêler.

---

a *Affectus ille bonus et dulcis, quem interdum percipis, effectus gratiæ præsentis est et quidam prægustus patriæ cœlestis; super quo non nimium innitendum, quia vadit, et venit.*

b *Non ergo te conturbent alienæ phantasiæ, de quacumque materia ingestæ. Forte serva propositum, et intentionem rectam ad Deum.*

Nec est illusio, quod aliquando in excelsum subito raperis, et statim ad solitas ineptias cordis reverteris.

Quelquefois ton esprit s'élevant jusqu'aux cieux,
De cette haute extase où j'occupe ses yeux,
Retombe tout-à-coup dans quelque impertinence ;
Pour confus que tu sois d'un si prompt changement,
Fais un plein désaveu de cet égarement ;
Et prends une sainte arrogance,
Qui dédaigne l'extravagance
De son indigne amusement.

Ces foiblesses de l'homme agissent malgré toi,
Et bien que de ton cœur elles brouillent l'emploi,
Elles n'y peuvent rien que ce cœur n'y consente ;
Tant que tu te défends d'y rien contribuer,
Tu leur défends aussi de rien effectuer ;
Et leur embarras te tourmente,
Mais ton mérite s'en augmente,
Au lieu de s'en diminuer.

L'immortel ennemi des soins de ton salut,
Qui ne prend que ma haine et ta perte pour but,
Par-là, dessous tes pas creuse des précipices ;
Il met tout en usage, afin de t'arracher
Ces vertueux désirs où je te fais pencher ;
Et ne t'offre aucunes délices,
Qu'afin que tes bons exercices
Trouvent par où se relâcher.

Il hait tous ces honneurs que tu rends à mes Saints ;
Il hait tous mes tourments dans ta mémoire empreints,
Dont tu fais malgré lui tes plus douces pensées ;
Il hait ta vigilance à me garder ton cœur,
Il hait tes bons propos qui croissent en vigueur,
Et ce que tes fautes passées
Dans ton souvenir retracées
Te laissent pour toi de rigueur.

Il cherche à t'en donner le dégoût ou l'ennui,
Et pour t'ôter, s'il peut, ces armes contre lui,
Il s'arme contre toi de toute la nature :
De mille objets impurs il unit le poison,
Afin que de leur peste infectant ta raison,
Il s'y fasse quelque ouverture,
Pour troubler ta sainte lecture,
Et disperser ton oraison.

L'humble aveu de ton crime aux pieds d'un confesseur,
Qui sur toi de ma grâce attire la douceur,
Gêne jusqu'aux enfers l'orgueil de son courage ;
Et comme il hait sur tout ces amoureux transports,
Où s'élève ton âme en recevant mon corps,
Les artifices de sa rage
T'en feroient quitter tout l'usage,
Si l'effet suivoit ses efforts.

Ferme-lui bien l'oreille, et vis sans t'émouvoir,
De ces piéges secrets que pour te décevoir
Sous un appas visible il dresse à ta misère ;
Ne t'inquiète point de ses subtilités,
Et n'imputant qu'à lui toutes les saletés
Que sa ruse en vain te suggère,
Reproche-lui d'un ton sévère
L'amas de ses impuretés.

Va, malheureux esprit, va, va, lui dois-tu dire,
Dans les feux immortels de son funeste empire ;
Vas-y rougir de honte, et brûler de courroux,
De perdre ainsi tes coups.

Tu les perds contre moi, lorsque tu te figures,
Que tu vas m'accabler sous ce monceau d'ordures ;
De quelques faux appas que tu m'oses flatter,
Je sais les rejeter.

Ainsi tu dois, mon fils, t'apprêter au combat ;
Ainsi tu dois combattre en courageux soldat,
Et dissiper ainsi les forces qu'il amasse.
S'il t'arrive de choir par ta fragilité,
Relève-toi plus fort que tu n'avois été ;
Et lorsque ta vigueur se lasse,
Appelle une haute grâce
Au secours de ta lâcheté.

Tu dois t'y confier ; mais prends garde avec soin,
Que cette confiance allant un peu trop loin
Ne se tourne en superbe et folle complaisance :
Plusieurs y sont trompés, et ce vain sentiment
Les portant de l'erreur jusqu'à l'aveuglement
D'une ingrate méconnoissance,
Les met presque dans l'impuissance
D'un véritable amendement.

Instruit par le malheur de ces présomptueux,
Tiens sous l'humilité ton désir vertueux ;
Prends-en dans leur ruine une digne matière ;
Vois comme leur orgueil facile à s'ébranler
Tombe d'autant plus bas, que haut il crut voler,
Et des chûtes d'une âme fière
Tâche à tirer quelque lumière,
Qui t'éclaire à te ravaler.

Je cite ce chapitre, non qu'il soit toujours assez bien écrit pour être appris par cœur (il eût fallu y faire trop de changements que je n'ai pas dû me permettre), je le cite, parce qu'il contient des beautés de détail, des expressions heureuses sur la grâce céleste, *ses liquéfactions*, *ses doux saisissements*, surtout une peinture vraie de l'état d'un cœur qui, attaché à la bonté divine,

s'en voit quelquefois détourné par les distractions les plus basses; que faire alors? Ne point s'alarmer, mais plutôt (nous dit St. François de Sales qui en revient à sa grâcieuse et profonde comparaison) imiter ce petit enfant qui, suçant le lait de sa mère, « en est un moment distrait pour s'occuper de ce qui se passe à ses pieds, mais qui, par un élan d'amour, se rejette bientôt au giron maternel, s'y sent si tendrement pressé, qu'il s'y ramasse, s'y blotit, et semble se vouloir tout enfoncer et cacher dans ce sein *d'où il est extrait*. »

Que ces derniers mots sont heureux! Oui, c'est parce qu'elle est sortie de Dieu que notre âme y doit retourner avec confiance, avec persévérance, sans jamais se décourager, mais sans jamais s'énorgueillir, même de ces élans qui la reportent vers sa céleste origine. Ces élans nous viennent de Dieu : à nous tout le profit de ces relations avec notre Créateur; à lui seul la gloire, la gloire tout entière.

N'oublions jamais ce que nous sommes et ce que nous devons à Dieu: c'est par où l'auteur de l'*Imitation* finit plusieurs de ses chapitres, notamment celui-ci où il nous porte à repousser, suivant l'expression de Corneille, une ingrate *méconnoissance;* mot essentiel mais peu usité, quoique la chose hélas! ne soit que trop commune (*).

(*) L'Académie Françoise, dans la dernière édition de son dictionnaire, a rétabli ce mot, et la plupart de ceux que l'autorité de nos grands écrivains auroit dû consacrer.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut cacher la grâce de la dévotion sous l'humilité.

a *Tu veux être dévot, et je t'en fais la grâce :*
Mais apprends qu'il la faut cacher,
Et qu'un don que tu tiens si cher,
Renfermé dans toi-même, aura plus d'efficace.
Bien que tu saches ce qu'il vaut,
Ne t'en élève pas plus haut,
Parles-en d'autant moins, que plus je t'en inspire,
Et n'en prends pas l'autorité
De donner plus de poids à ce que tu veux dire
Par une sotte gravité.

Dans les heureux moments où ma grâce t'éclaire,
Regarde avec humilité
Quelle devient ta pauvreté
Sitôt que cette grâce a voulu se soustraire.
Le grand progrès spirituel
N'est pas au goût continuel
Des sensibles attraits dont elle te console ;
Mais à souffrir sans murmurer
Les maux qu'elle te laisse alors qu'elle s'envole,
Et ne te point considérer.

---

a *Fili, utilius est tibi et securius, gratiam abscondere, nec in altum te efferre, nec multum inde loqui, neque multum ponderare.*

Bien qu'en ce triste état tout te nuise et te fâche,
Bien qu'une importune langueur
Eteigne presque ta vigueur,
Ne permets pas pourtant que ton feu se relâche.
b *Plusieurs bronchent au premier pas.*
Aussitôt qu'ils n'avancent pas,
Il semble par dépit qu'au surplus ils renoncent ;
Tout leur courage s'amollit,
Et dans la nonchalance où leurs âmes s'enfoncent
Leur plus beau feu s'ensevelit.

Ce n'est pas comme il faut se ranger à ma suite ;
L'homme a beau former un dessein,
Il n'a pas toujours en sa main
Tout ce qu'il se promet de sa bonne conduite.
Ces dévots trop présomptueux
Dans leurs élans impétueux
Ne daignent réfléchir sur ce qu'ils peuvent faire ;
Et changent leur zèle en poison,
Quand ils écoutent plus son ardeur téméraire,
Que les avis de la raison.

c *Ainsi ces indiscrets perdent bientôt mes grâces,*
Pour oser plus qu'il ne me plaît ;
Et leur vol rencontre un arrêt
Qui les rejette au rang des âmes les plus basses.
Pour fruit de leur témérité,
Ils retrouvent l'indignité

---

b *Multi enim sunt, qui cum non bene eis successerit, statim impatientes fiunt aut desides.*

Non enim semper est in potestate hominis via ejus.

c *Facti sunt inopes, et viles relicti, qui in cœlum posuerunt nidum sibi; ut humiliati et depauperati, discant non in alis suis volare, sed sub pennis meis sperare.*

Des imperfections qui leur sont naturelles,
Afin que n'espérant rien d'eux,
Et ne prétendant plus voler que sous mes ailes,
Ils me laissent régler leurs feux.

[d] *Vous donc qui commencez à marcher dans ma voie,*
Chers apprentis de la vertu,
Dans ce chemin que j'ai battu,
Portez, je le consens, grand cœur et grande joie :
Mais gardez sous cette couleur
D'écouter toute la chaleur
Qui s'allume sans ordre en vos jeunes courages ;
Vous pourrez trébucher bien bas,
Si vous ne choisissez les conseils des plus sages
Pour guides à vos premiers pas (1).

Toute élévation n'est pas la sainteté.

Non omne altum sanctum, a dit précédemment l'auteur, qui développe ici toute la vérité de ces mots serrés. Après nous avoir recommandé, dès le début de ce chapitre, de ne pas trop nous élever ni nous exalter, mais de suivre humblement la route que Dieu nous a tracée, l'humble écrivain ajoute que nous ne sommes pas toujours les maîtres de nos voies. Le pigeon qui traversant l'air, au lieu de suivre son chemin, s'élèveroit aux nues, y décriroit mille détours, allât-il nicher dans le ciel, suivant l'expression biblique de l'auteur,

---

d *Qui adhuc novi sunt et imperiti in via Domini, nisi consilio discretorum se regant, faciliter decipi possunt et elidi.*

s'exposeroit à de cruels dangers. Tel est le sort du chrétien qui, dans le chemin de la vie, emporté par de hautes spéculations, s'y égare, s'il prétend voler de ses seules ailes (*alis suis volare*), au lieu de se confier à celles de son guide (*Dei sub pennis*).

St. François de Sales, sous la plume et les ailes de qui (*cujus sub pennis*), nous voudrions bien abriter notre commentaire, semble encore (quoiqu'on ne l'ait pas remarqué) avoir eu en vue ce chapitre de l'*Imitation*, dans le passage suivant de son *Amour de Dieu :* « On voit des pigeons qui, de vanité, se pavonnent quelquefois en l'air et font des esplanades çà et là, se mirants en la variété de leur pennage ; et lors les tiercelets et faucons qui les épient viennent fondre sur eux et les attrappent, ce qu'ils ne feroient jamais si les pigeons voloient leur droit vol, d'autant qu'ils ont l'aile plus roide que les oiseaux de proie. Hélas ! si nous ne nous amusions pas en la vanité des plaisirs caduques, et surtout en la complaisance de notre amour-propre, et que nous fussions soigneux de voler droit où la charité nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attraperoient ; mais parce que, comme colombes séduites et déçues, nous retournons sur nous-mêmes, nous nous trouvons souvent surpris entre les serres de nos ennemis qui nous emportent et dévorent. (Liv. IV, ch. III.) »

(1) Que ces strophes, souvent poëtiques, mais parfois négligées, sont vraies ! Combien de jeunes gens qu'une première éducation et une âme aimante avoient remplis d'une généreuse exaltation, et dont toute l'ar-

deur se dissipe en fumée, dès que la grâce a cessé de les échauffer un moment ! Si l'orgueil alors, si ce *mirage* dangereux, si les demi-lumières, pires que l'ignorance, viennent les éblouir ; si les conseils d'un ami éclairé ne peuvent rien sur eux, que d'abîmes, dont ils apercevront trop tard les profondeurs !

Faciliter decipi possunt et elidi. « Facilement ils peuvent être trompés et perdus. » Chacun de ces mots porte ; et le dernier, *elidi*, qui n'est pas dans tous les textes, mais bien dans le nôtre, n'est que trop nécessaire : on a eu tort de le remplacer par le mot *elusi*, répétition de *decipi.* St. François de Sales dit, il est vrai : « colombes *séduites* et *déçues ;* » mais il ajoute *emportées* et *dévorées*, ce qui complette le sens de cette parabole frappante.

Le génie de Corneille *et la langue des dieux* étant souvent insuffisants à faire parler Dieu, j'ai dû supprimer encore dans ce chapitre plusieurs stances trop foibles. On n'en peut guère regretter que ce vers touchant où Dieu dit de l'âme pécheresse :

Au milieu de mes dons, INGRATE, *elle s'oublie.*

La manière dont se trouve placé, en incise, cet adjectif INGRATE, est un latinisme dont Corneille a heureusement enrichi notre langue.

CHAPITRE VIII.

Du peu d'estime de soi-même en la présence de Dieu.

a *Seigneur, t'oserai-je parler,*
Moi qui ne suis que cendre et que poussière,
Qu'un vil extrait d'une impure matière,
Qu'au seul néant on a droit d'égaler?

Si je me prise davantage,
Je t'oblige à t'en ressentir,
Je vois tous mes péchés soudain me démentir,
Et contre moi porter un témoignage
Où je n'ai rien à repartir.

Mais si tout amour-propre en moi se déracine,
Si je rentre en la poudre où fut mon origine,
Ta grâce avec pleine vigueur
Est soudain propice à mon âme,
Et les rayons de ta céleste flamme
Descendent au fond de mon cœur.

L'orgueil contraint à disparoître
Ne laisse dans ce cœur aucun vain sentiment
Qui ne soit abîmé, pour petit qu'il puisse être,
Dans cet anéantissement,
Sans pouvoir jamais y renaître.

---

a *Loquar ad Dominum meum, quamvis sim pulvis et cinis. Si me amplius reputavero, ecce stas contra me, et dicunt testimonium verum iniquitates meæ, nec possum contradicere. Si autem me vilificavero,... atque, sicut sum, pulverisavero, erit mihi propitia gratia tua, et vicina cordi meo lux tua.*

Ta clarté m'expose à mes yeux;
Je me vois tout entier, et j'en vois d'autant mieux
Quels défauts ont suivi ma honteuse naissance:
Je vois ce que je suis, je vois ce que je fus,
Je vois d'où je viens, et confus
De ne voir que de l'impuissance,
Je m'écrie: « O mon Dieu, que je m'étois déçu!
Je ne suis rien, et n'en avois rien su! »

b *Si tu me laisses à moi-même,*
Je n'ai dans mon néant que foiblesse et qu'effroi;
Mais si dans mes ennuis tu jettes l'œil sur moi,
Soudain je deviens fort et ma joie est extrême.

c *Merveille, que de ces bas lieux*
Elevé tout-à-coup au dessus du tonnerre,
Je vole ainsi jusques aux cieux,
Moi que mon propre poids rabat toujours en terre;
Que tout-à-coup de saints élancements,
Tout chargé que je suis d'une masse grossière,
Jusques dans ces palais de gloire et de lumière,
Me fassent recevoir tes doux embrassements!

d *Ton amour fait tous ces miracles;*
C'est lui qui me prévient sans l'avoir mérité;
C'est lui qui brise les obstacles
Qui naissent des besoins de mon infirmité.
Lorsque détaché de moi-même,
Je t'aime purement et ne cherche que toi,

---

b *Si mihi ipsi relinquor, ecce nihil, et tota infirmitas: si autem subito me respexeris, statim fortis efficior, et novo repleor gaudio.*

c *Et mirum valde quod sic repente sublevor, et tam benigne a te complector, qui proprio pondere semper ad ima feror.*

d *Facit hoc amor tuus, gratis præveniens me, et in tam multis subveniens necessitatibus....*

Je trouve ce que j'aime en un si digne emploi;
Je me retrouve encor, Seigneur, en ce que j'aime;
e *Et plus ce feu divin a su me pénétrer,*
Plus dans mon vrai néant il m'apprend à rentrer.

Ton amour à t'aimer ainsi me sollicite,
Et me rappelle à mon devoir,
Par des faveurs qui passent mon mérite,
Et par des biens plus grands que mon espoir.

Je t'en bénis, Etre suprême,
Dont l'immense bénignité
Etend sa libéralité
Sur l'indigne et sur l'ingrat même.
Ce torrent, que jamais tu ne laisses tarir,
Ne se lasse point de courir
Même vers ceux qui s'en éloignent;
Et souvent sur l'aversion
Que les plus endurcis témoignent
Il roule les trésors de ton affection.

De ces sources inépuisables
Fais sur nous déborder les flots;
Rends-nous humbles, rends-nous dévots,
Rends-nous reconnoissants, rends-nous inébranlables;
Relève-nous le cœur sous nos maux abattu,
Attire-nous à toi par cette sainte amorce,
Toi qui seul es notre vertu,
Notre salut, et notre force.

L'évêque de Dijon se rapproche de Corneille à la fin de cette hymne, où il emprunte à St. François de Sales

---

e *Ex amore profundius ad nihilum me redegi.*

un trait de l'amour de Dieu que nous avons vu précédemment dans une mère tendre :

Et n'est-ce pas merveille, ô mon Dieu, que ta main
Soit toujours là quand je succombe,
Me relève, et ME PRESSE ENCOR CONTRE TON SEIN,
Lorsqu'à terre entraîné par mon poids je retombe !
Voilà ce que fait ton amour,
Ce que ta bonté me procure,
Ta bonté prévenante et pure,
Qui veille à mes besoins, m'assiste nuit et jour,
Et dans tous mes dangers me garde d'aventure.

Ah ! je me perdois donc quand je n'aimois que moi ;
Mais du moment, Beauté Suprême,
Que je n'ai plus chéri que toi,
Je me suis retrouvé tout entier dans toi-même :
Et de ce jour, j'appris à descendre, en t'aimant,
Dans l'abîme profond d'un saint abaissement :
Car, ô mon bien-aimé ! ta bonté gratuite,
A mes yeux aussitôt se fit apercevoir,
M'accablant de faveurs qui passent mon mérite,
Et me comblant de biens plus grands que mon espoir.
Sois donc, sois à jamais bénie,
Adorable Bonté, Providence infinie ;
O toi qui ne cesses jamais
De faire du bien aux rebelles,
D'assister des ingrats, et sur les infidèles
De répandre tes dons, de verser tes bienfaits !

O mon Dieu ! mon salut ! ma force et ma puissance !
Change, refonds mon âme, et produis dans mon cœur
Grâce d'humilité, sentiment de ferveur,
Et vertu de reconnoissance.

En écoutant ces cantiques où l'âme échauffée par les rayons divins, s'élève tour à tour, et descend, et s'anéantit dans un religieux silence, on se rappelle ce passage de l'*Amour de Dieu*, où St. François de Sales nous montre l'alouette ravie dans les airs par l'éclat du soleil, élevant à la fois son vol et sa voix, sa voix qui s'épure et qui se développe, à mesure qu'elle monte, *jusqu'à ce que n'en pouvant plus de chanter, elle descend petit à petit de ton et de corps;* et, semblant reconnoître que l'Etre qu'elle chante est au-dessus de toutes les louanges, elle se tait, mais pour recommencer bientôt son élévation et ses chants (*).

Il en est de même de l'âme fidèle, détachée de la terre, et que nous verrons au-dessus peut-être de tout ce qui précède, après avoir passé le chapitre IX, dont nous citerons seulement les quelques vers qui suivent.

(*) L'auteur anonyme d'un recueil françois et latin intitulé : « La pieuse Alouette, » imprimé à Valenciennes en 1619, fait ainsi dériver le nom de l'alouette, *alauda*, de son chant *laudatif*:

A laude Alauda nomen invenit. Stupes!
Cessa : Tonantis illa nam laudes canit.

On lit, en regard, ces vers françois non moins ingénieux :

Ne plus ne moins que l'alouette
Sur la terre est toujours muette;
Mais lorsque, quittant ces bas lieux,
Elle se hausse vers les cieux,
Haut louant Dieu par son langage,
Elle dégoise un doux ramage,
Et regringotte en ses chansons
Mille et mille menus fredons.
Ainsi, Chrétiens etc.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut rapporter tout à Dieu comme à notre dernière fin.

a *Si tu veux du bonheur t'applanir la carrière,*
Choisis-moi pour ta fin souveraine et dernière,
Epure tes désirs par cette intention ;
Tes flammes deviendront comme eux droites et pures,
Tes flammes que souvent ta folle passion
Recourbe vers toi-même, ou vers les créatures,
Et qui n'ont que foiblesse, aridité, langueur,
Sitôt qu'à te chercher tu ravales ton cœur.

b *C'est à moi, c'est à moi qu'il faut que tu rapportes*
Les biens les plus exquis, les grâces les plus fortes,
Mais je te le redis, saches-en bien user ;
Ne prends point hors de moi de joie ou d'espérance.
Je suis cette bonté qu'on ne peut épuiser,
Mais qui ne peut souffrir aucune concurrence :
Je suis et serai seul durant tout l'avenir
Qu'il faille en tout, par tout, et louer, et bénir.

---

a *Fili, ego debeo esse finis tuus supremus et ultimus, si vere desideras esse beatus.*

Ex hac intentione purificabitur affectus tuus, sæpius ad seipsum et ad creaturas male incurvatus.

b *Si recte sapis, in me solo gaudebis, in me solo sperabis : quia* nemo bonus nisi solus Deus, *qui est super omnia laudandus, et in omnibus benedicendus.*

CHAPITRE X.

Qu'il est doux de servir Dieu et de mépriser le monde.

a *J'oserai donc encor m'élever jusqu'à toi :*
Mon silence n'est plus un respect légitime,
Je ne puis me taire sans crime,
Je dois bénir mon Dieu, mon Seigneur et mon Roi.
J'irai jusqu'à ton trône assiéger tes oreilles
Du récit amoureux de tes hautes merveilles,
J'en ferai retentir toute l'éternité,
Et je veux qu'à jamais mes cantiques enseignent
Quelles sont les douceurs que ta bénignité
Ne montre qu'à ceux qui te craignent.

b *Mais que sont ces douceurs au prix de ces trésors*
Qu'à toute heure tes mains prodiguent et réservent
Pour ceux qui t'aiment et te servent,
Et qui du cœur entier te donnent les efforts?
Ah! ces ravissements sans borne et sans exemple
S'augmentent d'autant plus, que plus on te contemple,
Nous n'avons rien en nous qui les puisse exprimer :
Le cœur les goûte bien, et l'âme les admire,
Tout l'homme les sent croître à force de t'aimer,
Mais la bouche ne les peut dire (1).

---

a *Nunc iterum loquar, Domine, et non silebo; dicam in auribus Dei mei, Domini mei, et Regis mei, qui est in excelso. O quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!*

b *Sed quid es amantibus te! Quid toto corde tibi servientibus! Vere, ineffabilis dulcedo contemplationis tuæ, quam largiris amantibus te!*

Tu ne te lasses point, Seigneur, de cet amour,
Et j'en porte sur moi des marques infaillibles,
Tes bontés incompréhensibles
Du néant où j'étois m'ont daigné mettre au jour :
J'ai couru loin de toi vagabond et sans guide ;
Pour un fragile bien j'ai quitté le solide,
Et tu m'as rappelé de cet égarement ;
Tu fais plus, pour t'aimer tu m'ordonnes de vivre,
Et joins à la douceur de ce commandement
La clarté qui montre à le suivre.

Que fais-je donc, Seigneur, alors que je te sers!
J'apprends cette leçon de toute la nature ;
L'hommage de la créature
N'est qu'un tribut commun que te doit l'univers.
La terre qui nous porte et qui nous sert de mère,
L'air que nous respirons, le ciel qui nous éclaire,
Ont ces ordres de toi qu'ils ne rompent jamais.
Et telle est ta bonté, tout pécheurs que nous sommes,
Que par toi l'ange suit l'ordre où tu le soumets
Pour le ministère des hommes.

c *C'est peu pour toi que l'air, et la terre et les cieux*
Versent sur nous les dons de ta munificence :
Ces dons annonçoient ta puissance ;
Mais, d'un amour divin effet prodigieux!
Tu quittes, Roi des rois, ton sacré diadême,
Tu descends jusqu'à nous de ton trône suprême,

---

c *Ecce cœlum et terra, quæ in ministerium hominis creasti, præsto sunt... Et hoc parum est... Transcendit hæc omnia, quod tu ipse homini servire dignatus es, et te ipsum daturum ei promisisti.*

Quid dabo tibi pro omnibus istis millibus bonis! Utinam possem tibi servire cunctis diebus vitæ meæ! Utinam vel uno die dignum servitium exhibere sufficerem! Vere tu es dignus omni servitio, omni honore, et laude æterna.

Tu te revêts pour nous de nos infirmités ;
Et nous fortifiant par ta sainte présence,
Tu nous fais triompher de nos fragilités,
Et te promets pour récompense.

Pour tant et tant de biens, que ne puis-je à mon tour
Te servir dignement tout le temps de ma vie !
O que j'aurois l'âme ravie
De le pouvoir, Seigneur, seulement un seul jour !
Te servir à demi, c'est te faire une injure ;
Et comme tes bontés n'ont jamais de mesure,
Il ne faut point de borne aux devoirs qu'on te rend :
A toi toute louange, à toi gloire éternelle,
A toi, Seigneur, est dû ce que peut de plus grand
Le zèle d'une âme fidèle.

N'es-tu pas, ô mon Dieu, mon Seigneur Souverain ;
Et moi ton serviteur, pauvre, lâche, fragile (2),
Dont tout l'effort est inutile,
A moins d'avoir l'appui de ta divine main ?
Je dois pourtant, je dois de toute ma puissance,
Te louer, te servir, te rendre obéissance,
Sans m'en lasser jamais, sans prendre autre souci :
Viens donc à mon secours, bonté toute céleste,
Tu vois que je le veux et le souhaite ainsi ;
Par ta faveur supplée au reste.

La pompe des honneurs dans son plus haut éclat
N'a rien de comparable à cette servitude,
A cette glorieuse étude,
Qui nous apprend de tout à faire peu d'état.
Mépriser tout pour toi, pour ce noble esclavage,
Qui sous tes volontés enchaîne le courage,
C'est se mettre au dessus des princes et des rois,
Et l'ineffable excès des grâces que tu donnes
A qui peut s'affermir dans cet illustre choix,
Vaut mieux que toutes les couronnes.

Par des attraits divins et toujours renaissants,
Ton Saint Esprit se plaît à consoler les âmes,
Dont les pures et saintes flammes
Dédaignent pour t'aimer tous les plaisirs des sens:
Ces âmes qui pour toi prennent l'étroite voie,
Qui n'ont point d'autre but, qui n'ont point d'autre joie,
Y goûtent de l'esprit l'entière liberté;
Leur retraite en vrais biens se voit toujours féconde,
Et trouve un plein repos dans la digne fierté
Qui leur fait négliger le monde.

d *Miraculeux effet! bonheur prodigieux,*
Qu'ainsi la liberté naisse de la contrainte (3)!
O doux liens, ô douce étreinte!
O favorable poids du joug religieux!
Sainte captivité, qu'on te doit de louanges!
Tu rends dès ici-bas l'homme pareil aux anges,
Tu le rends agréable aux yeux de son auteur,
Tu le rends formidable à ces troupes rebelles,
A ces noirs escadrons de l'ange séducteur,
Et louable à tous les fidèles.

O fers délicieux, et toujours à chérir,
Que de douceurs en vous sous un peu de rudesse!
O du Ciel infaillible adresse,
Que tu rends ses trésors aisés à conquérir!
O jeûne, pauvreté, discipline, cilices,
Amoureuses rigueurs, et triomphants supplices;

---

d *O grata et jucunda Dei servitus, qua homo efficitur veraciter liber et sanctus. O sacer status religiosi famulatus! qui hominem angelis reddit æqualem, Deo placitum, dæmonibus terribilem, et cunctis fidelibus commendabilem! O amplectendum et semper optandum servitium! quo summum promeretur bonum, et gaudium acquiritur sine fine mansurum.*

O cloître, ô saints travaux, qu'il faut vous souhaiter :
Vous qui donnez à l'âme une joie assurée,
Et qui l'asservissant, lui faites mériter
Un bien d'éternelle durée.

Tout sort ici d'une âme pleine, et pressée du besoin de s'épancher : nous n'y ferons donc point un reproche au poëte françois de s'étendre bien plus que l'auteur latin : chaque écrivain et chaque langue ont leur génie. Nous avons toutefois supprimé quelques strophes.

(1) *Mais la bouche ne les peut dire.*

Nous ne saurions non plus assez exprimer notre admiration pour de semblables vers, où les ravissements et l'amour ne pouvant plus croître, retombent en monosyllabes si simples, si touchants.

(2) Au lieu de *fragile*, on lit dans toutes les éditions le mot *imbécille*, qui, dans le sens de *foible*, ne se dit plus.

(3) Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner,

a dit Boileau, de l'homme esclave de ses passions.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut examiner soigneusement les désirs du cœur, et prendre peine à les modérer.

a *Je vois qu'à me servir enfin tu te disposes,*
Mais n'en espère pas grand fruit,
A moins que je t'apprenne encor beaucoup de choses
Dont tu n'es pas encore assez instruit.

Seigneur, que veux-tu m'apprendre?
Je suis prêt à t'écouter;
Joins à la grâce d'entendre
La force d'exécuter.

Toutes tes volontés doivent être soumises
Purement à mon bon plaisir,
Jusqu'à ne souhaiter en toutes entreprises
Que les succès que je voudrai choisir.

Tu ne dois point t'aimer, tu ne dois point te plaire
Dans tes propres contentements;
Tu dois n'être jaloux que de me satisfaire,
Et d'obéir à mes commandements.

---

a *Fili, oportet te adhuc multa addiscere, quæ necdum bene didicisti.*

Quæ sunt hæc, Domine?

Ut desiderium tuum ponas totaliter secundum beneplacitum meum, et tu ipsius amator non sis, sed meæ voluntatis cupidus emulator.

Quel que soit le désir qui t'échauffe et te pique,
Considère ce qui t'en plaît :
Et vois si sa chaleur à ma gloire s'applique,
Ou s'il t'émeut par ton propre intérêt.

Lorsque ce n'est qu'à moi que ce désir se donne,
Qu'il n'a pour but que mon honneur,
Quelque effet qui le suive, et quoique j'en ordonne,
Ta fermeté tient tout à grand bonheur.

Mais lorsque l'amour-propre y garde encor sa place,
Quoique secret et déguisé,
C'est là ce qui te gêne et ce qui t'embarrasse,
C'est ce qui pèse à ton cœur divisé.

Défends-toi donc, mon fils, de la première amorce
D'un désir mal prémédité ;
N'y prends aucun appui, n'y donne aucune force,
Qu'après m'avoir pleinement consulté.

Ce qui t'en plaît d'abord peut bien-tôt te déplaire,
Et te réduire au repentir ;
Et tu rougiras lors de ce qu'aura pu faire
Cette chaleur trop prompte à consentir.

Tout ce qui paroît bon n'est pas toujours à suivre,
Ni son contraire à rejeter ;
L'ardeur impétueuse à mille erreurs te livre,
Et trop courir, c'est te précipiter.

La bride est souvent bonne, et même il en faut une
A la plus sainte affection ;
Son trop d'empressement la peut rendre importune,
Et te pousser dans la distraction.

Il te peut emporter hors de la discipline,
Sous prétexte de faire mieux;
Et laisser du scandale à qui ne l'examine
Que par la règle où s'attachent ses yeux.

Il peut faire en autrui naître une résistance
Que tu n'auras daigné prévoir,
Et de qui la surprise ébranlant ta constance
La troublera jusqu'à te faire choir.

Un peu de violence est souvent nécessaire
Contre les appétits des sens,
Même quand leur effet te paroît salutaire,
Quand leurs désirs te semblent innocents.

Ne demande jamais à ta chair infidèle,
Ce qu'elle veut, ou ne veut pas;
Range-la sous l'esprit, et fais qu'en dépit d'elle
Son esclavage ait pour toi des appas.

Qu'en maître, qu'en tyran cet esprit la châtie,
Qu'il l'enchaîne de rudes nœuds;
Jusqu'à ce que domptée, et bien assujettie,
Elle soit prête à tout ce que tu veux.

Jusqu'à ce que de peu satisfaite et contente
Elle aime la simplicité,
Et que chaque revers qui trompe son attente
Sans murmurer en puisse être accepté.

J'ai cité ce chapitre, pour l'enchaînement des idées et parce qu'il finit par quelques bonnes maximes assez bien exprimées. Mais comme le rhythme en est peu favorable à l'oreille, et que d'ailleurs on y rencontre quelques expressions impropres, les parents et les maîtres ne le feront probablement pas apprendre à leurs élèves.

CHAPITRE XII.

Comment il se faut faire à la patience et combattre les passions.

A ce que je puis voir, Seigneur,
J'ai grand besoin de patience
Contre la rude expérience
Où cette vie engage un cœur.

a *Je n'y termine aucuns combats*
Que chaque instant ne renouvelle,
Et ma paix y traîne avec elle
La guerre attachée à mes pas.

Les soins même de l'affermir
Ne sont en effet qu'une guerre,
Et tout mon séjour sur la terre,
Qu'une occasion de gémir.

b *Tu dis vrai, mon enfant ; aussi ne veux-je pas*
Que tu cherches en terre une paix sans combats,
Un repos sans tumulte, un calme sans orage,
Où toujours la fortune ait un même visage,
Et semble par le cours de ses événements
S'asservir en esclave à tes contentements.

---

a *Qualitercumque ordinavero de pace mea, non potest esse sine bello.*

b *Ita est, fili. Sed volo te non talem quærere pacem, quæ contraria non sentiat.*

Je veux te voir en paix, mais parmi les traverses,
Parmi les changements des fortunes diverses,
Je veux y voir tou calme, et que l'adversité
Te serve à t'affermir dans la tranquillité (1).

Crois-tu les gens du monde exempts d'inquiétude?
Ne vois-tu rien pour eux, ni d'amer, ni de rude?
Va chez ces délicats qui n'ont soin que d'unir
Le choix des voluptés aux moyens d'y fournir;
Si tu crois y trouver des roses sans épines,
Tu n'y trouveras point ce que tu t'imagines.

Mais ils suivent, dis-tu, leurs inclinations;
Leur seule volonté règle leurs actions,
Et l'excès des plaisirs en un moment consume
Ce peu qui par hazard s'y coule d'amertume:
Hé bien, soit, je le veux, ils ont tout à souhait,
Mais combien doit durer un bonheur si parfait?

c *Ces riches que du siècle adore l'imprudence*
Passent comme fumée avec leur abondance,
Et de leurs voluptés le plus doux souvenir
S'il ne passe avec eux, ne sert qu'à les punir.
Celles que leur permet une si triste vie
Sont dignes de pitié beaucoup plus que d'envie;
Elles vont rarement sans mélange d'ennuis,
Leurs jours les plus brillants ont les plus sombres nuits:
Souvent mille chagrins empoisonnent leurs charmes,
Souvent mille terreurs y jettent mille allarmes,
d *Et souvent, des objets d'où naissent leurs plaisirs*
Ma justice en courroux fait naître leurs soupirs.

---

c *Quemadmodum fumus, deficient abundantes in seculo, et nulla erit recordatio prœteritorum gaudiorum.*

d *Ex eadem re unde sibi delectationem concipiunt, inde doloris pœnam frequenter recipiunt. Juste illis fit...*

Plus sage, à leurs dépens, donne moins de puissance
Aux brutales fureurs de ta concupiscence,
Garde-toi de courir après les voluptés,
Captive tes désirs, brise tes volontés,
Mets en moi seul ta joie, et m'en fais une offrande,
Et je t'accorderai ce que ton cœur demande.

---

(1) Tu te reposeras, mon fils, dans la tempête,

seroit un vers qui résumeroit presque cette strophe, et pourroit servir de devise à beaucoup de gens dont l'agitation est l'état normal, et la vie, comme celle du chrétien, un perpétuel combat.

Ce chapitre, quoiqu'il s'élève même au-dessus de la prose latine, est loin pourtant d'atteindre encore, je ne dirai point à la majesté du divin interlocuteur, mais à la hauteur des pensées que nous verrons bientôt. Corneille, dans la peinture des maux attachés à la condition des gens du monde, est moins brillant que M. de Boisville, dont on ne lira pas sans plaisir cette paraphrase :

Crois-tu que les mondains, à l'abri des douleurs,
N'ont point ou presque point à répandre de pleurs;
Et que jamais pour ceux que vêtit la mollesse,
Il n'est de ver qui ronge ou d'épine qui blesse ?
Tu dis qu'ils sont heureux, qu'ils n'ont que de beaux jours,
Que de leurs voluptés rien ne trouble le cours,
Que tout cède à leurs vœux ou prévient leur envie,
Et qu'ils portent gaîment le fardeau de la vie.
Eh bien! soit, j'y consens : leur cœur est satisfait ;
Mais combien durera ce bonheur si parfait ?

Vois-tu comme du sein de la paille enflammée
S'exhale et dans les airs disparoît la fumée?
Des abondants du siècle ainsi passent les jours,
Leur rapide bonheur et leurs plaisirs trop courts;
Et lorsque de leurs sens l'ivresse s'évapore,
De leur souvenir même elle s'efface encore.
Mais c'est trop accorder que de les dire heureux:
Leurs plaisirs sont amers et leurs regrets affreux;
Leur ivresse n'est pas sans trouble et sans alarmes;
L'ennui, de leur bonheur empoisonne les charmes;
Et de cuisants chagrins, sous les fleurs apostés,
Les attendent souvent au sein des voluptés.

CHAPITRE XIII.

De l'humble obéissance à l'exemple de Jésus-Christ.

a *Quiconque se dérobe à l'humble obéissance,*
Bannit ma grâce en même temps,
Et se livre lui-même à toute l'impuissance
De ses désirs vains et flottants:
Ces dévots indiscrets, dont le zèle incommode,
Pour les rendre saints à leur mode,
Leur forme une conduite, et fait des lois à part,
Au lieu de s'avancer par un secret mérite,
Perdent ce qu'en commun dans la règle on profite
A force de vivre à l'écart.

---

a *Qui se subtrahere nititur ab obedientia, ipse se subtrahit a gratia.*

b *Qui n'obéit qu'à peine, et dans l'âme s'attriste*
Des ordres d'un supérieur,
Fait bien voir que sa chair à son tour lui résiste
Par un murmure intérieur ;
Qu'il est mal obéi par cette vaine esclave,
Qui se révolte, qui le brave,
Et n'est jamais d'accord de ce qu'il lui prescrit :
Obéis donc toi-même, et tôt, et sans murmure,
Si tu veux que ta chair à ton exemple endure
Le frein que lui doit ton esprit.

c *Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,*
Ou pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins fière
A quelque autre vouloir qu'au tien !
Moi qui suis tout puissant, moi qui d'une parole
Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux ;
Moi dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme, et te donner l'exemple,
Je suis bien descendu des cieux.

De ces palais brillants, où ma gloire ineffable
Remplit tout de mon seul objet,
Je me suis ravalé jusqu'au rang d'un coupable,
Jusqu'à l'ordre le plus abject :
Je me suis fait de tous le plus humble et le moindre,
Afin que tu susses mieux joindre

---

b ... *Non libenter et sponte suo superiori se subdit, quod caro sua necdum perfecte sibi obedit; sed sæpe recalcitrat et remurmurat.*

c *Quid magnum si tu, qui pulvis es, nihil propter Deum te homini subdis; quando ego Omnipotens et Altissimus, qui cunta creavi ex nihilo, me homini propter te humiliter subjeci? Factus sum omnium humillimus et infimus, ut tuam superbiam mea humilitate vinceres.*

Un digne abaissement à ton indignité.
Et que malgré le monde et ses vaines amorces,
Pour dompter ton orgueil tu trouvasses des forces
Dans ma parfaite humilité.

d *Apprends de moi, pécheur, apprends l'obéissance*
Des sentiments humiliés;
Poudre, terre, limon, apprends de ta naissance
A te faire fouler aux pieds;
Apprends à te ranger sous le plus rude empire,
Apprends à te vaincre, à dédire
De ton propre vouloir les désirs les plus doux;
Apprends à triompher des assauts qu'il te donne,
Apprends à t'asservir à tout ce qu'on t'ordonne,
Apprends à te soumettre à tous.

Fais que contre toi-même un saint zèle t'enflamme,
D'une juste indignation,
Pour étouffer soudain ce qui naît dans ton âme
De superbe et d'ambition :
Désenfle-la si bien, qu'elle soit toujours prête
A voir que chacun sur sa tête
Par un dernier mépris ose imprimer ses pas;
Que le plus rude affront n'ait pour toi rien d'étrange,
Et que lorsqu'on te traite à l'égal de la fange,
Tu te mettes encor plus bas.

---

d *Disce obtemperare, pulvis. Disce te humiliare, terra et limus, et sub omnium pedibus incurvare. Disce voluntates tuas frangere, et ad omnem subjectionem te dare. Exardesce contra te, nec patiaris tumorem in te vivere: sed ita subjectum et parvulum te exhibe, ut omnes super te ambulare possint, et sicut lutum platearum conculcare.*

e *De quoi murmures-tu, chétive créature;*
Et comment peux-tu repartir,
Alors qu'on te reproche, à toi, qui n'es qu'ordure,
Ce que tu ne peux démentir?
N'est-tu pas un ingrat, un rebelle à ma grâce,
D'avoir eu tant de fois l'audace
D'offenser, de trahir le Dieu de l'univers!
Et tes attachements, tes lâchetés, tes vices,
N'ont-ils pas mille fois mérité les supplices
Qui me vengent dans les enfers?

Mais parce qu'à mes yeux ton âme est précieuse,
Il m'a plu de te pardonner;
Et je n'étends sur toi qu'une main amoureuse,
Qui ne veut que te couronner.
Vois par-là ma bonté, vois quelle est sa puissance,
Montre par ta reconnoissance
Qu'enfin de mes bienfaits tu sais le digne prix:
Fais de l'humilité ta plus douce habitude,
De la soumission ta plus ardente étude,
Et tes délices du mépris.

De ce vigoureux antidinique, appliqué sur l'orgueil humain, comme pour le désenfler, faut-il conclure qu'on doive se soumettre en tout aux injures, aux persécutions, à la calomnie? Non sans doute: Jésus-Christ offrant un

---

e *Quid habes, homo inanis, conqueri? Quid, sordide peccator, potes contradicere exprobrantibus tibi, qui toties Deum offendisti, et infernum multoties meruisti?*

Sed pepercit tibi oculus meus, quia pretiosa fuit anima tua in conspectu meo ut cognosceres dilectionem meam, et gratus semper beneficiis meis existeres; et ut ad veram subjectionem et humilitatem te jugiter dares, patienterque proprium contemptum ferres.

modèle de perfection à ses disciples, chargés de renouveler la face d'un monde où la vengeance étoit déifiée, dit bien, en St. Mathieu (ch. v), de présenter la joue gauche à celui qui les aura frappés sur la droite; mais, prouvant par sa conduite même qu'il n'est pas défendu de se défendre dans les bornes de la justice, il répond énergiquement, en St. Jean (ch. xviii), à Caïphe qui l'interroge; et il reproche ensuite au ministre de ce juge inique sa brutale injustice.

Loin qu'il faille rechercher le mépris, St. François de Sales (*Introd.* iii[e] partie ch. vii) nous fait un devoir de défendre notre réputation, qui est pour la vertu ce qu'est la feuille pour le fruit, un utile préservatif. Ce n'est pas qu'il veuille que nous soyons en cela *trop sensibles et douillets*, et que nous ressemblions à ceux qui, pour toutes sortes de petites incommodités, *prennent des médecines* : non, quand on nous harcelle pour nos exercices de piété, par exemple, et de *notre acheminement au bien éternel*, *laissons*, dit-il gaîment, *aboyer les mâtins après la lune*... Mais il ajoute que, quand la calomnie qui nous atteint peut nuire à l'édification des autres, « il faut tranquillement poursuivre la réparation du tort reçu, suivant l'avis des théologiens. »

Telle est sur ce point le sentiment d'un des hommes les plus humbles dont l'humanité puisse s'énorgueillir.

Un autre évêque, bien digne, nous le répétons, d'être rapproché de St. François de Sales, par ses vertus modestes et son génie immense, Fénélon, ne veut pas non plus que l'on se couvre de cette humilité exagérée qui n'est propre souvent qu'à éteindre le naturel,

qu'à laisser du moins sous le boisseau la vérité, et qui n'a donné que trop de prise aux ennemis de la religion.

« La simplicité (dit-il, dans le petit ouvrage cité précédemment) consiste à ne point avoir de mauvaises hontes, ni de fausses modesties, non plus que d'ostentation, de complaisances vaines et d'attention inquiète sur soi-même... Quand on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il n'y a qu'à aller droit au but. « Mais que pensera-t-on de moi? On croira que je me vante sottement; mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre intérêt. » Toutes ces réflexions inquiètes ne méritent pas de nous occuper un seul moment: parlons généreusement et simplement de nous comme d'autrui, quand il en est question: c'est ainsi que St. Paul parle souvent de lui dans ses épîtres. Pour sa naissance, il déclare qu'il est citoyen romain; il en fait valoir les droits jusqu'à faire peur à son juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les apôtres; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le ministère; qu'il a plus travaillé et plus souffert qu'eux; qu'il a résisté en face à Céphas (1 Gal) *parce qu'il étoit repréhensible;* qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel; qu'il n'a rien à se reprocher dans sa conscience; qu'il est un vase d'élection pour éclairer les gentils; enfin il dit aux infidèles: *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.* Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi! Et St. Paul en dit les choses les plus hautes, sans en paroître ni ému, ni occupé de lui; il les raconte comme on raconteroit une histoire passée depuis deux mille ans. »

Si l'orgueilleux auteur d'*Emile* avoit eu connoissance de ces autorités et de beaucoup d'autres, des exemples de courage et d'indépendance si souvent inspirés par la religion, peut-être se fut-il montré moins tranchant quand il lui a reproché de *former des esclaves*. La *religion*, d'après son nom même, nous *lie*, il est vrai, mais à tout ce qu'il y a de grand : à Dieu, à nos devoirs, après nous avoir affranchis des plus honteuses chaînes, politiques et morales, de sorte que St. Paul a pu dire, dans tous les sens, qu'*où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*.

Quant aux nœuds volontaires, nés des vœux monastiques, on a eu tort d'en appliquer aux chrétiens en général et à la vie civile certaines règles de discipline, l'âme indispensable de la milice spirituelle.

Ce chapitre de l'*Imitation* et ceux qui s'y rapportent, d'une énergie de style dont Salluste et Tacite eux-mêmes n'offrent point d'exemple, semblent avoir eu pour but de dompter l'orgueil de quelques turbulents précurseurs de Luther, dont les dissidences relâchant tous les nœuds, alloient rompre la grande unité catholique, au moment où l'Europe étoit menacée des envahissements de l'islamisme, et quand le Turc vainqueur, ou plutôt assassin à Nicopolis de nos malheureux frères, s'étoit flatté de *venir bientôt sur l'autel de St.-Pierre faire manger l'avoine à son cheval*.

Le début de ce chapitre est un trait anticipé de l'histoire de Luther, de Henri VIII et de la plupart de ces réformateurs dominés par leurs sens en révolte (*quorum caro recalcitrat et remurmurat*), et qui songeoient à

réformer le monde, faute de pouvoir se réformer eux-mêmes.

Le chapitre suivant dans lequel le chrétien apostrophé par Dieu s'effraye de la chute des astres les plus brillants dont il a été témoin, donne quelque poids à notre conjecture, que personne pourtant n'a faite.

J'aurai occasion de revenir sur ce sujet dans les *Recherches historiques* que je vais publier, et où l'on verra que ce fut sous la double préoccupation de l'islamisme et de dissidences religieuses déjà bien prononcées, que fut représenté avec tant de succès, dans une partie de la France, par une confrérie toute populaire et sévèrement catholique, le fameux *Mystère de la Passion*.

CHAPITRE XIV.

De la considération des secrets jugements de Dieu.

a *Seigneur, tu fais sur moi tonner tes jugements,*
Tous mes os ébranlés tremblent sous leur menace;
Ma langue en est muette, et mon cœur tout de glace
N'a plus pour s'expliquer que des frémissements.

a *Intonas super me judicia tua, Domine, et timore ac tremore concutis omnia ossa mea, et expavescit anima mea valde.*

Mon âme épouvantée à l'éclat de leur foudre,
S'égare de frayeur, et s'en laisse accabler;
Tout ce qu'elle prévoit ne fait que la troubler,
Et mon esprit confus ne sauroit que résoudre.

b *Je demeure immobile en ce mortel effroi,*
Et partout sous mes pas je trouve un précipice;
Je vois quel est mon crime, et quelle est ta justice,
Et je sais que le ciel n'est pas pur devant toi.

c *Tes anges devant toi n'ont pas été sans tache,*
Et tu n'as rien permis à ta pitié pour eux:
Etant plus criminel, serois-je plus heureux,
Moi qu'à cette justice aucune ombre ne cache?

d *Au plus creux de l'abîme elle a fait trébucher*
Ces astres si brillants de gloire et de lumière;
Et moi, Seigneur, et moi, qui ne suis que poussière,
Croirai-je avec raison que je te sois plus cher? (1)

e *Les grands dévôts comme eux font des chutes étranges,*
J'ai vu dégénérer leurs plus nobles travaux,
Et les sales rebuts des plus vils animaux
Plaire à leur mauvais goût après le pain des anges.

Que je dois m'abaisser, que je dois m'avilir,
Sous tes saints jugements, sous leurs profonds abîmes;
Où je ne vois en moi qu'un néant plein de crimes;
Qui tout néant qu'il est, ose s'enorgueillir!

---

b *Sto attonitus, et considero: quia cœli non sunt mundi in conspectu tuo.*

c *Si in angelis reperisti pravitatem, nec tamen pepercisti, quid fiet de me?*

d *Ceciderunt stellæ de cœlo: et ego pulvis quid præsumo?*

e *Quorum opera videbantur laudabilia, ceciderunt ad infima; et qui comedebant panem angelorum, vidi siliquis delectari porcorum.*

f *O néant! ô vrai rien, mais pesanteur extrême,*
Mais charge insupportable à qui veut s'élever!
Mer sans rive, où partout chacun se peut trouver,
Mais sans trouver partout qu'un néant en soi-même!

g *Tout se confond, Seigneur, dans cette mer profonde*
Que tes grands jugements ouvrent de toutes parts:
Et si tous les mondains y jettoient leurs regards,
Il ne seroit jamais de vaine gloire au monde.

h *Que verroient-ils en eux qu'ils pussent estimer,*
S'ils voyoient devant toi ce qu'est leur chair fragile?
Comment souffriroient-ils qu'une masse d'argile
S'enflât contre la main qui vient de la former?

i *Un cœur vraiment à toi ne prend jamais le change;*
Et qui goûte une fois l'esprit de vérité,
Qui se peut y soumettre avec sincérité,
Ne sauroit plus goûter une vaine louange.

Tout ici est sublime, texte et traduction; le chrétien soumis qu'avoit saisi un mouvement d'orgueil, se rappelle la chute des anges, que l'orgueil a perdus, en est épouvanté, et s'humilie devant les jugements de Dieu.

---

f *O pondus immensum! o pelagus intransnatabile, ubi nihil de me reperio, quam in toto nihil! Ubi est ergo latebra gloriæ? ubi confidentia de virtute concepta?*

g *Absorpta est omnis gloriatio vana, in profunditate judiciorum tuorum super me.*

h *Quid est omnis caro in conspectu tuo?*
Numquid gloriabitur lutum contra formantem se?

i *Quomodo potest erigi vaniloquio, cujus cor in veritate subjectum est Deo?*

(1) *Au plus creux de l'abîme il a fait trébucher*
Ces astres si brillants de gloire et de lumière ;
Et moi, Seigneur, et moi, qui ne suis que poussière,
Croirai-je avec raison....

M. de La Mennais a fait sur le *Ceciderunt Stellæ de cœlo* les réflexions suivantes, réimprimées à Paris en 1841, et qui peuvent nous servir à tous :

« Une des plus dangereuses tentations et des plus déliées est celle de l'orgueil dans le bien. Pour peu qu'elle se relâche dans sa vigilance, l'âme que la grâce avoit élevée au dessus de la nature et de sa corruption, glisse imperceptiblement et retombe en elle-même. On s'est garanti de certaines fautes, on a pratiqué certaines vertus ; l'amour-propre s'arrête à cette pensée, et s'y repose avec complaisance. On se regarde, on est content de soi, on se préfère peut-être à tel ou tel autre ; et l'on en vient jusqu'à s'attribuer secrètement les dons de Dieu, un des crimes qui offensent le plus ce Dieu *jaloux et vengeur* (1), *qui ne donnera sa gloire à nul autre* (2) *et qui résiste aux superbes* (3). Que fait-il cependant ? Il se retire, il nous délaisse.... Alors arrivent ces chutes terribles qui étonnent et consternent ; ces chutes inattendues, effrayants exemples des jugements divins. Malheur à qui s'appuie sur sa propre justice ! la mort l'attend. *Je ne sens*, disoit l'Apôtre, *rien en moi qui m'accuse*, *mais je ne suis pas pour cela justifié*, *car celui qui me juge*, *c'est le Seigneur* (4). Et

(1) Nahum., I, 2. — (2) Is., XLII, 8. — (3) I Petr., V. 5. — (4) I Cor., IV, 4.

le Prophète-Roi : *Purifiez-moi de mes fautes cachées* (5), *oubliez celles que j'ignore* (6), *et pardonnez-moi celles d'autrui* (7) : prière admirable, qui rappelle à l'homme cette funeste communication du mal, en vertu de laquelle il est, hélas! si peu de péchés purement personnels. Donc nul refuge, nulle assurance que dans l'humilité, dans l'aveu sincère, dans la conviction et le sentiment toujours présent de notre profonde misère, joint à la confiance en Dieu seul. Prosternés à ses pieds, disons-lui avec le Psalmiste : *Ma honte est sans cesse devant moi, et la confusion a couvert mon visage : Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié* (8). »

Si l'homme de génie que je viens de citer, a *trébuché* (ce dont je ne me fais point juge), ce ne sera pas du moins sans laisser après lui un sillon de lumière ; et ce n'est point à ma poussière qu'il appartient de l'obscurcir.

Je reviens au mot *trébucher*, qui signifie aujourd'hui faire un faux pas, comme dans ces vers d'un ouvrage récent, où nous trouverions, au besoin, quelque chose de mieux qu'une leçon de langue :

Et qui droit en *sa foi* veut voir *autrui* marcher,
Marchant plus droit que lui, ne doit point TRÉBUCHER.

Ce même mot signifioit tomber de haut en bas, du temps de Corneille, et bien auparavant, ainsi qu'on peut le voir dans le *Mystère de la Passion* (manuscrit

---

(5) Ps. XVIII, 13.— (6) Ps. XXIV, 7.— (7) Ps. XVIII, 14.— (8) Ps. XLIII, 16. L. 19.

de la bibliothèque de Valenciennes) où Dieu adresse ces vers au démon de l'orgueil :

O Lucifer, d'orgoeul espritz,
Contaminé d'ingratitude!
Pour ton arrogante altitude,
En enfer tu *trébucheras.*

Ce mot qui (s'il faut en croire Voltaire cité par Laveaux) *n'a jamais été du style noble*, seroit employé sans doute avec succès dans la chaire et à la tribune : un purisme étroit n'a que trop appauvri la langue de nos pères, la langue de François de Sales et de Corneille.

CHAPITRE XV.

Comme il faut nous comporter et parler à Dieu en tous nos souhaits.

Pense à moi, mon enfant ; quoi que tu te proposes,
Laisse m'en disposer, et dis en toutes choses :

O mon Dieu, si ton bon plaisir
S'accorde à ce que je souhaite,
Donne-m'en le succès conforme à mon désir ;
Sinon, ta volonté soit faite.

Si ta gloire peut s'exalter
Par l'effet où j'ose prétendre,
Permets qu'en ton saint nom je puisse exécuter
Ce que tu me vois entreprendre.

Mais s'il est nuisible à mon cœur,
S'il est inutile à mon âme ,
Daigne éteindre , ô mon Dieu , cette frivole ardeur,
Et remplis-moi d'une autre flamme.

Donne-moi ce que tu voudras ,
Choisis le temps et la mesure ;
Et comme il te plaira daigne étendre le bras
Sur ta chétive créature.

Vois-moi gémir et travailler,
Et pour tout fruit ne me destine
Que ce qui te plaît mieux , et qui fait mieux briller
L'éclat de ta gloire divine.

Ordonne de tout mon emploi
Par ta Providence suprême ,
Agis partout en maître , et dispose de moi ,
Sans considérer que toi-même.

a *Tiens-moi dans ta main fortement ;*
Tourne , retourne-moi sans cesse ;
Porte-moi sans repos de la joye au tourment ,
De la douleur à l'allégresse.

Tel qu'un esclave prêt à tout ,
Pour toi , non pour moi , je veux vivre ,
C'est là mon seul désir, puissé-je jusqu'au bout ,
O mon Dieu , dignement te suivre !

---

a *In manu tua sum, gyra et reversa me per circuitum.*
En ego servus tuus paratus ad omnia ; quoniam non desidero mihi vivere, sed tibi. Utinam digne et perfecte !

Le fiat voluntas, cette soumission à la volonté de Dieu, inspirée par Dieu même au chrétien, ne pouvoit être mieux sentie que dans les deux derniers quatrains surtout... Je me trompe : dans la prière, foiblement traduite d'ailleurs, qui termine ce chapitre, il se trouve un passage, le seul qui mérite d'être cité, dans lequel l'auteur de l'*Imitation* (quelle abnégation plus grande?) prie Dieu de n'être pas connu, et de n'obtenir que les mépris du monde :

b *Que ma gloire à l'abandon*
Sous le mépris abîmée,
Conserve si peu mon nom
Qu'à mes yeux la renommée
Doute si je vis, ou non.

Si l'*Imitation* est de Gerson, comme je crois l'avoir prouvé, s'il l'a composée dans sa retraite chez les Célestins de Lyon, pouvoit-il mieux expier sa gloire passée et le trop naturel orgueil qu'il en ressentoit quelquefois, ainsi qu'on a pu le voir dans le chapitre précédent ? On peut voir aussi dans la lettre latine de son frère, le prieur des Célestins de Lyon, que j'ai fait connoître et que j'ai traduite (*), combien l'illustre proscrit, au moment où il composoit pour ces religieux, avec tant de mystère, l'*Imitation de J. C.*, se sentoit porté par son génie aux plus hautes contemplations. « Mais,

---

b *Da mihi omnibus mori quæ in mundo sunt; et propter te amare contemni, et nesciri in hoc seculo.*

(*) *Etudes sur les Mystères etc.* p. 433 et suivantes.

» ajoute son frère, dès qu'il s'aperçoit que le moindre
» souffle des vanités humaines tente de l'ébranler, vite il
» descend de ces hauteurs au plus profond de la vallée,
» et s'y met en lieu sûr; suivant moralement l'exemple
» du hérisson, qui, aux attaques de son ennemi, se re-
» cueille, en se repliant tout entier sur lui-même (*).»

Qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur à l'ouvrage précité où le texte de cette longue et admirable lettre suffiroit seul pour nous montrer l'auteur de l'*Imitation*, si les manuscrits analysés dans le même ouvrage, ne le découvroient mieux encore.

Remarquons, en passant, que nous trouvons dans ce chapitre une des preuves que Thomas à Kempis n'est pas l'auteur de l'*Imitation*. On nous oppose un manuscrit signé de lui, évidemment. Oui, mais Thomas étoit copiste de son monastère, nous en avons donné la preuve. C'est comme copiste qu'il a mis son nom au manuscrit. L'eût-il signé s'il en étoit l'auteur, lui qui prie Dieu de rester inconnu : *Da mihi nesciri!*

(*) *Quod si persenserit auram vel tenuem humanæ vanitatis aliunde perflare, et ruinam minari, mox ab alto desiliens, se se in ima recipit, et in tuto locat...... More spiritualis erinacei, totum se in se curvando recolligit.*

CHAPITRE XVI.

Que les véritables consolations ne se doivent chercher qu'en Dieu.

a *J'épuise mon désir, j'épuise ma pensée*
A chercher des contentements,
Qui par de vrais soulagements
Adoucissent les maux dont mon âme est pressée ;
Mais hélas! après tout, j'ai beau m'en figurer,
J'ai beau les désirer,
Ce n'est point en ces lieux que je les dois attendre ;
L'avenir seul me le promet,
Cet heureux avenir où chacun peut prétendre,
Mais qu'on n'obtient qu'au prix où la vertu le met.

Quand par un heureux choix d'événements propices
Le monde me feroit sa cour ;
Quand il n'auroit soin nuit et jour
Que d'inventer pour moi de nouvelles délices ;
Quand il attacheroit lui-même à mes côtés
Toutes ses voluptés,
De combien de moments, en seroit la durée?
Et quels biens me pourroit donner
Sa faveur la plus ferme et la mieux assurée,
Qu'en un coup d'œil peut-être il faut abandonner?

---

a *Quidquid desiderare possum, vel cogitare ad solatium meum, non hic expecto, sed in posterum.*

N'espère point de joie, ô mon cœur, que frivole,
N'en espère aucune ici-bas,
Qu'en ce grand Dieu de qui le bras
Soutient l'humble et le pauvre, et partout le console.
Quels que soient tes ennuis, attends encore un peu,
Sans attiédir ton feu,
Attends le doux effet des promesses divines,
Et tu posséderas bientôt
Des biens encor plus grands que tu ne t'imagines
Et que le Ciel pour toi garde comme en dépôt.

b *Ce lâche abaissement aux douceurs temporelles*
Que le siècle fait trop goûter,
Sert d'un grand obstacle à monter
Dans ce palais de gloire où sont les éternelles :
Attache tes désirs, mon âme, à celles-ci,
Fais-en ton seul souci,
Et regarde en passant celles-là pour l'usage,
Ne t'en laisse plus éblouir ;
Ce Dieu, qui du néant te fit à son image,
Eut un plus digne objet que de t'en voir jouir.

L'expression de ces stances est souvent poëtique, mais un peu diffuse. La dernière surtout, ce conseil de philosophie religieuse, *d'user des biens temporels, en aspirant aux éternels*, demandoit plus de concision.

---

b *Si nimis inordinate ista appetis præsentia, perdes æterna et cœlestia.*

Sint temporalia in usu, æterna in desiderio.

Non potes aliquo bono temporali satiari; quia ad hæc fruenda non es creata.

Voyez l'auteur latin : *Sint temporalia in usu, æterna in desiderio.*

L'évêque de Dijon traduit ainsi :

Si pour le ciel tu soupires,
Use des biens temporels ;
Mais que les biens éternels
Soient les seuls que tu désires.

Le curé de Montauban dit mieux :

Usez des biens créés, aspirez aux célestes.

Le dernier vers de Corneille ne fait qu'indiquer la pensée suivante que, « si notre âme n'est jamais entièrement satisfaite des biens temporels, c'est qu'elle n'a pas été créée pour en jouir. » L'évêque de Dijon interprète et traduit ici admirablement :

Des faux biens sais-tu pourquoi
Tu n'es jamais satisfaite ?
C'est qu'ils sont bien faits pour toi ;
Mais pour eux tu n'es pas faite.

Est-il vrai, dira-t-on, que les faux biens soient faits pour l'âme ? Oui, pour l'éprouver par le bon ou le mauvais usage qu'elle en fera. Rien ici bas d'inutile. Tout est moyen dans les vues de la Providence, même les obstacles.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut nous reposer en Dieu de tout le soin de nous-mêmes.

a *Laisse-moi te traiter ainsi que je l'entends ;*
Je sais ce qui t'est nécessaire,
Je juge mieux que toi de ce que tu prétends,
Encore un coup laisse-moi faire.
Tu vois tout comme un homme, et sur tous les objets
Les sentiments humains conduisent tes projets ;
Souvent ta passion elle seule y préside,
Tu lui remets souvent le choix de tes désirs ;
Et recevant ainsi cette aveugle pour guide,
Tu rencontres des maux où tu vois des plaisirs.

b *Ce que tu dis, Seigneur, n'est que trop véritable ;*
Les soucis que tu prends de moi
Surpassent de bien loin tous ceux dont est capable
L'amour propre et son fol emploi.
Aussi faut-il sur toi pleinement s'en démettre,
Sans se croire, sans se chercher ;
Et qui n'en use ainsi ne sauroit se promettre
De faire un pas sans trébucher.
Tiens donc ma volonté sous ton ordre céleste
Droite en tout temps, ferme en tous lieux ;

---

a *Fili, sine me tecum agere quod volo : ego scio quid expedit tibi. Tu cogitas sicut homo ; tu sentis in multis sicut humanus suadet affectus.*

b *Domine, verum est quod dicis. Major est sollicitudo tua pro me quam omnis cura quam ego gerere possum pro me.*

Laisse-moi cette grâce, et dispose du reste,
Comme tu jugeras le mieux.
A cela près, Seigneur, que ta main se déploye,
Je ne veux examiner rien ;
Et je suis assuré que quoi qu'elle m'envoye,
Tout est bon, tout est pour mon bien.
Sois béni, si tu veux que tes lumières saintes
Eclairent mon entendement ;
Et ne le sois pas moins si leurs clartés éteintes
Me rendent mon aveuglement.
Sois à jamais béni, si tes douces tendresses
Daignent consoler mes travaux ;
Et ne le sois pas moins si tes justes rudesses
Se plaisent à croître mes maux.

Ainsi tous tes souhaits se doivent concevoir,
Si tu veux que je les écoute,
Ainsi tu dois, mon fils, te mettre en mon pouvoir,
Si tu veux marcher dans ma route.
Tiens ton cœur prêt à tout, et, d'un visage égal,
Accepte de ma main et le bien et le mal,
Le profond déplaisir, et la pleine allégresse :
Sois content, pauvre et riche, et toujours satisfait,
Soit que je te console ou que je te délaisse,
Bénis ma providence, et chéris-en l'effet.

Volontiers, ô mon Dieu, volontiers je captive
Mes désirs sous son saint vouloir ;
Et, pour l'amour de toi, je veux, quoi qu'il m'arrive,
Souffrir tout sans m'en émouvoir.
Le succès le plus triste et le plus favorable,
Le plus doux et le plus amer,
Me seront tous des choix de ta main adorable,
Qu'également il faut aimer.
Je les recevrai tous, sans mettre différence
Entre le bon et le mauvais ;

Je les aimerai tous, et ma persévérance
T'en rendra grâces à jamais.
Aux assauts du péché rends mon âme invincible,
Daigne l'en faire triompher,
Et je ne craindrai point la mort la plus terrible,
Ni les puissances de l'enfer.
Pourvu que ma langueur ne soit jamais punie
Par un éternel abandon;
Pourvu, Seigneur, pourvu que du livre de vie
Jamais tu n'effaces mon nom;
Fais à longs flots sur moi déborder les misères,
Fais sur moi fondre tes rigueurs;
Rien ne pourra me nuire, et dans les plus amères
Je ne verrai que des douceurs.

L'évêque de Dijon ni même le curé de Montauban n'ont pu entrer aussi bien que Corneille (chose remarquable!) dans la simplicité de ce chapitre. « Corneille, a dit un critique, ce génie colossal, pouvoit-il descendre à cette familiarité qui est un des traits fréquents de l'*Imitation ?* « On vient de lire la réponse à cette question, dès les premiers vers où Dieu parle à un fidèle, suivant l'expression de l'Ecriture, *comme un ami à son ami*, ou plutôt comme un excellent père à son fils. Ce caractère est indiqué aussi, dès les premiers mots du texte: *Fili*, *sine me tecum agere quod volo.* « Mon fils, permets (*permets !*) que j'en agisse avec toi comme je l'entends. »

Quelle adorable *bonhomie !*... Pardonnez-moi, mon Dieu, ce mot: je n'en connois aucun pour exprimer vos bontés ineffables.

Nos pères, je dis les plus saints, qui connoissoient

Dieu mieux que nous, ont reproduit quelques-uns de ses attributs, mais surtout sa bonté. Voyez si le grand Corneille craint de se faire petit en prêtant à Dieu une simplicité qu'on trouveroit vulgaire dans la bouche d'un roi ; voyez si la diffusion même du langage n'ajoute pas à la vérité du caractère, et si cette réponse naïve : *Domine, verum est quod dicis*,

Ce que tu dis, Seigneur, n'est que trop véritable,

n'achève pas de nous donner l'idée de ces ravissements dans lesquels un pauvre chrétien, rapproché par sa foi et par son amour du Créateur des mondes, *devisoit* sans gêne avec lui.

Est-ce donc là ce Dieu qu'on ne nous présentoit que sous les traits d'un Jupiter Tonnant, *cuncta supercilio moventis*,

Et de ses noirs sourcils
Faisant trembler les cieux sur leurs pôles assis ?

Non, c'est le père le plus tendre, à qui le pauvre, accablé sur la terre, peut à chaque instant adresser ces mots consolants et sublimes, la prière de prédilection de Montaigne : *Pater noster*, *notre Père !*.... Nous sommes ici-bas bien à plaindre : mais du haut des cieux, vous nous voyez, ô notre père ! Le mépris nous accueille partout : *Que votre nom soit sanctifié !* Nous perdons tout, et tous les maux viennent fondre sur nous : *Que votre volonté soit faite !*

Remarquons avec quelle effusion ce sentiment est

exprimé par Corneille, quand le chrétien loue Dieu de tout, et du bien et du mal qui lui est envoyé :

Sois béni, si tu veux que tes lumières saintes
Éclairent mon entendement ;
Et ne le sois pas moins si leurs clartés éteintes
Me rendent mon aveuglement.
Sois à jamais béni, etc.

Et comme le ton de cette pièce, d'abord si simple, s'anime pour en venir à cette prière :

Pourvu que ma langueur ne soit jamais punie
Par un éternel abandon ;
Pourvu, Seigneur, pourvu que du livre de vie
Jamais tu n'effaces mon nom ;
Fais à longs flots sur moi déborder les misères !
Fais sur moi fondre tes rigueurs ! etc.

La résignation, j'ai presque dit le bonheur de la souffrance en vue de Dieu, s'élève ici jusqu'à l'enthousiasme.

(*) Voici ce que dit Montaigne du *Pater:* « Puisque par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a esté prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons, et, si j'en étois creu, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulières, je vouldrois que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent. » *Ess.* 1, 56.

———

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut souffrir avec patience les misères temporelles, à l'exemple de Jésus-Christ.

a *Vois, Mortel, combien tu me dois:*
J'ai quitté le sein de mon père,
Je me suis revêtu de toute ta misère,
J'en ai voulu subir les plus indignes loix:
Le ciel étoit fermé, tu n'y pouvois prétendre;
Pour t'en ouvrir la porte, il m'a plu d'en descendre,
Sans que rien m'imposât cette nécessité;
Et, pour prendre une vie amère et douloureuse,
J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse
De mon immense charité.

Examine chaque moment
Qu'en terre a duré ma demeure;
Va du premier instant jusqu'à la dernière heure;
Remonte de la fin jusqu'au commencement:
J'ai supporté la honte avec mansuétude,
J'ai vu sans m'indigner la noire ingratitude
Payer tous mes bienfaits d'un outrageux mépris,
La fureur du blasphême attaquer mes miracles,
Et l'orgueil ignorant condamner les oracles
Dont j'illuminois les esprits.
Vois enfin, sous le poids des misères humaines,
Mon cœur dans l'amertume et déchiré de peines...

---

a *Fili, ego descendi de cœlo pro tua salute: suscepi tuas miserias, non necessitate, sed charitate trahente, ut patientiam disceres, et temporales miserias non indignanter ferres.*

Que de maux où pour toi je me suis abîmé!
La crèche où je naquis vit mes premières larmes,
Tous mes jours n'ont été que douleurs ou qu'alarmes,
Et ma croix a tout consommé.

b *Il est vrai, mon Sauveur, que toute votre vie*
Est de la patience un miroir éclatant,
Et qu'un si grand exemple à souffrir me convie
Tout ce qu'a le malheur de plus persécutant.
Il est juste, ô mon Dieu, que sans impatience
J'en porte le fardeau pour mon propre salut,
Et que de ses ennuis la triste expérience
Ne produise en mon cœur ni dégoût ni rebut.
La foiblesse attachée à notre impure masse
Trouve sa charge lourde et fâcheuse à porter;
Mais par l'heureux secours de votre sainte grâce,
Plus le poids en est grand, plus il fait mériter.
Votre exemple nous aide à souffrir avec joie;
Celui de tous vos saints nous rehausse le cœur;
L'un et l'autre du ciel nous applanit la voie,
L'un et l'autre y soutient notre peu de vigueur.
Que je vous dois d'encens, que je vous dois de grâces,
De m'avoir enseigné le bon et droit chemin,
Et de m'avoir frayé ces douloureuses traces
Qui mènent sur vos pas à des plaisirs sans fin.
La faveur m'est commune avec tous vos fidèles
Qu'unit la charité sous votre aimable loi.
Recevez-en, Seigneur, des grâces éternelles,
Je vous en rends pour eux, aussi bien que pour moi.

---

b *Domine, quia tu patiens fuisti in vita tua, in hoc maxime implendo præceptum Patris tui, dignum est ut ego misellus peccator, secundum voluntatem tuam, patienter me sustineam, et donec ipse volueris, onus corruptibilis vitæ pro salute mea portem.*

Corneille revient ici à son ton naturel, je veux dire au sublime, du moins dans le discours qu'il prête au Créateur, car il laisse à la créature l'humilité qui lui convient. Ce contraste, au reste, semble indiqué dans le texte où Dieu commence d'un ton assez élevé : « Je suis descendu du ciel pour ton salut. » *Ego descendi de cœlo pro tua salute;* tandis que le fidèle répond : « Il est juste que moi, misérable pécheur, je souffre patiemment comme vous. » *Dignum est ut ego misellus peccator*... Ce *misellus*, ce diminutif de *miser*, achève de marquer le contraste dont je parle, et que les autres traducteurs ne paroissent pas avoir cherché à reproduire. Il étoit difficile sans doute de s'élever aussi haut que Corneille. On a dû remarquer ces grandes images : *Le ciel étoit fermé : pour t'en ouvrir la porte, je me suis revêtu de toute ta misère;* cette coupe savante : *de mon immense charité*, où le vers déborde, comme l'amour divin; ce rapprochement si vrai de *l'orgueil ignorant*, qui condamne la vérité; ce trait éclatant : *dont j'illuminois les esprits*; enfin et surtout, ce mot consacré, qui pourtant n'est pas dans le texte, mais qui est bien dans l'Evangile, le dernier mot que prononce Jésus mourant : *Consummatum est :*

Et ma croix a tout consommé.

A cette stance qui termine si bien l'énumération des souffrances divines, à ce mot qui y met le sceau, pour ainsi dire, croiroit-on que Corneille, ou plutôt son mauvais génie (car il en avoit deux) ajoute immédiatement des vers tels que ceux-ci :

Au manquement continuel
Des commodités corporelles
On a joint contre moi les plaintes, les querelles, etc.

Croiroit-on enfin que ce mauvais génie lui fait étouffer dans une froide redondance de plus de trente vers la prière touchante où le fidèle remercie Dieu de lui avoir frayé

Ces douloureuses traces
Qui mènent sur ses pas à des plaisirs sans fin.

Ces fâcheuses redites nous ont fait passer presqu'entièrement sur le chapitre qui suit. Nous n'y trouvons que cette strophe qui ne soit pas une foible répétition de ce qui précède :

Qu'as-tu, mon fils, que tu soupires ?
Considère ma passion,
Considère mes saints, regarde leurs martyres,
Et baisse après les yeux sur ton affliction :
Qu'y trouves-tu qui leur soit comparable ;
Toi qui prétends une place en leur rang ?
Va, cesse de nommer ton malheur déplorable,
Tu n'en es pas encor jusqu'à verser ton sang.

L'évêque de Dijon dit mieux encore :

Tu soupires!.... compare aux maux dont tu te plains
Les maux que j'endurai, qu'endurèrent mes saints :
Leurs travaux furent longs, leurs épreuves pénibles,
Leurs combats violents, leurs ennemis terribles ;
Leur sang coula... Mais toi, que t'en a-t-il coûté ?
Ah ! jusqu'au sang encor tu n'as pas résisté.

CHAPITRE XX.

De l'aveu de la propre infirmité, et des misères de cette vie.

a *A ma confusion, Seigneur, je te confesse*
Quelle est mon injustice, et quelle est ma foiblesse,
Combien ma confiance a peu de fondement!
C'est bien pour en rougir de me voir si fragile,
Que souvent dans mon cœur la chose la plus vile
Forme d'une étincelle un long embrasement.

b *Quelquefois au milieu de ma persévérance,*
Lorsque je crois marcher avec quelque assurance,
Et fournir ma carrière avec moins de danger,
Quand j'y pense le moins, je trébuche par terre,
Et lors que je m'estime à l'abri du tonnerre,
Je me trouve abattu par un souffle léger.

c *Reçois-en l'humble aveu, Seigneur, et considère*
De ma fragilité l'impuissante misère,
Qui me met à toute heure en état de périr:
Sans que je te la montre, elle t'est trop connue.
Elle est de tous côtés exposée à ta vue,
D'un regard de pitié daigne la secourir.

---

a *Confitebor adversum me injustitiam meam; confitebor tibi, Domine, infirmitatem meam. Valde vilis quandoque res est, unde gravis tentatio venerit.*

b *Et dum puto me aliquantulum tutum, cum non sentio, invenio me nonnunquam pene devictum ex levi flatu.*

c *Vide ergo, Domine, humilitatem meam, fragilitatem tibi undique notam.*

d *Tire-moi de la fange où ma chute m'engage,*
De ce bourbier, Seigneur, arrache ton image,
Que par mon propre poids je n'y reste enfoncé.
Fais que je me relève aussitôt que je tombe,
Fais que si l'on m'abat, jamais je ne succombe,
Fais que je ne sois point tout-à-fait terrassé.
e *De mille objets impurs l'abominable foule,*
Qui jusqu'au fond du cœur en moins de rien se coule,
N'a pas pour en sortir même facilité;
Leur plus légère idée a peine à disparoître,
Le soin de l'effacer souvent l'obstine à croître,
Et montre ainsi l'excès de mon infirmité.
Puissant Dieu d'Israël, qui jaloux de nos âmes,
Ne veux les voir brûler que de tes saintes flammes,
Regarde mes travaux, regarde ma douleur:
Secours par tes bontés ton serviteur fidèle,
Et de quelque côté que se porte mon zèle,
De tes divins rayons prête-lui la chaleur.
C'est contre notre chair, cette fière ennemie,
Que, tant que nous traînons une importune vie,
Nous avons à combattre autant qu'à respirer.
Quelle est donc cette vie où tout n'est que misères,
Que tribulations, que rencontres amères,
Que pièges, qu'ennemis prêts à nous dévorer?
f *Qu'une affliction passe, une autre lui succède;*
Souvent elle renaît de son propre remède,
Et rentre du côté qu'on la vient de bannir;
Un combat dure encor que mille autres surviennent;

---

d *Miserere, et eripe me de luto, ut non infigar, ne permaneam dejectus usquequaque.*

e *Multo facilius irruunt abominandæ semper phantasiæ, quam discedunt.*

f *Nam una tribulatione seu tentatione recedente, alia accedit; sed et priore adhuc durante conflictu, alii plures superveniunt, et insperate.*

Et par l'enchaînement dont ils s'entre-soutiennent,
Font un cercle de maux qui ne sauroient finir.
g *Peut-on avoir pour toi quelque amour, quelque estime,*
O vie, ô d'amertume affreux et vaste abîme,
Cuisant et long supplice et de l'âme et du corps?
Et parmi les malheurs dont je te vois suivie,
De quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toi dont le cours funeste engendre tant de morts?
On t'aime cependant, et la foiblesse humaine,
Bien qu'elle voie en toi les sources de sa peine,
Y cherche avidement celle de ses plaisirs;
Le monde est un pipeur, on dit assez qu'il trompe,
On déclame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses désirs.

Quelle profondeur d'observation dans cet aveu de nos foiblesses! Le traducteur y joint une heureuse allusion à la chute de Pierre, qu'un souffle léger avoit abattu, mais qu'*un regard* vient *secourir*. La prière que l'auteur fait ensuite à Dieu de l'arracher à *la fange*, cette prière et cette expression sont empruntées au 68e psaume: *Eripe me de luto, ut non infigar.* « Tirez-moi de cette boue, mon Dieu! que je n'y reste pas enfoncé. »

Remarquons que le voluptueux Horace lui-même, *ce pourceau d'Epicure*, ne voit aussi dans le vice qu'une *boue* dont il veut en vain se tirer (*), et se rencontre

---

g *Quomodo etiam dicitur vita, tot generans mortes et pestes? Et tamen amatur, et delectari in ea a multis quæritur.*

(*) *Nequicquam cœno cupiens evellere plantam.*
Lib. II, sat. 7.

avec le Roi-Prophète, qu'assurément il ne connoissoit pas. C'est que la nature même des choses indiquoit cette similitude, si souvent reproduite. Gerson, dans un de ses sermons que j'ai cité, se rencontrant aussi avec l'auteur de l'*Imitation*, c'est-à-dire avec lui-même, dit de l'homme qui ne fait que passer en pélerin sur cette terre, que « les plaisirs charnels le détiennent comme en boë et en ordure, sans penser où il est, où il doit aler, plus que ung pourcel; et avient que quand le pélerin s'en veult oster, il rechiet en aultres desirs. »

A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant,

dit Boileau, d'après Horace et l'auteur de l'*Imitation*. Mais Corneille ajoute un mot de génie :

De ce bourbier, Seigneur, arrache ton image !

Cette image de Dieu, ainsi dégradée, offre une opposition profonde, inspirée à Corneille par le sublime sentiment que la religion lui avoit donné de la dignité humaine. Quelle n'est pas l'humiliation, la douleur du chrétien qui, sentant cette dignité, ne peut, malgré tous ses combats, la garder aussi pure qu'il l'a reçue !

Relisons dans cette intention ce chapitre, nous comprendrons comme tout est senti, et quelle poësie vraie dans ces combats personnifiés, car *en foule ils surviennent*,

Et par l'enchaînement dont *ils s'entre-soutiennent*,
Font un cercle de maux qui ne sauroient finir.

J'aurois pu terminer par les vers où l'auteur ne voit dans cette vie qu'une mort véritable ; vers qui préparent le chapitre suivant, et nous rappellent les stances admirables dans lesquelles Ducis, à quatre-vingt trois ans, prioit Dieu de permettre à son âme de s'envoler enfin *au séjour des vivants.*

CHAPITRE XXI.

Qu'il faut se reposer en Dieu par-dessus tout.

a *Mon âme, c'est en Dieu par-dessus toutes choses*
Qu'il faut qu'en tout, partout, toujours tu te reposes ;
Il n'est point de repos ailleurs que criminel,
Et lui seul est des saints le repos éternel.
Seigneur, puisqu'en toi seul ce vrai repos habite,
Fais-le moi prendre en toi par-dessus tout mérite,
Par-dessus quoi que fasse espérer de plaisir
La plus douce promesse, ou le plus cher désir ;
Par-dessus tous les dons que ta main libérale
Pour enrichir une âme abondamment étale ;

---

a *Super omnia, et in omnibus requiesces anima mea in Domino semper, quia ipse sanctorum æterna requies.*

Da mihi, dulcissime et amantisme Jesu, in te super omnem creaturam requiescere,..... super omnia visibilia et invisibilia, et super omne quod tu Deus meus non es.

Quia tu, Dominus Deus meus super omnia optimus es : tu solus altissimus : tu solus potentissimus : tu solus.... In quo cuncta bona simul et perfecte sunt, et semper fuerunt, et erunt.

Par-dessus tout l'excès des plus dignes transports
Dont soit capable un cœur rempli de ces trésors ;
Par-dessus tout enfin ce que tu rends visible,
Par-dessus ce qui reste aux yeux imperceptible ;
Et pour dire en un mot tout ce que je conçoi,
Par-dessus, ô mon Dieu, tout ce qui n'est point toi
Car tu possèdes seul en un degré suprême,
La bonté, la grandeur, et la puissance même ;
Toi seul suffis à tout ; toi seul en toi contiens
L'immense plénitude où sont tous les vrais biens ; (1)
Toi seul as les douceurs après qui l'âme vole,
Toi seul as dans ses maux tout ce qui la console,
Toi seul as des beautés dignes de la charmer,
Toi seul es tout aimable, et toi seul sais aimer ;
Toi seul portes en toi ce noble et vaste abîme
Qui t'environne seul de gloire légitime ;
Enfin c'est en toi seul que vont se réunir
Tous les temps : le passé, le présent, l'avenir ;
En toi, qu'à tous moments s'assemblent et s'épurent
Tous les biens qui seront, et qui sont, et qui furent ;
En toi, que tous ensemble ils ont toujours été,
Qu'ils sont et qu'ils seront toute l'éternité.
Ainsi tous tes présents, autres que de toi-même,
N'ont point de quoi suffire à cette âme qui t'aime ;
Quelque chose lui manque où tu n'es pas entier ;
Mon cœur ne trouve point à se rassasier
Si, porté fortement à travers les nuages
Jusqu'au dessus des airs et de tous tes ouvrages,
Par les sacrés élans d'un zèle plein de foi,
Sur les pieds de ton trône il ne s'attache à toi.
b *O que ne peut, Seigneur, loin de toute autre idée,*
Mon âme toute en toi, de toi seul possédée,

---

b *O quando ad plenum dabitur vacare mihi, et videre quam suavis es, Domine Deus meus ! Quando ad plenum me recolligam in te,*

S'oublier elle-même à force de t'aimer,
Sensible pour toi seul, en toi se transformer,
Ne se plus servir d'yeux, de langue ni d'oreilles,
Que pour voir, pour chanter, pour ouïr tes merveilles,
Et, par ces doux transports que tu rends tout puissants,
Passer toute mesure et tout effort des sens !...
Ineffable Splendeur !.... écoute mon silence ; (2)
Ecoute dans mon cœur une voix qui s'élance ;
Là d'un ton que jamais nul que toi n'entendit,
Cette voix sans parler te dit et te redit :
O viens, Seigneur, et déploie
Tous tes trésors à mes yeux ;
Remplis-moi de cette joie
Que tu fais régner aux cieux.
De l'angoisse qui m'accable
Daigne être le médecin,
Et d'une main charitable
Dissipes-en le chagrin.

c *Me voici, je viens à ton aide;*
Je viens guérir les maux où tu m'as appelé,
Et ma main secourable apporte le remède
Dont tu dois être consolé.
De mon trône j'ai vu tes larmes;
J'ai vu de tes désirs l'amoureuse langueur;
J'ai vu tes repentirs, tes douleurs, tes alarmes,
Et l'humilité de ton cœur.

---

ut præ amore tuo non sentiam me, sed te solum supra omnem sensum et modum, in modo non omnibus noto !....

Apud te est os meum sine voce, et silentium meum loquitur tibi.

Non reticebo, nec deprecari cessabo; donec gratia tua revertatur mihique tu intus loquaris.

c *Ecce adsum. Ecce ego ad te, quia invocasti me. Lacrymæ tuæ et desiderium animæ tuæ, humiliatio tua et contritio cordis inclinaverunt me, et adduxerunt ad te.*

O qui me donnera l'aile de la colombe !
Que je vole au sein du repos !

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam, dit le pieux auteur, fatigué des combats où nous l'avons vu dans le précédent chapitre, et que la foi va transporter dans le sein de Dieu même.

Le vol de Corneille n'est pas toujours ici celui de la colombe : c'est bien plutôt, comme nous l'avons dit, le vol de l'aigle. Retardé trop longtemps sans doute par la diffusion où il se perdoit, il otoit aux plus intrépides le courage de le suivre, et partant l'avantage de le voir s'élever par des élans sublimes, à travers tous les temps, au-dessus de l'espace, jusqu'au pied du trône de Dieu, pour s'y anéantir dans une sainte extâse.

(1) *Toi seul, en toi contiens*
L'immense plénitude où sont tous les vrais biens.

Tu solus plenissimus, dit seulement à Dieu l'auteur latin. L'admiration de Corneille, ne pouvant se contenir, commence à déborder ici, et ne fait que s'accroître jusqu'à cette *Splendeur* qui ne peut plus être qualifiée que par le mot d'*inqualifiable*, ou mieux d'*ineffable : quod nemo fari potest.*

(2) *Ineffable Splendeur !... écoute mon silence.*

Si le mot *ineffable* n'amenoit aussitôt, pour le rendre sublime, *écoute mon silence ;* si trop de paroles surtout n'étoient ici un contre-sens, je regretterois, non seulement les vers qui se trouvent entre ces deux hémis-

tiches, mais encore quelques-uns de ceux que j'ai supprimés pour amener la plus belle des prosopopées, qui n'étoit pas dans Corneille, comme on va le voir d'après tout ce passage, que je rétablis :

Ineffable splendeur de la gloire éternelle,
Consolateur de l'âme en sa prison mortelle,
En ce pélérinage où le céleste amour
Lui montrant son pays la presse du retour,
Si ma bouche est muette, écoute mon silence,
Ecoute dans mon cœur une voix qui s'élance.
Là, d'un ton que jamais nul que toi n'entendit,
Cette voix sans parler te dit et te redit :
Combien dois-je encore attendre !
Jusques à quand tardes-tu,
O Dieu tout bon, à descendre
Dans mon courage abattu ?
Mon besoin t'en sollicite,
Toi qui de tous biens auteur
Peux d'une seule visite
Enrichir ton serviteur.
Viens donc, Seigneur, et déploie
Tous tes trésors à mes yeux,
Remplis-moi de cette joie
Que tu fais régner aux cieux.
De l'angoisse qui m'accable
Daigne être le médecin,
Et d'une main charitable
Dissipes-en le chagrin.
Viens, mon Dieu, viens sans demeure,
Tant que je ne te vois pas,
Il n'est point de jour ni d'heure
Où je goûte aucun appas.
Ma joie en toi seul réside
Tu fais seul mes bons destins,

Et sans toi ma table est vide
Dans la pompe des festins.
Sous les misères humaines,
Infecté de leur poison,
Et tout chargé de leurs chaînes
Je languis comme en prison;
Jusqu'à ce que ta lumière
Y répande sa clarté,
Et que ta faveur entière
Me rende ma liberté;
Jusqu'à ce qu'après l'orage,
La nuit faisant place au jour,
Tu me montres un visage
Qui soit pour moi tout d'amour. (*)
Que d'autres enivrés de leurs folles pensées,
Suivent, au lieu de toi, leurs ardeurs insensées,
Que le reste du monde attache ses plaisirs
Aux frivoles objets de ses bouillants désirs,
Rien ne me plaît, Seigneur, rien ne pourra me plaire,
Que toi, qui seul de l'âme est l'espoir salutaire.
Je ne m'en tairai point, et sans cesse je veux
Jusqu'au ciel, jusqu'à toi pousser mes humbles vœux,
Tant que ma triste voix enfin mieux entendue,
Tant que ta grâce enfin à mes soupirs rendue,
Tu daignes pour réponse à cette voix sans voix,
D'un même accent me dire et redire cent fois:
Me voici, je viens à ton aide,
Je viens guérir les maux où tu m'as appelé,
Et ma main secourable apporte le remède,
Dont tu dois être consolé.

(*) On ne pouvoit charger la mémoire des jeunes gens de tous ces vers, ni omettre entièrement ceux qui suivent.

De mon trône j'ai vu tes larmes;
J'ai vu de tes désirs l'amoureuse langueur,
J'ai vu tes repentirs, tes douleurs, tes allarmes,
Et l'humilité de ton cœur.
J'ai voulu si peu me défendre
De tout ce que leur vue attiroit de pitié,
Que jusques dans ton sein il m'a plu de descendre
Par un pur excès d'amitié.

A ces mots, tout saisi d'un transport extatique,
Ma joie et mon amour te diront pour réplique, etc.

Et la réplique (quoique nous ayons vu précédemment que les paroles de Dieu devoient être entendues en silence, *in silentio audienda*), la réplique est de plus de trente de ces vers de redites dont Corneille avoue ingénument n'avoir pu lui-même supporter l'ennui.

Mais est-ce par sa faute que la sublime apparition de Dieu n'est pas dans sa traduction, même dans ce vers frappant :

Me voici, je viens à ton aide !...

Non, si l'effet en est perdu, ou plutôt n'existe pas dans ces vers, c'est qu'il n'étoit pas dans le texte latin qu'il avoit sous les yeux. Conformément à la plupart des éditions latines, Corneille a laissé dans la bouche du chrétien ces paroles : *Me voici.* Mais notre manuscrit latin les met directement dans la bouche de Dieu même :

Ecce adsum : ecce ego ad te : quia invocasti me.

Et non seulement le mot *Ecce* est précédé d'un point, mais l'*E* majuscule est marqué de la ligne rouge qui dans ce manuscrit tient lieu d'alinéa. Ce texte est exactement reproduit dans l'édition in-12 (Paris, Hig-

man, 1489) que je possède aussi. Pourquoi l'illustre traducteur n'a-t-il pas eu ce texte sous les yeux!

Heureusement la suppression de quelques foibles vers a suffi pour restituer à Corneille une prosopopée sublime, et le sens le plus beau, le plus digne de lui.

L'évêque de Dijon a eu le bonheur de traduire sur un bon texte, et d'adopter ce sens. Mais dans les élancements du chrétien vers Dieu, il ne suit Corneille que de loin. Il reprend quelque avantage dans cette traduction de l'*Ecce adsum :*

Mon fils, séche tes pleurs et calme ton souci,
Ton âme humiliée a pour moi trop de charmes;
Je cède à tes désirs, je me rends à tes larmes,
Tu m'as appelé: me voici.

On sait que ce fut l'à-propos de ces mots *Ecce adsum* qui, sous la *Terreur*, vint frapper Laharpe et déterminer sa conversion. Voici ce qu'il en rapporte lui-même: « J'étois dans ma prison, seul, dans une petite chambre, et profondément triste. Depuis quelques jours j'avois lu les Psaumes, l'Evangile et quelques bons livres. Leur effet avoit été rapide, quoique gradué. Déjà j'étois rendu à la foi; je voyois une lumière nouvelle; mais elle m'épouvantoit et me consternoit, en me montrant un abîme, celui de quarante années d'égarement. Je voyois tout le mal et aucun remède: rien autour de moi qui m'offrît les secours de la religion. D'un autre côté, ma vie étoit devant mes yeux, telle que je la voyois au flambeau de la vérité céleste; et de l'autre, la mort, la mort que j'attendois tous les jours, telle qu'on la re-

cevoit alors. Le prêtre ne paroissoit plus sur l'échafaud pour consoler celui qui alloit mourir ; il n'y montoit plus que pour mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur étoit abattu, et s'adressoit tout bas à Dieu que je venois de retrouver, et qu'à peine connoissois-je encore. Je lui disois : que dois-je faire ? Que vais-je devenir ? J'avois sur une table l'Imitation, et l'on m'avoit dit que dans cet excellent livre je trouverois souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : *Me voici, mon fils ! je viens à vous parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentois mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fondre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux ; et que ces mots ne cessoient de retentir dans mon âme, et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

Ce n'est pourtant pas encore de cette époque que date la conversion complette de Laharpe. Malgré ses généreux efforts (v. sa biographie), il ne parut avoir soumis les passions violentes contre lesquelles il avoit à lutter, que quand la Mort sembla lui dire :

Me voici, je viens à ton aide....

CAHPITRE XXII.

Qu'il faut conserver le souvenir de la multitude des bienfaits de Dieu.

a *De tes loix à mon cœur ouvre l'intelligence,*
Seigneur, conduis mes pas sous tes enseignements;
Et dans l'étroit sentier de tes commandements
Fais-moi sous tes clartés marcher sans négligence;
Instruits-moi de ton ordre et de tes volontés,
Elève mes respects jusques à tes bontés....
Mais il n'est point en moi de pouvoir bien répondre
Au moindre épanchement de tes sacrés trésors,
Et quand pour t'en bénir je fais tous mes efforts,
Les efforts que je fais ne font que me confondre.
b *Quand je porte les yeux jusqu'à ta majesté,*
Quand j'ose en contempler l'auguste immensité,
Et mesurer l'excès de ta magnificence,
Soudain tout ébloui de ces vives splendeurs,
Je sens dans mon esprit d'autant plus d'impuissance,
Qu'il a vu de plus près tes célestes grandeurs. (1)
Ainsique d'une source en biens inépuisable,
De ta bénignité tout découle sur nous;
Sans devoir à personne elle départ à tous,
Et quoi qu'elle départe, elle est toute adorable:
Tu sais ce qu'à chacun il est bon de donner,

---

a *Aperi, Domine, cor meum in lege tua, et in præceptis tuis doce me ambulare. Da mihi intelligere voluntatem tuam.*

b *Minor ego sum omnibus bonis mihi præstitis: et cum tuam nobilitatem attendo, deficit præ magnitudine spiritus meus.*

Et quand il faut l'étendre, ou qu'il la faut borner,
Ton ordre a ses raisons qui règlent toutes choses :
L'examen de ton choix sied mal à nos esprits ,
Et duplus et du moins tu connois seul les causes ,
Toi qui connois de tous le mérite et le prix.
Aussi veux-je tenir à faveur souveraine
D'avoir peu de ces dons qui brillent au dehors ,
De ces dons que le monde estime des trésors ,
De ces dons que partout suit la louange humaine.
Je sais qu'assez souvent ce sont de faux luisants ,
Que la pauvreté même est un de tes présents (2)
Qui porte de ton doigt l'inestimable empreinte ;
Et qu'entre les mortels être bien ravalé
Donne moins un sujet de chagrin et de plainte ,
Qu'une digne matière à vivre consolé.
c *Tu n'as point fait ici dans l'or ni dans l'ivoire*
Le choix de tes amis et de tes commensaux ,
Mais dans le plus bas rang et les plus vils travaux
Que le monde orgueilleux ait bannis de sa gloire.
Tes apôtres, Seigneur, en sont de bons témoins ;
Eux à qui du troupeau tu laissas tous les soins,
Eux qu'ordonnoit ta main pour princes de la terre ,
De quel ordre éminent les avois-tu tirés ?
Quelle était la fortune et de Jean et de Pierre ?
Une pauvre nacelle et des rets déchirés.
Cependant sans se plaindre ils ont traîné leur vie ,
Et plongés qu'ils étoient dans la simplicité ,
Le précieux éclat de leur humilité
Aux plus grands potentats ne portoit point d'envie.

---

c *Deus pauperes et humiles, atque huic mundo despectos, tibi elegisti in familiares et domesticos.*

Testes sunt ipsi Apostoli tui, quos Principes super omnem terram constituisti.

Ils agissoient partout sans malice et sans fard,
Et la superbe en eux avoit si peu de part,
Que de l'ignominie ils faisoient leurs délices:
Les opprobres pour toi ne les pouvoient lasser,
Et ce que fuit le monde à l'égal des supplices,
C'étoit ce qu'avec joie ils couroient embrasser.
Ainsi qui de tes dons connoit bien la nature
N'en conçoit point d'égal à celui d'être à toi,
D'avoir ta volonté pour immuable loi,
D'accepter ses décrets sans trouble et sans murmure.
Pour règle de sa joie il n'a que ton vouloir,
Partout, sur toute chose il le fait prévaloir,
Soit que ton bon plaisir l'élève ou le ravale;
Et son esprit se plait à le voir s'accomplir,
Plus qu'en tous les présents de ta main libérale (3),
Et plus qu'en tous les biens dont tu le peux remplir.

---

(1) Il étoit difficile d'exprimer avec une harmonie plus digne du sujet, l'effet produit sur le chrétien par la présence de Dieu,

Lorsque, portant *les yeux jusqu'à sa majesté,*
Il *ose en contempler l'auguste immensité,*
Et mesurer l'excès de sa *magnificence.*

Mais le latin: *deficit præ magnitudine spiritus meus* offre, dans cette chute *meus*, une opposition rythmique, incompatible avec la période harmonieuse qui est la première beauté de toutes ces stances.

L'évêque de Dijon qui, comme on le sait, traduit en vers libres, peut reproduire plus facilement ces nuances. Voici comment il a essayé de rendre celle-ci :

Lorsque je réfléchis à ta magnificence,
Mon esprit en est accablé.

(2) Ce vers où *la pauvreté même est un présent de Dieu*, n'est pas dans le texte latin, qui dit seulement : *Pro magno reputo beneficio non multa habere.* « Je regarde comme un grand bienfait, Seigneur, de n'être pas riche. » Mais le vers hardi de Corneille est tout dans l'esprit de l'Evangile : depuis l'admirable sermon de la Montagne où la Sagesse incarnée, foulant aux pieds le faste du monde, glorifia la pauvreté, ce mal si redouté, contre lequel luttent tous les efforts, tous les soins, toutes les agitations de l'homme, ce mal est devenu un présent du ciel, puisqu'il y conduit, par le chemin sublime de la Croix.

(3) Au lieu de : *les présents de ta main libérale*, tous les textes de Corneille portent : *les présents dont ta main le régale.* Il peut paroitre étrange que l'auteur n'ait pas changé cet hémistiche : c'est qu'il aura voulu maintenir le sens véritable du mot *régaler*, qui exprimoit si bien la magnificence de Dieu envers l'homme, puisqu'il signifioit traiter en roi, *tractare regaliter.* Mais ce mot ayant été plus qu'usé, par l'emploi vulgaire qu'on en fit dès le temps de Corneille, son autorité ne put prévaloir, car, en cette matière, le génie même est impuissant contre l'usage ; et nos anciens dictionnaires qui ne donnent aucun exemple de ce mot dans le sens primitif et noble qui nous manque, nous citent, en revanche, des phrases et des vers tels que ceux-ci de Saint-Amant et de Thomas Corneille dans *le Festin de Pierre* :

Il nous a *régalés* d'un excellent pâté.
Voilà du fruit nouveau dont son fils le *régale*.

CHAPITRE XXIII.

Contre les mauvaises pensées.

a *N'éloigne point de moi ta dextre secourable,*
Viens, ô maître du ciel, viens, ô Dieu de mon cœur,
Ne me refuse pas un regard favorable
A fortifier ma langueur.
Vois les pensers divers qui m'assiègent en foule,
Vois-en des légions contre moi se ranger,
Vois quel esprit de trouble en mon âme se coule,
Vois la gémir et s'affliger.
Contre tant d'ennemis prête-moi tes miracles,
Pour passer au travers sans en être blessé,
Et donne-moi ta main pour briser les obstacles
Dont tu me vois embarrassé.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

b *Etouffe ces distractions*
Qui pour troubler l'effet de mes intentions,
A ma plus digne ardeur mêlent leur insolence,
Et dompte les tentations
Qui m'osent faire violence.

---

a *Domine Deus meus, ne elongeris a me; Deus meus in auxilium meum respice: quoniam insurrexerunt in me variæ cogitationes, et timores magni, affligentes animam meam.*

Quomodo pertransibo illæsus? quomodo perfringam eas?.....

b *Cohibe evagationis multas, et vim facientes elide tentationes.*

Secours-moi d'un bras vigoureux,
Terrasse autour de moi ces monstres dangereux,
Ces avortons rusés d'une subtile flamme,
Qui sous un abord amoureux
Jettent leur poison dans mon âme.
Que la paix ainsi de retour
Te fasse de mon cœur comme une sainte cour,
Où ta louange seule incessamment résonne,
Par un épurement d'amour
A qui tout ce cœur s'abandonne.
c *Abats les vents, calme les flots:*
Tu n'as qu'à dire aux uns: Demeurez en repos;
Aux autres: Arrêtez, c'est moi qui le commande;
Et soudain, après ces deux mots,
La tranquillité sera grande.
Répands donc tes saintes clartés,
Fais briller jusqu'ici tes hautes vérités,
Et que toute la terre en soit illuminée,
En dépit des obscurités
Où ses crimes l'ont condamnée.
Je suis cette terre sans fruit
Dont la stérilité, sous une épaisse nuit,
N'enfante que chardons, que ronces et qu'épines:
Vois, Seigneur, où je suis réduit
Jusqu'à ce que tu m'illumines.
d *Verse tes grâces dans mon cœur,*
Fais-en pleuvoir du ciel l'adorable liqueur,

Pugna fortiter pro me, et expugna malas bestias, concupiscentias dico illecebrosas, ut fiat pax in virtute tua, et abundantia laudis tuæ resonet in aula sancta, hoc est, in conscientia pura.

c *Impera ventis et tempestatibus; dic mari, Quiesce; et Aquiloni, Ne flaveris; et erit tranquillitas magna.*

Emitte lucem tuam et veritatem, ut luceant super terram: quia terra sum inanis et vacua, donec illumines me.

d *Effunde gratiam desuper; perfunde cor meum rore cœlesti, mi-*

A mon aridité prête leurs eaux fécondes,
Prête à ma traînante langueur
La vivacité de leurs ondes.
Qu'ainsi par un prompt changement
Ce désert arrosé se trouve en un moment
Un champ délicieux où règne l'affluence,
Et paré de tout l'ornement
Que des bons fruits a l'abondance.
Mais ce n'est pas encore assez,
Elève à toi mes sens sous le vice oppressés,
Et romps si bien pour eux des chaînes si funestes,
Que mes désirs débarrassés
N'aspirent qu'aux plaisirs célestes.
Que le goût du bien souverain
Déracine en mon cœur l'attachement humain;
Et, faisant aux faux biens une mortelle guerre,
M'obstine au généreux dédain
De tout ce qu'on voit sur la terre.
Fais plus encore, use d'effort,
Use de violence et m'arrache d'abord
A cette indigne joie, à ces douceurs impures,
A ce périssable support
Que promettent les créatures.
Car ces créatures n'ont rien
Qui forme un plein repos, qui produise un vrai bien;
Leurs charmes sont trompeurs, leurs secours infidèles,
Et tout leur appui sans le tien
S'ébranle et trébuche comme elles.

---

nistra devotionis aquas, ad irrigandam faciem terræ, ad producendum fructum bonum et optimum.

Eleva mentem pressam mole peccatorum, et ad cœlestia totum desiderium meum suspende, ut, gustata suavitate supernæ felicitatis, pigeat de terrenis cogitare.

Daigne donc t'unir seul à moi,
Attache à ton amour par une ferme foi
Toutes mes actions, mes désirs, mes paroles,
Puisque toutes choses sans toi
Ne sont que vaines et frivoles.

Nous avons pu croire que le chrétien illuminé par la présence de Dieu, avoit vu enfin ses passions surmontées: et voilà que soudain se sont insurgées contre lui (*insurrexerunt*) des pensées diverses (*variæ cogitationes*), des tentations violentes (*vim facientes tentationes*), et d'effrayantes convoitises qu'il prie Dieu de dompter: (*Expugna malas bestias, concupiscentias dico illecebrosas*).

Ne nous étonnons point de ces continuelles révoltes: ne savons-nous pas par l'auteur lui-même que l'homme ici-bas n'est jamais sans traverse; et que le péché, comme la mort, vient au moment où on y pense le moins? Ce n'est pas un livre que l'auteur nous fait: il écrit, jour par jour peut-être, tout ce qui se passe dans son âme, et ces fluctuations, ces retours au bien, traversés par des pensées contraires, n'est-ce pas son histoire, et la nôtre aussi, qu'il écrit?

Fortement ému du choc de ces pensées, qu'il se représente sous les traits de bataillons armés, ou bien de bêtes dévorantes auxquelles il prétend échapper, voyez comme il anime tout! Et l'on a dit qu'il n'étoit pas poëte! Mais il l'est presque à chaque mot; et Corneille lui-même, Corneille ici ne peut le suivre. Malgré ses beaux vers, ses vers même ne peuvent s'élever jusqu'à ces

images où l'auteur, comme les apôtres dans l'Evangile, prie Dieu d'ordonner aux vents et aux tempêtes (soulevés dans son âme sans doute) de s'appaiser; de dire à la mer *Repose-toi;* à l'aquilon *Ne souffle plus:* et telle est sa confiance en Dieu qu'il ajoute: *Alors la tranquillité sera grande.*

Et après ces mouvements tumultueux, et quand tous ces flots de passions sont, pour ainsi dire, tombés, et ces débordements rentrés dans leurs limites; avec quelle douceur, quel intérêt de style, le poëte, l'homme divin, *vates* (je ne puis lui refuser ce titre), avec quel amour ce poëte invoque l'astre de vérité, qui peut seul éclairer une terre en désolation, la r'ouvrir aux rayons de la grâce, la forcer encore à porter de bons fruits! Avec quelle onction il prie Dieu de répandre sur lui cette grâce céleste (*effunde gratiam desuper!*), de pénétrer son cœur d'une rosée divine (*perfunde cor meum rore cœlesti*); d'élever son âme oppressée sous le poids de ses iniquités (*eleva mentem pressam mole peccatorum*); et d'attacher enfin tous ses vœux au ciel (*et ad cœlestia totum desiderium meum suspende!*).

Qu'est-ce donc que la poësie, grand Dieu! si, opposée au langage vulgaire, *sermoni pedestri*, comme dit Horace, elle n'est pas ce qu'il y a de plus élevé sur la terre? Combien peu d'esprits en ont le sentiment, quand je vois des hommes de mérite (et j'en entendois tout à l'heure, au moment où j'imprime ce livre) s'appuyer encore de l'opinion de Fontenelle pour repousser toute traduction en vers de l'*Imitation!* Je croyois en avoir assez dit contre ce paradoxe, et je suis forcé d'y

revenir. Quoi! l'*Imitation*, si elle étoit en vers, *n'iroit pas droit au cœur*, dites-vous, après Fontenelle. Mais la poësie n'est-elle pas la langue du cœur? N'est-elle pas la fidèle interprète?.... Je dis plus, elle est la langue du Ciel. Cherchez son origine: elle émane de la sagesse du Très-Haut. Interrogez l'antiquité sacrée, d'où ce beau livre de l'*Imitation* est tiré en partie, portez vos regards sur le peuple de Dieu: à chaque pas, vous appercevrez, comme autant de phares placés sur la tête des générations, les chefs de ce peuple extraordinaire recevant d'en-haut leurs inspirations: et quelle langue leur parloit l'Esprit de Dieu? Quelle langue parloient-ils eux-mêmes au peuple? Celle de la poësie. Voyez Moïse, voyez Josué, les juges, les héroïnes, les prophètes, les rois, tous, quand ils s'efforçoient d'arracher leur cœur du limon de la terre, pour le transporter dans le sein de la Divinité, tous avoient recours à la poësie: c'est qu'en effet la prose doit souvent puiser à cette source vive autant que profonde, quand elle a besoin de renvoyer au ciel les inspirations qui n'en sont venues que pour y remonter en flots pressés d'amour et de reconnoissance, ou se répandre sur la terre en rosée bienfaisante (*). C'est ce qui nous explique pourquoi la meilleure traduction en prose de la Bible est celle *qui fait le mieux revivre en notre langue la poësie des Hébreux*, ainsi que le remarque M. de Lamartine, dans son Dithyrambe à M. de Genoude. Or, ce n'est point

(*) *Ad locum unde exeunt flumina revertuntur, ut iterum fluant.* Eccl. I, 7.

parce qu'elle est en prose, mais quoiqu'en prose, que cette traduction s'élève quelquefois jusqu'à l'original. On en peut dire autant des traductions de l'*Imitation de J. C.:* la meilleure est évidemment celle qui se rapproche le mieux du texte latin, de cette langue de l'Eglise et des Pères qui, bien qu'en prose, n'est ni prosaïque ni vulgaire. L'*Imitation*, composée d'abord dans l'idiome du temps, comme nous le verrons tout à l'heure, y est-elle restée ? Non: l'auteur a senti que ces pensées touchantes où il parle au Ciel et du Ciel à la terre, devoient s'élever jusques à la langue de la *ville éternelle;* langue éternelle aussi, qui, consacrée à Dieu, ne sera plus sujette aux vicissitudes et des lieux et des temps, aux trivialités des langages vulgaires.

Nos meilleurs écrivains (à qui personne plus que nous ne rend hommage) se flatteroient-ils de reproduire en prose les grandes *proses* de l'Eglise ? Non assurément. Eh bien ! les plus beaux chapitres de l'*Imitation* sont bien souvent des *proses*, des hymnes véritables, à la hauteur desquelles le grand Corneille seul a pu jusques ici atteindre.

« Le fond de ce livre étoit si beau, dit Monfalcon, qu'il a nui à la forme ; et tant d'éloges ont été donnés à la sublimité de sa morale, qu'il n'en est pas resté pour *la poësie* du langage. » Préface de l'édit. polygl. de l'*Imit.*

Humble vœu : Que bannie partout d'un siècle prosaïque, la pauvre poësie puisse, sur ses vieux jours, dans le sanctuaire où fut son berceau, retrouver du moins un asyle !

CHAPITRE XXIV.

Qu'il ne faut point avoir de curiosité pour les actions d'autrui.

a *Bannis, mon fils, de ton esprit*
La curiosité vagabonde et stérile;
Son empressement inutile
Peut étouffer les soins de ce qui t'est prescrit:
Si tu n'as qu'une chose à faire,
Qu'ont tel et tel succès qui t'importe en effet?
Préfère au superflu ce qui t'est nécessaire,
Et suis moi sans penser à ce qu'un autre fait.
Qu'un tel soit humble, qu'il soit vain,
Qu'il parle, qu'il agisse en telle ou telle sorte,
Encore une fois, que t'importe?
Ai-je mis sa conduite ou sa langue en ta main?
As-tu quelque part en sa honte?
Répondras-tu pour lui de son peu de vertu?
Ou si c'est pour toi seul que tu dois rendre compte,
Quels que soient ses défauts, de quoi t'embrouilles-tu?
b *Souviens-toi que du haut des cieux*
Je perce d'un regard l'un et l'autre hémisphère,

---

a *Fili, noli esse curiosus, nec vacuas gerere sollicitudines. Quid hoc vel illud ad te? tu me sequere...... Quid te implicas?*

b *Ego omnes cognosco, et cuncta quæ sub sole sunt video; et scio qualiter cum unoquoque sit, quid cogitet, quid velit, et ad quem finem tendat ejus intentio.*

Mihi igitur omnia committenda sunt, tu vero serva te in bona pace, et dimitte agitantem agitare, quantum voluerit.

Et que le plus secret mystère
N'a point d'obscurité qui le cache à mes yeux :
Rien n'échappe à ma connoissance,
Je vois tout ce que font les méchants et les Saints,
J'entends tout ce qu'on dit, je sais tout ce qu'on pense,
Et jusqu'au fond des cœurs je lis tous les desseins.
Tu dois donc me remettre tout,
Puisque tout sur la terre est présent à ma vue.
Que tout autre à son gré remue,
Conserve en plein repos ton âme jusqu'au bout :
Quoi qu'il excite de tempête,
Quelques lâches soucis qui puissent l'occuper,
Tout ce qu'il fait et dit reviendra sur sa tête ;
Et pour rusé qu'il soit, il ne me peut tromper.
c *Ne cherche point l'éclat du nom,*
Ce qu'il a de brillant ne va jamais sans ombre :
Ne cherche en amis, ni le nombre,
Ni les étroits liens d'une forte union :
Tout cela ne fait que distraire,
Et ce peu qu'au dehors il jette de splendeur,
Par la malignité d'un effort tout contraire,
T'enfonce plus avant les ténèbres au cœur.
d *Je t'entretiendrai volontiers,*
Je te veux bien instruire en ma savante école,
Jusqu'à t'expliquer ma parole,
Jusqu'à t'en révéler les secrets tout entiers ;
Mais il faut que ta diligence
Sache bien observer les moments où je viens,

---

c *Non sit tibi curæ de magni nominis umbra, non de multorum familiaritate, nec de privata hominum dilectione. Ista enim generant distractiones, et magnas in corde obscuritates.*

d *Libenter loquerer tibi verbum meum, et abscondita revelarem, si adventum meum diligenter observares, et ostium cordis mihi aperires.*

Et qu'avec mes bontés ton cœur d'intelligence
Ouvre soudain la porte à mes doux entretiens.

Ce chapitre contre la *Curiosité vaine* est remarquable : Gerson, en le composant, se souvint de son antipathie, naturelle dans un esprit si occupé, contre les oisifs qui lui avoient, pour leur part, fait quitter Paris où il étoit poursuivi, comme nous le verrons tout-à-l'heure, de demandes indiscrètes. Aussi, avant l'*Imitation de J.-C.*, a-t-il composé une sorte de Traité *Contra vanam Curiositatem ;* et souvent, dans ses lettres, il revient sur le même sujet : « Pourquoi vous embarrassez-vous ? » *Quid te implicas ?* dit-il au commencement de ce chapitre ; et cette phrase inachevée, il en complette ainsi le sens dans une de ses lettres : « Pourquoi donc s'embarrasse-t-il de choses qui ne le regardent point ? » *Cur se implicat talibus quæ ad seipsum non pertinent ?* (t. III, p. 751, éd. Dupin.)

Voir aussi le dernier chap. du IV livre de l'*Imit.*

(1) *De quoi t'embrouilles-tu ?*

La curiosité *vagabonde et stérile*, *son empressement inutile* et les soins dont elle *s'embrouille* peignent bien sa petitesse, que font ressortir encore ces beaux vers :

Souviens-toi que du haut des cieux
Je perce d'un regard l'un et l'autre hémisphère, etc.

Mais le reste est foiblement paraphrasé.

Ces derniers mots : *Libenter loquerer tibi, si adventum meum diligenter observares, et ostium cordis*

mihi aperires, ont inspiré à l'évêque de Dijon quatre vers touchants que voici :

O mon fils ! que j'aurois de choses à t'apprendre
Si toujours ton oreille étoit prête à m'entendre !
Si je trouvois toujours, quand je frappe chez toi,
La porte de ton cœur toute ouverte pour moi !

CHAPITRE XXV.

En quoi consiste la véritable paix.

a *Je l'ai dit autrefois :* « Je vous laisse ma paix,
Je vous la donne à tous ; et les dons que je fais
N'ont rien de périssable ainsi que ceux du monde. »
Tous aiment cette paix, tous voudroient la trouver,
Mais tous ne cherchent pas le secret où se fonde
Le bien de l'acquérir et de la conserver.
Ma paix est avec l'humble, avec le cœur benin.
Si tu veux posséder un bonheur si divin,
Joins à ces deux vertus beaucoup de patience :
Mais ce n'est pas encore assez pour l'obtenir ;
Prête-moi donc, mon fils, un moment de silence,
Et je te t'enseignerai tout l'art d'y parvenir.
Tiens la bride sévère à tous tes appétis,
Prends garde exactement à tout ce que tu dis,
N'examine pas moins tout ce que tu veux faire ;
Et donne à tes désirs pour immuable loi

---

a *Fili, ego locutus sum : Pacem relinquo vobis ; non quomodo mundus dat, ego do vobis. Pax mea cum humilibus et mansuetis corde. Pax tua erit in multa patientia.*

Que leur unique objet soit le bien de me plaire,
Et leur unique but de ne chercher que moi.
Ne t'embarrasse point des actions d'autrui,
Laisse-là ce qu'il dit, et ce qu'on dit de lui;
A moins qu'à tes soucis sa garde soit commise:
Chasse enfin tout frivole et vain empressement,
Et le trouble en ton cœur trouvera peu de prise;
Ou s'il t'agite encor, ce sera rarement.
Mais ne t'y trompe pas, vivre exempt de malheur,
Le cœur libre d'ennuis, et le corps de douleur,
N'être jamais troublé d'aucune inquiétude,
Ce n'est point un vrai calme en ces terrestres lieux:
Et ce don n'appartient qu'à la béatitude
Que pour l'éternité je te réserve aux cieux.
Ainsi quand tu te vois sans aucuns déplaisirs,
Que tout de tous côtés répond à tes désirs,
Qu'il ne t'arrive rien d'amer, ni de contraire,
N'estime pas encore avoir trouvé la paix,
Ni que tout soit en toi si bon, si salutaire,
Qu'on ait lieu de te mettre au nombre des parfaits.
Ne te crois pas non plus ni grand, ni bien aimé,
Pour te sentir un zèle à ce point enflammé
Qu'à force de tendresse il te baigne de larmes;
Des solides vertus la vraie affection
Ne fait point consister en tous ces petits charmes
Ni ton avancement, ni ta perfection.
En quoi donc, me dis-tu, consiste pleinement
Cette perfection et cet avancement?
Cette paix véritable, où se rencontre-t-elle?
Je veux bien te l'apprendre: Elle est en premier lieu
A t'offrir tout entier, d'un cœur vraiment fidèle,
Aux ordres souverains du vouloir de ton Dieu.
Cette soumission à mes sacrés décrets
Te doit fermer les yeux pour tous tes intérêts,
Qu'ils soient ou de petite ou de grande importance:
N'en cherche dans le temps, ni dans l'éternité,

Et souhaite le ciel, moins pour ta récompense,
Que pour y voir mon nom à jamais exalté.

La diction qui est ici, pour ainsi dire, humble et paisible, comme le sujet, prouve que le poëte sait se contenir quand il le faut.

Les deux derniers vers sont beaux; on ne pouvoit rien dire de plus. Aussi n'avons-nous pas hésité à retrancher trente vers qui les suivent et qui noyent l'effet des plus sages conseils dans d'interminables redites.

Rien de trop! voilà ce qu'on ne peut trop redire. Qu'arrive-t-il, tous les jours, aux gens qui ne savent pas s'arrêter? On ne les écoute plus. L'arbre qui pousse le plus de feuilles, n'est pas celui qui produit le plus de fruits.

A l'exemple de Corneille, je crois pouvoir d'autant plus m'arrêter ici, que son texte, dans la partie qui suit, n'offre plus les *variantes* qui donnoient à celle qui précède un intérêt particulier. Je ne renonce pourtant pas à la publication de cette dernière partie ni au travail ingrat de nouvelles coupures. Que les gens qui ne veulent rien perdre d'un écrivain illustre, dussent-ils n'en rien lire, nomment ma serpe un *instrument de dommage*, je m'en consolerai si, élaguant encore des branches inféconds, je puis faire revivre une palme sacrée, la rendre utile à la jeunesse, et la replacer sur le front de Corneille.



Sedat solitarius et tacet, quoniam dies mali sunt.

Epist. fratris Gerson.

SUR

L'AUTEUR

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.



Da mihi... nesciri in hoc seculo!
IMIT.

PREUVES

ENTIÈREMENT NOUVELLES,

TIRÉES DU CARACTÈRE DE **GERSON** ET DU MS. DE VALENCIENNES.

Jean Charlier, né en 1363, à *Gerson*, village du diocèse de Reims dont on lui donna le nom, se retire, après la vie la plus glorieuse et la plus agitée, dans le couvent des Célestins de Lyon, dont son frère est Prieur; et là, cachant son travail du jour et de la nuit, il y termine et y met en latin, dans les dix dernières années de sa vie, l'*Imitation de J.-C.*, dont il avoit, longtemps auparavant, ébauché en langue vulgaire et prêché les parties saillantes. Ces faits résulteront du Manuscrit de Valenciennes, des lettres de Gerson lui-même, et de

celle aussi de son frère, que nous avons traduite dans nos *Etudes;* lettre admirable, dont le style est digne du sujet.

Or, quel sujet, quel spectacle plus intéressant que cette vie intérieure d'un homme de bien et de génie, longtemps obligé par sa conscience de lutter presque seul contre son siècle, de se voir rejeté loin de sa maison, de sa patrie, de ses amis, de ses parents, dépouillé de ses dignités, et *de ce qui étoit lui*, en butte enfin à d'innombrables embûches, pour avoir défendu la vérité. Ce sont les expressions de son frère (*).

Mais une objection m'est faite d'abord: *Si c'étoit Gerson qu'il fallût voir dans votre miniature*, disent des critiques qui peut-être ne le connoissent pas encore assez; *si Gerson étoit l'auteur de* l'Imitation, *quel motif auroit-il de se cacher d'un bon livre, comme d'une mauvaise action, et d'adresser à Dieu cette prière:* « Accordez-moi, mon Dieu, de n'être pas connu dans ce siècle ! »

Quel motif? son humilité d'abord, le besoin d'expier sa gloire passée et de rabaisser même la vanité présente, dont il craignoit, nous dit son frère, que le moindre souffle ne vînt l'ébranler (**).

Mais il avoit une autre raison encore pour éviter d'être connu du siècle, *in hoc seculo:* c'étoit qu'un ouvrage de trente ans de méditations peut-être, auquel

---

(*) *Veritatis tuendæ causa, domo, patria, civitate, cognatis, amicis, dignitatibus, rebusque propriis privatus, et ex illis propulsus, ac innumeris insidiis expetitus.*

(**) Voir précéd. page 259.

l'auteur revenoit chaque fois qu'il s'éloignoit du monde pour s'élever à Dieu au-dessus de *ce siècle;* qu'un ouvrage fait pour tous les temps et pour tous les chrétiens, pût être jugé par les préventions étroites de l'esprit de parti, dont personne plus que Gerson ne devoit craindre les effets : partisan de la vérité seule, que, par une union sublime, dès le début de l'*Imitation*, il confond avec Dieu,

Veritas-Deus !

il avoit eu le courage de l'opposer au siècle entier : à ses amis comme à ses ennemis, aux Bourguignons comme aux Orléanistes, aux Universitaires comme aux Dominicains ; et je ne parle pas des visions, de la magie, de l'astrologie judiciaire et des autres mensonges dont il dut être, et dont il fut l'ardent antagoniste.

Cet amour exagéré peut-être de la vérité, ce trait distinctif du caractère de Gerson, que nous retrouverons *dans l'Imitation même*, est trop remarquable, et a été trop peu remarqué pour que nous ne nous y arrêtions pas d'abord.

La première imposture dont il se montra l'adversaire, ce fut le *Roman de la Rose*, ce long poëme allégorique et du goût le plus faux, où la poësie, « l'ornement de la Vérité, » *Veritatis ornamentum*, dit Gerson, n'est souvent qu'un voile trompeur pour embellir le vice. Souvent même le vice y est sans voile. Le sévère censeur, dans un de ses écrits, s'éleva contre cet abus d'un art qu'il aimoit. La cour galante d'Isabeau de Bavière prit parti pour l'auteur du poëme, Guillaume de Lorris, et pour son continuateur, Jean de Meung, qui, moins in-

génieux, s'applaudissoit de sa licence, l'érigeoit en principe, se jouoit des choses les plus saintes, et trouvoit des approbateurs : « Il n'a point son pareil dans notre doux parler, » disoit-on (*). Gerson, qui tenoit plus aux choses qu'au parler le plus doux, répondit rudement ; et, d'un style hérissé d'épines, quoique fleuri parfois, fustigea les amants de *la Rose*, de manière à se faire bien des ennemis.

Il dut s'en attirer aussi par la chaleur avec laquelle il voulut empêcher la représentation des *Mystères*. La plupart des membres du clergé ne partageoient pas son opinion sur ces représentations souvent pieuses et morales. Lui-même nous l'apprend, à la suite de sa dissertation contre le *Roman de la Rose :* « Un grand nombre de prélats, dit-il, par des raisons qui ne les excusent nullement, n'ont pas voulu mettre fin aux profanations. » Nous avons vu, dans nos *Etudes sur les Mystères*, que les curés avançoient l'heure des vêpres pour laisser aux fidèles le temps de se rendre à ces spectacles, dans lesquels des ecclésiastiques ne dédaignoient pas de prendre des rôles ; nous avons cité l'approbation accordée par Robert de Croy, évêque de Cambrai, au *Mystère de la Passion*, représenté jusqu'en 1547 à Valenciennes, par les plus grands seigneurs et par des bourgeois de la ville, dont nous avons donné les noms. (p. 115, 116, 117, 129, 130.)

Quand tout le monde a tort, tout le monde a rai-

(*) *In loquela nostra non habuit similem.* Gers. Opc. *Contra Romantium de Rosa.* T. IV, L. XX, éd. 1494.

son : Gerson voulut avoir raison presque seul. Il s'éleva surtout contre la *Fête des fous* (*ludi stultorum*) qui se célébroit dans les églises, et sur laquelle nous ne partageons pas plus son opinion que celle des historiens modernes qui en ont parlé, mais nous reviendrons ailleurs sur ces questions.

Parlons ici des haines et des préventions que Gerson put craindre de voir se répandre sur son livre, et qui expliquent le secret dont il l'enveloppa.

Les Dominicains ayant été exclus de l'enseignement public, Gerson, quoique attaché à l'Université, prend fait et cause, suivant sa coutume, en faveur de ceux qu'il croit opprimés, parle des services qu'ils ont rendus à l'enseignement; et, dans une lettre adressée de Bruges au collége de Navarre, les élève au-dessus d'adversaires « ignorants ou futiles, pour qui la religion n'est qu'un objet de mépris (*). » Peu de temps après, les Dominicains et d'autres Ordres religieux, se prévalant de leurs succès, prétendent pouvoir prêcher dans les paroisses, sans la permission des évêques et des curés : Gerson résiste alors, de toute la force de son éloquence, à cette prétention, et s'aliéne ainsi les Ordres religieux. Et croyez-vous du moins qu'il se conciliera les curés, les évêques, dont il vient de défendre l'autorité? Loin de là, car dans la question du Grand Schisme où deux et trois papes, nommés par des partis contraires, partageoient toute la Chrétienté, Gerson finit par donner tort à tous;

(*) *Ceca ignorantia, vel inepta levitate, quibus religio pietasque sordent.* Op. Gers. t. I, XVIII.

et dans ses écrits, et dans ses discours, soutient que les conciles représentent l'Eglise, qu'ils sont, en certaines circonstances, supérieurs aux papes même, qu'ils ont le droit de les déposer et d'en nommer un autre, quand la nécessité, quand le bien de la Chrétienté le demandent.

Les préventions que depuis trois siècles cette opinion fort mal interprétée a soulevées contre la mémoire de Gerson, auroient suffi seules pour arrêter la propagation de son livre, si ce livre n'eût été couvert des noms de St. Bernard, de Gersen, d'A-kempis, surtout d'un vague heureux, qui permettoit à tous les Ordres de s'attribuer ce qui sembloit n'être à personne. L'ouvrage s'est si bien affermi sous ce nuage officieux et sous l'effort des passions qui se le disputoient, qu'il peut enfin braver *le siècle* que craignoit pour lui son auteur, et non sans raison, nous le répétons, car nous n'en sommes encore qu'aux moindres ennemis que s'étoit faits Gerson par sa franchise.

Lorsqu'au nom de l'Université il vint signaler à l'infortuné Charles VI les abus de sa cour, le frère du Roi, le duc d'Orléans, à qui s'adressoient les traits les plus vifs de l'orateur, ne put, en l'entendant, se contenir. Il en témoigna son mécontentement, et se plaignit à l'Université de son chef. Lui, toujours ferme et calme, ne rétracta rien, et fut loin d'en vouloir à celui qu'il avoit offensé. Il le prouva bien : ce même duc d'Orléans étant tombé victime d'assassins dévoués à Jean-Sans-Peur, chef de cette maison de Bourgogne à laquelle Gerson étoit attaché par la reconnoissance, ces précédents n'em-

pêchèrent point l'ami de l'ordre et de la vérité, de s'élever avec indignation contre la doctrine impie de l'assassinat, et de prononcer à St-Jean-en-Grève l'éloge du défunt, dans ce qu'il avoit de louable. En butte alors à la haine de Jean-Sans-Peur et d'un peuple effréné, qu'il ne flattoit pas non plus, Gerson qui habitoit le Cloître-Notre-Dame, fut un jour sommé par les Cabochiens de payer une taxe illégale, « sous manière d'emprunt, » dit Juvénal des Ursins. Plutôt que de céder à l'injustice, « Gerson laissa piller et rober sa maison, ajoute des Ursins, et il se bouta ès haultes voustes de Nostre-Dame. » Des historiens disent qu'il y resta plusieurs mois.

Quand il put reprendre ses fonctions, ce ne fut que pour les exercer avec la même fermeté, en poursuivant, non seulement devant l'Eglise et l'Université de Paris, mais encore au concile de Constance, un écrit de Jean Petit qui osoit, enhardi par Jean-Sans-Peur et par la foiblesse du Roi, justifier le meurtre du duc d'Orléans. Quoique dans tous ses discours Gerson épargnât les personnes et ne s'en prît qu'aux erreurs et aux crimes, il acheva de soulever contre lui Jean-de-Bourgogne et tous ses partisans, en ne craignant point de taxer de foiblesse la conduite du Concile même, dans l'affaire de Jean Petit.

Après ce concile de Constance où il avoit de plus combattu, avec la même impartialité, la plus formidable hérésie et ceux qu'elle attaquoit, il se vit contraint de fuir en Allemagne, où il erra sous le déguisement d'un pélerin, auquel, dans ses moindres ouvrages, il fait de fréquentes allusions que j'ai rapprochées de l'*Imitation de J. C.* dans mon précédent travail.

Avant de quitter Constance, Gerson avoit écrit, du 1[er] janvier 1416, au Prieur son frère, à Lyon, une lettre touchante, dans laquelle il lui dit « que l'ayant pour compagnon dans le pélérinage de cette vie, et qu'ayant avec lui un même cœur, une même âme, il voudroit le voir participer à l'heureuse édification que pourroit produire son travail (*) : c'étoit sans doute son « Testament d'un Pélerin, » *Testamentum Peregrini*, auquel il préludoit déjà en prose et en vers, car il étoit poëte aussi, sa prose seule le prouverait souvent; et son frère ne l'est pas moins dans son excellente lettre.

Jean-Sans-Peur, l'Assassin, étant mort, à son tour, par un assassinat, enfin Gerson, après trois ans d'exil, peut rentrer en France, à Lyon, dans le couvent des Célestins, près de son frère, qui, dans sa lettre, nous le peint successivement se repliant tout entier sur lui-même, ou se détachant de la terre, non seulement par l'essor de sa pensée (*libero mentis volatu*), mais en réalité. Suivant son habitude qui le portoit sur les hauts lieux où la contemplation, la prière, semblent si naturelles, monté dans la partie la plus élevée du couvent (*in superiora domûs*), l'indépendant vieillard paroît encore (comme dans les tours de Notre-Dame) se dérober aux vains bruits de la terre, aux haines amassées contre lui, et s'abandonner tout entier au bonheur qu'il a de ne tenir à rien, qu'à la *Verité-Dieu*, qu'à ses affec-

---

(*) *Consors peregrinationis meæ; tibi mecum et mihi tecum cor unum et anima una: quatenus edificationis hujus non ingratæ particeps esse velis.* Op. Gers. 1494, t. 1, in cap.

tions les plus saintes. Que lui fait la gloire, attachée à un livre (*)? Ce qu'il veut, c'est de glorifier le Seigneur, en servant ses frères, en les servant, même en dépit d'eux-mêmes, car combien repousseroient sa main consolatrice, s'ils la reconnoissoient! Et croyez-vous qu'il leur en veuille, qu'il récrimine contre les hommes dont il a eu le plus à se plaindre? Croyez-vous que du sein de Dieu, il descende à des personnalités? Non, sa charité, disons-le aussi, sa connoissance, et partant sa *despection* des hommes est trop grande; il voit de trop haut les choses de la terre pour y remarquer rien que des généralités; et celles de l'*Imitation* sont si vastes, qu'on a cru y voir tour à tour le XIIIe, le XIVe et le XVe siècles. On en a conclu que l'auteur étoit un moine, étranger au monde, comme l'auroient été A-Kempis et Gersen. Les moindres chapitres de l'*Imitation*, empreints de la connoissance si approfondie des hommes, seroient notre réponse, si nous ne la trouvions plus loin dans une lettre intéressante de Gerson, qu'il est bien étonnant qu'on n'ait jamais citée. Remarquons d'abord que le caractère de ses meilleurs écrits, de ceux qui se rapprochent le plus de l'*Imitation*, c'est précisément la généralité où l'a porté son vol: l'aigle, d'en haut, n'aperçoit que les masses. Les derniers écrits de Gerson, composés dans cette atmosphère, n'ont rien du trouble ni de l'agitation du monde. Voilà pourquoi il disoit à son frère qu'il ne s'étoit jamais senti l'esprit plus pur ni plus

---

(*) Voir ce que dit son frère de cette étonnante abnégation. *Etudes*, p. 433, 434.

vif (*clarius et vivacius*). « C'est ce qui lui a fait composer, ajoute le Prieur, d'excellents opuscules (*egregia opuscula*), qu'il m'a depuis peu communiqués, et que j'ai lus si avidement que leur doctrine, comme un vin généreux, m'a pour ainsi dire enivré. » Dans la même lettre, il nous montre son frère se levant au milieu de la nuit pour glorifier, par son travail, le nom du Seigneur, car « le cours de la journée ne peut suffire quelquefois à l'achèvement des travaux salutaires que lui suggère son esprit (*). »

Et presque aucun de ces ouvrages ne seroit venu jusqu'à nous! Nous ne pouvons le croire.

Mais le bon Prieur nous fait une demi confidence quand il dit, dans la même lettre : « Quoique nous l'ayons sollicité souvent moi et mes religieux de composer, d'après les Saintes Ecritures, quelque ouvrage propre à former les mœurs, nous n'avons pu l'amener qu'avec peine à nous en donner *sous son nom* quelques-uns, dont suit la liste (**).

L'*Imitation de J. C.*, objecte-t-on, n'est pas dans cette liste. Elle ne devoit pas s'y trouver ; car, en la supposant déjà faite en 1423, peut-on croire que le Prieur, évidemment confident de son frère (qu'on lise sa lettre), n'étoit pas entré dans les motifs d'un secret plus impor-

---

(*) *Quando quidem nec ipsius diei decursus interdum sufficit ad explenda quæ salubriter suggerit animus.*

(**) *Licet... a me meisque similibus sæpius interpellatus fuerit, ut... de Scripturis Sanctis ad informationem morum nobis aliqua saltem... disserere vellet, vix tandem ad hoc adduci potuit ut... pauca opuscula inferius annexa*, SUB NOMINE PROPRIO *voluerit conscribere.*

tant qu'on ne l'a jusqu'ici remarqué ? D'ailleurs d'autres ouvrages de Gerson ne sont pas plus dans cette liste, et le Prieur parle seulement de ceux que son frère a voulu signer *de son nom* (*nomine proprio*). Il y en avoit donc d'autres? Oui, du moins en françois, et ce sont très probablement ceux du manuscrit de Valenciennes, comme nous le verrons tout à l'heure.

Malgré ce mystère, et quoique le Prieur paroît, dans cette lettre, refuser la demande que lui avoit faite le Religieux d'un autre couvent, des œuvres de son frère, il est bien possible qu'il lui en ait envoyé quelque chose, le *premier* livre de l'*Imitation* latine, par exemple, dont une copie du XVe siècle se trouve encore aujourd'hui dans la bibliothèque de Cambrai (*), où Gerson avoit son illustre ami, le cardinal Pierre d'Ailly. Le même *premier* livre s'est trouvé, *dit-on*, avec la date de 1421, dans l'abbaye de Mœlck en Autriche (**).

Ce que le Prieur nous donne à entendre encore ailleurs, des écrits que son frère vouloit laisser ignorer, s'accorde fort bien avec le début de ce premier livre de l'*Imitation* où l'auteur dit à son lecteur : « Ne vous prévenez pas contre l'auteur ; ne cherchez pas à le connoître ; considérez seulement ce qu'il dit. Les hommes passent ; la vérité du Seigneur demeure éternellement.....

(*) Catalogue imprimé des Mss. de la bibl. de Cambrai par M. Le Glay.

(**) Cette date de 1421, avancée par M. Gence, n'est pas impossible : le Ier livre de l'*Imitation* a pu être terminé à cette époque, et envoyé, sous le voile de l'anonyme, à Mœlck par Gerson, ou par le Prieur qui regardoit comme un devoir sacré, dit-il, *de ne pas laisser sous le boisseau la lumière que son frère répandoit autour de lui.... Lucerna ponenda potius super candelabrum.*

Si vous voulez profiter,..... ne méprisez pas les maximes des vieillards (*a*). »

Une pensée me frappe qui vient répondre encore à une objection très forte qu'on n'a cessé de reproduire : « Les inégalités, parfois l'obscurité du style de Gerson, a-t-on dit, ne se retrouvent pas dans l'*Imitation* »

J'avois répondu que ces défauts ne se rencontrent guère non plus dans les ouvrages que Gerson a pu composer à loisir et dans une vie calme; que, par exemple, ses traités latins *Sur la Simplicité du Cœur*, *Sur la Pauvreté spirituelle*, *Sur la manière de conduire les Enfants dans les voies du Christ*, réfléchissoient souvent, comme une eau pure, la sérénité dont jouissoit l'auteur quand il les composa; j'avois répondu que Gerson, comme tous les grands écrivains, sait conformer son style à son sujet, que dans son traité *De Pueris ad Christum trahendis*, qui rappelle si bien le *De Imitatione Christi*, il se dit à lui-même : « Imitons la simplicité des Enfants, puisque nous avons à parler des Enfants. » *Imitemur Parvulorum simplicitatem*, *de Parvulis locuturi :* mais j'ajoute (et comment ne l'a-t-on pas dit, d'après ce que nous venons de lire des deux frères, d'après ce que nous savions déjà par la lettre excellente et si pure de style du Prieur), j'ajoute qu'il est très probable que ce digne frère d'un grand homme a participé, par ses conseils, par son travail

(a) *Non te offendat auctoritas scribentis... Non quæras quis hoc dixerit, sed quid dicatur attende. Homines transeunt, sed veritas Domini manet in æternum... Ne displiceant tibi parabolæ seniorum.* Imit. lib. I, cap. V.

peut-être, à l'achèvement ou à l'*édification* de cette œuvre assez heureuse (*non ingratæ*), qu'il voyoit élever à Dieu, dans son cloître, par celui à qui tant de nœuds l'attachoient (*cor unum et anima una*) (*).

Remarquons d'ailleurs, dans la liste que le Prieur nous donne des écrits de son frère, après l'énumération des ouvrages latins, ces mots : *in gallico*, « en françois : » d'abord quelques sermons ou discours, dont un entre autres sur la Passion, commençant par ces mots : *Ad Deum vadit.* C'est le Prieur qui nous donne ce renseignement et qui continue : *Item, libellus in quo multa brevia et utilia à Cancellario parisiensi*, ce qui veut dire : « Un recueil de beaucoup d'ouvrages courts et utiles (toujours en françois), par le Chancelier de Paris. » Quels sont ces ouvrages *utiles* du Chancelier, sur lesquels son frère craint tellement d'arrêter notre attention, qu'il ne les nomme pas, et dont plusieurs, avoit-il dit précédemment, ont péri : *multa deperierunt?* Nous en pouvons déjà mentionner quatre ou cinq retrouvés par nous dans le même volume manuscrit, où un prince puissant, Philippe de Bourgogne, n'a rien ménagé pour leur rendre toute leur importance.

Le premier de ces écrits françois est précisément ce sermon sur la Passion, commençant par ces mots : « *Ad Deum vadit.* « A Dieu va et à mort amère Jhésus véant sa doulce mère ; » ensuite, trois petits traités, ayant à peine encore un nom, mais qui déjà sont bien, et plus

---

(*) Qu'est souvent pour l'homme de lettres un frére éclairé?
Un collaborateur *donné par la nature;*
Un bon auxiliaire envoyé par le Ciel.

qu'en germe, les trois premiers livres de l'œuvre célèbre dont nous cherchions l'auteur. Seulement ces trois traités ou sermons qu'on pourroit croire extraits de l'*Imitation de J. C.*, n'en ont pas tous les développements, ni le même ordre, ni rien qui ressemble au quatrieme livre, ni enfin certains détails relatifs à la vie monastique. Ainsi, les longs exemples de la vie des moines, offerts aux lecteurs en traits si énergiques dans le latin, et par où finit le premier livre de l'*Imitation*, ne se trouvent point dans le troisième sermon ou traité qui correspond au premier livre. Voici comment ce traité en forme de sermon se termine dans le manuscrit :

Une chose est quy retrait moult de gens de prouffit de fervente emendation, c'est horreur de difficulté ou labeur de bataille; car vrayement ceulx prouffitent en vertus trop plus que les autres quy senforcent de vaincre les choses quy leur sont griefves et contraires. Resveille toy doncques, admoneste toy meismes, et quoy quil soit des autres, ne te mets point en negligence; tu dois entendre quen ce faisant tu prouffiteras autant comme tu feras de force a toy meismes. Celluy quy vit et regne sans fin nous doinst tellement prouffiter que a sa sainte gloire de Paradis puissions parvenir. Amen.

Voyons maintenant en quoi le texte latin diffère du françois, et lequel des deux est l'original :

Qui parvos non vitat defectus, paulatim labitur ad majores. Gaudebis semper vespere, si diem expendas fructuose. Vigila super teipsum, excita teipsum,

admone teipsum ; et quidquid de aliis sit, non negliges teipsum. Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris. Deo gratias.

Le latin nous paroît ici postérieur au françois, où vous ne trouvez encore ni ce style serré, ni, entre autres détails, cette pensée appliquée à la vie de l'homme: *Gaudebis semper vespere....*, pensée pratique, que Gerson, au bout de sa carrière, put écrire avec un juste retour sur lui-même. Corneille l'a ainsi traduite:

Mais la parfaite joie arrive avec le soir
Chez qui sut avec fruit employer la journée.

Et l'évêque de Dijon, ainsi:

Sois à ton devoir tout le jour fidèle,
Pour toi la soirée en sera plus belle.

Mais le plus important détail, qui n'est pas encore dans le vieux texte françois, c'est cette peinture que fait l'auteur latin (aux Célestins sans doute, puisqu'il ne les nomme pas) de la dure vie des Religieux, de ceux de la Chartreuse, de Citeaux, et des écarts où se sont relâchés quelques autres; peinture énergique, que n'a point affoiblie Corneille, en la paraphrasant dans ces vers, non cités encore:

a *O qu'il est doux de voir une ferveur divine*
Dans les Religieux nourrir la sainteté!

---

a *Quam jucundum et dulce est, videre fervidos et devotos fratres, bene morigeratos et disciplinatos!*

Quam triste est et grave, videre inordinate ambulantes; qui ea, ad quæ vocati sunt, non exercent!

Quam nocivum est, negligere vocationis suæ propositum; et ad non commissa sensum inclinare!

Qu'on admire avec joie en eux la fermeté
Et de l'obéissance et de la discipline !
Qu'il est dur au contraire et scandaleux d'en voir
S'égarer chaque jour du cloître et du devoir,
Divaguer en désordre, et s'empresser d'affaires,
Désavouer l'habit par l'inclination,
Et pour des embarras un peu trop volontaires,
Négliger les emplois de leur vocation !
b *Oui, le Religieux qui hait la discipline,*
Qu'importune la règle, à qui pèse l'habit,
Qui par ses actions chaque jour les dédit,
Se jette en grand péril d'une prompte ruine.
Qui cherche à vivre au large, est toujours à l'étroit,
Dans ce honteux dessein son esprit maladroit
Se gêne d'autant plus qu'il se croit satisfaire ;
Et quoi que de sa règle il ose relâcher,
Le reste n'a jamais si bien de quoi lui plaire,
Que ses nouveaux dégoûts n'en veuillent retrancher.
c *Si ton cœur pour le cloître a de la répugnance*
Jusqu'à grossir l'orgueil de tes sens révoltés,
Regarde ce que font tant d'autres mieux domptés,
Jusqu'où va leur étroite et fidèle observance.
Ils vivent retirés, et sortent rarement,
Grossièrement vêtus, et nourris pauvrement,
Travaillent sans relâche, ainsi que sans murmure,
Parlent peu, dorment peu, se lèvent du matin,

---

b *Religiosus extra disciplinam vivens, gravi patet ruinæ.*

Qui laxiora quærit et remissiora, semper in angustiis erit; quia aut unum, aut reliquum sibi displicebit.

c *Quomodo faciunt tam multi alii religiosi, qui satis arctati sunt sub disciplina claustrali?*

Raro exeunt, abstracte vivunt, pauperrime comedunt, grosse vestiuntur, multum laborant, parum loquuntur, diu vigilant, mature surgunt, orationes prolongant, frequenter legunt, et se in omni disciplina custodiunt.

Prolongent l'oraison, prolongent la lecture,
Et sous ces dures lois font une douce fin.
d *Vois ces grands escadrons d'âmes laborieuses,*
Vois l'ordre des Chartreux, vois celui de Cîteaux,
Vois tout autour de toi mille sacrés troupeaux
Et de Religieux et de Religieuses ;
Vois comme chaque nuit ils rompent le sommeil,
Et n'attendent jamais le retour du soleil
Pour envoyer à Dieu l'encens de ses louanges.
Il te seroit honteux d'avoir quelque lenteur,
Alors que sur la terre un si grand nombre d'anges
S'unit à ceux du ciel pour bénir son Auteur.
e *O si nous pouvions vivre, et n'avoir rien à faire*
Qu'à dissiper en nous cette infâme langueur,
Qu'à louer ce grand Maître, et de bouche et de cœur,
Sans que rien de plus bas nous devînt nécessaire !
O si l'âme chrétienne et ses plus saints transports
N'étoient point asservis aux foiblesses du corps,
Aux besoins de dormir, de manger et de boire ;
Si rien n'interrompoit un soin continuel
De publier de Dieu les bontés et la gloire,
Et d'avancer l'esprit dans le spirituel !
f *Que nous serions heureux ! qu'un an, un jour, une heure*
Nous feroit bien goûter plus de félicité

---

d *Attende Carthusienses, Cistercienses, et diversæ Religionis Monachos ac Moniales : qualiter omni nocte ad psallendum Domino assurgunt.*

Et ideo turpe esset, ut te deberes in tam sancto tempore pigritare, ubi tanta multitudo religiosorum incipit Deo jubilare.

e *O si nihil aliud faciendum incumberet, nisi Dominum Deum nostrum toto corde et ore laudare ! O si numquam indigeres comedere, nec bibere, nec dormire, sed semper posses Deum laudare, et solummodo spiritualibus studiis vacare !*

f *Tunc multo felicior esses quam modo, cum carni, ex qualicumque necessitate servis. Utinam non essent istæ necessitates, sed solummodo spirituales animæ refectiones, quas, heu ! satis raro degustamus !*

Que les siècles entiers de la captivité
Où nous retient la chair dans sa triste demeure !
O Dieu, pourquoi faut-il que ces infirmités,
Ces journaliers tributs, soient des nécessités
Pour tes vivants portraits qu'illumine ta flamme?
Pourquoi, pour subsister sur ce lourd élément,
Faut-il d'autres repas que les repas de l'âme?
Pourquoi les goûtons-nous, mon Dieu, si rarement!

Aucuns de ces beaux détails et de plusieurs autres ne se trouvent dans notre manuscrit; et ils ne sont pas davantage dans l'autre ouvrage dont nous allons parler.

Un livre françois, intitulé : *L'Internelle Consolation* étoit répandu au milieu du XV[e] siècle : mais la plus ancienne édition que j'en aie pu découvrir, malgré mes recherches est de 1530. Elle a, dans son ensemble, de grands rapports avec notre manuscrit qui, plus ancien de soixante et huit ans, a conservé davantage la forme primitive d'un sermon, ainsi qu'on le voit ici, et qu'on le verra tout à l'heure.

Cette *Internelle Consolation*, que nous n'avions plus que dans des éditions malheureusement rajeunies, avoit souvent donné l'idée qu'elle pouvoit bien être l'original de l'*Imitation*, et cette idée contribuoit encore à faire écarter le nom de Gerson, car, quoiqu'il eut prêché en françois, il n'avoit guère écrit qu'en latin, et aucun de ses traités françois ne se trouvoit dans les éditions de ses œuvres. Or, comment penser que l'illustre Chancelier auroit été traduire en latin le livre d'un autre? Et pour le supposer auteur primitif de ce françois, pour qui falloit-il supposer aussi que, malgré ses habitudes et ses répugnances universitaires, il auroit composé en

françois, non pas un sermon, car ce livre n'en avoit plus la forme, mais bien un traité fait pour être lu ?

On avoit oublié le traité de *la Contemplation*, composé d'abord par Gerson, *en françois*, pour ses sœurs, tel que nous l'avons retrouvé dans le manuscrit in-folio 6850 de la Bibliothèque royale, et en tête duquel nous lisons ces mots de Gerson lui-même :

Aucuns se pourroient esmerveiller pourquoy de tant haulte matiere, comme est de la vie contemplative, je veuil escripre en françois plus que en latin... Ad ce, je repons... Si pevent avoir recours les clercs qui scevent latin a telz livres, mais aultrement est de simples gens, et par especial de mes suers germaines, auxqueles je veuil escripre de ceste vie contemplative et de cest estat.

Cet ouvrage que Gerson, en le mettant en latin, intitula *De Monte Contemplationis*, titre qu'on pourroit retraduire par *Des Hauteurs de la Vie Contemplative*, il le composa donc *en françois*, pour ses sœurs qui, au nombre de cinq, vivoient à Reims dans le célibat.

Une autre objection subsistoit : c'étoit qu'aucun imprimé de l'*Internelle Consolation* ne portoit le nom de Gerson : si l'idée qu'il avoit pu la composer pour la cour de Bourgogne étoit venue, on auroit compris cette primitive omission d'un nom fécond en souvenirs fâcheux, sous le règne de Jean-Sans-Peur et de son fils peut-être. Feu Barbier lui-même ne fit pas ces réflexions, quoique dans sa *Dissertation sur soixante traductions françoises de l'Imitation de J. C.*, ce savant bibliothécaire de l'Empereur ait signalé aux érudits l'*Internelle Consola-*

tion, comme pouvant les conduire à l'auteur de l'*Imitation de J. C.*

On s'en écartoit de plus en plus, ainsi que de la vérité : une ombre, un *Gersen* imaginaire, jeté au milieu de la question, avoit fasciné bien des yeux, et remplacé notre Gerson dans sa possession première (*).

En vain des hommes très savants étaloient à des yeux prévenus le nom de Gerson sur d'anciens manuscrits latins de l'*Imitation de J. C.*, notre Chancelier en paroissoit si bien dépossédé, que, même les concurrents à son *Eloge* proposé par l'Académie françoise, en 1836, désertèrent presque entièrement sa cause sur ce point. Ce n'étoit pas là cependant que l'éloquence devoit faire défaut, car ce n'étoit point le sujet qui nous avoit manqué, mais bien nous plutôt qui avions manqué au sujet. La science des faits, sans la sagacité qui les met en lumière, est bien peu de chose !

La question s'étoit donc embrouillée de plus en plus, quand, à la fin d'avril 1837, *l'auteur le moins connu du plus connu des livres*, ayant été l'objet d'une conversation animée entre M. de Lamartine et quelques hommes de lettres dont je faisois partie, j'eus l'honneur, peu de temps après, d'adresser à l'illustre écrivain la lettre suivante :

(*) Ce *Gersen* auroit été, au XIIIe siècle, suivant ses partisans, abbé d'un monastère de Vercelli : et aucun nom semblable ne se trouve dans la liste des abbés de ce monastère. Des *Imitations* du XVe siècle portent, il est vrai, le nom de *Gersen*, mais avec l'addition de *Chancelier de Paris* (Cancellarii parisiensis) : *Gersen* est donc évidemment une altération de *Gerson.... Magni nominis umbra.*

Monsieur,

*L'auteur de l'*Imitation de J. C., *dont vous nous parliez dernièrement avec une sympathie si profonde, comme on parleroit d'un frère qu'on n'a pas vu encore, ce grand homme ne se dérobera plus longtemps, je l'espère, à l'admiration du monde entier.*

*Occupé d'un travail sur l'*Imitation, *je regrettois d'en ignorer l'auteur, et que tant de recherches faites pour le découvrir n'eussent abouti peut-être qu'à nous ôter l'espoir d'y parvenir jamais. L'immortel inconnu est-il le Latiniste-François Gerson, l'Allemand A-Kempis, ou l'Italien Gersen? A-t-il vécu dans le monde? Les préceptes sublimes qu'il nous a laissés, les avoit-il mis en pratique?.....*

Après avoir examiné bien des opinions et les pièces du procès qui depuis trois siècles partage l'Europe savante, je m'étois arrêté au vœu exprimé par Corneille dans la préface de son Imitation, *de voir restituer à la France la gloire dont elle a longtemps joui, et que n'a pu lui enlever l'arrêt rendu le* 12 *février* 1652, *par le Parlement de Paris.*

Sans regretter que dans ces débats solennels un Parlement françois n'eût à se prononcer qu'entre deux étrangers (nous sommes tous de la même famille(*), je m'étonnois pourtant que le vrai titulaire peut-être, Gerson, eût été mis hors de cause, et je désirois que quelque découverte vînt seconder le vœu de Corneille, lorsque mon frère, Aimé Leroy, me fit connoître à la bibliothèque de Valenciennes, un manuscrit tout françois, copié en partie à Bruges et fini à Bruxelles, en 1462, *par David Aubert, et par ordre du bon duc Philippe de Bourgogne. Ce manuscrit contient, outre le fragment d'un petit traité moral, trois autres traités en forme de sermons, prêchés par Gerson, et qui ne sont autres que les trois premiers livres fran-*

(*) *In Christo, neque advena, neque Scitha, neque Barbarus.* Gers. epist. t. 1, page 110, ed. Dupin.

*çois de l'*Imitation de J. C. *Ils sont précédés immédiatement d'un très long discours semi-politique sur la* Passion de J. C., *prononcé par ce même Gerson à Paris, peu de temps avant que les confrères de la Passion y représentassent le grand drame dont la bibliothèque de Valenciennes nous offre aussi le manuscrit, comme pour rapprocher ce que l'éloquence et la poësie françoises ont eu de plus remarquable dans le XV*e *siècle.*

*Pour ne parler ici que du long discours de Gerson, vous y trouverez, Monsieur, les allusions les plus courageuses à l'histoire de ces temps où la chaire tenoit lieu de tribune, et où le prêtre de l'Evangile, digne de sa mission, disoit la vérité aux grands, et la disoit aux peuples. Le nom de l'auteur de l'*Imitation *ne s'y trouveroit pas, que vous ne pourriez le méconnoître à des détails frappants et à de nombreuses circonstances que je vais publier. La noble indépendance de ce discours est précisément ce qui l'avoit empêché de venir jusqu'à nous avec la première leçon de l'*Imitation, *et avec d'autres écrits non moins remarquables peut-être, car le manuscrit en question n'est malheureusement qu'un second volume. Le premier, que rien n'a pu nous faire découvrir, et que nous croyons hors de France par suite des invasions étrangères, est sans doute comme le second, un magnifique in-folio vélin, chef-d'œuvre de peinture et de calligraphie. Entouré d'une de ces antiques reliures qui traversent les siècles, il n'a pas dû périr.*

N'espérant le recouvrer que par la publicité donnée à cette lettre, je ne pouvois mieux faire, Monsieur, que de vous l'adresser, en vous réitérant ma respectueuse admiration.

O. Leroy.

M. de Lamartine me répondit :

« Monsieur,

» *Vous ne vous trompiez pas en présumant tout l'intérêt que votre précieuse découverte auroit à mes yeux. J'aurois toujours regardé comme une des grandes iniquités de la postérité*

que le nom de l'auteur du plus beau des livres fût douteux dans sa mémoire, s'il n'avoit pas placé lui-même sa gloire plus haut qu'une renommée terrestre. Ce n'est donc pas pour lui, mais pour nous, que je me réjouirois de son nom retrouvé, et surtout retrouvé pour la France. J'ai toujours soupçonné que cette haute et large sagesse n'avoit pas été le seul fruit des méditations d'un cloître, mais d'une longue et forte vie, passée tour à tour dans l'exercice des hommes et des choses, et dans les contemplations intimes de la pensée ; et sous ce rapport j'inclinois pour Gerson.

» *Soyez assez heureux, Monsieur, pour changer nos soupçons en certitude, et le monde savant et la France vous devront une égale reconnoissance.*

» *Agréez, Monsieur, les nouvelles assurances de tous mes sentiments.*

» LAMARTINE. »

Ma lettre, grâces au sujet et au nom de Celui à qui je l'adressois, alla par nos journaux à l'étranger ; j'en ai reçu plusieurs réponses et de nombreuses questions, mais aucune nouvelle du volume perdu, perte regrettable sans doute, qui toutefois nous a fait trouver, jusqu'en Angleterre, jusques en Russie, des *frères en Gerson*, je pourrois dire mieux, lorsque je relis les lettres de quelques religieux et savants étrangers, et quand je me rappelle les visites et le sympathique intérêt dont m'honora, pendant son séjour à Paris, le vénérable Tourgueneff,...... j'ai oublié ses titres, mais non qu'il fut l'ami de l'illustre Speransky, cet homme d'Etat, cet homme de foi surtout qui, ainsi que Gerson, exilé de sa patrie, avant d'être rappelé par le Maître des maîtres dans une autre patrie meilleure, imita doublement l'auteur de l'*Imitation*, en faisant de ce livre son occupa-

tion la plus chère et une traduction aujourd'hui répandue dans tout le Nord (*). Revenons à la France.

Malgré son indifférence pour les choses qui l'honorent le plus, la France elle-même, grâce à quelques hommes à part, que n'a pas atteints une plaie honteuse, est loin de s'être montrée étrangère à l'espoir que les deux manuscrits de Valenciennes et de Saintrond nous ont fait concevoir de lui rendre une de ses gloires les plus belles, et, depuis trois siècles, la plus contestée. Nos recherches, que l'Académie françoise avoit, en quelque sorte provoquées, en demandant *une Biographie savante et caractérisée de Gerson* (**), ont reçu en particulier de plusieurs de ses illustres membres et de l'Académie des Inscriptions, de glorieux encouragements ; et si l'intervention éclairée de ministres tels que MM. de Salvandy, Cousin, Villemain, n'a pu recouvrer le volume perdu, c'est qu'il l'est sans retour. M. Villemain a du moins porté sur celui qui reste un vif intérêt dans le *Journal des Savants*. Enfin, deux longs Rapports publiés en 1838, sur le manuscrit de Valenciennes, et adressés à M. Cousin, membre alors du Conseil royal, par M. Mangeart, ont prouvé que quand je croyois pouvoir attribuer à Gerson *une partie* de notre manuscrit, je n'allois pas trop loin.

Ces Rapports, souvent sagaces, ont paru quelquefois m'être hostiles dans la forme : je ne m'en plains pas, puisque M. Mangeart ne fait, pour ainsi dire, que tra-

(*) La *Biographie des Contemporains*, la seule qui ait parlé de *Speransky*, n'a pu mentionner son *Imitation*, publiée depuis sa mort.

(**) Expressions du programme.

duire mes doutes en affirmations. Voici l'exposé de son premier Rapport :

« J'ai examiné attentivement ce manuscrit, M. le Conseiller, et je n'hésite point à croire que tous les traités qu'il renferme sont du même auteur. C'est dans tous à peu près le même style, et quelquefois jusqu'aux mêmes expressions. Il y a identité de sentiments et de vues. J'ajouterai que c'est bien partout l'esprit de Gerson. On y reconnoît partout *l'interprète*, comme vous l'appelez, *le représentant véritable du mysticisme au commencement du XVe siècle*. Il y a, entre les traités renfermés dans ce manuscrit et ceux publiés de Gerson, la plus complète uniformité de pensées. Il y a entre l'auteur que nous connoissons et celui que nous cherchons à connoître, la solidarité la plus entière : elle résulte, suivant moi, de leur identité.

» Laissant de côté les inductions et autres présomptions fournies par le raisonnement, je veux m'en tenir aujourd'hui à quelques preuves matérielles que je vous exposerai dans toute leur nudité, telles que je les trouve dans le manuscrit de Valenciennes. Ces preuves, bien concluantes cependant, M. Onésime Leroy a négligé d'en faire mention dans ses *Etudes sur les Mystères*.

» D'abord, le nom de « Maistre Jehan Jarson, chancellier de Nostre-Dame de Paris, » répété à la tête de chacun des sermons sur la Passion, et parfaitement écrit de la même main qui, en 1462, a copié tout le volume, ne permet point de douter que Jean Gerson ne soit l'auteur de ces deux discours (*). Eh bien, je m'empare de

(*) Le second discours est la continuation du premier, comme l'indiquent ces mots de l'orateur : Commencons où nous finasmes au matin. O. L.

cette preuve péremptoire pour établir qu'il est également l'auteur du *Miroir d'humilité*, et des trois traités qui entrent dans l'*Imitation de J. C.* Remarquez bien, Monsieur, que j'ai promis de n'apporter pour le moment que des preuves matérielles.

» 1° Je dis que Gerson est l'auteur du *Miroir d'humilité;* et la preuve je la trouve écrite en la « tierce ou derreniere partie » de ce traité lui-même. Je lis en effet au feuillet 238 verso :

» *En tout son precieulz et digne corps ne demoura membre sain, fors tant seulement la langue, a celle fin quelle pryast pour les pecheurs et quelle recommandast sa mere a son disciple : si comme toute ceste matiere est plus a plain declairee en la premiere partie de ce traittié sur le mistere de la passion de nostre doulz saulveur Jhesucrist.* »

» Je lis encore au feuillet 268, toujours dans le *Miroir d'humilité :*

» *Apres nous doist souverainement esmouvoir et estre tres desirant de amer Dieu la miserable et la venerable passion de nostre doulz sauveur Jhesus, si comme ceste matiere est plns a plain declaré cy dessus.*

» Que veut-on de plus clair? L'auteur du *Miroir d'humilité* ne se reconnoît-il pas dans ces deux passages, non pas en marge, mais au milieu même de son texte, l'auteur des sermons sur la Passion? Or, nous venons de voir que ces deux sermons sont de Jean Gerson.

» 2° Quant aux trois traités contenus dans notre manuscrit, et que nous retrouvons, en latin, il est vrai, dans

les éditions de l'*Imitation*, voici ce qui me porte à les attribuer au chancelier de Paris. Toujours, remarquez-le, des preuves matérielles, écrites dans le manuscrit de Valenciennes. »

M. Mangeart cite ici plusieurs passages de ce volume, dans lesquels se trouvent des phrases telles que celle-ci : « Si comme toute ceste matiere est plus a plain déclai-» rée en la premiere partie de ce traittié sur le mystere » de la passion, etc. »

J'avoue qu'ayant à signaler dans ce manuscrit bien d'autres interpolations, je n'ai pu attribuer ces phrases impersonnelles à Gerson, mais bien au copiste, à celui qui a recueilli dans ces deux volumes et rattaché par ces fils légers les écrits françois dont Gerson faisoit trop peu de cas pour se donner le soin de les rassembler ainsi, lui qui, nous dit son frère, encore dans sa lettre, « les négligeoit tous au point que, s'ils n'avoient été recueillis et transcrits par la pieuse sollicitude de quelques bonnes âmes, on peut douter que rien en demeurât (*). »

Le Bon Duc Philippe de Bourgogne, quoique Gerson eût poursuivi si énergiquement et fait flétrir l'apologie honteuse du crime de son père, *le Bon Duc*, ai-je dit (et jamais il ne mérita mieux ce titre), fut une de ces nobles âmes animées d'une pieuse sollicitude pour les écrits de l'homme de bien qui avoit été attaché à sa maison, mais plus encore à la justice et à la vérité. Nous ne connoissons rien, nous le répétons, qui honore plus Philippe-le-Bon que ce trait de justice aussi, dont nous

(*) *Ita neglexit, uti nisi pia quorumdam cura fuissent diligentius recollecta et transcripta, nescio si usque modo comparerent.*

regrettons que le noble historien des ducs de Bourgogne n'aît pas eu connoissance. Avec quel intérêt nous relisons dans le volume de Valenciennes, écrit tout entier de la main du célèbre calligraphe David Aubert, la répétition de ces mots:

Par le commandement et ordonnance de tres hault, tres excellent et tres puissant prince Phelippe, par la grace de Dieu, duc de Bourgogne, de Brabant, etc.

Son amour éclairé des lettres et l'élévation de son âme, qui partoient de la même source, le firent triompher, du moins dans ses dernières années, des préventions qui avoient dû faire étouffer dans la cour de Bourgogne jusqu'au nom de Gerson. Philippe, recueillant si magnifiquement les écrits françois du Chancelier de Paris, dans l'intention sans doute de les transmettre à la postérité, pouvoit-il penser néanmoins qu'après tant de siècles d'oubli, les premiers rayons du livre immortel, sortis de la cour de Bruges, viendroient se refléter sur lui, sur son sage grand-père, dont on le nommoit le Continuateur? Ce bon aïeul de Philippe-le-Bon, (qui pouvoit être mieux qualifié que *le Hardi*) mérita bien d'avoir reçu, comme nous le verrons, la première inspiration de l'*Imitation de J. C.*

Gerson, qui avoit été son aumônier et son prédicateur à Bruges, tout en flétrissant au Concile de Constance la doctrine de l'assassinat, cita de Philippe *le Hardi* (qui ne l'étoit point pour le crime, ainsi que Jean-Sans-Peur), cita, dis-je, dans une des mémorables séances du Concile (*), ce trait, bien naturel sans doute, mais qu'il

(*) 5 mai 1416.

faut remarquer dans des temps de perversion et de honte, et que je regrette de ne pouvoir traduire plus énergiquement :

S'adressant à Cauchon qui, plus tard, assassin de Jeanne d'Arc, étoit déjà le digne apologiste d'un autre assassinat, Gerson lui dit : « Et vous, Monsieur le vidame de Reims, ne conviendrez-vous pas que le meurtre du duc d'Orléans ne peut être parti que d'un infernal conseil, et que jamais le père du duc votre maître n'auroit pu concevoir un pareil attentat? Quand ce noble prince vivoit, quelqu'un ayant osé lui conseiller aussi de se débarrasser d'un ennemi par quelque moyen violent, il sortit indigné de la chambre, et rencontrant son médecin, lui dit en latin ces mots du Psalmiste : « Heureux l'homme qui n'est point entré dans la société des méchants (*) ! »

Cette cour de Bourgogne, si heureuse à Bruges, du vivant de Philippe-le-Hardi, méritoit bien que Gerson y cherchât un refuge contre les passions, les crimes politiques dont la France alloit devenir le foyer.

Gerson aussi mérite d'autant plus que nous remontions le cours de ses années et des idées qui devoient le conduire à l'*Imitation de J. C.*, que personne avant nous n'en a pris la peine.

La première partie de notre manuscrit nous le montre encore dans cette France si agitée, retenu dans sa chancellerie de l'Université, et prononçant dans l'église de St.-Bernard à Paris, son sermon de la Passion, comme

---

(*) *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.* Op. Gers. t. I, ch. XII.

nous le voyons dans cette miniature, en tête du sermon.

Ce fameux sermon de la Passion est celui dont nous avons parlé tout à l'heure, et donné dans nos *Etudes*, des extraits si piquants. Ils ne le furent que trop ! On peut croire que le succès de l'orateur alla plus loin qu'il ne le vouloit, et que sa conscience lui reprocha sa déférence pour des auditeurs qui lui demandoient des choses curieuses (*curiosa):* ils auroient voulu (comme on dit aujourd'hui) de *l'actualité*, jusque dans un sermon !

Cette *badauderie* à laquelle il faudroit toujours *du nouveau*, comme si l'Evangile n'étoit pas la *Nouvelle* de tous les temps, inspiroit un profond dédain à cet esprit si étendu, qui, forcé d'assister aux futilités, aux vices de son siècle, va se réfugier dans le passé, dans l'avenir surtout, comme pour échapper au présent (*).

Mais ce présent, il le subit encore ici ; car s'il n'est pas loin de sa retraite de Bruges, il aura vingt ans d'orages encore à traverser, avant d'arriver à celle de Lyon où il pourra nous peindre, avec autant de calme que de génie, l'ineffable sérénité de son Chrétien battu par la tempête. Aujourd'hui, vers l'an 1395, déjà Chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris, c'est-à-dire chef en activité des plus importantes affaires, jeté au milieu des tourmentes publiques, et forcé par sa position de gourmander jusqu'aux pilotes, il se contraint pourtant, par nécessité, comme il le fera plus tard par vertu, après avoir dompté les exaltations d'une ferveur première.

(*) Doleur ! (s'écriera-t-il dans notre Ms.) doleur a ceulx qui enquierent des hommes moult de choses curieuses ! Le temps vendra que Jeshucrist, le maistre des maistres, apperira, et lors seront manifestez les secrets des tenebres.



Toutefois l'orateur du XV[e] siècle n'a point dans cette miniature l'auditoire solemnel ou tumultueux de l'église de St.-Bernard à Paris. Le peintre, qui probablement ne l'avoit pas vu cet auditoire, n'en donne qu'une idée incomplète. La figure même de Gerson peut confirmer l'observation que les peintres des anciens manuscrits cherchent plus l'expression que la ressemblance (*).

Cette expression est du moins remarquable ici dans l'auditoire : ce jeune militaire ou cet homme de cour qui est là posté devant l'orateur, et qui s'y tient coiffé, comme on l'étoit alors, même dans les églises, semble personnifier l'impertinence, la curiosité vaine dont se plaint si souvent Gerson, quelquefois d'un ton assez vulgaire, et que nous retrouvons dans un autre manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes, que tout porte à croire aussi de lui : le noble orateur, quand il parloit des *grands* et de leurs coupables excès, comme dans son *Vivat Rex* à Charles VI, savoit bien, devançant Menot, descendre (le sujet le vouloit) jusques à des traits fort semblables à ceux que nous allons tirer de ce dernier volume :

Souvent on voit quen honneste vie et en bonnes meurs, qui est vraye noblesse, ung povre homme sera mieux ordonné en toutes bonnes condicions que eulx-meismes..... Contemplez aujourdhui la conduite de plusieurs nobles hommes et gentilz, et especialement de ces jeunes glorieux, oultrecuidiez orgueilleux, qui deb-

(*) Le portrait de Gerson que nous voyons en tête de l'édition de 1494 de ses œuvres, nous le montre avec sa longue barbe, vieilli par la fatigue, sous la robe de pélerin qu'il avoit adoptée.

vroient estre miroir de toutes vertus et exemple de tout bien au menu et rude peuple en toutes bonnes meurs, en Dieu honnourant, comme ainsy soit que ce faire sont grandement tenus, comment ils vous sont remplis d'iniquité, tant en blasphemes que aultrement...

Regarde en oultre les serimonies quilz tiennent en leglise de Dieu qui est maison d'oroison, comme il meismes le dist... Durant le saint service, ou que pis est, tandis quon chante les messes, tu verras que les uns ny font que plaidier, ou les aultres se pourmainent en faisant la roe pardevant mesdamoiselles.

Ces demoiselles devant qui les glorieux alloient *faire la roue*, comme des paons ou des dindons, l'orateur les a, un moment auparavant, presqu'apostrophées sur leurs hautes coiffures, leurs gorges découvertes : il en nomme une *la cornue* et *la despoitrinée*, mais poursuivons :

Que font encores les dessus-dis glorieux ?

Cuidiez-vous que quand on celebre nostre Seigneur, quy est le createur du ciel et de la terre, quils daignassent eulz mettre a genoulz, a nud chief en ostant leur bonnet, quilz ont mis tout hault, vous m'entendez bien, en manière de nid de grue ? Certes nennil, car souvent ilz ny osteront jà leur chapel ou chaperon, et vous aront le baston en la main, en capitaine, tout droit, en estant (*stantes*) si (*tellement*) quil semble que se Dieu leur disoit Heu, quilz seroient tout prests pour respondre Han ! Ou les autres aront loisel sur le poing, entour eux plusieurs chiens quy souvent font leur ordure contre lautel...

Item il y en a daultres quy se mettent au dessus de lautel et vous regarderont le prebstre au visage... Item ne vois-tu pas en ces predications que aulcunes de ces povres viellotes qui vous sont assises bien bas à la terre et voulentiers, se faire se povoit, se bouteroient dedans par grande humilité que nostre Seigneur leur donne avec bonne devotion et larmes de compuction et de contrition. Et ces grans cadets et gros machefoins assiz bien a leur aise, ou presumptueusement apuyez sur les autelz... par orgueil enflez..., ny aront pas de bonne devotion.

Il parle aussi des *courtauds* qui tournent le dos à l'autel, et encore des femmes du monde qui, à l'église, *font grand tempeste de la langue*, *et regardent de çà et de là*, ou bien *s'endorment au sermon;* et ses traits piquants pouvoient les réveiller, si ce traité a été prêché d'abord, comme l'*Imitation*, comme la plupart des écrits mystiques ou de controverse de cette époque, où les sermons étoient d'autant plus communs et plus longs, que les livres étoient plus chers et les lecteurs plus rares. Aussi les orateurs avoient-ils sous les yeux, pour aider leur mémoire dans les discours étudiés, un manuscrit ouvert, comme nous en voyons un ici sur un pupitre : c'est le sermon de la Passion qui, malgré sa volumineuse étendue, fut prêché à Paris dans la même journée.

Gerson se tut bientôt après, faché d'avoir dit des *choses curieuses*, et s'enfuit dans sa solitude de Bruges.

C'est dans cette retraite féconde que nous le montre

la miniature suivante, peinte dans le manuscrit sur le revers du dernier feuillet du sermon de la Passion et sur la page même qui commence le sermon de l'*Internelle Consolation*, d'où probablement est sorti le second livre de l'*Imitation*. Le Chancelier, en secouant sa robe et ses soucis universitaires, a repris un habit plus humble et toute sa sérénité. Sa tonsure aussi, plus étendue peut-être, exprimoit alors un détachement plus entier du monde (*).

Au milieu de cette ville pieuse, le royaume de Dieu est tout dans son âme, comme il va, dès ses premiers mots, le trouver dans son auditoire.

L'idée de l'effet produit par la première inspiration du livre sublime, qui n'est encore écrit que dans le ciel, et n'a pas besoin d'autre pupitre, est admirable. Tous le reçoivent avec l'attention la plus religieuse; et la terre et les cieux, car l'artiste ne se contente pas de nous montrer dans une tribune les deux principaux personnages de la cour de Bourgogne : la Cour Céleste tout entière, et Dieu même et sa mère et les saints et les saintes prennent part à l'inspiration ; et les chérubins et les anges applaudissent des ailes, et rendent gloire à Dieu au plus haut des cieux du présent qu'il fait à la terre.

Jamais livre ne fut mieux annoncé. Son heureuse influence s'est déjà répandue sur le peuple de Bruges où nous ne voyons pas un seul front ennemi, et où nous remarquons en particulier sous leur humble mantille (dont la forme est encore aujourd'hui la même (**)), ces

---

(*) Richard, *Dict. univers. eccl.* au mot *Tonsure*.

(**) Rien n'a changé à Bruges.


Melior est dies vna in atriis tuis super milia :

pieuses femmes si attentives ou si recueillies, **qui vous sont assises bien bas a la terre, et voulentiers, se faire se povoit, se bouteroient dedans par grande humilité.**

Mais la figure de l'orateur qui, moins pleine, en ressemble davantage à celle de Gerson (*), est surtout d'un calme qu'il étoit venu chercher, bien moins à la cour qui rarement se trouvoit à Bruges, que dans la vie intérieure, comme il nous le dira. Cette cour, au reste, étoit religieuse, car Philippe avoit de la religion; et il est difficile de ne pas le présumer au recueillement avec lequel il écoute la parole sainte. Sa femme, Marguerite de Flandre, gouvernante de la maison d'Isabeau de Bavière, dont elle a la coiffure et un peu trop l'esprit, paroît moins attentive.

Ce qui nous fait croire aussi que les deux personnages de cette tribune sont le duc et la duchesse de Bourgogne, ce n'est pas seulement la richesse de leur costume (*in Ms*), ce sont ces mots du Psalmiste qui se déroulent en guirlande au-dessus de leurs têtes: *Melior est dies una in atriis tuis super millia ;* ce qui signifie: « Un seul jour dans ta cour en vaut plus de mille ailleurs. » Flatterie délicate, qui n'est pas dans le texte, mais que Gerson a bien pu mêler à d'austères leçons. Le mot *atrium* d'ailleurs peut signifier le peristile de la maison de Dieu, une entrée au ciel; et c'est sous cet aspect que Gerson regardoit sa retraite à Bruges. S'il y a donc là une flatterie, elle est relevée par la vérité qui ressort des

(*) Au portrait qui doit être aujourd'hui à Versailles.

lettres de Gerson. Quelques citations que nous en ferons suppléeront aux détails qui se trouvoient peut-être dans le premier volume sur la transformation si subite du puissant Chancelier de l'Université de Paris, en un modeste prêtre d'une église de Bruges.

Le calligraphe ou l'éditeur disoit peut-être aussi pourquoi l'*Internelle Consolation*, qui a donné à l'ouvrage son premier titre, n'est dans le manuscrit, qu'en second, avec la miniature de Jésus-Christ, qui nous en apporte le Livre et tout l'esprit dans ces trois mots :

Je suis la voye, la vérité et la vie.

Nous avons cru pouvoir remettre cette miniature à sa place, en tête du volume (*a Deo omnia*), tant pour l'ordre et l'harmonie, que parce qu'il est probable que ce second livre a été composé le premier. Mais comme cette composition prêtoit moins au débit oratoire, peut-être Gerson n'a-t-il prêché que celle où nous le voyons et qui commence par ces lignes :

Regnum Dei intra vos est, **cest a dire, le regne de nostre Seigneur Dieu est dedans vous.**

Ce début, qui est aussi celui du second livre de l'*Imitation* (*), ce texte latin, tiré de l'Evangile, et conservé dans toutes les *Internelles Consolations*, et même dans des traductions anciennes de l'*Imitation*, offre encore la forme d'un sermon et les applications, et les leçons les plus heureuses à Philippe-le-Hardi, à qui l'orateur chrétien dit ce qu'il doit faire, *s'il veut*

(*) Regnum Dei intra vos est, *dicit Dominus.*

régner avec le Christ (*), *s'il veut établir la paix chez lui et chez les autres* (**).

Ce fut là le but le plus noble de Philippe-le-Hardi. Il se montra souvent le digne frère de notre Charles-le-Sage, quand il eut à pacifier, non seulement ses Etats, mais la France entière et l'Europe, en proie à tous les débordements. S'il n'en put arrêter le cours, il les suspendit du moins par sa prudence; et le portrait que fait Gerson de l'*Homme Pacifique*, dès le début aussi de son sermon, et du II[e] livre de l'*Imitation*, est en tout conforme à celui que l'historien des ducs de Bourgogne a tracé de Philippe-le-Hardi (1404).

Mais ce qui est bien remarquable, c'est le développement inusité que, dans son sermon, comme dans le chapitre de l'*Homme Pacifique*, l'auteur donne au caractère qui lui sert de contraste, à cet esprit indisciplinable et soupçonneux, implacable surtout, inconséquent, à charge à autrui non moins qu'à lui-même, et qui semble jeté sur la terre pour n'être jamais en repos et n'y jamais laisser les autres.

Qu'on relise dans la prose latine ce portrait (si bien reproduit par Corneille), il est difficile de croire que l'auteur n'eût pas quelqu'un en vue, Jean-Sans-Peur

(*) Soustien doncques avecques Jhesucrist, et pour Jhesucrist, se tu veulz regner avecques Jhesucrist. C'est le texte exact de l'*Imitation* (liv. II, chap. I): *Sustine te cum Christo, et pro Christo, si vis regnare cum Christo.*

(**) Tien toy premierement en paix, et lors tu pourras les aultres pacifier. C'est encore le texte de ces mots du liv. II[e], chap. III[e] de l'*Imitation*: *Tene te primo in pace, et tunc poteris alios pacificare.*

peut-être, cet indigne fils du bon prince dont nous parlons. L'insensé, qui, sur un léger soupçon, sur le mot indiscret d'une femme, jure audacieusement la mort de son parent, du frère de son roi, le fait assassiner, dissimule son crime, en convient tout à coup, s'en accuse, et bientôt après s'en vante et en laisse faire l'apologie, poursuit de sa haine et de ses fureurs le sage courageux qui a censuré cette apologie (*); ce furieux assurément méritoit bien que son portrait fut tracé comme un modèle à fuir : c'est ce qu'a fait, sans vouloir le désigner sans doute, l'auteur, dont voici, presque au début de son sermon, des traits qui ne devoient que trop bien convenir à Jean-Sans-Peur, en qui, peu d'années auparavant, Bajazet, à Nicopolis, avoit déjà entrevu, dit-on, le fléau des chrétiens :

Qui mal se contente et esmeult, il sera dejetté (*agité*) **de moult de souspechons, ne il ne reposera, ja** (*déjà*) **ne lairra les autres reposer. Il dist souvent ce quil ne devroit pas dire, et delaisse a faire ce qui luy seroit plus expedient.**

Aucuns sont quy a eulx meismes nont point de paix, et si ne laissent les autres en paix. Ils sont griefz aux autres, et a eulx meismes sont ilz plus griefs.

(*) Ces inconséquences ont été remarquées par *le Religieux de Saint-Denis*, qui nous peint Jean-Sans-Peur se contredisant sans pudeur : *Sine verecundia sibimet contradicendo.* etc. Voir aussi dans Juvénal des Ursins (au 1413, p. 269) le portrait de Jean-Sans-Peur, dans une proclamation de Paris et de l'Université aux autres villes du royaume. Il y est peint comme *ne se pouvant abstenir de machiner;* et on le nomme *l'ennemy adversaire de paix, qui ne cesse de semer discordes entre les créatures*, etc.

Ayes doncques le premier amour sur toy meismes, et lors tu pourras amer ton prochain.

Ce dernier trait, qui n'est pas dans l'*Imitation*, est remarquable : il rentre dans cette phrase populaire : *Comment voulez-vous qu'il aime les autres, il ne s'aime pas lui-même?* C'étoit un commencement du portrait de l'Homme Fantasque, que Fénélon nous peint avec tant de vérité, quand il dit que « souvent, après avoir » porté ses coups en l'air comme un taureau furieux, il » se tourne contre lui-même, se blâme, ne se trouve bon » à rien, et trouve fort mauvais qu'on veuille le conso- « ler. »

D'où vient que l'auteur latin de l'*Imitation* s'est arrêté devant ce développement? Il a craint peut-être, en nous recommandant, comme St.-François-de-Sales, *d'être doux envers nous-mesmes*, d'encourager la disposition qui ne nous porte que trop à cette indulgence personnelle ou égoïste, qu'il combat ainsi, dans ce même chapitre :

Tu scez bien tes fais excuser et coulourer, et ne veulz recepvoir les excusations des autres. Mieulx vauldroit toy accuser, et ton frere excuser.

Pour tracer ce caractère implacable, Gerson, il est vrai, n'avoit pas besoin de voir Jean-Sans-Peur. Voici comment, dans le sermon de la Passion, à propos des outrages soufferts si patiemment par Jésus-Christ, l'orateur venoit d'apostropher et de peindre un de ces hommes qu'il avoit sous les yeux, toujours armés de représailles, et si cuirassés de leurs haines, que la religion n'avoit pu les toucher :

Advises icy o cueur impatient, cueur groz et enflé qui ne peus mais, ne veulz souffrir une durette parole que soubdainement ne deviengnes greulx (*colère*); et en telles contenances semblables, a ung mot, furieux, tu maudiz, tu jures, tu rougis, tu menaces ou fiers (*tu frappes*), ou romps, ou jettes ce que tu tiens, ou ce que tu encontres, et ten prens ancoires a Dieu, en disant que tu ne las pas desservy, et nattends pas quil te venge comme ton juge... tu te constitues juge et partie en ta cause, incontinent tu penses a la vengeance....

Si Gerson se donne rarement la peine d'écrire en françois avec cette verve et ce soin, s'il n'y a pas dans l'*Imitation de J. C.* de portrait plus remarquable que celui qui contraste à l'Homme Pacifique, c'est que l'auteur s'est plu à buriner ce qui blessoit souvent ses regards et son âme, ce dont lui et les gens de bien n'avoient eu que trop à souffrir.

Le fils de Jean-Sans-Peur, Philippe-le-Bon, cet homme de toutes les gloires, ne pouvoit cependant répudier toujours celles de Gerson et de l'*Imitation de J. C.*, qui déjà paroissoient se confondre, en se répandant en Europe avec les manuscrits du livre latin (*).

L'idée que l'ouvrage célèbre avoit été conçu, prêché d'abord dans la cour de Bourgogne, étoit trop belle aux yeux de cette cour amie de la religion et des lettres,

(*) J'ai dans ma bibliothèque une *Imitation latine* imprimée à Paris en 1489, avec le nom de Gerson. Les *Nouvelles Recherches* de Brunet qui la mentionnent, en citent une bien plus ancienne (de 1470 environ) où Gerson est nommé avec St. Bernard.

pour n'être pas revendiquée par Philippe-le-Bon. Voilà ce que nous disoit peut-être le premier volume que nous regrettons, et ce qui a fait peindre et placer Gerson prêchant l'*Internelle Consolation*, même avant le Dieu qui la lui inspiroit.

De là aussi le luxe de ce volume, que se transmettoient les princes et princesses de Bourgogne. Une d'elles, la troisième femme de Charles-le-Téméraire, fils de Philippe-le-Bon, a même écrit, à la fin du volume (immédiatement après le *commandement et ordonnance de très hault, très excellent et très puissant prince Philippe*), son nom de fille, ou de fleur, transplantée hors de son pays :

Marguerete d'Engleterre.

L'*Imitation de J. C.*, n'a donc pas été faite uniquement pour des moines, comme on l'a souvent répété. Le mot de *moine*, *monachus*, ne s'y trouve qu'une fois, je crois (livre 2, ch. 12). L'ouvrage est fait pour les chrétiens, pour les chrétiens des temps passés, que n'effrayoient point de grands repentirs, et à qui Gerson pouvoit sans cesse répéter, après saint Jean, son rigide patron : *Pœnitemini*, « Faites pénitence ! » Ne voyons-nous pas Philippe-le-Hardi, à qui ce livre où tout rappelle à Dieu, venoit d'être prêché, mourir, en 1404, dans une pénitence austère ? Son corps revêtu de l'habit religieux, ainsi qu'il l'avoit demandé par son testament, ne fût-il pas transporté dans la Chartreuse de Dijon qu'il avoit fondée ? Ne vit-on pas, à la grande édification des villes d'Audenarde, Courtray, Lille, Douai, St-Quentin, Troyes et Chatillon, ce cortège lugubre se rendre

au lieu qu'avoient désigné les volontés expresses du défunt? Mais sans remonter si haut, ne voyons-nous pas le grand Corneille vivre en religieux à Rouen, les trente dernières années de sa vie? Et son immortel imitateur (pour ne rappeler du grand siècle que de grands exemples), Racine n'a-t-il point entouré de rigidités assez dures la fin de sa carrière? Et notre Lafontaine enfin, s'est-il endormi, comme il avoit vécu, indifféremment, sur des roses (*)?

Quant à l'objection que l'*Imitation de J. C.* est l'ouvrage d'un moine et d'un solitaire, on ne s'est pas trompé : lorsque Gerson la commença dans la ville de Bruges, il entroit déjà dans la solitude qu'il vouloit se faire en lui-même, et, suivant son expression, « dans la cellule de son cœur, » *in cellâ cordis*. S'il n'y resta que peu d'années, s'il retomba dans les honneurs qu'il avoit évités, c'est que les nécessités des temps et les instances du duc de Bourgogne encore vivant, l'y rappellèrent en 1403. On ne peut douter que l'intérêt public ne l'ait bien souvent arraché à la vie contemplative où ses goûts le portoient.

Nous allons voir dans ses lettres de Bruges la situation de son âme et les dégoûts, les injustices, qui lui faisoient quitter le monde et les affaires pour chercher en lui-même, c'est à dire en Dieu, son *internelle consolation*.

Son frère, dans sa prose sententieuse et rimée, nous

(*) L'auteur des *Contes*, mourant dans un cilice, résume bien ces temps de joies licencieuses et de grands repentirs.

dit : *Misère humaine — à Dieu ramène* (*). C'est ce que Gerson nous paroît avoir éprouvé. Il n'en étoit pas encore, il est vrai, « à l'exil, aux persécutions, à la fureur des hommes qui furent pour son âme, ajoute le Prieur, la pierre qui aiguise, et qui la rendirent plus belle et plus brillante. »

Il n'étoit encore qu'à Bruges.

Voyons dans quelles dispositions il y déposa, pour ainsi dire, les premières semences qui, fécondées par le malheur des temps, la résignation, la foi la plus ardente, devoient enfanter, au milieu d'un siècle de vices et de crimes, l'*Imitation de J. C.!*

Presque au sortir de ses fortes études, Gerson qui s'étoit vu jeté par son mérite et malgré l'obscurité de sa naissance, au milieu des affaires et au poste éminent de l'Université de Paris, n'y fut pas retenu par l'ambition. Après cinq années d'exercice, et à peine âgé de trente-six ans, il se démet de ses fonctions, renonce à la prébende attachée à sa charge, et se retire à Bruges, d'où il écrit à quelques amis qu'il a laissés au collège de Navarre, une lettre que ses partisans même n'ont pas citée, quoiqu'elle nous donne la clé, et nous fasse entrer, pour ainsi dire, dans le péristile, *in atrium*, de l'*Imitation de J. C.* (**).

L'auteur commence par y établir, en thèse générale, qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, le monde et

---

(*) *Mala quæ nos hic premunt, ad Deum ire compellunt.*

(**) L'édition in-fol. de 1494, dont les abréviations contiennent en quatre volumes la matière de huit, nous donne cette lettre, t. II, ch. LI.

Dieu. Cette maxime de l'Evangile est une de celles qui sont la base de l'*Imitation*. « Pressé, dit-il, comme je le suis par les circonstances, j'aime mieux tomber dans les mains de Dieu que dans celles des hommes (*).

Forcé, dans les malheurs de sa patrie, de se mêler aux joies d'un monde qu'il désapprouve (*gaudere cum gaudentibus*), il ne peut qu'en gémir. Il se plaint surtout d'être forcé d'entendre ces rumeurs continuelles qui ôtent à l'âme toute sa quiétude (**).

N'est-ce pas dans cette disposition d'esprit qu'a été écrit ce début du IIIe livre de l'*Imitation de J. C.*, que nous retrouverons en partie dans le début de l'*Internelle Consolation :*

« Je pourrai maintenant ouir ce que le Seigneur me » dira. Heureuse l'âme qui entend la voix du Seigneur! » Heureuse l'oreille qui peut en recueillir les accens, et » se fermer aux bruits tumultueux du monde! Heureuse » mille fois l'oreille qui écoute, non la voix qui re- » tentit au dehors, mais la vérité qui enseigne au de- » dans!

» Heureux ceux qui n'ont plus d'autre soin que de » se livrer tout entiers à Dieu (*Deo vacare gestiunt*), » et qui se délivrent de tous les embarras du siècle! » (*Ab omni impedimento seculi se excutiunt*).

Notre manuscrit de Valenciennes dit :

Beneurez sont ceulx quy seffforchent de vacquier a Dieu, et se deschargent de tout empeschement de ce siecle.

(*) *Melius est incidere in Dei manus quam hominum.*

(**) *Cogor assidue rumores audire qui illic continue perstrepunt, quibus animæ quies omnis eripitur.*

C'est précisément ce qu'éprouvoit et ce que faisoit l'orateur. Achevons d'entendre ses confidences.

Forcé de travailler à des sermons propres à exciter la curiosité (comme celui de la Passion peut-être), lesquels, sans aucun fruit, font perdre beaucoup de temps (*) ; exposé au reproche d'ambition, s'il garde à la fois les fonctions honorifiques de chancelier de l'Université et celles de curé de St.-Jean en Grève, combien il aimeroit mieux une heureuse médiocrité, une pauvreté qui n'auroit pour lui rien d'amer (**) !

Gerson, dans sa lettre, oppose ensuite à ceux qui cherchent à le ramener par les avantages temporels qu'il abandonne, ces paroles foudroyantes de Dieu : « Quand un homme gagneroit le monde entier, s'il perd son âme, qu'aura-t-il ? (***) »

Il prie ses amis de considérer combien il y a peu de progrès à faire auprès d'hommes qui se croyent sages à leurs propres yeux, et qui n'ont pas de plus grande occupation (*ad nil aliud vacant*) que de dire ou d'apprendre, comme des Athéniens, quelque chose de nouveau (****). A l'imitation de Jésus-Christ, lorsqu'Hérode lui demandoit de piquer sa curiosité (*curiosa gestiret*), il faut se taire (*****).

(*) *Cogor laborare curiosis sermonibus, quibus absque œdificationis fructu, maxima temporis pars absumitur.*

(**) *Cum mediocritas aurea, non amara paupertas sit tutissima.*

(***) *Audiant divinum tonitruum : Quid prodest homini si totum mundum lucretur !*

(****) *Consideretur quam parva sit proficiendi spes apud eos qui sapientes sunt in oculis suis, et qui ad nil aliud vacant nisi cum Atheniensibus dicere vel audire aliquid novi !*

(*****) *Exemplo Christi qui coram Herode cum audire curiosa gestiret, obmutuit.*

Ces expressions *vacant* et *curiosa gestiret* qui peignent l'active inoccupation des Athéniens et le curieux empressement d'Hérode, l'auteur de l'*Internelle Consolation* et de l'*Imitation* s'en sert pour peindre ce qui s'en éloigne le plus, le bonheur des hommes qui « s'efforchent de vacquier à Dieu » *Deo vacare gestiunt*. Quant à la vaine curiosité, à son empressement stérile contre lesquels il s'élève si souvent dans ses deux ouvrages, et qu'il traite de grande sottise (*a*), il se contente, pour le moment, de leur opposer, à l'exemple du Maître, un dédaigneux silence, et de se retrancher dans sa paisible retraite de Bruges. « Là, dit-il, le seul exemple de ma vie peut être de quelque utilité, quand les paroles me manqueroient (*). »

Il en vient à la prébende qui étoit le bénéfice attaché à ses fonctions : on la lui avoit disputée, et, à la honte du siècle dont il se plaint, on avoit été jusqu'à Rome pour la lui enlever (**); on l'avoit forcé à plaider (***). C'est à quoi il songeoit sans doute quand, dès le début encore de l'*Internelle Consolation*, il écrivoit ces mots énergiques, qui le sont plus encore par cette préparation

---

(a) *Grandis insipientia quod, neglectis utilibus et necessariis, ultro intendimus curiosis et damnosis.* Imit. lib. I, cap. III.

Væ eis qui multa curiosa ab hominibus inquirunt! Ib. lib. III, cap. XLIII.

(*) *Consideretur quis profectus esse Brugis potest solo etiam vitæ exemplo, si verba deessent.*

(**) *Audisti alios Romam pergere et pro beneficio laborare.* Epist. Gers. ad fratrem, t. III, p. 755.

(***) *Cogor liti pro adjuncto beneficio; cogor ad præbendam noviter anhelare, me quoque et amicos huic novæ curæ subjicere, ubi quanta spes provisionis mores hodierni docere possunt.*

solennelle, que la prose latine et les vers de Corneille ont si bien reproduite :

« Hontie toy, Sidon, ce dist la mer ; et se tu quiers » la cause, escoute porquoi : Pour une petite prebende » on querroit une longue voye, mais de peu de gens est » une fois le pié levé pour vie eternelle. On quiert vil » pris, et tenche len (*on plaide*) aucuneffois laidement » pour un denier (*).

Gerson continue dans sa lettre :

« Si l'on me demande pourquoi je suis si ardemment ce que j'ai si vivement poursuivi, je répondrai que l'expérience m'a rendu plus sage ; et si l'on me reproche mon inconséquence, je passerai condamnation : par là aussi on peut aller au ciel (**) »

Nous avons vu, dès le premier chapitre de l'*Imitation*, que « c'est une grande sagesse de s'élever, à travers le mépris du monde, ou suivant l'expression de Corneille, sur le mépris du monde, au royaume céleste (*a*). »

N'y a-t-il pas dans ce sentiment un peu de misanthropie et d'orgueil? Non, du moins dans l'*Imitation de J. C.* Je n'oserois en dire autant de la lettre de Gerson dont j'ai réservé quelques passages où l'homme se montre un peu trop. On sent qu'il ne fait que s'essayer encore à l'*Imitation*, et qu'il a bien du chemin à faire, avant d'arriver, par la persécution, par l'exil, dans sa

---

(*) Voir précéd. p. 192, 196.
(**) *Per infamiam... pergitur ad cœlum.*
(a) *Illa est summa sapientia per contemptum mundi tendere ad regna cœlestia.* Imit. lib. 1, cap. 1.

retraite de Lyon où son âme viendra, comme son style, s'élever encore et s'épurer.

Ici, dès le commencement de sa lettre, il craint le mépris du monde, parce que sa fortune ne lui permet pas de soutenir le rang de Chancelier (*) !

Il est vrai que ce sentiment est bien corrigé par ce qu'il dit ensuite et que nous venons de citer; mais la contradiction n'en existe pas moins, et il en est encore à parler avec quelque aigreur de ceux qu'il abandonne et de la nécessité où il étoit de *vivre avec des grammatistes et des enfants* (**) !

Il y a loin de là, je le répète, à l'époque touchante où son frère et son historien nous le peindront :

> Prenant tout doucement les hommes comme ils sont,
> Accoutumant son âme à souffrir ce qu'ils font,

se faisant tout à tous, tantôt leur rendant grâce ou les encourageant, tantôt les adjurant de ses pieuses prières, exhortant les uns, compatissant aux autres (***); dans ses dernières années enfin, comme pour abaisser jusqu'à l'ombre de ses fumées universitaires, catéchisant les plus pauvres enfants de Lyon, et leur demandant pour salaire « de prier Dieu d'avoir pitié de son pauvre serviteur Gerson. »

Déjà dans son traité *De pueris ad Christum trahen-*

(*) *Cogor in temporali vita quasi mendicare et despectus vivere.*

(**) *Cum grammaticulis et pueris vivere!*

(***) *Coaptat animum unicuique,... omnibus omnia factus, modo per gratiarum actiones, illis applaudendo, modo piis orationibus illos adjurando, hos exhortando, illis compatiendo.*

dis, il leur avoit dit : « Venez à moi sans crainte, mes enfants, nous mettrons en commun nos biens spirituels, car de vos biens temporels je ne veux rien. Par un heureux échange, ce que je vous donnerai d'instruction, vous me le rendrez en prières, ou plutôt nous prierons les uns pour les autres, et par là nous trouverons peut-être, que dis-je! bien certainement nous trouverons grâce près de notre Père commun (*). »

Voilà l'esprit de l'*Imitation*, dont le IIIe livre, longtemps le dernier, finit comme a fini Gerson, par cette humble et sublime prière :

« Seigneur, où ai-je été bien sans vous? Mais avec » vous, où suis-je mal? J'aime mieux être pauvre à » cause de vous que riche sans vous. J'aime mieux avec » vous vivre en pélerin sur la terre que posséder le ciel » sans vous. Où vous êtes, là est le ciel ; et là où vous » n'êtes pas est la mort et l'enfer.... Oh ! jetez les yeux » sur moi ; exaucez la prière de votre pauvre serviteur » encore exilé dans *le royaume des ténèbres et de la* » *mort* (**). Conservez et protégez l'âme de votre ser-

---

(*) *Venite fidenter, communicabimus mutuo bona spiritualia, quia temporalia vestra nulla requiro. Ego vobis doctrinam, vos mihi orationem impendetis, imo orabimus pro invicem. Sic forte, nec jam forte, sed certa spe, misericordiam inveniemus apud Patrem nostrum.*

N'est-ce pas le même homme qui écrivoit alors dans le IVe liv. ch. LVIII de l'*Imitation*, « qu'il faut se faire petit comme un enfant, si l'on veut passer par la porte du ciel qui est basse. »

(**) Ces mots ne s'appliquoient encore que trop bien à la France dont Gerson, nous dit le Prieur, déploroit amèrement les maux : *Deflet miserabilem cladem, nunquam dignis planctibus adæquandam, præclarissimi Franciæ regni, quod intestinis et civilibus bellis disrumpitur atrociter et vastatur, et præda hostibus patet.*

» viteur misérable. Que votre grâce l'accompagne, et
» le guide par le chemin de la paix, au séjour de l'éter-
» nelle lumière ! Ainsi soit-il. (*) »

Voilà, dis-je, l'esprit de l'*Imitation* où Gerson rappelle souvent son exil, son *Testament d'un Pélerin* et ses fréquents recours à Dieu dans ses nécessités.

Mais ce n'est pas là tout l'esprit de l'*Imitation*. S'il n'y avoit que des prières ou des hymnes, mêlés de touchants souvenirs, ce ne seroit peut-être qu'un livre admirable : il y a (ce qui vaut mieux pour le succès), il y a encore (oserai-je le dire)? je crois y voir encore quelque peu du *vieil homme*, je dis du jeune Chancelier, de ses exagérations premières, de ses humeurs, de ses boutades contre quelques savants, dont il avoit eu à se plaindre peut-être, ou dont il n'avoit pu supporter la fatigue. Mais ces boutades, ces humeurs, ces exagérations, ce *vieil homme* (**) épurés par la Religion, se sont tournés contre lui-même (*a*), et, confondus dans l'amour de

---

(*) *Domine, ubi mihi bene fuit sine te? Aut quando male esse potuit præsente te? Malo pauper esse propter te, quam dives sine te. Eligo potius tecum in terra peregrinari, quam sine te cœlum possidere. Ubi tu, ibi cœlum; atque ibi mors et infernus, ubi tu non es... Respice in me, et exaudi orationem pauperis servi tui, longe exulantis in regione umbræ mortis. Protege et conserva animam servuli tui, inter tot discrimina vitæ corruptibilis; ac comitante gratia tua, dirige per viam pacis, ad patriam perpetuæ claritatis. Amen.*

(**) *Dolere debeo quod adhuc in me malum vivit, et nondum perfecte homo sibi mortuus est.* Epist. Gers. ad fratrem Nicol. ed. Dupin, t. III, p. 751.

Adhuc, proh dolor! vivit in me vetus homo; non est... perfecte mortuus. Imit. lib. III, cap. 34.

(a) *Exardesce contra te, nec patiaris tumorem in te vivere.* Imit. lib. III, cap. XIII.

Dieu, s'élèvent au sublime, lorsque, brûlant d'ouïr la *Vérité-Dieu*, il va jusques à repousser ces hautes et saintes Intelligences que le Créateur a placées, comme intermédiaires, entre notre petitesse et son incompréhensible grandeur.

Que dans le premier livre de l'*Imitation*, fatigué des disputes scholastiques (*tædet me sæpe multa legere et audire*), il impose silence à tous les docteurs (*taceant omnes doctores*); qu'il parle avec dédain de leurs vaines sciences (*a*), avec indignation de leurs erreurs, des scandales et du relâchement qu'elles amènent dans la société religieuse (*b*), il ne fait que blâmer des choses très-blâmables, et répéter, à peu près, ce qu'il avoit dit dans une autre lettre de Bruges aussi, adressée aux mêmes personnes. Il y parloit en termes très-piquants de ces savants qui ne savent pas le nécessaire, chargés qu'ils sont de superfluités (*), et il se promettoit bien de suivre un chemin moins hérissé de scandales et d'erreurs (**).

Mais maintenant, ce n'est plus sur la terre qu'il marche, il est dans les cieux: à ses yeux, les plus hautes montagnes ne sont plus que d'humbles monticules. Les Prophètes eux-mêmes et Moïse semblent devant lui s'abaisser. Il ne voit plus, il n'entend plus que Dieu :

(a) *Grandis insipientia quod neglectis utilibus et necessariis, ultro intendimus curiosis...* Imit. lib. I, cap. III.

(b) *Non fierent tanta mala et scandala in populo, nec tanta dissolutio in cœnobiis.* Ib.

(*) *Necessaria nesciunt, quia supervacua didicerunt.* t. IV, p. 737 *et seq. contra Curiositat.*

(**) *Ab errorum scandalorumque discrimine remotius.* Ib.

Silence donc, Moïse. Et Toi, parle en sa place,
Eternelle, immuable, immense Vérité!.....

Nous avons vu tous ces vers de Corneille, mais en voici déjà, dans la prose françoise de Gerson, la pensée, le mouvement, quelque chose même de plus fier que dans le latin:

Ne parles ce point a moy, Moyse, ou ung autre des prophetes; mais toy monseigneur et mon Dieu, parle a moy, toy qui es inspirateur et illuminateur de tous les prophetes. Car toy seul me peux sans eux enseigner parfaittement, mais eulx sans toy ne me proufiteroient rien. Ilz peuvent bien sonner paroles, mais ilz ne donnent point lesperit. Ilz parlent bel, mais ilz ne regardent point au cuer. Ilz baillent lettres, mais tu euvres le sens. Ilz ordonnent commandemens, mais tu aides a les parfaire. Ilz enseignent la voye, mais tu confortes pour y aler. Ilz oeuvrent seulement par dehors, mais tu instruis les cuers et enlumines. Ilz crient par paroles, mais tu donnes lentendement. Moyse donc ne parles ce point a moy, mais toy, monseigneur et mon Dieu, eternelle verité.

Assurément c'est là une grande inspiration, mais si voisine de la misanthropie et de l'injure, que l'auteur parle presque des Prophètes eux-mêmes, ainsi qu'il parloit des savants de son temps, auxquels il paroît songer encore : « Ce sont de beaux diseurs, des parleurs sans effet. » *Pulchriter dicunt, clamant verbis, foris tantum*, etc. Et c'est ici des Prophètes qu'il parle, ne vous y trompez pas!

Mais s'est-il aperçu de cette sorte de profana-

tion ? Je le croirois quand je lis dès le 1[er] chapitre du livre suivant (le IV[e]), qui ne parut que plusieurs années après, l'éloge de plusieurs prophètes, en particulier de Moïse, qu'il qualifie « le grand serviteur et l'ami spécial de Dieu. »

Il y a là, je le répète, personne ne l'a dit, une inspiration si voisine de l'orgueil, que nous concevons les terreurs de Gerson, lorsque, dans ses dernières années, nous dit son frère, après s'être élevé dans ses contemplations au-dessus de lui-même, il se hâtoit de descendre de ces hauteurs au plus profond de la vallée (*).

Gerson nous dit aussi, dans l'*Imitation*, que « toute hauteur n'est pas la sainteté, » *non omne altum, sanctum:* mais auparavant, dans sa longue lettre de Bruges, quand il délaissoit sa chancellerie, il disoit que beaucoup de gens pouvoient en remplir les fonctions, tandis que rien de plus rare que le nombre des hommes dignes, comme lui, de se consacrer à Dieu, dans la vie contemplative, à l'exemple des premiers Saints (**).

Nous retrouvons cette pensée dans son *Traité de la Contemplation*, mais plus adoucie (***).

Nous la retrouvons enfin, mais plus modeste encore, dans l'*Imitation de J. C.* (*a*).

(*) *Dum libero mentis volatu, levat se se supra se...* Voir cette citation, p. 259.

(**) *Consideretur quanta sit raritas Deo in contemplationis quiete viventium, more priorum Sanctorum.* Epist. t. IV, p. 725.

(***) *Non omnibus est data gratia talis vivendi scilicet in contemplativa vita.*

(a) *Quid retribuam tibi pro gratia ista! Non enim omnibus datum est ut, omnibus abdicatis, seculo renuntient.* Imit. lib. III, cap. 10.

Non il n'est pas donné à tout le monde de vivre dans cette contempla-

Ces fluctuations de son humeur, ou si l'on veut, ces heureux changements, nous les retrouvons encore dans ses lettres, et dans l'*Imitation* où nous avons vu avec quelle douceur tour à tour, et quelle violence il parle à ses frères les moines, si ce n'est à lui-même.

Voilà ce qui nous explique comment le plus effervescent des livres, en est quelquefois le plus doux; comme son auteur, le plus fier des hommes peut-être, en étoit devenu le plus humble, à Lyon, et le plus mortifié dans toutes ses passions, grâces aux combats dont il nous a laissé de si admirables peintures (*).

De toutes ces passions, ce n'est guères que son orgueil et ses aspérités qui se montrent dans ses premières lettres venues jusqu'à nous, et que tous ses partisans ont jugé à propos de passer sous silence. Nous n'avons pas cru devoir les imiter.

On a fait la remarque que Gerson étoit parvenu, de la plus grande obscurité, à d'éminents honneurs. Il y auroit une observation plus intéressante, plus morale, plus dans l'esprit de l'*Imitation de J. C.*, dont le but est l'amélioration de notre nature déchue: ce seroit de rechercher de quel fond de corruption originelle, d'or-

---

tion ardente où la pensée du sage sert au bonheur des hommes plus que ses actions. On peut appliquer au temps désastreux où Gerson se trouvoit, ce que dit M. Cousin d'une autre époque : « Le seul asyle de l'âme étoit le monde invisible : il étoit bien naturel d'abandonner alors la terre pour le ciel, et une pareille société pour le commerce de Dieu. » *Hist. de la Phil.* t. 1, p. 287, Paris, 1841.

(*) Nous avons vu, p. 128, les agitations d'un homme qui n'est pas nommé *(cum quidam anxius fluctuaret),* et qui, se rappelant sa vie passée, flottant entre la crainte et l'espérance de son avenir, reçut du Ciel une réponse consolante : cet homme, n'est-ce pas Gerson lui-même ?

gueilleuse bassesse a pu partir (comme chacun de nous) ce malheureux enfant d'Adam, pour s'élever ensuite, du sein des plus fameux Conciles, du faîte de l'Université de Paris, à cette humilité sublime du catéchiste des plus pauvres enfans de Lyon, à cette prière chrétienne de votre serviteur (*servuli tui*), Dieu Régénérateur et Tout-Puissant ! Que l'on cherche ailleurs l'auteur de votre *Imitation*, nous ne saurions le voir que là ; nous le voyons surtout dans ces apostrophes que vous lui adressez, que vous lui inspirez sur la douceur, la charité, sur l'humilité volontaire : ce que vous lui dites, il l'a fait ; l'orgueil et les autres passions violentes qui s'étoient insurgées en lui (*insurrexerant*), il les a domptées (*expugnavit malas bestias*) ; les souillures qu'elles avoient faites à son âme, vous les avez purifiées, en répandant votre grâce d'en haut (*gratiam desuper*) ; vous avez pénétré son cœur d'une rosée divine (*rore cœlesti*), enfin cette âme sous le poids de ses iniquités (*mole peccatorum pressam*), vous l'avez relevée jusqu'à vous. (*).

Outre les preuves matérielles développées dans notre précédent travail contre les partisans d'A-Kempis et de Gersen, nous avons pensé que chercher l'auteur de l'*Imitation* dans la pure innocence du pieux cénobite que l'on nous a dépeint, c'étoit se tromper. Si ce livre n'étoit une expiation véritable, une réhabiliation magnifique, ce ne seroit souvent qu'une déclamation stérile. Nous devons honorer sans doute de tous nos respects l'inaltérable pureté, cette innocence *vénérable* que Dieu

---

(*) Voir précéd. toutes ces citations, p. 292, 293.

départ à ses enfans de prédilection, et qu'un poëte de l'antiquité a lui-même honoré dans un jeune homme, de la qualification qui est la couronne de la vieillesse (*).

Mais il y a, aux yeux de Dieu, suivant l'Evangile, quelque chose de supérieur peut-être au Juste même qui n'a jamais failli, c'est le pécheur qui se relève, et qui jusqu'au moment de *rendre au Maître ses comptes et le champ qui lui a été confié*, suivant la comparaison du texte sacré, travaille à en extirper les chardons et les ronces pour lui faire porter de bons grains. Améliorer, telle est la mission du christianisme, dont tous les peuples au reste, ont eu plus ou moins le pressentiment. D'où vient la vénération généralement attachée à la vieillesse, si ce n'est de l'idée que l'homme s'est efforcé de se rendre plus digne de son origine céleste, à mesure qu'il s'en rapproche.

Voilà ce qui nous frappe et nous touche dans un St.-Jérôme, un St.-Augustin, dans un St.-François-de-Sales qui, eux aussi, reçurent en partage un bon fonds sans doute, mais qui avoit grand besoin d'être amendé. Quand on se rappelle surtout par quels admirables efforts le saint évêque de Genève parvint à rendre si douces et si belles les aspérités de son âme, on seroit presque fâché que l'auteur de l'*Imitation*, avec qui nous avons vu si souvent le Saint s'identifier, n'eût pas avec lui ce trait de plus de ressemblance.

Il l'eut encore ce trait de ressemblance avec un autre

(*) *Venerande puer*, dit, dans Virgile, Ascagne au jeune Euryale, si touchant par sa piété pour sa mère.

Saint, avec Pierre, dont il nous a fait voir la rigueur extrême, à propos de celles d'Urbain VI, sans songer que lui-même devoit bientôt... Rappelons les faits.

Un Religieux austère, mais aussi dur envers les autres qu'envers lui-même, élevé par la violence à la chaire de St.-Pierre sous le nom d'Urbain VI, avoit, par sa rigidité, fermé l'oreille de ceux même qui vouloient écouter sa voix. Des doutes trop fondés sur la légalité de son élection sont alors élevés par des cardinaux même qui l'avoient intronisé : un autre pape est élu par eux, l'Europe se divise, le grand schisme d'Occident commence, les rois et les peuples y prennent part, et Urbain, se croyant blessé dans ses droits, a recours aux armes ; par là, il coupe les liens et se ferme l'oreille de ceux même que lui attachoient son rang et ses vertus.

C'est dans l'effervescence de ce grand débat que Gerson prononce à Paris son sermon sur le mystère de la Passion. Arrivé au moment où St.-Pierre, dans l'ardeur d'un zèle excessif, tire son épée, coupe l'oreille du soldat qui avoit porté la main sur son maître, est repris par ce même maître qui guérit le soldat, quel est le commentaire de Gerson sur ce passage de l'Evangile? Ecoutons-le :

Prendons icy pour exemple et enseignement que misericorde est moult a loer, et que souvent cest le meilleur souffrir debonnairement aucuns meschiefz, au plaisir de Dieu, et pour ses pechés acquitter, et pour plus grant gloire recevoir et avoir, que soy vouloir du tout contrevengier. Est aussi icy reprise la rigoreuse presomption d'aucuns souverains qui, au premier fourfait,

lanchent (*lancent*) lepée de excommunication ou de aultre pugnition, et coppent loreille des subjects, par laquelle jentends obeissance.

Ce double trait ne va que trop bien à Urbain VI qui, du haut d'une forteresse où l'assiégeoient des hommes qu'avoient détachés de lui ses rigueurs, *lançoit* sur eux, après des cérémonies saintes, *lançoit l'épée d'excommunication*, et les cierges renversés, symboles de sa raison éteinte, car on ne peut expliquer autrement plusieurs actes de cruauté que l'histoire reproche à ce *souverain* (Gerson ne lui donne pas d'autre titre).

Le zèle outré ne peut se soutenir. Jésus prédit à Pierre sa chute prochaine : « Avant que le coq ait chanté, lui dit-il, tu m'auras renié trois fois. » Pierre se récrie et jure que jamais rien de pareil n'arrivera. Malgré cette assurance, lorsqu'il voit Jésus arrêté par des soldats, raillé, traîné devant Caïphe, et, pour surcroît, abandonné de ses autres disciples, que fait-il? Il suit encore son maître, mais de loin, comme un homme qui commence à rougir du Christ et de sa doctrine : *sequitur a longe*, dit l'Evangile. Quelle vérité dans ces mots! Il se mêle ensuite parmi les valets de Caïphe (à quel point le respect humain vous dégrade !). Il entre dans l'antichambre du juge, quand la servante.... Mais laissons parler Gerson :

Quand l'ancelle le regarda, elle dist : « Mais nes-tu pas des disciples de celluy homme? » Il respondit a l'ancelle : « Je ne le cognus oncques, et ne scay que tu dis. » Les serviteurs estoient droits au feu, car il faisoit froid, et se chauffoient. Et Pierre estoit avec eux

en estant (*en se tenant debout*), et en soy chauffant, pour veoir la fin.

Que vous en semble de sainct Pierre qui est chief et fondateur de saincte Eglise, eslu de Dieu, et qui se cuydoit (*se croyoit*) tant ferme en la foi et en l'amour de son maistre, regnie icy son redempteur, a la voix dune femmelette. Quelle doit estre nostre fiance, ou la fiance de quelconque humaine creature quy vit en celle vallée mortelle?

Icy est enseignement contre les fols presomptueux qui, jugeant aultruy en meprisement, sont desconfis et abatus par un petit vent de vaine gloire.

Cette image est d'autant plus heureuse, que l'orateur a parlé, un moment auparavant, de la barque de saint Pierre ; fort *belle sans doubte*, mais en butte à bien des *tempestes*. Il continue.

Gardez de ressambler icy sainct Pierre, auquel une femme fist renoyer son maistre. Ceste femme est nostre tres maulvaise charnalité, qui souvent nous enhorte de laissier Dieu, nostre Seigneur, par oeuvres et par paroles... Comme maulvaise compaignie (*il*) faut hayr, il apert icy (*c'est ce qu'on voit évidemment ici*) ; car quand sainct Pierre fut avec Jhesus Christ, il fut ferme, et icy chiet (*tombe*). Et nestoit pas merveille, sainct Pierre, se tu te chauffois, car tu avoies ton amour desja par dedans refroidie par la gellée de paour et de tristesse.

L'orateur continue à suivre Pierre qui, étant sorti de

la pièce où on le questionnoit, se trouve dans la cour d'où Jésus pouvoit l'apercevoir :

De rechief, une aultre femmelette le vit et dit a ceux qui estoient environ : « Et celluy-cy estoit avec Ihesus de Nazareth ! » Approcherent ceux quy estoient, et dirent a Pierre : « Vrayment, tu es de ceulx-la, car ta parole te montre. » Et de rechief nye par serment : « Je ne cognus oncques cestuy homme. » En apres ung peu, comme lespace dune heure, dist un des serviteurs, le cousin de celluy duquel Pierre copa loreille : « Vrayment, celluy-cy estoit avec luy, car il est de Galilée...» Adonc il prist (*Pierre se prit*) **a detester, maudire et jurer : Je ne cognus oncques celluy homme que tu dis..! » Le cocq chanta, et nostre Seigneur Ihesus se retourna et regarda Pierre. Et Pierre fut recors** (*) **de la parole de Ihesus..... sen issit** (*sortit*), **et pleura moult amerement.**

Ce récit est frappant de vérité : c'est l'Evangile. Nous y entendons Pierre répondant d'abord à la servante ces mots : « Je ne scay que tu dis. » *Nescio quid dicis*. Interrogé de nouveau, il proteste qu'il ne connoît pas *cet homme :* « Negavit cum juramento : *Non novi hominem*. » *Hominem* ! Ce n'étoit pas assez de rougir, devant une servante, du titre de disciple de Jésus-Christ et de le renier, il affecte de ne pas même savoir le nom du Maître dont il devroit être si fier. Pauvre humanité !

(*) C'est mieux que *se souvint :* il y a du *cœur* encore dans cette *recordation*.

A de nouvelles questions, sa foiblesse s'emporte jusqu'à l'anathême, aux jurements, et jusqu'au mépris de son Dieu : *cœpit anathematisare et jurare : Non novi hominem istum*! Quel lâche mépris dans cet *istum* ainsi rejeté! C'est la gradation de l'impiété jointe à l'ingratitude. De St.-Pierre à Judas il n'y a plus qu'un pas. Et voilà l'homme que Dieu a mis à la tête de son Eglise!

Oui, répond l'orateur, qui songeoit sans doute à son inflexible Urbain, Dieu a mis St.-Pierre, pécheur et repentant, à la tête de son Eglise, **pour quil fust plus enclin a pardonner en esprit de doulceur. Celui quy juge, et quy na point failly, est de legier trop rigoreux a pugnir aultruy.**

Une autre raison, c'est qu'un repentir sincère change en gloire les plus grandes fautes. Considérons ce qui se passe, ajoute Gerson :

Le cocq chante, Jhesus regarde Pierre : Pierre sen yst hors et pleure tres amerement, et se boute, selon les docteurs, en caverne ou fosse qui se dit Gallicantus, Chantecocq (*).

A nostre instruction, je dis que le cocq chante pour nous, toutes fois que bonne predication ou amonition nous est ramenteue (*remise en l'esprit*). **Mais le chant ne souffit point, se le regard de Jhesus ny est.**

Ce regard, Gerson eut grand besoin à son tour d'en être éclairé, si, lorsqu'il recommandoit aux autres avec

(*) D'anciennes horloges, surmontées d'un coq qui chante quand l'heure sonne, portent encore le nom de *Gallicantus*.

tant d'éloquence de n'être pas trop rigoureux à juger, à punir autrui; si, lorsqu'il blâmoit Pierre et par suite Urbain d'être tombés dans un excès funeste, lui-même devoit aller plus loin peut-être, et prouver trop bien par ses actions la vérité de ces paroles:

Quelle doit estre nostre fiance, ou la fiance de quelconque humaine creature quy vit en celle vallée mortelle?

Suivant une lettre, dont l'authenticité nous paroissoit douteuse, mais qui est citée dans du Boulay (*), Gerson, avant le Concile de Constance où l'on sait qu'il siégea parmi les juges de Jean Huss et de Jérôme de Prague, auroit, dans l'ardeur d'un zèle outré, appelé sur eux le *glaive séculier* et toute la rigueur des lois. Ce seroit bien pis que St.-Pierre coupant, dans un mouvement irrésistible, l'oreille du soldat qui avoit outragé son maître. Il y auroit eu ici préméditation, parti pris d'obtenir une rétraction des accusés, ou de les punir avec une « rigueur salutaire, » *misericordi crudelitate*, suivant l'expression de la lettre.

Avez-vous oublié, me dit-on, les crimes de Jean Huss et de ses partisans? Et quant à Gerson, ne faites-vous point la part des temps et des circonstances?

Je la fais très grande; je sais tout ce qu'il y avoit de dangereux dans l'erreur anti-sociale de ces hérésiarques qui, par l'envie de se signaler et dans un intérêt de politique étroite, joignoient à des actes cruels des écrits coupables, détruisoient l'Eglise que Gerson réformoit,

---

(*) *Historia Universit.* v, 27.

jettoient entre les Chrétiens la discorde, venoient ensanglanter l'Europe, rompre l'unité catholique et nous livrer à l'islamisme. Je n'ignore pas que ces sectaires s'embarrassoient si peu de notre civilisation qu'un de leurs disciples écrivoit dans un de ses livres cité par Bossuet : « Il y a beaucoup d'apparence que les conquêtes des Turcs sont poussées si loin, pour leur donner le moyen de servir avec nous au grand œuvre de Dieu.... Dieu a abaissé les Réformés et les Turcs en même temps *pour les relever en même temps*, et les faire être les instruments de sa vengeance contre l'empire papal (*) » Je sais enfin que le Concile s'efforça de sauver les deux malheureux, obstinés à se perdre, qu'il les conjura par des prières auxquelles l'Empereur lui-même se joignit, de dire seulement, pour tout le mal qu'ils avoient fait, qu'ils s'étoient trompés : ils furent inflexibles.

Mais leur inconcevable obstination même prouvoit qu'il y avoit en eux plus de démence encore que de crime ; et quand Gerson comprit que sa rigueur, prétendue *salutaire*, n'avoit rien sauvé, ne dut-il pas s'en repentir amèrement ? Tout nous le feroit croire : son caractère, ses derniers écrits, ce que nous dit de lui son frère, et aussi la recommandation qu'il ne cessa de faire jusqu'à sa dernière heure aux enfants qu'il catéchisoit, de *prier Dieu pour l'âme du pauvre Gerson.*

D'après ces conjectures, que n'appuye pourtant aucun aveu formel (mais politiquement Gerson n'en pouvoit faire), d'après ces conjectures, le cloître de Lyon auroit

(*) *Hist. des Variat.* liv. XIII, 39.

été pour ce nouveau Pierre, qui auroit méconnu son Dieu dans des frères aveugles, un asyle ouvert au repentir, un *gallicantus ;* le travail approfondi de l'*Imitation de Jésus-Christ*, un besoin immense de se rapprocher, de se pénétrer du Modèle, sublime, dans sa miséricorde surtout; enfin l'anonyme gardé avec tant de rigueur, le sacrifice expiatoire de la gloire la plus complète qu'un homme ait pu ambitionner.

Les efforts de l'auteur pour la détourner loin de lui, au moins pendant un siècle, n'ont été que trop secondés par les préventions de l'esprit de parti. Pour y répondre, il suffisoit de remonter à la source françoise qu'enfin nous avons sous les yeux. Ce n'est pas que je crois que ce soit encore ici le texte pur de Gerson et que les transcripteurs n'y aient rien mêlé; non, contrairement à l'opinion du savant auteur des *Rapports* qui ne balance point à croire que tout est de Gerson, je deviens moins affirmatif: souvent je vois dans ce texte françois tous les caractères d'un texte primitif; souvent aussi, j'y trouve une traduction évidente. Je me demande, par exemple, si, dès ce début du troisième traité, qui correspond au début si connu de l'*Imitation*, nous sommes dans une traduction ou dans un texte original :

(*a*) **Qui me sieut il ne va pas en tenebres, ce dist Nostre Seigneur Jhesucrist. Ce sont icy les paroles du filz**

(a) *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ, dicit Dominus. Hæc sunt verba Christi, quibus admonemur quatenus vitam ejus et mores imitemur, si velimus veraciter illuminari, et ab omni cæcitate cordis liberari. Summum igitur studium nostrum sit, in vita Jesu Christi meditari etc.*

de Dieu par lesquelles nous sommes ammonestez que nous ensieuvons sa vie et ses meurs, se nous voulons estre vrayement enclinez, et de toute aveuglerie de cuer estre delivrez. Soit doncques nostre souverain estude de mediter en la voye de Jhesucrist. La doctrine de Jhesucrist va pardessus toutes les autres doctrines des saints; et quiconques auroit lesperit de Dieu, il y trouveroit manne repons. Mais il advient que plusieurs par frequente audition de l'Evangile sentent un petit desir, pour ce quilz nont point lesperit de Jhesucrist. Qui voeult plainement et savoureusement entendre les paroles de Jhesucrist, il se convient estudier et conformer sa vie a celle de Jhesucrist. Que te prouffite disputer haultes choses de Jhesuchrist et de toute la Trinité, se en toy na point de humilité, parquoy tu desplaises a la Trinité. Vraiment haultes paroles ne font point lhomme saint ne lhomme juste; mais vie vertueuse le fait chier a Dieu. Desire plus a sentir compuction que scavoir la diffinition. Se tu scavoies toute la Bible par dehors et les dits de tous philosophes, que te prouffiteroit tout ce, sans charité et sans la grace de Dieu. Vanité des vanitez, toutes choses sont vanité, force Dieu de bon cuer amer et servir. Car cest est la souveraine sapience tendre au regne celeste par le contempt du monde. Cest doncques vanité de querir richesses quy perissent et de esperer en elles. Cest vanité de desirer honneurs par ambition et de soy eslever en hault. Cest vanité de sieuvir les desirs de la char et de

ce desirer dont apres il convient estre moult griefment pugny. C'est vanité de desirer longuement vivre, et de bien peu curer de bonne vie. C'est vanité de regarder ceste vie presente seulement, et non adviser ainchois a celle quy est advenir.

Est-ce ici une traduction? Quelques membres de phrase ne s'y trouvent pas, il est vrai, quelques images ne sont pas les mêmes : le mot *enclinez*, par exemple, qui signifie avoir une pente heureuse, et le mot *voye* qui continue la métaphore, ne sont pas la traduction des mots *illuminari* et *in vita*. Le mot *illuminé* étoit pourtant déjà familier à l'auteur, et nous l'avons vu tout à l'heure. Mais ces légères différences, ne prouvent-elles pas plutôt une traduction libre ou négligée qu'un texte original ?

On me répond que la formule habituelle des traductions : *Translaté de latin en françois*, ne s'y trouve pas. — Elle ne devoit pas s'y trouver : voici comment j'explique ce mélange de texte original et de traduction que nous croyons apercevoir : Ces sermons ou traités de Gerson sur *la Conversation* et *la Consolation internelles* n'offrant encore que les premiers jets de l'*Imitation* auront été recueillis vers 1400. Lorsque trente ans plus tard apparut, sans aucun nom d'auteur, le livre de l'*Imitation*, on ne tarda point à l'attribuer à Gerson, et à mettre son nom sur le texte latin des manuscrits, parce qu'on avait remarqué sans doute les rapports qu'il offroit avec ses premiers sermons de Bruges. Ces sermons ayant dû conserver dans les Etats des ducs de Bourgogne un intérêt particulier, on aura cru pou-

voir les compléter en traduisant arbitrairement du latin les passages qui ne s'y trouvoient pas. Voilà ce qui explique pourquoi les textes, même bien moins anciens, de l'*Internelle Consolation*, sont si variés.

A l'appui de cette conjecture, je viens de recevoir la communication d'un autre manuscrit vélin, tout françois aussi, et complet, et de la même époque que le nôtre. Il provient d'une famille puissante attachée aux ducs de Bourgogne, et commence, sans aucune préface ni observation, par le double Sermon de Gerson sur la Passion, suivi des trois livres de l'*Internelle Consolation*, en forme de sermons encore, et avec des miniatures moins finies, représentant aussi *Jehan Jarson* (sic), prêchant à St.-Bernard de Paris et à Bruges, mais ne ressemblant nullement au Gerson de notre volume dépareillé. Ce qui nous paroît donner un prix particulier à ce second manuscrit (dont le texte, rapproché du premier, formera un volume à part), c'est qu'il reproduit des expressions, des phrases entières du nôtre qui ne sont nullement une traduction ; c'est qu'il offre enfin dans le texte d'autres lacunes portant sur des passages qui sans doute n'étoient pas dans le texte primitif, car on ne les eût pas retranchés.

A l'ouverture du volume, remarquons-y, par exemple, l'absence de cette déprécation pathétique par où nous avons vu finir un des beaux chapitres de l'*Imitation* (le XVIIe du III livre) si bien traduit dans ces vers :

Pourvu que ma langueur ne soit jamais punie
Par un éternel abandon ;
Pourvu, Seigneur, pourvu que du Livre de Vie
Jamais tu n'effaces mon nom ;

Fais à longs flots sur moi déborder les misères,
Fais sur moi fondre tes rigueurs etc.

Voici comment tout ce passage se trouve renfermé dans le premier manuscrit de Valenciennes :

Toutes voies que tu ne me reboutes éternellement et que tu ne me hotes (*ôtes*), du Livre de vie, et lors ne me nuira quelque tribulation qui viengne sur moy.

Cette grande image : « Pourvu que tu ne me précipites point dans l'éternité ; » (*Dummodo in æternum me non projicias*) ; cette autre image non moins grande « Pourvu que tu ne m'effaces point du Livre de Vie, » (*nec deleas de Libro Vitæ*); toutes ces belles expressions latines ne sont encore qu'indiquées ici ; mais ces indications n'existent pas même dans le texte du dernier manuscrit dont nous parlons, et qui par ses lacunes nous semble plus près de la source première.

Nous y remonterons à cette source, plutôt par curiosité, que pour acquérir d'autres preuves qui nous semblent désormais bien superflues : Ceux de nos lecteurs qui ne sont pas maintenant convaincus, ne le seront jamais, ou ne voudront point l'être. Ils continueront de porter leurs hommages, les uns au *Gersen* qui n'a jamais existé, mais dont on vient de graver le portrait, qu'on dit *très ressemblant ;* les autres, au modeste Thomas Des Champs, *à Campis*, ou *Kempis*, à qui les Allemands vont élever, dans son lieu de naissance, une statue (*).

(*) La revue hebdomadaire angloise intitulée *The Tablet,* dans son numéro du samedi 26 juin 1841, a consacré un long article à la souscription de cette statue et à l'auteur de l'*Imitation,* en qui nos pieux voisins ont foi, sans le connoître encore :

IGNOTO !

La base de ce monument, nous en prévenons nos voisins d'Allemagne, manquera de solidité, car elle ne reposera que sur un manuscrit de 1442, signé par *Thomas à Kempis*, il est vrai, mais comme copiste, *per manus* (ce sont ses expressions); manuscrit auquel celui de Saintrond dont on ne peut plus contester l'existence, est antérieur de plus de *quatre*, ou de *quatorze* ans, suivant les Bénédictins, et il n'est pourtant pas l'original encore, ainsi qu'on peut le voir dans ma bibliothèque. (*)

Mais qu'importe que nos bons Germains se trompent sur ce point! leur hommage n'en sera pas moins méritoire, puisque, s'il ne rencontre l'auteur véritable, il remonte au livre inspiré par la vérité. Nous sympathisons donc de grand cœur avec eux, nous leurs demanderons seulement, avec nos autres frères de la revue angloise, de laisser quelque vague dans l'inscription de la statue. Celle, par exemple, qui s'adresseroit *à l'Homme immortel*,

VIRO IMMORTALI,

ne seroit jamais effacée, ni contestée dans aucun lieu du monde.

Nous ne reviendrons pas sur les nombreux rapprochements que nous avons faits ailleurs entre l'*Imitation de J.-C.* et les moindres écrits de Gerson. Il en résulteroit que si Gerson n'étoit pas l'auteur de cet ouvrage,

---

(*) J'ai donné sur ce manuscrit et sur Thomas à Kempis de curieux détails dans mes *Etudes* p. 419 et suiv. On peut y voir qu'il fit pour le couvent, moyennant salaire, *pro domo et pretio*, une *Bible* qu'il signa, ainsi que l'*Imitation*, mais comme copiste.

il l'auroit du moins parfaitement connu. Et il ne l'auroit jamais cité, lui si exact! Et il ne l'auroit pas même nommé dans les trois écrits où il recommande la transcription ou la lecture des meilleurs livres!....

Nous ne reviendrons pas davantage sur les preuves matérielles qui nous ont montré précédemment l'auteur de l'*Imitation*. J'ai taché de les tirer aujourd'hui ces preuves toutes nouvelles du caractère moral de Gerson, que l'on a depuis quelque temps assez maltraité. Nous concevons qu'il y ait peu de sympathie entre une âme de cette trempe et les esprits positifs et légers qu'on voyoit à Paris dès le xve siècle. Ils ne sont point juges en pareille matière :

> C'est aux grands (*aux vrais grands*), c'est aux esprits bien faits,
> A voir la vertu pleine en ses moindres effets,

nous dit le grand Corneille.

Si pour nous remonter à des idées plus nobles et moins matérielles que celles qui dominent, nous avons suivi une haute impulsion ; si nous avons taché, avant d'arriver à Gerson, de nous appuyer de Corneille, c'est que l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*, beaucoup plus connu de nos lecteurs françois que le moraliste latin du xve siècle, étoit un introducteur naturel aux sévères pensées qu'on voudroit voir plus répandues encore dans notre belle France.

Plus de rapports qu'on ne le croit existent d'ailleurs entre ces deux âmes toutes romaines et toutes religieuses qui ont animé Corneille et Gerson. Ce n'est pas seulement sur le terrain sacré de l'*Imitation de J.-C.* que

nous les rencontrons au bout de leur carrière; nous entendons encore Gerson, dans la lettre de son frère, déplorant les déchirements et la ruine de ce beau royaume de France qu'il avoit défendu devant Charles VI contre *la dissention des princes laquelle*, avoit-il dit, *est trop nuisable et rechet toute sur le pauvre peuple.*

Corneille aussi, dans une petite pièce de sa vieillesse, récitée devant Louis XIV, ne craignit point de mettre dans la bouche de la France personnifiée, ces vers énergiques:

A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent;
L'Etat est florissant, mais les peuples gémissent;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

Nous trouvons encore Gerson et Corneille, dans leurs relations intimes, attachés à deux frères tendres, leurs dignes appréciateurs, les associés, pour ainsi dire, de leur âme et de leur génie. (*Unanimes et consortes peregrinationis*).

Mais l'hommage que rendoit le pauvre Prieur des Célestins à son frère persécuté, c'étoit, en quelque sorte, dans le secret du cloître.

Il n'en fut pas de même de Thomas Corneille, qui eut, lui, la consolation (si rien eût pu le consoler) de voir rejaillir sur la mémoire de son illustre frère les plus resplendissants rayons du siècle ouvert par lui. Quoique le bon Thomas se fut exposé à l'épigramme de Molière, en quittant le nom de *Corneille*, qu'il croyoit ne pouvoir soutenir après Celui qu'il nomme toujours, dans son *Dictionnaire Universel*, « Le Grand Corneille, » l'Académie françoise lui dévolut unanimement

sa place, comme une succession à laquelle personne n'avoit de droit que lui. Racine étoit alors directeur de l'Académie: en cette qualité, il fut chargé de répondre au Récipiendaire ; et c'est une circonstance mémorable dans les fastes de la littérature que celle où l'on vit l'auteur de *Britannicus* payer, avec autant de noblesse que de magnificence, à la mémoire de son sublime rival, le tribut de gloire qu'un frère ne pouvoit, dans sa douleur et dans les convenances, lui rendre qu'à demi.

Rien ne manqua donc à la mémoire de Corneille, puisque son génie et son âme furent loués par la voix solemnelle du plus grand des poëtes, par les larmes publiques du meilleur des frères.

Gerson, un des écrivains les plus cités dans l'Europe savante, n'avoit pas eu en France les mêmes avantages. L'Académie dont la mission est à la fois de conserver, de relever toutes nos gloires, et les moins populaires, a vengé celle de l'illustre Chancelier de la défaveur trop long temps attachée parmi nous aux ouvrages écrits en latin. Notre langue est pourtant sortie tout entière avec nous, je dis avec nos mœurs, nos lois, notre civilisation, notre histoire, de cette *Latinité*, que nous devrions, par piété filiale du moins, ne pas abandonner, n'eût-elle aucun des nombreux avantages que nous tâcherons d'indiquer aux familles dans la lettre qui suit, et qui nous semble un utile appendice à ce volume.

A Monsieur VILLEMAIN,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

SUR

LA PREMIÈRE BASE DE TOUTE INSTRUCTION,

INDISPENSABLE AUX HOMMES QUI EN REÇOIVENT LE MOINS, ET D'ABORD AUX FEMMES, APPELÉES A FORMER LES MOEURS.

Monsieur le Ministre,

Il est, vous le savez, une infinité de jeunes gens qui ne peuvent consacrer de longues années aux études de l'antiquité grecque et latine, et qui pourtant ne doivent pas ignorer entièrement la langue féconde qui a produit la nôtre. Cette Latinité chrétienne, *Latinitas*, qui, comme vous l'avez si bien rappelé (*), comprend une civilisation tout entière, nous en sommes tout entiers

(*) *Tableau de la Littérature au Moyen-âge*, t. I, p. 107, in-8o.

sortis. Il faut donc la connoître, pour bien savoir notre langue, nos origines, je dirois presque pour nous connoître nous-mêmes; et cette étude n'est pas moins utile à l'un qu'à l'autre sexe.

En vous soumettant, Monsieur le Ministre, un projet d'amélioration dont l'éducation des femmes, et par suite celle des hommes, est susceptible, je ne fais que développer les réflexions que je vous dois en partie; mais sanctionnées par votre autorité, elles peuvent éclairer les familles, et opérer le bien que vous voulez.

Lorsqu'on se rappelle ce que vous avez dit, dans un de vos beaux ouvrages, *Des Femmes Chrétiennes au IVe siècle, des vertus que puisoient dans la foi nouvelle ces héritières des noms les plus glorieux de Rome idolâtre* (*), on rapproche naturellement cette éducation forte de celle où les arts d'agrément, qui devroient n'être qu'un accessoire, sont devenus le principal; où, dès le pensionnat (**), on initie de jeunes personnes aux lectures les plus frivoles; où, en leur faisant parcourir un nombre infini de choses dont elles ne gardent rien (***), on leur ferme la porte à la seule étude qui, en les obligeant à s'arrêter, *par l'explication des auteurs*, sur des objets graves, les pénétreroit de leurs premiers devoirs, des beautés de la religion et de notre

---

(*) *De l'Eloquence Chrétienne au* IVe *siècle.*

(**) Tous les pensionnats ne ressemblent pas heureusement à ceux que je désigne ici.

(***) *Necessaria nesciunt, quia supervacua didicerunt,* dit Gerson, en parlant de jeunes hommes superficiellement instruits, et auxquels nos observations ne s'appliquent que trop aussi.

histoire nationale, des plus hautes sources de la littérature, enfin de la connoissance (impossible autrement) de la langue françoise.

Pour entrer dans ces véritables sciences, la clé la plus facile, ou plutôt la seule, est la langue latine, non pas la langue de Tacite et d'Horace, qui ne seroit pas sans difficultés, mais bien cet idiome des plus illustres Pères et de tant de grands hommes qui, pour en faire l'instrument de la *rénovation du monde*, et porter aux peuples la lumière, eurent l'indispensable mérite de cette clarté, dont nous étions les héritiers directs.

La langue de la Bible d'abord, traduite de l'hébreu, cette langue des Tertulien, des Jérôme, des Ambroise, des Augustin, des Sulpice-Sévère, des Sidonius, des Alcuin, des Bernard, des Suger, des Abeilard, des Hroswithe, est la vraie mère de la nôtre et peut seule en révéler tous les secrets. Si la plupart des femmes (sans compter les hommes) dédaignent aujourd'hui, pour les écrits les plus futiles, les chefs-d'œuvre même de notre littérature, c'est qu'elles ne les comprennent pas, c'est qu'elles n'en savent pas la langue : si elles la savoient, la puissance des mots les plus ordinaires, quand ils expriment les choses qu'a senties le génie, viendroit les ravir à la futilité, pour les transporter dans de nouveaux domaines, où leur empire, ailleurs si dangereux, exerceroit la plus salutaire influence. Elles feroient les mœurs et l'avenir d'un peuple.

Au lieu d'être à vingt ans blasées, et déjà réduites à chercher leurs émotions dans des romans ou dans des procès scandaleux, enfin dans des discussions irritantes

et stériles, leur esprit fortifié aux sources du vrai beau, s'enrichiroit pour elles, pour leurs enfants, pour nous, de ces trésors si variés de la littérature, d'où une âme heureusement née, peut tirer tant de fruit.

Parce que Molière a ridiculisé, bien durement sans doute, dans quelques nobles âmes, l'abus de la science et des sentiments les plus purs, nous, de peur de l'abus, nous proscrirons jusqu'à l'usage de la langue la moins savante et qui nous initie à la première de toutes les sciences.

En vain, dans le grand siècle et les temps antérieurs, des dames d'un mérite éminent auront su cette langue; en vain la sage amie de Fénélon, l'illustre de Lambert, dans les *Avis d'une Mère à sa Fille*, aura recommandé à la sienne l'étude de la *langue sacrée*, lui en aura montré les inappréciables avantages; nous continuerons, nous, à l'interdire à toutes les femmes! Et les plus distinguées, je dis les plus modestes, tandis que d'autres ne se cachent point pour lire un mauvais livre, seront forcées de se cacher et de s'enfermer, et pourquoi? Pour chercher le sens ou la beauté des hymnes qu'elles adressent à Dieu, ou dont les sons les ont touchées; pour n'être pas sans cesse arrêtées dans leurs lectures, et forcées de demander la signification, même de mots françois, anciens ou modernes, et de locutions que le latin peut seul expliquer; pour mieux connoître et chérir nos ancêtres, en les entendant, *à travers la distance des siècles*, suivant votre expression, Monsieur, parler cette langue qui a si peu changé, qu'elle nous est commune avec tous les temps, avec tous les pays; enfin pour tâ-

cher de savoir, par exemple (ce qui n'est pas indifférent pour une femme), comment parloit une sage Clotilde quand elle adoucissoit, quand elle éclairoit son barbare Sicambre, de quels mots se servoit l'étonnante Vierge de Nanterre, patronne de Paris, lorsque, pour arracher des infortunés au fer des bourreaux, elle forçoit les portes et les cœurs, *ostia et corda*, comme dit son histoire contemporaine recueillie par les Bollandistes.

J'ai rappelé ce vaste monument de la Vie des Saints, cet *Acta Sanctorum*, qu'entreprit Bollandus, et que Napoléon, par je ne sais quelle sympathie de grandeur, voulut faire achever (*) : qu'il me soit permis d'exprimer ici un regret, c'est que ce recueil où notre beau pays, tout son passé, ses souvenirs, ses Saints, ses Martyrs, ces Apôtres des Gaules, nos civilisateurs, respirent tout entiers; c'est, dis-je, que cet inappréciable recueil ait été livré en France au ridicule dont l'ignorance a voulu le couvrir.

Et l'on se plaint que nous manquons d'esprit national! que l'amour du pays s'éteint dans nos cœurs!

(*) C'est ce qu'on peut voir dans une *Dissertation latine* sur les Bollandistes, signée des noms les plus respectables, et imprimée à Namur en 1838 : *Ipse Napoleo, ex nobilissimo viro Antonio-de-la-Serna-Santander exquiri jusserat quæ musæi Bollandiani extarent etiamnum reliquiæ, quæque perficiendi operis spes affulgeret. Respondit vir clarus, die* 9 *augusti* 1810, *spem omnem abjiciendam esse..... Illic stetit res.*

Cependant de précieuses notes des Bollandistes ont été depuis recueillies; et ce que n'avoit pu Napoléon, vient d'être entrepris par une société savante de la Belgique, un des pays de l'Europe qui compte le plus d'historiens latins, et où l'on parle encore le mieux la langue-mère.

J'apprends par les journaux que le roi des Belges vient d'encourager d'une somme de 5000 fr la continuation des Bollandistes.

Faut-il s'en étonner lorsque le sentiment sacré qui attache le sauvage même au sol, aux tombeaux, à la religion de ses pères, est chez nous conspué ; lorsque des gens tout positifs traitent d'abstractions chimériques les plus touchants retours de l'esprit et du cœur sur un passé, objet de si grands souvenirs ; lorsqu'une jeune personne, que dis-je ! un jeune homme qui *a fait ses études*, ne savent pas ce qu'étoit le Saint ou la Sainte dont leur quartier, leur rue, et eux-mêmes peut-être portent le nom. Pleins d'admiration ou de sympathie pour les héros barbares, les déesses impures de la mythologie grecque, ils ignorent ce que firent un saint Denis, un saint Martin, un saint Germain, une sainte Geneviève et tant d'autres puissantes Intelligences. Tous les détours du Cithéron ou de l'Olympe leur seront familiers, mais il ne faut pas leur demander ce que *Montmartre* signifie, ni quelles sont les traditions de la rue au nom douloureux par laquelle on monte au *Mont-des-Martyrs ;* cela les intéresse peu.

D'où vient ce dédain étrange, cette inconcevable ignorance ? De l'oubli de la langue latine que parloient nos ancêtres, et qu'a fait dédaigner un inexplicable purisme. Les mots nouveaux que ce latin a bien dû employer pour exprimer les idées nouvelles de la civilisation, ont été traités de *barbarismes*, comme si tous les mots de Tacite et de Juvénal étoient dans Lucrèce et dans Cicéron !

Quel écrivain de l'antiquité payenne a jeté sur l'homme, sur sa destination, sur cette *science de la vie en vue de l'éternité*, comme dit Marmontel, une lumière

plus vive, plus profonde que saint Augustin, par exemple, ou même saint Bernard, dans ces *Méditations*, que vous examiniez un jour devant nous, Monsieur, et dont quelques nuages, d'où elles sembloient s'élever, ne vous faisoient que mieux admirer la splendeur? Combien peu d'hommes cependant connoissent saint Bernard! Combien, des plus instruits, n'ont pas lu même un des premiers chapitres *de Dignitate Hominis*, commençant par ces mots: *Multi multa sciunt, et seipsos nesciunt!*

En vain des esprits éminents, à l'exemple de Corneille et de Bossuet, se pénètrent enfin de cette immense et vivifiante littérature; on la dédaigne encore, et l'on continue à nous faire passer, grammaticalement, du mépris de la langue la plus riche, la plus substantielle, au mépris des personnes et des choses les plus sacrées.

C'est donc à la fois et notre langue-mère, et les souvenirs de nos ancêtres, et ce qui honore le plus la nature humaine, en un mot, la littérature par excellence, et la moins répandue, *manna reconditum*, qui viendroient ranimer nos mœurs et leur rendre une nouvelle vie; et vous le pouvez, Monsieur le Ministre: *Insuffla et reviviscant.*

Et ce ne sont pas seulement les femmes qu'il faudroit nourrir de cette manne sainte, de ce lait salutaire, mais tous les jeunes gens indistinctement. Il en est tant qui, d'une incomplète étude de plusieurs années de grec et de latin ancien, ne conservent rien absolument le reste de leur vie, tandis que pour graver dans leurs esprits et dans leurs cœurs d'ineffaçables traces de tout ce qui doit

les attacher à leur pays, à leurs devoirs, il leur eût suffi d'une ou de deux années au plus, consacrées à l'explication des bons latinistes chrétiens, rapprochés des auteurs françois qui les ont imités.

Quand notre théâtre étoit entièrement religieux et national, les sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, présentés à l'édification des fidèles; et, dans notre histoire, la vie d'un saint Denis, d'un saint Martin, d'un saint Quentin, d'une sainte Clotilde, d'une sainte Geneviève, d'une Théodore, d'un saint Louis, tous ces sujets touchants, que vous avez, Monsieur, si bien fait ressortir de nos anciens *Mystères* (*), ces leçons vivantes, que des prêtres mêmes ne dédaignoient pas de *représenter par personnages*, étoient les éléments de l'éducation et une partie de l'instruction publique.

Les Saints, ces premiers héros du Monde Chrétien et surtout de la Gaule, ayant été chassés de leurs tombeaux et de nos églises par les demi-lumières, pires que l'ignorance, et par l'intolérante impiété, n'ont pu que rarement se maintenir sur nos théâtres. Ils y ont été remplacés quelquefois par de fausses vertus, que l'on a fait admirer à des spectateurs qui n'avoient plus le type des véritables.

Tous les grands hommes de Plutarque et de Cornelius Nepos, quelque grands qu'ils aient été, n'ont eu d'ordinaire pourtant que les vertus du paganisme. Si, avant de les apprécier, nous avions eu présent à la mémoire un *de Viris Illustribus Galliæ Christianæ*, les vertus

---

(*) *Journal des Savants*, 15 mai 1838.

des héros chrétiens qui par leur amour de leurs frères, leur abnégation, leur générosité, leurs martyrs devroient bien toucher ceux *dont ils sont les membres*, nous laisseroient admirer un peu moins tous les crimes classiques et les exemples si souvent dangereux des peuples payens.

Les extraits des écrivains sacrés, historiens, orateurs, moralistes, poëtes, que consacreroient vos lumières, non moins que votre autorité, Monsieur, formeroient *la base de toute instruction*. Et plût au Ciel que cette base n'eût jamais été dédaignée! « Pourquoi, dit Gerson, dans la lettre citée précédemment, voit-on tant de savants dont l'esprit vacille sous le poids de leurs connoissances? Parce qu'ils manquent de ce premier appui. » *Sicubi nutat fundamentum doctrinæ, quidquid amplius scientiæ superædificaveris, vacillare necesse est* (*).

Outre l'avantage que les jeunes gens retireroient d'une langue universelle, presque sans inversion, sans ellipse, type enfin de la nôtre et des plus belles langues de l'Europe, fortifiés par la vérité qu'ils auroient puisée dans ses sources (**), ils *pourroient alors* se livrer sans danger, les uns à l'aridité des sciences exactes, les autres aux études de l'antiquité profane, dont les préjugés, les vices, les sophismes glisseroient sans prise sur eux.

Les leçons de la philosophie chrétienne, au contraire, les prières qu'on adresse à Dieu, les hymnes admirables des Fortunat, des Malabranca, des Santeuil, ces su-

(*) Epist. t. I, p. 3, ed. Dupin.

(**) *Scriptura sacra puteus est altus, cujus nunquam deficiunt aquæ; et quo plus exhauseris inde, scaturiendo largius tibi refluet.* Epist. fratris Gers.

blimes admonitions, en frappant l'oreille, ne tomberoient plus sur la pierre; la parole sainte, le Verbe, viendroit de nouveau s'incarner et régner dans les cœurs.

La religion, loin d'être dédaignée parce que son berceau fut humble et soumis à toutes les misères humaines, seroit pour tous alors, ce qu'elle est en effet, plus belle et plus miraculeuse. Les qualifications de *vil ouvrier* et de *lâche exercice* dont M. de Voltaire a cru flétrir l'exemple du travail et de l'humilité donné par l'homme-Dieu, tous ces traits viendroient s'émousser devant un esprit ferme où seroit imprimée, par exemple, quelqu'une de ces hautes pensées de la moindre des hymnes d'un poëte inspiré, d'un vrai poëte au Christ:

Divine crescebas puer,
Crescendo discebas pati.
Cœlum manus quæ sustinent,
Fabrile contrectant opus. etc etc.

J'aurois l'honneur, Monsieur le Ministre, si vous adoptiez ces premières idées, de vous soumettre un plan d'études qui en faciliteroit l'exécution, et applaniroit, je crois, les obstacles qu'elles rencontreroient près des familles peu ou mal éclairées.

Veuillez agréer, je vous prie, l'hommage de mon profond respect.

O. Leroy.

Valenciennes, septembre 1841.

SOUSCRIPTION

POUR L'ÉTABLISSEMENT

D'UNE BIBLIOTHÈQUE DE PRÊT GRATUIT

A VALENCIENNES (*).

MON CHER CONCITOYEN,

On parle souvent chez nous, et dernièrement un de nos journaux se plaignoit de la propagation des mauvais livres, répandus en petits volumes, jusque dans les familles ouvrières. La lecture qui devroit être pour elles un délassement de leurs travaux, un bon préservatif contre les excès, n'est souvent qu'un présent funeste. Quel remède apporter à ce mal? « On défend la vente des poisons, disoit le même journal, mais l'empoisonnement moral est permis, ou plutôt bien difficile à empêcher. » Que faire donc? Opposer aux livres mauvais, le meilleur contre-poison: de bons livres.

(*) On verra pourquoi je n'ai rien changé au ton familier de cette lettre, écrite à un ami.

Notre bibliothèque publique n'en manque pas, sans doute; mais quoiqu'une sage mesure, depuis quelques années, la tienne ouverte chaque jour et dans la soirée, elle ne peut prêter de livres au dehors; elle n'a pas d'ailleurs, en grand nombre, ces ouvrages dont je parle, auxquels les classes peu aisées, dans les jours de repos, dans les moments perdus, pourroient recourir, et que j'ai eu tort d'appeler *contre-poison*, car souvent ils préviendroient le mal dans lequel leur absence, la difficulté de se les procurer, un besoin de connoître, fait tomber l'inexpérience.

Toute lecture, d'ailleurs, doit avoir quelque attrait et ne pas apporter le dégoût ou l'ennui. Un peuple (je ne sais plus lequel) avoit inscrit ces mots sur le frontispice d'une bibliothèque : PHARMACIE DE L'AME. Cette idée, tout ingénieuse qu'elle est, doit être écartée, comme un livre ennuyeux, qui n'auroit rien de relevé. Laissons les médecines, et n'amenons pas tel lecteur à nous dire : *J'aime mieux du genièvre, ou même de la bierre, et je retourne...... où vous savez.*

Si l'inscription de..... RESTAURANT SPIRITUEL (que je n'ai pas soumise encore à l'Académie) pouvoit allécher quelques gourmands, quelques buveurs de profession ?... Mais non, ces gens-là ne prennent pas le change; ils ne nourrissent point leur esprit, et pour cause. A leurs yeux, la lecture la plus substantielle n'est qu'une viande creuse. Pour esprit, servez-leur de forts spiritueux, c'est tout ce qu'il leur faut. Laissons-les donc cuver leur esprit et leur vin, ne troublons pas leur diges-

tion, même par cette lettre (qu'ils ne liront point), et venons à ceux de nos concitoyens qui méritent qu'on s'occupe d'eux. Grâce au Ciel, c'est le grand nombre, c'est la presque unanimité.

Oui, remercions-en Dieu qui a doué notre pays, nos chers compatriotes, même les moins aisés, d'une ardeur pour tout ce qui élève l'âme, et d'une sympathie d'autant plus généreuse, qu'elle est exempte et d'orgueil et d'envie. Ils méritent donc bien, ceux-là, qu'on traite leur esprit avec distinction.

Vous allez me répondre, M. le conseiller municipal, que la ville a de grandes charges, et que *traiter si bien les gens, avec peu d'argent*, c'est le secret d'Harpagon, quand il veut donner à dîner. Je voudrois en avoir un autre à présenter, je ne le ferois pas attendre : mais, auteur et classique, je ne déroge guère aux anciens.

Si j'osois offrir cependant un plat de mon métier ?..... C'est Corneille et Gerson, après tout, qui en ont fait les frais ; je n'y mets que la sauce, un peu trop délayée peut-être ; n'importe ! en servant chaud (avec la permission de M. Adrien Leclerc) les vingt-cinq premiers exemplaires qui vont sortir de chez Prignet, cela pourra piquer quelques goûts généreux, commencer notre fondation, et Dieu nous soit en aide ! L'un va nous donner, comme moi, de son crû, un autre de sa bourse, un autre...... Vous, mon cher, par exemple, vous avez une belle bibliothèque : *prêtez-nous* quelques-uns de ces excellents livres, qu'on ne lit pas souvent, nous les ferons lire et fructifier. « Mais j'en ai, direz-vous peut-être, de mauvais aussi (littérairement). » Donnez, don-

nez encore ! le mauvais, cela se vend bien ! Nous ferons de l'argent (ou du feu cet hiver), et quand on en aura, voyons ce qu'on fera.

Depuis un certain temps, vous le savez, de bons livres ont été composés pour la jeunesse des moindres classes. Je ne prétends pas que tous ces livres soient d'or pur, ni que l'enfant du peuple, qu'on instruit comme l'enfant des rois, ait rencontré son Fénélon encore, mais n'en eussions-nous que *la monnoie*, le tout seroit de la répandre.

J'ai sous les yeux plusieurs de ces petits ouvrages qui, pris en nombre et solidement reliés, ne coûteroient pas cher. Une commission éclairée, exempte des préventions qu'il faut laisser à la politique, choisiroit les livres et le Conservateur qui, les dimanches, à heure fixe, prêteroit aux familles connues et peu aisées de l'arrondissement, les volumes dont un registre tiendroit note, et qui devroient être rapportés dans un temps prescrit.

Le Conservateur *pourroit*, dans une sorte de conférence publique, interroger les jeunes gens sur le contenu du volume qu'ils auroient lu, et accorder des encouragements à ceux qui en parleroient le mieux. N'en donnassent-ils d'abord qu'un aperçu, l'obligation, si importante, de se rendre compte de ses lectures et de parler convenablement, ne seroit pas sans fruit, et le maître y joindroit d'utiles réflexions sur le livre, sur le sujet qui s'y trouveroit traité, etc.

C'est là une idée qui peut être mûrie, surtout pour nos colléges, et que je ne fais qu'indiquer, pour ne pas m'écarter de notre projet.

Qu'il me soit permis de le recommander aux âmes généreuses ; à celles en particulier pour qui bien faire est un besoin si doux. Or, quel plus grand bienfait qu'une instruction sage ! Et quand on songe au dénuement moral et déplorable où vit (si c'est là vivre) une partie de nos semblables, on se rappelle à soi-même que nous ne devons pas seulement le pain matériel, mais encore, suivant l'Evangile, le pain spirituel, à ceux qui n'en on pas.

Pardonnez-moi de finir si sérieusement, ou plutôt d'avoir si légèrement traité un sujet aussi grave : n'y voyez qu'une idée, jetez-en l'écorce, après en avoir exprimé tout ce que vous pourrez pour nos pauvres amis, pour leurs pauvres enfants : je parle hélas ! des familles peu riches, trop nombreuses encore, de nos concitoyens.

Votre affectionné

O. Leroy.

Valenciennes, septembre 1841.

POST-SCRIPTUM.

L'accueil fait à cette lettre honore trop notre pays pour que (tout amour-propre à part) je ne me fasse pas un devoir de la reproduire *telle qu'elle* a été imprimée d'abord. Que ne puis-je ici donner les noms des personnes en qui j'ai trouvé une sympathie généreuse, accompagnée pourtant de quelque défiance sur le résultat de notre projet dans un département du nord. — « Vous semez dans une terre froide, » me disoit un ami. —

Froide, oui, mais dont les fruits, s'ils tardent à venir, n'en sont que meilleurs, et ils tiennent.

Je nommerai du moins M. le Maire de Valenciennes qui, dans sa lettre si pleine de bonté, en retenant sa place pour la souscription, a bien voulu me promettre de parler de notre projet au Conseil municipal

Les vingt-cinq principaux souscripteurs recevront, comme un foible retour, le présent volume, dès qu'il paroîtra ; et tous permettront, j'en suis sûr, qu'on dépose leurs dons entre les mains d'un jeune avocat de nos concitoyens (M. H. Waternau), aussi distingué par son esprit que par son caractère, à qui ce projet a été, comme à nous, inspiré par les mêmes plaintes.

C'est lui que je remercie de ce qu'il veut bien dire de moi dans sa lettre, dont je vais transcrire les paroles graves, pour me punir moi-même du ton trop léger que j'ai pris.

«.... *Je voudrois, dit M. H. Waternau, que l'éducation et l'instruction qui, réunies se fécondent et se soutiennent mutuellement, allassent trouver l'ouvrier chez lui, et que la presse, cette souveraine de nos temps modernes, vînt s'asseoir à son modeste foyer, pour ouvrir son intelligence et nourrir son cœur. Quant aux principes à inoculer, ce sont ceux de religion, de probité, de patrie, d'honneur ; et de même qu'il n'y a qu'un seul soleil qui échauffe et féconde notre terre, de même il n'y a qu'une morale qui puisse faire germer les fruits que tous désirent savourer et voir savourer ; car s'il y a des lois physiques qui fécondent la nature, il y a aussi des lois morales qui fécondent l'intelligence et le cœur. Mais pour réaliser ce projet, je ne vois qu'un moyen, la coopération de tout le monde. Et pour que cette idée ait une signification réelle, je désire placer le dépôt de ces livres dans le bâtiment communal, comme jadis on plaçoit les chartes sous le beffroi. Et ne sont-ce pas en vérité les plus sûres, les plus belles et les plus nobles franchises que celles qui découlent de l'éducation et de l'instruction ? Je désire de plus, si cela est possible, que le local de la Bibliothèque, qui*

n'a besoin que d'une seule salle, soit placé vis-à-vis la Caisse d'Epargne. Ce rapprochement me sourit. Donner à l'ouvrier l'instruction, c'est-à-dire les moyens d'orner son intelligence et de la faire servir à se procurer la fortune; lui donner l'éducation, c'est-à-dire la probité et par suite la loi de ne s'enrichir que par des moyens justes, me paroît une noble création. Il me semble que, sorti d'un pareil creuset, l'or qui peut aller de là à la Caisse d'Epargne, devient un dépôt encore plus sacré, et que ces deux institutions ainsi rapprochées doivent paroître plus sœurs et s'entr'aider mutuellement. Pour donner encore plus de prix à cette institution, je suis d'avis que les autorités administratives, judiciaires, ecclésiastiques, etc, soient appelées à donner le concours de leur protection. Mon plus vif et mon principal désir étant que cette institution soit l'œuvre de tous, j'écarte ainsi tout soupçon de propagande quelconque; la propagande à laquelle je tiens est la propagande des principes conservateurs de toute société. Je voudrois faire de notre bibliothèque un foyer de morale et d'intelligence qui réfléchiroit avec vigueur l'instruction et l'éducation. Une pareille œuvre peut avoir de grands résultats. En y attachant des récompenses annuelles, on augmentera encore les effets. A l'aide de cette institution, on pourra aller chercher dans la foule des diamans à qui il ne manquoit que la lumière. Les récompenses seront pécuniaires; elles auront ainsi le double avantage de secourir le pauvre en enrichissant son intelligence et son cœur.

Permettez-moi, Monsieur, de m'associer à votre bonne œuvre. Avec votre concours j'ai l'espoir de voir ce projet se réaliser bientôt. J'ai toute confiance dans votre lettre qui sera, je n'en doute pas, le programme le plus rassurant pour toutes les personnes qui voudront bien se joindre à vous, et les souscriptions ne manqueront pas à votre généreux appel. »

— J'en accepte l'augure : les deux vices communs aux grandes comme aux petites villes, l'ignorance du bien et l'envie, ont peu

d'accès chez nous. De constants coopérateurs, si je connois bien mon pays, réaliseront notre idée; et ils sont assurés d'une reconnoissance, dont au reste ils peuvent se passer; ils la retrouveront au besoin: notre caisse de souscription est pour les riches, pour les cœurs généreux, une *Caisse d'Epargne* aussi; y placer, c'est placer au plus haut intérêt, c'est thésauriser dans le ciel, suivant la sublime leçon de l'Evangile: *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo.*



TABLE ANALYTIQUE.

Miniature du Manuscrit :

Jésus-Christ apportant le *Livre de la voye, de la vérité, de la vie.*

INTRODUCTION.

Monument du génie de Corneille, dès longtemps oublié, page 1. Thomas Corneille, 2. Résurrection d'*Athalie*, 3. Mot de M. de Chateaubriand sur les *barbarismes*, 3. Coup-d'œil sur l'auteur de l'*Imitation*. Ms. de Saintrond, 5. Succès immense de la traduction de Corneille. Sa chute. Pourquoi, 6. Fontenelle, 7. Corneille prend tous les tons, 7, 8, 9, 10. *Tacetur* gothique et, pour ainsi dire, lapidaire, 8. Le *Tracassier*, l'*Indiscret*, le *Distrait*, 9. Préventions anti-religieuses, devroient cesser, pourquoi, 11. Enrichir sa mémoire des beaux vers de Corneille; vœu d'une dame à cet égard, 12 Coupures indispensables, 13. Corneille a travaillé plus de trente ans à cet ouvrage, 14. Variantes, que n'a recueillies *aucun éditeur*, 15. Pourquoi le style de Corneille a ici un caractère à part; exemples curieux, 16, 17. La langue de la *Cité Céleste* n'est plus celle de Lucrèce et d'Horace, 18, 20. Humilité sublime de Gerson et de son imitateur, 21. Caractère de Gerson trop souvent méconnu. Il prélude à Bruges à l'*Imitation de J. C.*, 21. Reflet de ses écarts jusque dans cet ouvrage, 22. Sa langue est le latin. Admirable en françois, quand il se donne la peine de l'écrire, 23. Corneille, comme l'aigle, au sommet de Thabor, 24. Coup-d'œil sur la source de toute lumière, *ib.* Dédicace au Pape, 25. Le génie des lettres, peut sans effort, descendre à celui des affaires. Corneille et Napoléon d'accord sur ce point, 28. Préfaces de Corneille, 31.

IMITATION DE CORNEILLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE 1er.

Du mépris de toutes les vanités.

Texte, 33 Dès ce premier chapitre, Corneille a résolu la question en faveur de la poësie. Sur qui Dieu ne s'abaisse point. Vers admirable et jamais cité, 35. Desmaret opposé à Corneille, les epines aux fleurs. Corneille justifié par St-Augustin, Rollin, Arnaud, et par la traduction fleurie d'un pieux évêque, 36. Deux bons poëtes, l'un évêque et l'autre curé; et vingt-sept prosateurs, dans leur *mépris de toute vanité*, 37.

CHAPITRE II.

Du peu d'estime de soi-même.

Texte, 39. Qu'est l'homme détaché de Dieu? 40 Pline le naturaliste. Un médecin mourant, 41. L'épi vide de Montaigne. L'astronome Lalande, 41. L'homme et le miroir. Pourquoi l'on craint de se voir tel qu'on est, 42. Piquant vers latin sur les savants qui veulent être montrés au doigt, 42. Les bouffissures et le vide de l'âme, 42. L'âme rafraichie par une bonne action, 43.

CHAPITRE III.

De la doctrine de la vérité.

Texte, 44. Dégoût de l'auteur pour les arguties scholastiques. Il s'élève, et Corneille après lui, à la *Vérité-Dieu*. Vers de l'évêque de Dijon sur ce sujet et sur la vraie science. Mot de St.-Thomas d'Aquin, 47. Effet d'un vers mis à sa place, 48. Toute la vanité humaine qui gît et repose dans deux vers de six pieds, 48. J.-B. Rousseau imitant Corneille. Pensées des faux savants: feux follets, 49.

CHAPITRE IV.

De la prudence dans les actions.

Texte, 50. M. de Boisville employe un rhythme nouveau dont Corneille lui-même, si varié dans cet ouvrage en beautés de ce genre, n'offre aucun exemple, 51.

CHAPITRE V.

De la lecture de l'Ecriture sainte.

TEXTE, 52. L'auteur de l'*Imitation* prévoit les recherches de la postérité, 53. On arrive à la vérité par plus d'un chemin, 53. Dieu choisit ses voies et ses instruments. Port-Royal converti, et par qui! 54. Danger de scruter les desseins de Dieu. Des bornes que la foi doit mettre à l'esprit philosophique, 55.

CHAPITRE VI.

Des affections désordonnées.

TEXTE, 56. Ce qu'il faut entendre par ces mots: *pauvreté d'esprit*, 58. Folie d'un sage, 58. La vraie liberté. Abîme où tombe un infortuné qui n'avoit brisé qu'à demi la chaîne de ses sens. L'ordinaire humeur de l'homme sensuel, 59.

CHAPITRE VII.

De la vaine espérance.

Chapitre peu remarquable, qui n'offre qu'une strophe à citer. La vieil Horace traduisant l'*Imitation*, se rencontre avec le curé de Montauban. Le guerrier et le chrétien: en quoi ils se touchent, comment ils diffèrent, 60.

CHAPITRE VIII.

Sur la trop grande familiarité.

Comment l'auteur de l'*Imitation* et le vieil Horace se rencontrent encore, 61, 62. Etranges vers de Brébeuf sur le divorce de Caton, 63. Vers excellents de l'évêque de Dijon, sur les effets de l'absence. Mot d'une femme d'esprit, 63.

CHAPITRE IX.

De l'obéissance et de la sujétion.

TEXTE, 64. *Qu'il fait bon obéir! Que l'obéir est bon!* Le fier Corneille et St.-François de Sales, 65. Vers qu'il faudroit lire à tous les serviteurs mécontents de leur sort, 66. Qu'en dis-tu Grégoire? *J'abandonne la place; et soit duc qui voudra*, 67.

CHAPITRE X.

De la superfluité des paroles

TEXTE, 68. L'auteur de l'*Imitation* a vécu dans le monde. Rousseau se rencontrant avec Corneille, mais au-dessous de Massillon qui est plus poëte que Lucrèce même, 69.

CHAPITRE XI.

Sur la paix intérieure et la perfection spirituelle.

Texte, 70. Négligence et force de Corneille, inférieur pourtant à M. de Boisville, dont les vers sur les Contemplatifs, sur les hommes qui rentrent peu chez eux, sur ceux qui se laissent entraîner par ce qui passe, sont excellents, 73, 74. Notre plus grand ennemi et nos deux natures, 74, 75.

CHAPITRE XII.

Des utilités de l'adversité.

Texte, 76. M. de Boisville, moins noble et moins harmonieux, mais ici plus serré que Corneille, 77. Le refuge et l'abîme, 77.

CHAPITRE XIII.

De la résistance aux tentations.

Texte, 78. Opposition entre la manière énergique de Corneille, et la douceur, la grâce de M. de Boisville. Rapports frappants entre Lafontaine et l'auteur de l'*Imitation*. Le péché réduit en poudre : remède *homœopathique*, 80. Expressions dont la religion a enrichi les lettres et les mœurs. Définition sublime de la vie, 81.

CHAPITRE XIV.

Sur les jugements téméraires.

Texte, 81. La foiblesse de ce chapitre dans Corneille laisse une lacune, que St.-François de Sales a comblée Jaunisse spirituelle, 82. Molière traitant le même sujet, 83. Différence entre les deux écrivains, résultant de leur point de vue différent : l'un veut avant tout plaisanter, l'autre guérir, 84. Le paon faisant la roue. Baume universel de la charité, 84.

CHAPITRE XV.

Des œuvres faites par la charité.

Texte, 85. Le verre d'eau, donné en vue de Dieu, 86. Souvent charité n'est que *charnalité*. Heureux barbarisme, 86.

CHAPITRE XVI.

Comment il faut supporter les défauts d'autrui.

Texte, 87. Sublimité de la morale chrétienne opposée à la morale antique, si aveuglément admirée, quand elle étoit basée sur

une negation et sur l'égoïsme, 88. Pensée de Saint-Paul, mise en vers par Molière, et en pratique par une pieuse demoiselle, 88, 89. Mots pittoresques, que Corneille sembleroit avoir tirés du manuscrit de Valenciennes, où se lit cette réflexion sur la charité mutuelle : « Il nous convient entre porter, entre consoler, entre aidier, entre instruire et entre admonester. » Recette de St.-François de Sales, pour assaisonner les avis, bien employée par lui-même, selon Henri IV, 89.

CHAPITRES XVII, XVIII, XIX.

Exemples des Saints.

TEXTE, 90. Notre siècle, dans son indifférence, aime assez les mœurs de nos pères, en peinture, 91.

CHAPITRE XX.

De la solitude et du silence.

TEXTE, 92. Les hommes rendent moins homme qui les fréquente. Pensée de Sénèque, bien traduite par le curé de Montauban, 93. Dans ce chapitre de l'*Imitation*, une grande lacune sur le vide et les écueils du monde, est supérieurement comblée par Brébeuf, 94. Détails intéressants sur ce grand poëte, 98.

CHAPITRE XXI.

De la componction du cœur.

TEXTE, 99. La solitude nous détache de la terre, et nous fait porter les yeux au-delà des choses périssables. Corneille et l'évêque de Dijon luttant pour peindre la triste condition de l'homme en cette vie, 100.

CHAPITRE XXII.

De la considération des misères humaines.

TEXTE, 101. Le génie de Corneille se déploye ici tout entier. Pourquoi la Croix surmonte-t-elle la thiare ? Vers pittoresques de l'évêque de Dijon, 103. Pie VII à Fontainebleau, 105. Les nécessités de notre nature animale : triste poids pour le contemplatif. Bonheur du gastronome stigmatisé par St.-François de Sales, 106. Délais de la conversion. Danger de *procrastiner* et de dire *cras*, comme le corbeau. Le fou et la rivière, 107.

CHAPITRE XXIII.

De la mort.

Pourquoi il faut la méditer.

TEXTE, 108. Le génie de Corneille ne cesse de planer sur ce vaste lieu commun ; il s'y traînoit parfois, obligé qu'il étoit de suivre son auteur. La pensée d'*envoyer devant soi ses bonnes œuvres*, renferme tout un code moral, et elle ne devoit pas être parodiée par Fontenelle, 113. La provision qui fait vivre après le trépas, 114 Refonte indispensable de quelques strophes, 115. Les longs pélérinages ne font pas les grands saints. Trait d'observation, plaisamment appliqué à *Vert-Vert*, 116.

CHAPITRE XXIV.

Du jugement et des peines du péché.

TEXTE, 117. L'auteur, pour peindre l'heure du Jugement, sans s'arrêter à l'agonie des mondes se heurtant dans leur chute, s'attache aux affres, aux angoisses qu'elle doit exciter en l'homme, 120. Expression de l'auteur, reproduite de St.-Bernard, dans sa description du Jugement, d'où le *Dies iræ* semble être aussi sorti. Fragment admirable de St.-Bernard, 121. Les grands écrivains de la latinité chrétienne, 122. Les Sept Péchés Capitaux renversés dans leur ordre aux enfers. Pourquoi la Paresse y tient la première place, et l'Orgueil la dernière, 123. L'Envieux : trait excellent, ajouté par Corneille, 123. Corneille, trompé par un texte fautif, que nous rectifions, avoit mal reproduit les derniers péchés, 124. Ni l'évêque de Dijon, ni le curé de Mautauban n'ont mis la Colère dans les Sept Péchés Capitaux, 125. Vers désespérants de Brébeuf sur l'éternité des peines, 126. L'auteur de l'*Imitation* ne s'enfonce pas dans ce gouffre sans fond. Rubens y fait descendre l'ange consolateur, 128. Mais ce n'est pas l'enfer qu'il a voulu peindre, comme nous l'avions cru. Voir notre *erratum*.

Conclusion du premier livre.

Après avoir franchi le gouffre épouvantable de l'éternité des peines, l'auteur revient sur ses pas. Pourquoi. Fait remarquable qu'il nous rapporte, et qui pourroit bien lui être personnel, 128.

Paroles consolantes de Fénélon qui s'appuye, ainsi que St.-Ambroise, sur la bonté de Dieu, sur un passage du Roi-Prophète, sur un mot sublime de l'Evangile, 129. La vieillesse du sage. *C'est le soir d'un beau jour,* 130.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la conversation intérieure.

TEXTE, 131. Pour trouver en soi le royaume de Dieu, il ne faut pas trop s'attacher à la terre. Etonnant à-propos qui vint frapper, à ce sujet, feu Gence, dans un de ses voyages, 133. La foiblesse du chapitre II, fait passer au chapitre III qui est excellent.

CHAPITRE III.

De l'homme pacifique.

TEXTE, 136. Ce chapitre est écrit de main de maître. Caractère du Tracassier, frappant de vérité, s'applique autant à certain peuple qu'à certains hommes. M. Daube, damné par Voltaire, 140. Louis XVI. L'*Imitation* étoit son espoir, *quand l'ange des douleurs l'emportoit sur son aile*... 141.

CHAPITRE IV.

De la pureté de cœur et de la simplicité.

TEXTE, 142. Simplicité sublime du début. La poësie, dans son essor, a quelquefois élevé jusqu'à la vérité les hommes qui s'en écartoient le plus C'est l'hommage que lui a rendu un vrai savant, successeur de Fontenelle à l'Académie des Sciences, 144. Le *veni-mecum* de Ducis, 144.

CHAPITRE V.

De la considération de soi-même.

TEXTE, 145. *La Besace* de Lafontaine, rapprochée de l'*Imitation.* La paille et la poutre. Les animaux et les hommes : notre espèce supérieure. En quoi ? 146.

CHAPITRE VI.

Des joies de la bonne conscience.

TEXTE, 147 Ces vers harmonieux et doux, comme le sujet étoient difficiles à faire. Pourquoi ? 149. Quelque chose de supérieur à l'humilité chrétienne, 149.

CHAPITRES VII et VIII.

De l'amour de Jésus-Christ par dessus tout.

TEXTE, 150. M. de Boisville, moins poëte que Corneille, mais dans sa poësie quelle grâce facile ! *C'est la grâce, plus belle encor que la beauté*, 152.

CHAPITRE IX.

Du manquement de toute sorte de consolation.

TEXTE, 154. Beaux vers de Corneille. Vers gracieux de M. de Boisville sur la grâce, 159. Les vertus faciles. Epreuves du ciel qui retire sa grâce. Sécheresse, accablement. Fénélon semble avoir voulu commenter ce chapitre. Amertume de l'homme qui croit avoir perdu Dieu, quand Dieu ne fait que l'éprouver pour le détacher et du monde et du *moi*, et pour le rappeler à lui, 160.

CHAPITRE X.

De la reconnoissance pour les grâces de Dieu.

TEXTE, 166. Ravalements qui portent aux cieux. Toute exaltation n'est pas la sainteté. Abus de la contemplation. Détails remarquables qui méritoient d'être mieux traduits, 167.

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ.

TEXTE, 168. Grand nombre de ceux qui aiment Dieu pour eux-même. Sublimité de la poësie née de l'indignation. Traduction vraiment originale de M. de Boisville dans ce chapitre, 170, 172.

CHAPITRE XII.

Du chemin royal de la sainte croix.

TEXTE, 173. L'homme chargé de ses croix, mais chargé surtout de lui même, 177. Pourquoi Dieu, si bon, a-t-il jeté l'homme dans ce séjour de maux ? 178. La lice et le prix. Quelques sages de l'antiquité ont pressenti le christianisme, sans l'atteindre. La route la plus sûre, 178. Pourquoi les anciens ont imaginé le destin, 178. L'unique ressource alors des infortunés. Etranges consolations offertes par Horace, Cicéron, et par Servius Sulpicius, 179. Job opposé aux plus grands philosophes du paganisme. Sénèque reçoit à l'aurore du christianisme un

rayon de la vérité, 180. Pente fatale sur laquelle glisse notre siècle. Qui peut l'arrêter ? La croix seule, 180.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle.

TEXTE, 181. Ce qu'il faudroit pour suivre ici l'auteur, 183. A défaut d'ailes, Saint-François de Sales nous soutiendra, 183. Contemplatifs irreligieux : oiseaux de nuit qui ont plus de vue que de vol, 183. Apodes trop foibles pour s'élever d'eux-mêmes. Saint-Pierre *aterré*, comme un chétif apode, 184. Qu'est-ce que le chant du coq de l'Evangile ? A-propos remarquables, *petits miracles* par lesquels Dieu ramène à lui, 185. Retour d'un jeune homme (de notre connoissance) à son pays natal, à sa mère, à Dieu, 185. Harmonie d'une âme élevée et retentissante, que le doigt de Dieu a touchée, 186.

CHAPITRE II.

Continuation.

TEXTE, 187. Cette paraphrase admirable du *Toi seul*, ô *mon Dieu, parle-moi!* annonce dignement le livre qui suit.

CHAPITRE III.

Il faut écouter les paroles de Dieu avec humilité.

TEXTE, 191. L'auteur, soit défiance de lui-même, suivant la pensée de Corneille, soit inspiration, fait dialoguer Dieu, comme il a cru l'entendre, avec l'âme fidèle. Le traducteur marque ce dialogue par le changement de mesure, et non par l'indication toute moderne des interlocuteurs, 194. Appartient-il à l'homme de faire parler Dieu ? 195. L'auteur peut-il mettre dans la bouche de Dieu des traits qui visent à la satire, et dont nous verrons la source presque humaine ? *Rougis, rougis, Sidon !* ..... 196.

Oraison pour obtenir de Dieu la grâce de la dévotion.

TEXTE, 197. Corneille, lui-même, accablé quelquefois par la majesté de son sujet, s'humilie ici et se répand en vers onctueux devant son Créateur.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut marcher devant Dieu en esprit d'humilité.

TEXTE, 199. L'auteur nous élève à Dieu par la simplicité. *Incrustable question de la prédestination divine.* Dieu donne un blâme plein de compassion à la curiosité vaine, 202. Gens qui font l'examen des œuvres de Dieu, plutôt que le leur. Vers de J.-B. Rousseau, pleins de verve et de colère, 203. Saint-François de Sales, traite les philosophes avec plus de douceur. Il n'en fait pas des *insectes*, mais de petits papillons qui pourroient se brûler les ailes à la lumière. Il se mêle avec eux, leur conseille de ne plus *voleter,* et les choque si peu que Voltaire lui même et le marquis de Bièvre, imitent l'allégorie du saint évêque, 203. Que faut-il penser des chants pompeux de certaines églises, des tableaux religieux, des *illustrations* à la mode? Opinion de St.-François de Sales, 205. Philippe de Bourgogne et son garde-joyaux, 206. Goût d'un savant pour les *Imitations* les plus rares, 206.

CHAPITRE V.

Des merveilleux effets de l'amour divin.

TEXTE, 207. N'entrevoit-on pas, dans ce chapitre, quelque ressouvenir d'amour profane, quoique purifié par un feu tout divin? 209. Racine. L'égoïsme et l'amour. Belle expression de Ducis, 210. *Traité de l'amour de Dieu*, par Saint-François de Sales. Son éloge de Gerson, remarquable et peu connu, 210. Celui de Ste.-Thérèse et de sa très *savante ignorance*, 211. Curieux jugement qu'il porte des grands génies de l'antiqnité, 211. Pourquoi de pauvres gens s'élèvent-ils mieux jusqu'à Dieu? Réflexions profondes, 212 et suiv. La contemplation et la pratique, 213.

CHAPITRE VI.

Des épreuves du véritable amour

TEXTE, 216. Comment, détournés de l'amour de Dieu par les distractions les plus bases, nous devons nous rejeter dans son sein, comme l'enfant au giron maternel. Gracieuse comparaison de François de Sales, 220. Craignons de tomber dans la *méconnoissance;* mot essentiel, rétabli par l'Académie, 221.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut cacher la grâce de la dévotion sous l'humilité.

TEXTE, 222. Danger de voler sans guide et sans soutien. St.-François de Sales lui même (quoiqu'on ne l'ait pas remarqué) suit souvent, dans son vol le plus haut, l'*Imitation de J.-C.*, 224. Que ne pouvons-nous mettre sous ses aîles, notre commentaire ! Danger des spéculations trop vastes. Pigeons qui font en l'air des *esplanades* et qui se fourvoyent, 225. Ecueils de l'orgueil et des demi-lumières, 225. Variantes. Leçon du manuscrit de Saintrond, différente de l'édition qu'avoit sans doute sous les yeux St.-François de Sales, mais qu'il a complétée en la traduisant, 226.

CHAPITRE VIII.

Du peu d'estime de soi-même en la présence de Dieu.

TEXTE, 227. L'évêque de Dijon se rapproche de Corneille, à la fin de cet hymne, 229. Admirable comparaison de l'alouette, dont le chant s'épure en s'élevant vers Dieu. *A laude alauda*, 231.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut rapporter tout à Dieu, comme à notre dernière fin.

TEXTE, 232.

CHAPITRE X.

Qu'il est doux de servir Dieu, et de mépriser le monde.

TEXTE, 233. On ne peut ici qu'admirer et se taire, 237.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut examiner les désirs du cœur, etc.

TEXTE, 238. Les parents et les maîtres ne le feront probablement pas apprendre à leurs élèves. Pourquoi, 240.

CHAPITRE XII.

Comme il se faut faire à la patience, et combattre les passions.

TEXTE, 241. Le repos dans la tempête. Ce chapitre supérieur est loin encore de ce qui va suivre. M. de Boisville rapproché de Corneille dans la peinture si vraie des faux plaisirs du monde, 243.

CHAPITRE XIII.

De l'humble obéissance à l'exemple de J.-C.

TEXTE, 244. Faut-il, comme le moine à qui l'auteur s'a-

dresse, se soumettre en tout aux injures, aux persécutions, à la calomnie? Jésus-Christ lui-même a-t-il été jusque là? Opinion de Saint-François de Sales et de Fénélon sur ce point, 247. Saint-Paul a-t il poussé si loin l'humilité? Son exemple cité par Fénélon, 248. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*, 250. Energie de style dont Salluste et Tacite n'approchent point. Esprit présumable de ce chapitre. Contre qui étoit-il dirigé? L'autel de Saint-Pierre et le cheval du turc, 250. *Mystère de la Passion*, son succès populaire : pourquoi, 250.

CHAPITRE XIV.

De la considération des secrets jugements de Dieu.

Texte, 252. Retour du chrétien sur lui-même, après un moment d'orgueil, 253. Réflexions de M. de La Mennais sur le *ceciderunt stellæ*. L'orgueil dans le bien, commencement de chute, 254. *Trébucher:* leçon de langue et de morale. Corneille et l'auteur du *Mystère de la Passion* d'accord sur ce mot, qu'un purisme étroit a fait exclure, 255.

CHAPITRE XV.

Comment il faut nous comporter et parler à Dieu, en tous nos souhaits.

Texte, 256. Ce chapitre touchant renferme la plus grande preuve de l'humilité de l'auteur. *Da mihi nesciri.* Gerson composant *l'Imitation* en latin dans le couvent des Célestins de Lyon. Lettre de son frère, 258. Avec quel soin il se dérobe au souffle des vanités humaines! Le Hérisson, 259. Thomas à Kempis. Preuve qu'il n'a pas fait *l'Imitation*, 259.

CHAPITRE XVI.

Que les véritables consolations ne se doivent chercher qu'en Dieu.

Texte, 260. Corneille, le curé de Montauban et l'évêque de Dijon, luttent de concision avec le texte. L'âme n'est point faite pour les biens du monde, mais ils sont faits pour elle. Pourquoi? 262.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut nous reposer en Dieu de tout le soin de nous-mêmes.

Texte 263. Corneille pouvoit-il descendre à cette familia-

rité où le chrétien parle à Dieu, *comme un ami à son ami?* Réponse à cette question, 265. Le grand Corneille se faisant petit. Jupiter-Tonnant et le Dieu de la charité. Le *Pater noster*, prière de Montaigne; citation de ses *Essais*, 266. Bonheur de la souffrance en vue de Dieu, 267.

CHAPITRES XVIII, XIX.

Qu'il faut souffrir avec patience les misères temporelles, à l'exemple de J.-C

TEXTE, 268. Corneille revient ici à son ton naturel, au sublime. Son mauvais génie l'en détourne un moment, mais que de beautés dans les textes, latin et françois! 270. L'orgueil ignorant condamnant la vérité dont Dieu illumine les esprits. *Misellus peccator. Consummatum est*, 270.

CHAPITRE XX.

De l'aveu de la propre infirmité et des misères de cette vie.

TEXTE, 272. Profondeur dans cet aveu des foiblesses humaines; le pourceau d'Epicure, Horace, Gerson, Boileau, Corneille et *l'image de Dieu dans la boue*! Qui pourra l'en tirer? 274. Personnification des combats du chrétien, 275. Ducis *au séjour des vivants*, 276.

CHAPITRE XXI.

Qu'il faut se reposer en Dieu par-dessus tout.

TEXTE, 277. L'aile de la colombe et le vol de l'aigle. Le poëte divin, à travers tous les temps, au-delà de l'espace, jusqu'au pied du trône de Dieu, vient s'y anéantir. *Ineffable splendeur*!.. Silence admirable, 279. Coupure qui produit une des plus belles prosopopées qui soient dans notre langue, 280. Corneille, trompé par un texte fautif, avoit manqué ce grand effet, cette apparition sublime qui commença la conversion de Laharpe, 282. Ce que Laharpe en dit lui-même, 283. Lutte dont il ne sort vainqueur qu'à sa mort, 284.

CHAPITRE XXII.

Qu'il faut conserver le souvenir de la multitude des bienfaits de Dieu.

TEXTE, 285. Majestueuse harmonie de la traduction de Cor-

neille, parfois moins d'accord avec quelques détails du texte que les vers libres de M. de Boisville, 287. La pauvreté, présent de Dieu. Sermon de la Montagne, 288. Vicissitudes de la langue : Sens primitif du mot *régaler*, 288.

CHAPITRE XXIII.

Contre les mauvaises pensées.

Texte, 289. Révolte des passions contre les effets de la grâce. Fluctuations que peint l'auteur, image fidèle de sa vie. Voyez comme il anime tout, 292 ! Et l'on a dit qu'il n'étoit pas poëte ! Corps qu'il donne aux idées contre lesquelles il se débat. Il est poëte au point que Corneille ne peut le suivre, 292. Qu'est-ce donc que la poësie ? Elle n'est pas seulement dans la forme. Réfutation du paradoxe de Fontenelle, 293. Esprit des prophètes, 294. *l'Imitation*, dans la langue de la *Ville éternelle*, n'est pas plus prosaïque que les grandes *Proses*, 295. Humble vœu, 295.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il ne faut point avoir de curiosité pour les actions d'autrui.

Texte, 296. Antipathie de Gerson contre les curieux qui l'interrogeoient. Son traité *Contre la vaine Curiosité* a précédé l'*Imitation*. Rapprochements frappants, 298. La porte du cœur fermée : vers tous touchants de l'évêque de Dijon, 299.

CHAPITRE XXV.

En quoi consiste la véritable paix.

Texte, 299. — Diction humble et paisible, comme le sujet. Fatigantes redites : Qu'arrive-t-il aux gens qui s'y laissent aller, et aux arbres qui y poussent trop de feuilles ? La serpe est-elle un *instrument de dommage ?* Branches infécondes, 301. Palmes utiles à la jeunesse, replacées sur le front de Corneille, 301.

SECONDE PARTIE.

GERSON

assis, solitaire, et dans le silence, car les jours sont mauvais (*).

SUR

L'AUTEUR DE L'IMITATION DE J.-C.,

Priant Dieu de n'être pas connu de son siècle.

Vignette qui le représente.

PREUVES ENTIÈREMENT NOUVELLES,

Tirées du caractère de GERSON *et du Ms de Valenciennes.*

Son origine, 502. Trait distinctif de son caractère, qui se reproduit partout, dans ses divers écrits et dans l'*Imitation*, *La Vérité-Dieu*, 503. Le *Roman de la Rose*, 503. *Représentations des Mystères.* Approbations données par le clergé, notamment par Robert de Croy, évêque de Cambrai. Bourgeois et grands seigneurs dans le *Mystère de la Passion* à Valenciennes. Leurs noms, 506. Les Dominicains exclus de l'Université. Leurs prétentions contre les évêques et les curés, 507. Grand Schisme. Quel parti prend Gerson, 507. Gerson, orateur de l'Université à la cour de France, mécontente le duc d'Orléans, et ne lui en veut pas, 508. Meurtre du duc d'Orléans. Gerson venge sa mémoire contre ses affections privées, et déserte la cause ensanglantée de Jean-Sans-Peur, 508. Il se réfugie dans les tours de Notre-Dame et dans le sein de Dieu, 509. Généralités de son traité de la *Contemplation*, de l'*Imitation* et de ses autres écrits : L'aigle, d'en haut, ne voit que les masses, 509, 511. Lettre touchante de Gerson à son frère. Le *Testament d'un Pé-*

(*) Je lis dans le IVe livre de l'*Imitation* ces mots qui ont un frappant rapport avec la position de Gerson et avec les expressions de son frère : Ferme la porte au siècle tout entier et au tumulte de ses vices. Demeure tranquille, comme, sur son toit, l'oiseau solitaire. «*Exclude totum seculum, et omnen vitiorium tumultum. Sede tanquam passer solitarius in tecto.*»

terin, 310. Clarté, correction de ses derniers écrits. Pourquoi, 311. Gerson dans le couvent des Célestins. Son frère nous le peint se levant au milieu de la nuit, et nous fait, sur le secret de son livre, une demi confidence, que vient éclairer le manuscrit de Valenciennes et le début de l'*Imitation*, 312. Le premier livre de l'*Imitation* trouvé à Cambrai et en Autriche où Gerson avoit été, 313. Le Prieur a été plus que le confident de son frère. Comment ne l'a-t-on pas vu plutôt, 314. Le *Sermon de la Passion* indiqué par le Prieur, comme perdu, est retrouvé à Valenciennes, avec les trois autres petits traités qui sont bien les trois premiers livres de l'*Imitation de J.-C.*, 315. En quoi ils en diffèrent : Citation et rapprochement, 316. Latin évidemment postérieur au françois. Passages remarquables, qui ne sont pas encore dans le manuscrit françois, 317. *L'Internelle Consolation*, 320. Le traite de la *Contemplation* retrouvé, 321. Idée que n'a pas eue feu M. Barbier, en nous mettant sur la voie de l'*Imitation*, 321. Trompé par une ombre vaine, on s'en écarte de plus en plus, et les plus éloquents panégyristes de Gerson désertent presque sa cause sur ce point, même à l'Académie françoise, 322. Lettre d'Onésime Leroy à M. de Lamartine *sur l'auteur inconnu du plus connu des livres*, 323. Réponse de M. de Lamartine à O. Leroy, 324. Nos *frères en Gerson*, et sympathie qu'à trouvée notre lettre, jusqu'en Angleterre, jusques en Russie. M. Tourgueneff et feu Speransky, 325. Intérêt que prennent en France à cette question nationale quelques hommes à part, 326. Rapports à M. Cousin, 326. Citation. En quoi nous différons du savant rapporteur. Philippe de Bourgogne faisant copier à Bruges par son calligraphe les œuvres de Gerson, est bien digne du titre de *Bon-Duc*, 329. Son amour éclairé des lettres et l'élévation de son âme ont la même source. Digne continuateur de son aïeul Philippe-le-Hardi. Protestation contre l'assassinat. Apostrophe énergique à Cauchon, 330. Coup-d'œil rétrospectif sur la cour de Bruges et sur la retraite qu'y trouve Gerson. Comment il fut amené, de la vie agitée du monde, aux idées premières de l'*Imitation de J.-C.* Il en est loin encore dans

son fameux sermon de la Passion à St.-Bernard de Paris, 331. Miniature de ce sermon : figure expressive et *outrecuidance* d'un jeune auditeur, 332. Portrait de Gerson, avec sa longue barbe, sous la robe de pèlerin, 333. Peinture comique d'un auditoire *religieux* au XV[e] siècle. Paons et dindons qui vont faire la roue dans une église. Demoiselles *cornues et despoitrinées*, 334. Courtauds qui tournent le dos à l'autel. Femmes du monde qui *font tempeste de la langue*, *et regardent deçà et delà*, 335. Gerson désolé d'avoir prêché des *choses curieuses*, s'enfuit dans sa solitude de Bruges, 335. Solitude féconde : premier jet de l'*Imitation de J.-C.*, répandue du haut de la chaire au milieu de la foule. Miniature. Effet produit sur le peuple et sur la cour de Bruges et sur le Ciel lui-même, par l'apparition du livre immortel, 336. Jésus-Christ apportant le *Livre de la Vie*, miniature remise en tête du volume, pourquoi, 338. Début du sermon de Gerson et du second livre de l'*Imitation de J.-C.* Leçons à Philippe-le Hardi et portrait de son fils, Jean-Sans-Peur, qui se retrouvent dans l'*Imitation*, 338. L'homme fantasque et violent ; verve de Gerson dans ces deux portraits, latin et françois, 341. *Marguerite d'Angleterre* écrit sur le manuscrit de Valenciennes son nom de fille, ou de fleur transplantée, 343. *L'Imitation* alloit aux chrétiens de toutes les classes dans les temps passés, lorsque le corps de Philippe-le-Hardi, d'après ses volontés dernières, traversoit la Flandre et une partie de la France, couvert d'un habit religieux ; lorsque Corneille et l'auteur d'*Andromaque* vivoient en religieux ; lorsqu'enfin Lafontaine mouroit dans un cilice, 343. *L'Imitation* est l'œuvre d'un moine, a-t-on dit : oui, mais cela ne prouve rien contre Gerson, retiré *dans la cellule de son cœur*, et ne retombant dans les honneurs que forcément, 344. *L'Imitation de J.-C.* sortant du milieu d'un siècle de vices et de crimes, 345. Lettre intéressante et ignorée, que Gerson, du fond de sa retraite, adresse à quelques amis de collége : L'homme avec ses premiers défauts est là tout entier, tel que nous l'entrevoyons encore dans quelques parties de l'*Imitation*, 345. Chapitres du livre et fragments du manuscrit françois, où l'âme et la situation de l'auteur sont entièrement reproduites,

346 et suiv. Trait lancé de sa solitude contre les *Athéniens de Paris* qui vouloient *du nouveau* , 347. Rapprochements frappants , 348. Son dégoût exagéré du monde , des savants , et des enfants même. Il y a loin encore de cette solitude de Bruges à celle de Lyon , où *il se fait petit avec les petits , pour passer avec eux par la porte du ciel.* Sa touchante allocution aux enfants, rapprochée d'un passage de l'*Imitation* , 349 , 351. Mais nous voyons encore dans *l'Imitation* même , quelque peu du *vieil-homme* , du jeune Chancelier , des traces de son exaltation première , quand , par exemple , il parle des Prophètes , comme il parloit des savants de son siècle. Dans son essor sublime , les monts les plus hauts se sont abaissés devant lui. Il ne veut entre lui et Dieu nul intermédiaire. PARLE A MOY , TOY , ose-t-il dire à Dieu, dans un admirable fragment de notre manuscrit que nous citons , 352 et suiv. S'est-il aperçu de cet écart ? 353. Son exaltation de la vie contemplative modifiée par la religion , motivée par les circonstances , excusée par ses travaux , 355. Lettres où se peignent les passions de sa jeunesse, et qu'on a ignorées ou dissimulées , comme si partir d'en bas pour s'élever si haut , n'étoit pas la plus belle gloire , 356. Quelque chose de supérieur au Juste même qui n'a jamais failli , 357. D'où vient la vénération généralement attachée à la vieillesse ? 358. Exemples de St.-Jérôme , de St.-Augustin , de St.-François de Sales, 358. Ressemblance imprévue entre Gerson et Pierre dans sa chute. Citation du fameux sermon de la Passion , 359. Gerson au Concile de Constance. Sa rigueur *salutaire* ne sauve rien , 364. Son repentir probable , 365. Le premier chapitre de l'*Imitation* , dans le manuscrit de Valenciennes , rapproché du latin. Où est l'original ? 368. Communication trop tardive d'un autre manuscrit de la même époque , fort semblable au nôtre. En quoi il en diffère , 369. Souscription en Allemagne et en Angleterre pour l'érection d'une statue à l'auteur de l'*Imitation* , en 1841. Inscription proposée , 371. Peu de sympathie entre Gerson et nos esprits positifs et légers. Impulsion donnée par un corps illustre , et qu'on s'est efforcé de suivre , 372. Parallèle entre Gerson et Corneille : Leur patriotisme , leur amour fraternel , leur gloire obscurcie. Celle

du premier, vengée par un frère, mais dans une lettre ignorée trop long-temps; celle du second, couverte des rayons d'un siècle ouvert par lui, et des larmes d'un frère, dans la plus illustre assemblée qu'ait jamais vue le monde, 372. Eloge de Corneille par Racine, à l'Académie françoise, 373. Gerson apprécié dans l'Europe savante, étoit moins connu en France. Pourquoi, 374.

Mémoire à M. Villemain, ministre de l'instruction publique, sur l'éducation incomplète des femmes et de beaucoup d'hommes, sur la latinité chrétienne et la nécessité d'en faire la base de toute instruction, 375. Les Bollandistes. Sympathie de Napoléon pour nos grandeurs passées, 379.

Lettres sur l'établissement d'une Bibliothèque de prêt gratuit à Valenciennes et sur le pain spirituel qu'il faut donner aussi, 393.

Table analytique.

ERRATUM

ET OMISSIONS DE L'AUTEUR.

Page 128. C'est un *purgatoire* que Rubens a peint dans son admirable tableau de la cathédrale de Tournai. Dans une lettre citée partout, l'immortel artiste nomme son *Purgatoire* son œuvre de prédilection.

Page 330. Après ces mots : PAR LE COMMANDEMENT ET ORDONNANCE, etc., j'aurois dû citer ce qu'ajoute David Aubert sur le manuscrit *grossé* par lui, en partie *à Bruges*, en partie *à Bruxelles*, dans la même année. Il est probable que ce calligraphe célèbre, attaché à la cour de Bourgogne, la suivoit dans ses déplacements, et que le prince, ami des lettres, ne perdoit pas de vue les travaux somptueux qu'il *commandoit et ordonnoit* en leur honneur.

Page 371. A propos de nos rapprochements entre l'*Imitation* et les divers écrits de Gerson, en voici un frappant, et que nous regrettions d'avoir omis : on se rappelle avec quelle pitié profonde l'auteur, dès le début de l'*Imitation*, parle de ces grands personnages faussement exaltés, de leur vivant, et descendus de la scène du monde dans l'éternel oubli ; voici ce qu'il en disoit : *Dic mihi ubi sunt modo omnes illi.... quos bene novisti dum adhuc viverent..... Nescio utrum alii de eis recogitent. Quam multi pereunt per vanam scientiam in seculo !*

Or, voici ce que dit Gerson dans une lettre à son frère : *Recogita ubinam sunt tecum studentes, cum-quibus vivere dulce erat.... Quam multi jam obierunt et vagi in seculo remanserunt ! Recesserunt a memoria hominum qui in ore versabantur omnium. Op. Gers. t. III, col. 755, ed. Dupin.*

